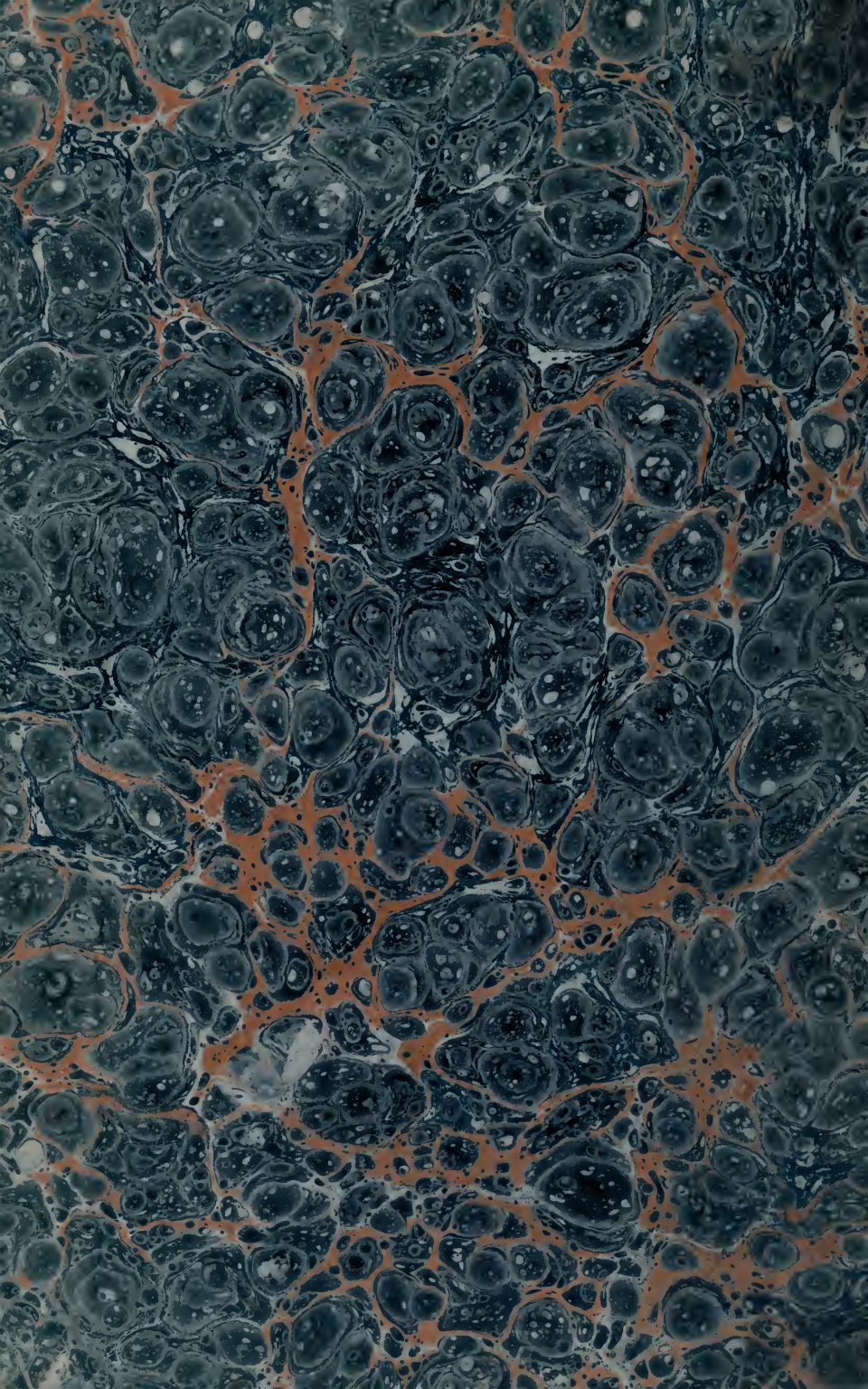
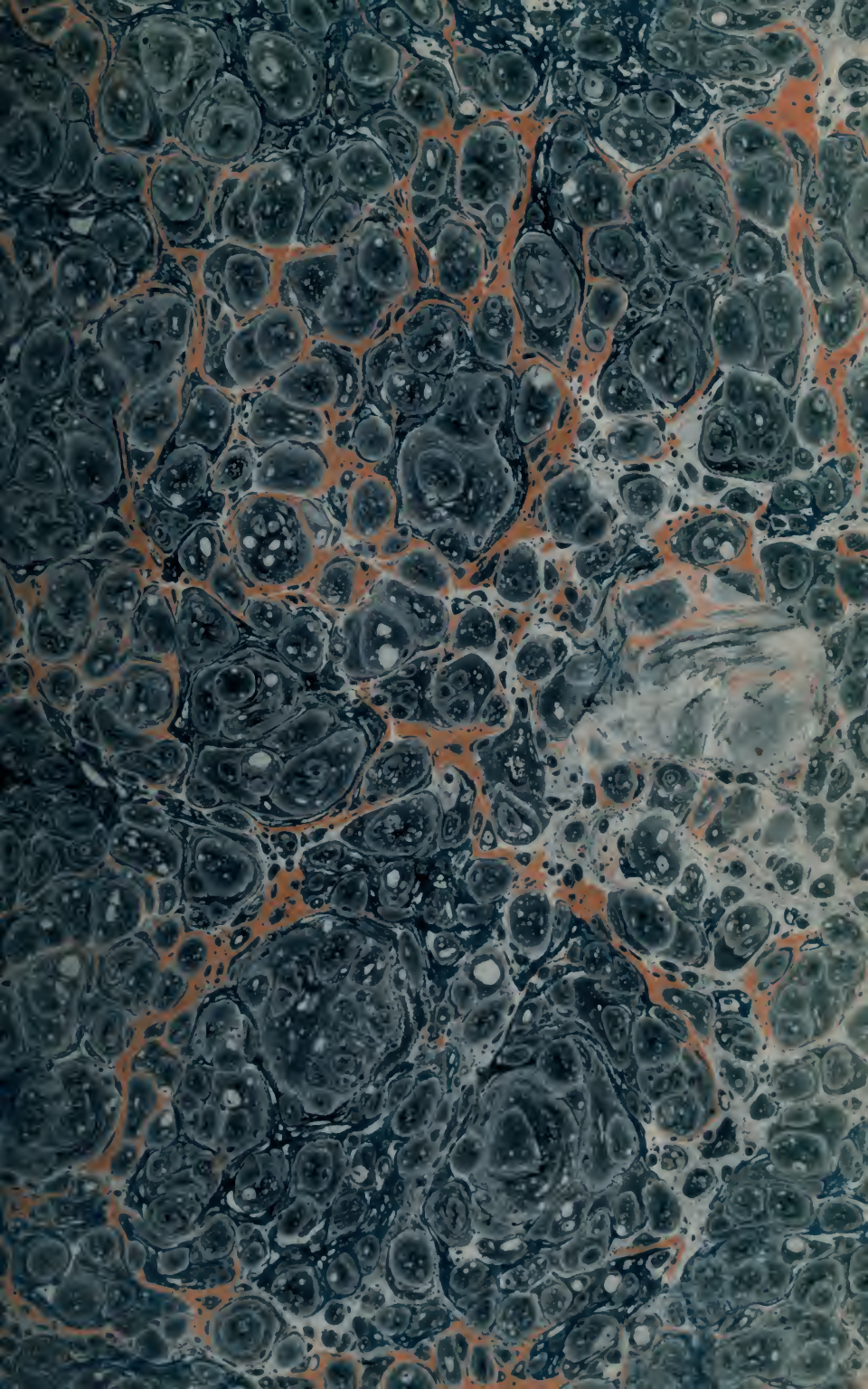




ŒUVRES
DE
D'ARNAUD.

ÉPREUVES DU SENTIMENT.

ŒUVRES

DE

D'ARNAUD,

CONTENANT

ZÉNOTHÉMIS, BAZILE, LOREZZO,
LIEBMAN, ROSALIE.

TOME TROISIÈME.

AVEC FIGURES.

263199
14.1.32

A PARIS,
Chez LAPORTE, Libraire, rue de Savoie, no. 19.

1803 — an XI.

PQ
1454
A7
1803
t.3

ZÉNOTHEMIS

EXTRAIT (1)

DE

L'HISTOIRE

DE MARSEILLE,

JUSQU'A SA PRISE PAR JULES-CÉSAR.

L'ORIGINE des Marseillois ressemble à celle de la plupart des autres peuples : ce sont à-peu-près les mêmes nuages qui la couvrent, et les mêmes fables qui la défigurent. Cependant ces ténèbres et ces

(1) Nous avons cru qu'il étoit nécessaire de tracer un tableau rapide de l'histoire de Marseille jusqu'à sa prise par Jules-César ; ce coup-d'œil jettera des lumières sur l'anecdote qu'on va lire ; il épargnera une infinité de notes qui pourroient ralentir l'intérêt qui doit résulter de la lecture du texte.

mensonges (1) impriment à une histoire une espèce de caractère de vénération, et lui donnent le mérite de l'antiquité ; si c'est un avantage, on ne sauroit le contester à Marseille : sa naissance se perd dans la nuit des siècles : on prétend que les Phocéens (2) furent ses fondateurs.

L'époque de leur arrivée dans la Gaule Narbonnoise est difficile à établir, grâces au fil peu certain qui nous dirige dans le labyrinthe de notre chronologie, inconvénient très-réel pour les amateurs du vrai, et qui arrêtera toujours les progrès de l'histoire. Quoiqu'il en soit, on s'accorde assez dans ce choc d'opinions si contrariées, à fixer la fondation de Marseille sous le

---

(1) On désireroit bien pénétrer la cause de cette espèce de sentiment superstitieux que nous inspire l'antiquité; cette recherche devroit exciter les efforts de nos *subtils* métaphysiciens.

(2) Il ne faut pas les confondre avec les habitans de la Phocide en Grèce; les premiers vinrent de Phocée, ville de l'Yonie, province de l'Asie mineure.

règne de Tarquin l'Ancien. C'est ainsi que le mutilateur de Trogue-Pompée, Justin, donne à ses commencemens obscurs les couleurs intéressantes de la fiction : les Phocéens ne différant point des nations que la nature a placées dans le voisinage de la mer, exerçoient le trafic, et sur-tout la piraterie ; le peu d'étendue de leur territoire, et un sol ingrat sembloient justifier leur goût pour les incursions et les ravages ; ils étoient animés du même esprit qui depuis a poussé les Normands jusques dans nos ports, et leur a fait partager une de nos plus riches provinces, et notre nom ; ceux-là abordèrent avec quelques vaisseaux à l'embouchure du Rhône ; invités par la situation et les agrémens du lieu, et par l'amour de la nouveauté, ils conçurent le dessein d'édifier une ville ; de retour chez eux, ils ne manquèrent pas de faire part à leurs concitoyens de leur découverte ; il leur arriva ce qu'éprouvent presque tous les hommes qui ont vu, et qui cherchent à en tirer vanité : l'exagération embellit leurs récits, et elle pro-

duisit son effet : on crut aveuglément ; une troupe de Phocéens se hâta de s'expatrier ; ils s'embarquèrent après avoir nommé Furius et Péranus pour chefs de l'entreprise, et s'arrêtèrent à des parages dépendans des Saliens. Descendus à terre, ils détachèrent leurs conducteurs vers Sénan, roi des Ségorégiens, qui faisoit sa résidence à Ségorégium, qu'on croit être la ville d'Arles, ou celle de Riès, pour obtenir de lui la permission de bâtir une ville. Le souverain précisément, en cette circonstance, s'occupoit du projet de faire choix d'un mari pour sa fille, que l'historien romancier nomme Gipris. C'étoit la coutume, lorsqu'on vouloit établir une fille, de donner un festin où étoient conviés tous ceux qui la recherchoient, et le jeune homme à qui elle présentoit de l'eau, étoit déclaré son époux. Les chefs Phocéens furent appellés à cette fête : Gipris n'eut pas apperçu Péranus, qu'elle en devint subitement amoureuse, et au mépris des prétendans de sa nation, courut offrir de l'eau à l'étranger, qui en la

qualité de gendre du roi, n'eut pas de peine à obtenir l'objet de ses sollicitations : la ville fut donc élevée au lieu dont Péranus étoit convenu avec ses compatriotes.

On s'appercevra aisément que cette *jolie historiette* est calquée sur le dénouement de l'Enéïde : cette Gibris est une froide copie de Lavinie, et ce Sénan nous rappelle les traits du bon roi Latinus.

Il y a encore d'autres romans aussi ingénieusement arrangés sur l'origine de Marseille : les Phocéens ayant résolu d'abandonner leur patrie, mirent à la voile, et furent déterminés par leur chef à tenir la route que Diane leur indiqueroit ; débarqués à Ephèse, ils s'empressèrent de consulter la déesse ; elle eut la complaisance d'apparoître en songe à une certaine dame appellée Aristarque, et dont on a bien soin de nous garantir l'inviolable attachement à la vérité ; on la nomme *femme d'honneur* ; Diane commanda expressément à cette *femme d'hon-*

neur de prendre une de ses statues, et de suivre ces étrangers. La dame obéit sans hésiter. Marseille bâtie, on y éleva promptement un temple à Diane; on déposa dans cet asile sacré la statue à qui on laissa le même habillement qu'elle portoit dans le temple d'Ephèse, et cette Aristarque fut créée prêtresse de celui de Marseille. Les Phocéens, selon d'autres fabricateurs d'histoires aussi peu vraisemblables, avoient été obligés de changer de demeure et de climat; Harpage, un des lieutenans de Cyrus, et gouverneur de la Phocée, y exerçoit tous les genres de vexation que fait souffrir à de malheureuses victimes du despotisme, un subalterne auquel on a confié quelque portion de l'autorité; ces sous-tyrans sont toujours plus impérieux et plus cruels que le premier tyran: l'Asie nous en offre plus d'un exemple. Il est encore des écrivains qui attribuent la cause de cette émigration à Xercès, qui, comme l'on sait, poussa l'abus de la suprême puissance jusqu'à la férocité et à la folie: on ajoute que ces infortunés con-

traints par de mauvais traitemens de s'arracher à leur terre natale, firent un serment solemnel accompagné des plus terribles exécrations : le serment fut de ne jamais retourner dans leur premier pays, jusqu'à ce qu'une masse de fer qu'ils avoient jetée dans la mer vint de son propre mouvement à surnager sur les flots : de là cet adage si connu, *Phocensium execratio.*

L'étymologie du nom de Marseille n'est pas moins difficile à expliquer ; ce sont autant d'énigmes dont on laisse le mot à deviner aux oisifs et aux érudits. L'opinion de Plutarque est que Massalias a été le fondateur de Marseille. Si nous nous en tenons à ce sentiment qui paroît le plus raisonnable, il faudra renoncer à Furius et à Péranus, et je ne pense pas que Marseille perde infiniment à retrancher leurs noms de ses fastes. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette ville eut, dès les premiers tems, le sceau de grandeur imprimé à Rome naissante : elle s'éleva à vue d'œil comme cette métropole du monde, et

annonça bientôt ce qu'elle devoit être un jour, le modèle des gouvernemens pour la sagesse des loix, la régularité des mœurs, la culture des vertus et des arts, et l'étendue des connoissances.

La destinée de Marseille devoit être semblable en tout à celle de Rome : ses murs n'étoient pas sortis de terre, qu'elle excita l'envie et la mauvaise humeur de ses voisins; ils conjurèrent sa perte, prirent les armes, et furent vaincus. Mais ce qui ne sauroit trop mériter les éloges d'un historien philosophe, les Marseillois connurent un genre de victoire dont on avoit alors peu d'idée, et qui malheureusement pour l'humanité n'excite guères encore aujourd'hui l'émulation des conquérans : ces vainqueurs d'une espèce rare se montrèrent les bienfaiteurs des peuples qu'ils avoient subjugués ; ils civilisèrent leurs vertus féroces, leur firent adopter des mœurs dont la douceur contribue aux agrémens de la vie, leur enseignèrent à profiter des dons heureux que leur avoit faits la nature, à tailler la vigne, à planter

des oliviers, à jouir, en un mot, de tous les avantages de la société ainsi que de ses plaisirs, de sorte (1) qu'on eût dit que *la Gaule avoit été transportée dans la Grèce, plutôt que la Grèce dans la Gaule.*

Les Marseillois, au rapport de quelques-uns de nos savans, passent pour avoir été les instituteurs des Druides (2), des Eubages, des Vates, autant de classes différentes de prêtres, de poëtes et de philosophes parmi les Gaulois. Ce qu'on peut assurer, c'est que Marseille communiqua de proche en proche aux barbares qui l'entouroient, cette politesse et ce goût des arts qu'elle tenoit de sa fondatrice (3),

---

(1) *Adeo* (dit Just. Hist. L. XLIII. *magnus et hominibus et rebus impositus est nitor ut non Græcia in Galliam emigrasse, sed Gallia in Græciam translata videretur.*

(2) Ce sentiment n'est pas général. Les sciences fleurissoient déjà dans les Gaules lorsque les Phocéens y arrivèrent : mais ces derniers donnèrent aux arts cultivés par les Gaulois, une forme nouvelle, et contribuèrent à leur éclat et à leurs progrès.

(3) C'est ici qu'on pourroit examiner le système du célèbre Montesquieu sur l'influence du climat; en

bienfaits que le Ciel sembloit avoir réservés aux belles contrées de la Grèce. L'obscure mysticité qui dans les Gaules enveloppoit la religion et les sciences, s'éclaircit ; la lumière devint générale, et cette clarté répandue jusqu'aux extrémités des régions Belgiques, une source inépuisable de biens pour l'humanité.

Malgré ses succès rapides, Marseille avoit toujours des ennemis à combattre ; ils sembloient renaître de leurs défaites, pour être éternellement vaincus. Coman, fils et successeur de Sénan, n'hérita point des sentimens de son père en faveur des Marseillois ; un petit souverain, dépendant de sa domination, s'avisa de lui faire un apologue (1) dont le sens tendoit à

effet, il semble que tous les arts, sur-tout ceux d'imagination, n'ont point eu d'autre berceau que la Grèce; ces peuples ont parlé la plus belle langue qu'on ait connue jusqu'à présent. De pareils avantages résultoient-ils d'une heureuse position, des richesses que la nature paroît avoir prodiguées à ces riantes contrées, ou de la forme du gouvernement, et de cette vive énergie que la liberté donne à l'homme? etc. -

(1) Cette fable ressemble singulièrement à celle

présenter ces étrangers chassant les anciens possesseurs de la Gaule Narbonnaise, et s'emparant de leurs terres. Le roi des Ségorégiens concerta donc la perte d'un peuple que son prédécesseur avoit protégé ; il choisit un jour de fête de la déesse Flore pour l'exécution de son projet ; des soldats déguisés trouvèrent le moyen de s'introduire dans Marseille ; ils devoient en ouvrir les portes, tandis que les habitans seroient livrés au sommeil, et Coman qui étoit dans une embuscade à la tête d'une troupe d'élite, eût accouru se rendre maître de la ville, et en auroit égorgé tous les citoyens; ils touchoient au moment de leur destruction ; le hasard qui les favorisoit, permit qu'une parente

---

d'Esope sur le même sujet ; une chienne sur le point de faire ses petits, prie un berger de lui accorder une retraite dans sa maison ; elle obtient sa demande ; débarrassé de son fardeau, et les petits devenus forts, l'animal ingrat refuse non-seulement de sortir à la sollicitation du berger : mais il se rend maître de l'asile d'hospitalité, et en chasse le possesseur légitime. Il y a tout lieu de croire que le roi bel-esprit avoit connoissance des ouvrages du fameux fabuliste.

du prince barbare aimât éperdument un de leurs compatriotes ; la discrétion tient peu contre les caresses de l'amour : cette femme découvrit le complot à son amant qui s'empressa de le révéler aux principaux de sa nation ; les émissaires de Coman payèrent de leur vie leurs artifices ; et lui-même fut surpris et mis en fuite après avoir laissé sept ou huit mille des siens sur la place. On veut que cette aventure ait fait naître la coutume de garder Marseille, et d'en fermer les portes les jours de fêtes. On date aussi à peu près de la même époque cet autre usage : un homme chargé par le gouvernement prenoit les armes des mains de ceux qui entroient dans la ville, et les leur rendoit à la sortie.

La gloire de Marseille ne demeura point renfermée dans ses murs : elle s'étendit jusqu'à Rome, qui rechercha avec empressement son alliance ; les avantages qu'elle avoit remportés dans plusieurs batailles navales contre les Carthaginois, eussent suffi pour unir étroitement les Marseillois et les Romains ; l'Espagne se

lia aussi avec les premiers ; tout rendoit une espèce d'hommage à leur admirable législation, tant les mœurs et les vertus ont un ascendant plus impérieux peut-être que la force des armes !

L'aristocratie étoit le systême d'administration qu'ils avoient adopté ; six-cents (1) de leurs plus riches et plus vertueux citoyens composoient leur sénat ; de ces six-cents, on en choisissoit quinze auxquels on remettoit la connoissance des affaires qui demandoient une prompte expédition ; et de cette dernière classe, se tiroient trois présidens qui, pour les fonctions et les prérogatives, approchoient des consuls romains. Leurs loix tenoient beaucoup de celles des Yoniens ; gravées sur des tables suspendues dans les places publiques, elles étoient, en quelque sorte, sous les yeux de tout le monde, et conséquemment personne n'en pouvoit rejeter la transgression sur son ignorance ; aussi

(1) On les nommoit *Timouchos*, c'est-à-dire, *gens honorés*.

les châtimens étoient-ils sévères : une épée dont la rouille attestoit l'antiquité, étoit attachée aux lambris de la salle du conseil: cette espèce de signe emblématique avertissoit les sénateurs d'immoler tout à l'exacte justice ; leur échappoit-il la moindre faute : ces loix dont ils étoient les organes et les soutiens, déployoient contre eux toute leur rigueur ; l'histoire qu'on lira à la suite de ce précis, en est un exemple mémorable.

L'austérité du gouvernement avoit proscrit de Marseille et de son territoire les bateleurs, les bouffons et les comédiens (1) ; on avoit craint que l'art ingénieux de représenter les divers effets de l'effervescence des passions, ne fût nuisible à la

(1) Auroit-on chassé les organes des Corneille, des Racine, des Crébillon, des Voltaire ? Faut-il détruire les passions dans l'homme ? et ne doit-on pas plutôt s'appliquer à en diriger l'effet ? et qui a plus d'empire sur le cœur humain que la représentation d'une belle tragédie ? lorsqu'une pièce de théâtre renferme des maximes vicieuses, ce ne sont pas les comédiens qui sont punissables, ce sont les auteurs de semblables drames.

discipline qui faisoit la base constante de cette république, et ne corrompît la jeunesse livrée aux fougues de l'âge. On usoit de la même sévérité envers ces contemplatifs (1) qui, sous prétexte de perfectionner la nature humaine, la réduisent à une sorte d'abstraction de tous les sens, et se contentent d'une morale *métaphysique* et *inagissante*. Il falloit nécessairement, chez les Marseillois, qu'on adoptât un genre de travail ; c'étoit le premier principe de l'éducation ; les armes, les lettres, les arts et métiers partageoient l'occupation et l'activité de ce peuple. Le commerce sur-tout et la navigation attachoient tous leurs soins ; ils avoient à l'exemple des Rhodiens établi sur cet objet des réglemens très-estimés.

Leur sagesse éclatoit jusques dans leurs funérailles : deux cercueils restoient continuellement exposés à l'entrée de la ville :

(1) Jetez un coup-d'œil sur les ordres religieux institués par de sages législateurs : ils ont fait du travail la base de leurs réglemens ; voyez l'ordre de S. Benoît, qui a défriché nos terres, etc.

l'un étoit destiné aux personnes de condition libre, et l'autre aux esclaves ; ce spectacle les familiarisoit sans doute avec une image qui devroit être continuellement sous les yeux ; ils regardoient la mort comme une suite nécessaire de la vie, et s'interdisoient dans ces occasions la plus légère marque de tristesse : c'étoit selon eux le fruit mûr qui doit se détacher de l'arbre ; le deuil expiroit le jour même, et se terminoit par un sacrifice et par un repas où assistoient la famille et les amis du défunt.

Si les hommes avoient de la valeur, de la sagesse et des lumières, les femmes possédoient ces vertus, qui, sans avoir autant d'éclat, honorent la vie domestique, et en font le bonheur ; compagnes attentives de leurs maris, elles joignoient à la vivacité de l'amour, le zèle constant et délicat de l'amitié ; elles remplissoient tous les devoirs de mère : d'une chasteté irréprochable, elles poussoient la bienséance jusqu'à se défendre le vin, et si elles s'écartoient de cette espèce de vœu, leurs

époux

époux étoient en droit de leur ôter la vie.

Pour ce qui concerne les arts, peu de gouvernemens en ont reçu autant de lustre et d'utilité que la république de Marseille; son académie jouissoit d'une réputation brillante : élevée au-dessus de toutes les autres sociétés littéraires, on l'appelloit communément *Athenopolis Massiliorum*, la *seconde Athènes ;* on y accouroit des diverses parties du monde ; c'étoit le dépôt universel des connoissances humaines, et le berceau d'une multitude de grands hommes dans tous les genres: législateurs, guerriers, philosophes, poëtes, orateurs, jurisconsultes, médecins sont sortis en foule du sein de Marseille, et ont porté au loin la gloire de leur patrie ; ces éloges ne peuvent être soupçonnés d'exagération ; Cicéron dans sa harangue pour L. Flaccus, (1) a consacré l'estime distin-

(1) Voici le passage qui renferme l'éloge de Marseille : « *Neque verò te, Massilia, prætereo, quœ* » *L. Flaccum militem, quæstoremque cognosti :* » *cujus ego civitatis disciplinam atque gravitatem* » *non solum Græciæ, sed haud scio an cunctis gen-*

guée que les Romains mêmes (2) accordoient aux Marseillois, et avant lui Aristote avoit composé à leur louange un ouvrage qui n'est point parvenu jusqu'à nous. On remarquera qu'ennemis du luxe, ils ne lui laissoient pas la moindre prise sur aucune branche de l'administration. L'économie régnoit dans les habillemens, les bijoux, les dots. Une fidélité inviolable rehaussoit tant de belles qualités; non-seulement, ils en donnèrent des preuves signalées durant la guerre Punique, mais dans les guerres civiles, ils conservèrent aux Romains un égal attachement, et le portèrent à un si haut degré d'héroïsme, qu'il leur en a

---

» *tibus anteponendam jure dicam : quæ tam procul*
» *à Græcorum omnium regionibus, disciplinis,*
» *linguaque divisa, cum in ultimis terris cincta*
» *Gallorum gentibus barbariæ fluctibus alluatur, sic*
» *optimatum consilio, gubernatur ut omnes ejus ins-*
» *tituta laudare facilius possent quàm æmulari.* »

(2) On se rappellera que les Romains donnoient sans distinction à tous les peuples la dénomination insultante de *Barbares;* les Marseillois devoient donc être bien flattés d'arracher des éloges à une nation si dédaigneuse.

coûté, pour ainsi dire, l'existence de leur république.

Il paroîtra bien surprenant qu'un peuple dont la morale étoit si pure, la politique si éclairée, et la société si douce, eût retenu les superstitions impies et barbares des Phocéens ses ancêtres : tant l'esprit humain est sujet à des contrariétés inexplicables ! Ils immoloient à Diane d'Ephèse des hommes au lieu d'animaux ; ce bois sacré que Lucain nous représente enveloppé d'une nuit religieuse, étoit souillé de semblables sacrifices offerts à des divinités inconnues ; cette abominable coutume avoit gagné leurs voisins, et infecté toutes les Gaules. Lorsque Marseille étoit affligée de la peste, un pauvre se présentoit pour être la victime expiatoire qui devoit ramasser sur sa tête les influences du malheur public ; la ville le nourrissoit pendant quelque tems des viandes les plus délicates ; on le paroit ensuite de riches habits ; il faisoit le tour des remparts, et l'on finissoit par le chasser hors des murs, chargé des plus horribles malédictions.

Cette sage république jalouse de répandre au loin les précieux avantages qu'elle possédoit, donna la naissance à une infinité de colonies qui fleurirent par ses soins ; Turin et Nîmes sont les principales : la première reçut le nom de *Taurinum*, parce que les Marseillois portoient un taureau dans leurs armes ; Empurias, située en Espagne, leur eut également obligation de son origine. Leur opulence s'accrut par un événement assez singulier : un tremblement de terre considérable entr'ouvrit les Pyrénées, et mit à découvert de fécondes mines d'argent dont les Marseillois tirèrent force lingots. La nature sembla n'en point demeurer à cette espèce de prodige opéré en leur faveur : l'embrâsement d'une vaste forêt qui couvroit ces montagnes, suivit de près le tremblement de terre ; l'incendie dura plusieurs jours, et avec une telle violence, qu'elle échauffa ces mines au point qu'il en découla en quelque sorte, un fleuve d'argent où les Marseillois et les Phéniciens puisèrent abondamment de nouvelles sources de richesses.

Il falloit que la domination de ces premiers fût bien étendue sur la mer, puisque la Méditerranée porta le nom de *Mer de Marseille*, et que Lyon du côté du Nord devint une des bornes de sa jurisdiction; les Romains l'appelloient *leur sœur, leur bonne alliée, très-fidèle et très-généreuse.* Elle étoit arrivée au plus haut degré de la puissance légitime et de la gloire véritable. Les secousses du bouleversement qui renversa la république romaine, et lui donna une nouvelle forme, se firent ressentir à Marseille, et entraînèrent sa chûte. Les différends de César et de Pompée devoient régler la destinée du monde. On doit bien s'attendre que Marseille attachée à la justice et à l'honneur, se rangea du parti de Caton; la harangue sublime, que dans cette occasion ses habitans firent à César, nous a été conservée dans le poëme de la Pharsale (1). Enfin après des miracles de fidélité et de bravoure, victimes des

(1) Cette harangue se trouve l. 3; elle est en effet de la plus grande beauté : tous les ressorts de l'éloquence y sont déployés.

trois plus cruels fléaux, de la guerre, de la famine et de la peste, les Marseillois suivirent le sort de leurs alliés : ils se soumirent au plus célèbre et au moins odieux peut-être des tyrans ; ils perdirent la suprême puissance : le commerce, les vertus, les arts leur restèrent (1); un long écoulement de siècles et le changement de domination n'ont pu leur ravir ces possessions, les seules qui soient immuables, et sur lesquelles la tyrannie et le tems n'aient point d'empire ; Marseille en jouit encore, et dans sa situation présente, elle n'a point à regretter son ancienne splendeur.

---

(1) Les Romains préférant dans la suite Marseille à Athènes, envoyoient leurs enfans à son académie; Lucius Antonius, petit fils de la sœur d'Auguste, y fit ses études, et depuis, le fameux Agricola dont Tacite nous a laissé une histoire si touchante, qui devroit être celle de tous les hommes.

ZÉNOTHÉMIS,

ANECDOTE MARSEILLOISE (1).

MARSEILLE, en fléchissant sous la fortune de César, n'avoit perdu que les apparences du plein pouvoir et de vains droits de souveraineté : l'autorité véritable lui étoit demeurée, celle qui avoit fondé sa république, qui l'avoit soutenue contre les efforts

(1) Le fond de cette anecdote est tiré d'un des dialogues de Lucien, intitulé : *Toxaris, sive amicitia ;* il nous fait dans cet ouvrage l'éloge de l'amitié, et nous en montre tous les charmes : Toxaris et Mnesippe, l'un Scythe et l'autre Grec, sont les interlocuteurs, etc.

conjurés des Gaulois, la puissance absolue sans tyrannie, qu'un Etat emprunte d'une constitution sage et éclairée, et qui surmonte quelquefois le choc des tems et des révolutions, et survit aux autres empires. Nous avons vu les Chinois subjugués continuellement par les Tartares, leur imposer un joug peut-être plus assujettissant, l'esprit inaltérable de leurs loix et de leurs coutumes. Dans cette vaste partie du monde, la destinée constante des vaincus est de se rendre les instituteurs, et en quelque sorte, les maîtres légitimes de leurs sauvages tyrans; les informes habitants de Samarcande deviennent des hommes, et des lettrés à Pékin. C'est ainsi que les Romains venoient puiser à Marseille des leçons de sagesse et de vertu, et y adoucir cet orgueil féroce et grossier qui se contracte dans le métier des armes, et rarement est séparé de leurs succès. Cette métropole de nos contrées méridionales étoit l'école de l'univers entier : tous les principes des connoissances humaines et des bonnes mœurs s'y trouvoient réunis; son sénat sur-tout sembloit être le sanctuaire même de la justice : il étoit un modèle pour le sénat de ses vainqueurs.

Ménécrate et Zénothémis se distinguoient dans la classe des citoyens respectables, que la naissance et le savoir plaçoient à la tête du gouvernement. Le premier, déjà avancé en âge, jouissoit d'une réputation solidement établie pour son intégrité autant que pour ses lumières dans la jurisprudence : elles lui avoient acquis le surnom du *nouveau Scévola;* une fille unique devoit hériter de sa considération et de ses richesses : mais le vertueux sénateur mettoit bien

au-dessus des présens de la fortune, l'estime de ses concitoyens et la sienne propre; il savoit apprécier cette récompense, la seule qui satisfasse pleinement, et que si peu de gens en place connoissent, et sont jaloux de mériter. La tendre amitié de Zénothémis ajoutoit le dernier degré à son bonheur; ce jeune homme sorti à peine de l'enfance, s'étoit attaché fortement à Ménécrate; ce penchant s'étoit accru avec les années, et leur disproportion n'avoit point nui aux douceurs de cette liaison indépendante des sens, qui rapproche, unit les cœurs, et qui les porte à se communiquer leurs goûts, leurs affections, leurs intérêts mutuels; l'amitié, née d'un principe noble et pur, peut s'envisager comme une passion céleste qui élève l'homme au degré de perfection dont sa nature est susceptible. Zénothémis joignoit aux graces de la figure et à la dignité de l'extérieur, une ame sublime et enflammée de l'amour des arts et des vertus; après son ami, le sage auquel il désiroit le plus de ressembler, étoit Æbutius Liberalis, (1) célèbre Lyonnois,

(1) Il fut ami de Sénèque qui lui dédia son *Traité des Bienfaits*. La vertu de ce particulier respectable sembla consoler l'humanité de l'horrible existence de l'infâme Néron : c'est ainsi que le précepteur de ce monstre nous dépeint son ami : « La philosophie de cet homme vraiment » sage ne se bornoit point à des préceptes imposans que » dément quelquefois la conduite de celui qui les donne : » c'étoit par l'exemple d'une vie pure et régulière qu'Æbu- » tius Liberalis formoit des élèves à la vertu. Toute sa con- » duite étoit empreinte des leçons de la sagesse dont il faisoit » profession. La bonté, cette vertu dont la seule énonciation

dont les rares qualités lui méritèrent l'éloge, sans contredit, le plus touchant, le titre du *meilleur de tous les hommes*.

Charmolæus, un des plus habiles jurisconsultes de son siècle, et qui avoit composé des ouvrages que le tems nous a ravis, étoit père de Zénothémis; il avoit fortifié son fils dans ces excellentes dispositions qui s'annonçoient avec tant de supériorité. Le jeune Marseillois donnoit la préférence à la morale sur toutes les autres études; un mérite prématuré lui avoit ouvert le chemin aux honneurs et aux dignités : la loi s'étoit même laissée fléchir en sa faveur : quoiqu'il fût célibataire et d'une extrême jeunesse, par une exception honorable, il étoit entré parmi les *Timouchos* (1), et l'on ne doutoit point qu'il ne montât bientôt au rang des quinze, et que dans la suite il ne fût un des trois présidens.

» renferme l'idée de toutes les qualités honnêtes, lui méritoit » à juste titre le surnom glorieux du *meilleur des hommes;* » sa libéralité ne connoissoit d'autres bornes que les besoins » d'autrui; sa générosité d'autre prix que celui des bienfaits » qu'il recevoit; sa grandeur d'ame, d'autre gloire que celle » qui résulte de la bienfaisance, *turpe est beneficiis vinci :* » c'étoit la devise de cet homme, l'honneur de l'humanité. »

On emprunte cette note intéressante de l'estimable ouvrage de M. l'abbé de Longchamps, écrivain qui sent les vertus dont il fait l'éloge.

(1) Pour être élevé à cette dignité, il falloit avoir des enfans, et être originaire de Marseille, depuis son ayeul inclusivement; on se ressouviendra que c'étoit le nom qu'on donnoit aux *six-cents* qui composoient le sénat.

Des affaires domestiques appelloient Zénothémis à Nimes, une des plus florissantes colonies des Marseillois, qui avoit consacré sa reconnoissance, en adoptant une partie des armes de ses fondateurs. Ménécrate vit avec regret s'éloigner son ami; il le pressa de hâter son retour. Mon cher Zénothémis, lui dit-il, votre amitié m'est devenue un bien aussi nécessaire qu'il m'est précieux; vous m'avez fait éprouver que l'ame avoit des besoins, et vous savez les satisfaire tous. L'amour paternel ne suffit point à mon cœur; vous seul me consolez de cet ennui attaché à la représentation, et aux soins du ministère public. Zénothémis, les hommes sont des créatures ingrates qu'il est impossible d'apprivoiser : leur méchanceté résiste à tous les bienfaits; je les connois, et je les sers. Je conviendrai avec vous que la vertu se récompense par elle-même: mais qu'il y a d'instans où notre ame fatiguée de cette noblesse désintéressée demande un prix plus à la portée de nos sens! et c'est dans votre amitié que j'ai trouvé ce prix si flatteur; votre société m'inspire, m'échauffe, me fait supporter le pesant fardeau de mes travaux, de mes devoirs, m'excite à rechercher de nouveaux applaudissemens; revenez bien vîte, mon ami. Je ne sais, mais vous ne m'avez jamais été plus cher. Notre séparation produit au fond de mon cœur une tristesse qui me surprend moi-même, puisque je dois vous revoir incessamment. Adieu, ayez un peu plus de fermeté que moi. Zénothémis, devons-nous ressembler aux autres hommes? et la foiblesse seroit-elle le partage du sentiment?

Ménécrate tombe dans les bras de son ami ; il ne sauroit s'en séparer ; ils se quittent enfin, après s'être renouvelé plusieurs fois les assurances d'une amitié inviolable.

Le fils d'un Marseillois distingué est soupçonné d'un meurtre commis pendant la nuit; l'instruction de l'affaire est confiée à Ménécrate : on ne pouvoit choisir de juge plus savant et plus intègre. L'accusé n'étoit que trop coupable, si l'on consultoit sur-tout la sévérité des loix de Marseille; le vrai s'étoit montré dans tout son jour; la fatale sentence alloit être prononcée ; le père et la mère du jeune homme accourent, tombent aux genoux du magistrat, les arrosent de pleurs : hélas ! s'écrie le père infortuné, en découvrant sa tête chauve, et se prosternant plus profondément, bienfaisant Ménécrate, daignez être homme, avant que d'être l'organe de la justice ; vous voyez couché dans la poussière un malheureux vieillard qui n'a plus qu'un jour à voir la clarté du soleil; il espéroit revivre dans un fils unique, et ce fils va lui être enlevé ! et par quels coups ! ce n'est pas assez qu'il perde la vie : son châtiment sera perpétué par une mémoire flétrie qui s'étendra sur toute sa famille, qui me poursuivra jusques dans la tombe. Ménécrate, vous êtes père : oui, mon fils est criminel, je ne vous le cache pas ; oui, il a mérité toute votre rigueur, du moins nos loix l'ont ainsi décidé, quoique je pusse l'excuser en vous donnant des preuves que son adversaire l'a insulté vivement, et a succombé sous un premier mouvement de vengeance.... la mort de mon malheureux fils ranimera-t-elle celui

dont il a percé le flanc? Contemplez une déplorable mère qui n'a point la force de s'exprimer; cette douleur qui se tait vous peint l'horreur de sa situation. Ame généreuse, ordonnez le trépas de tous trois, s'il faut qu'on arrache de notre sein cet enfant... Si vous aviez à juger votre fille, la condamneriez-vous? pourriez-vous bien laisser tomber le glaive des loix sur sa tête? Ayez compassion de ma vieillesse: c'est l'humanité qui pleure à vos genoux, qui vous adresse sa prière, ses cris: Ménécrate, c'est mon dernier soupir qui vous intercède.

En effet le vieillard expiroit aux pieds de Ménécrate; le juge attendri le relève avec bonté, ainsi que sa femme; la nature se fait entendre à son cœur; la voix de la dure équité est moins forte; l'austère magistrat enfin n'est plus qu'un homme sensible, qu'un père remué par le spectacle le plus déchirant; il cède à ce mouvement si noble dont s'applaudit l'humanité, et que l'on craint d'appeller une foiblesse: il immole son devoir, pour n'obéir qu'à la pitié: le criminel est déclaré innocent.

Ménécrate étoit trop estimé et trop heureux pour ne pas exciter l'envie: ses ennemis, (en est-il de plus féroces que ceux qui sont animés par la jalousie?) se réunissent à la famille du mort; on demande la révision du procès; on propose des informations; le meurtrier, malgré le rapport favorable d'un des premiers sénateurs, est déclaré coupable: il subit le supplice destiné aux homicides. L'esprit de parti, ce sentiment si aveugle et si barbare, n'en reste point à cet acte de justice: il s'acharne à la perte du juge

trop humain, exagère sa faute comme un crime capital qui blesse les loix et l'équité. Ménécrate, cité devant le sénat assemblé, comparoît, et ne dissimule point qu'un sentiment de compassion l'a surpris, et s'est rendu le maître de son cœur; il convient de toute l'étendue d'une erreur susceptible peut-être de pardon, si la sensibilité est écoutée; il avoue qu'il a mérité d'être repris par sa compagnie; il finit son discours par implorer son indulgence. Un accusateur se lève, et prononce les mots de présents et de corruption. Arrêtez, dit Ménécrate avec cette fierté qui sied si bien à une ame innocente, épargnez à ce corps auguste ainsi qu'à moi, l'horreur d'entendre une imputation d'un nouveau genre pour des hommes tels que nous. Il a pu m'échapper une faute digne sans contredit de punition : j'ai trahi les loix, mon devoir: mais oser me soupçonner d'une bassesse ! une vie irréprochable de soixante ans prendra ma défense; interrogez-la bien cette vie trop longue, hélas! pour mon bonheur : il n'y a point de jour dans ces soixante années qui ne vous réponde que je suis incapable de commettre... dois-je nommer un crime si honteux, si avilissant? C'en est un, sénateurs, je le répète, de me justifier contre une accusation inouie pour vous et pour moi. Si c'est votre décision, qu'on me donne la mort, sans s'efforcer de souiller mon honheur; je vous abandonne ma fortune, mon existence; en me condamnant, vous ne pouvez m'ôter votre estime : elle me sera toujours due; je l'emporterai malgré mes ennemis, malgré vous même, dans le tombeau, et ma mémoire en jouira encore.

Un discours si touchant et si noble n'amollit point ces cœurs dénaturés et jaloux qui se paroient de l'inflexibilité des loix. La brigue a le dessus : Ménécrate est dépouillé de ses dignités ; la confiscation de ses biens suit une perte si cruelle : mais ce qu'il y a de plus accablant pour cet infortuné, quoique le sénat n'ait pas prononcé sur ce dernier chef d'accusation, son honneur, graces aux venins de l'infernale calomnie, ne se sauve point des soupçons injurieux : voilà le trait qui le déchire continuellement, et qui reste plongé au fond de son cœur.

Zénothémis est informé de l'horrible catastrophe que vient d'essuyer son ami ; il accourt, vole dans ses bras, sans avoir la force de s'exprimer. Les premières paroles de Ménécrate sont : vous ne les croyez pas? c'est moi que l'on a accusé... Zénothémis, votre ami est toujours digne de vous et de lui-même.

Il est impossible de peindre les divers transports de Zénothémis, sa douleur, tout l'excès de son amitié : il pleuroit sur les mains de Ménécrate, les portoit à sa bouche, les serroit contre son cœur : — Non, mon cher Ménécrate, vous n'êtes point coupable ; vous n'avez été que foible, que trop sensible ; c'est à ceux qui vous ont condamné, à éprouver des remords. Qui ! vous ! vous être souillé ?... En a-t-on seulement pu concevoir l'idée ? Eh ! il ne l'a point cru le perfide qui vous a accusé ; personne ne le croira. Que votre innocence ne peut-elle éclater à tous les regards, comme elle frappe les miens, comme elle remplit mon cœur ! ranimez-vous : tôt ou tard le Ciel venge la vertu ; la vôtre brillera dans toute sa splendeur.

— Zénothémis, mon sort est décidé; je connois le reméde qui me délivreroit de mes maux; deux objets m'ont retenu à la vie, le plaisir de te revoir, de t'embrasser encore, d'épancher dans notre sein les larmes de l'homme le plus malheureux, et l'espérance de conduire bientôt ma fille à l'autel; tu sçais qu'Eudimaque, de l'aveu de Mysias son père, a sollicité la main de Cydipe; l'époque du mariage étoit fixée, quand tous les malheurs sont venus fondre sur ma tête... — Vous croyez que Mysias... — Il tiendra sa parole; mon infortune ne l'aura point refroidi: il est persuadé, si l'on peut me reprocher une foiblesse, et assurément c'est une faute énorme que j'ai commise, mais quel homme à ma place ne se fût pas laissé toucher? il est convaincu, dis-je, que mon honneur est dans sa pureté. Je vais donc hâter cette union; ces nœuds formés, il m'est permis de disposer de ma destinée: je profite de la liberté qu'une loi sage nous accorde; je me présente devant ce sénat qui s'est armé contre moi d'une justice inexorable; auroit-il le front de m'interroger sur les motifs qui me pressent de quitter la vie? Mon ami, tu es fait pour m'obliger: ce sera de tes mains courageuses que je recevrai le vase de ciguë... (1) — Que dites-vous, Ménécrate? êtes-vous si peu jaloux de votre véritable existence,

(1) Les Marseillois qui croyoient avoir des raisons de s'affranchir de la vie, étoient obligés de les exposer au sénat: ces motifs examinés avec soin, on leur accordoit la permission de se donner la mort, et à l'exemple des Grecs, ils prenoient ordinairement un breuvage de ciguë.

de

de votre mémoire, que vous serviez la rage de vos ennemis par une action aussi insensée, et aussi indigne du grand homme et du vrai sage ? Vous parlez d'attenter à vos jours ! laissez de telles ressources au crime; c'est alors qu'on vous jugeroit coupable, que la calomnie et la méchanceté triompheroient. Osez vivre pour faire éclater votre innocence; osez supporter le malheur : c'est bien plus que de recourir au trépas. Quand tout l'univers vous accableroit, quand moi-même, j'aurois la lâcheté de vous abandonner, n'avez-vous point votre cœur, la vérité qui vous reste, qui vous soutient? leur aveu doit vous suffire. Que mon amitié n'est-elle de quelque prix à vos regards ! vous savez avec quelle ardeur j'aime la vertu : Ménécrate, c'est vous exprimer combien vous m'êtes cher; oui, vous possédez un ami. Si vous aviez le moindre reproche à vous faire sur l'accusation... dont l'idée seule est inconcevable, je serois le premier à vous échauffer dans le projet courageux de mourir; peut-être aurois-je assez de force pour conduire le poignard dans votre sein, et... je ne vous survivrois pas. Mais vous êtes innocent : il faut que Marseille contemple en vous le monument de sa barbarie. L'extrême justice est un outrage à la nature. Vous vivrez pour couvrir votre pays de confusion. L'honnête homme malheureux est un reproche imposant à ses concitoyens, au monde entier... Je vole au sénat : il révoquera la sentence qui vous a perdu.

Zénothémis court rassembler les six-cents; il veut élever la voix en faveur de son ami : on lui répond que l'équité défend de revenir sur le jugement, et que la

condamnation de Menécrate a été prononcée par les loix. Vous parlez toujours de loix, dit Zénothémis ! eh ! parlez d'humanité ; examinez la faute de votre collègue ; c'est un excès de compassion, qui s'il fait tort à son intégrité, honore son cœur ; il s'en remet à votre clémence.

Les réprésentations de Zénothémis, ses efforts, ses prières sont inutiles, et il est obligé de céder à la multitude qui prétend avoir jugé légalement.

Eh bien ! crie à Zénothémis son ami du plus loin qu'il le voit, la rage de l'envie est-elle rassasiée ? — Elle est plus animée que jamais ; votre condamnation est irrévocable : mais mon amitié se roidit et s'augmente avec votre infortune ; venez, daignez me suivre.

Ménécrate accompagne Zénothémis qui le conduit à sa maison ; le vieillard ne peut s'empêcher de soupirer, en considérant cette demeure et les richesses qu'elle renferme ; cette image lui rappelle sa première situation ; il veut se retirer. Nous ne nous quitterons plus, lui dit le jeune homme en le retenant avec transport, et en le serrant dans ses bras ; vous voyez votre asile, votre fortune ; du moins nous partagerons l'un et l'autre. Que me proposez-vous, interrompt Ménécrate ? je sens tout le prix de cette offre : mais votre dessein ne seroit pas d'ajouter à mes peines ? — Qu'entends-je ? — Mon ami, les bienfaits, quelque soit la main qui les dispense, traînent toujours l'humiliation après eux ; notre existence perd de sa dignité, quand nous la devons au secours d'autrui. — L'amitié... — Est moins pure dès l'instant que la reconnois-

sance vient mêler son tribut à des sentimens libres ; je veux vous aimer sans intérêt. — Quoi ! l'indigence... — Pensez-vous que je n'aie pas appris à la supporter? Tous les hommes naissent indigens : la richesse leur est une situation étrangère. L'adversité n'est point le malheur véritable ; conservez-moi cet honneur qu'on veut m'enlever ; imposez silence à la calomnie : voilà les maux auxquels le courage le plus ferme a de la peine à résister. Encore une fois, que m'importent des biens, des palais? Jeune homme, je n'ai besoin que de mourir ; c'est un cercueil qu'il me faut ; c'est l'unique présent qu'il me soit permis d'accepter de votre amitié généreuse ; je vous le redis : tout autre me blesseroit. Je vais chez Mysias : vous me détournez en vain d'un projet.... Je n'aspire qu'à marier ma fille, et je suivrai après ce que m'ordonnent mon cœur et ma destinée.

Zénothémis, accablé de douleur, porte ses pas chez Hermogène, dont il devoit épouser la nièce ; leur mariage avoit été préparé, en quelque sorte, dès le moment même de leur naissance ; les deux familles s'étoient engagées réciproquement à cette union qui devoit resserrer leur intimité. La jeune personne méritoit tous les vœux de Zénothémis ; il ressentoit le pouvoir de ses charmes, et en effet, c'étoit la vertu même sous les traits de la beauté. Zénothémis, quelque fût son ardeur, aimoit peut-être encore moins qu'il n'étoit aimé ; Agathée, c'est le nom de la nièce d'Hermogène, s'attachoit tous les jours davantage à son amant ; les rares qualités de Zénothémis, son ame sensible et sublime fortifioient

cet amour dont cette femme, l'honneur de son sexe, s'applaudissoit; elle n'hésitoit point à faire l'aveu de sa passion; un sentiment noble et pur ne connoît pas ces déguisemens que le vice a imaginés, et qu'il a décorés du nom imposant de bienséances. Agathée voyoit d'un œil satisfait s'approcher le terme prescrit pour son hymen; loin de s'offenser des larmes que Zénothémis donnoit au sort de Ménécrate, elle le pleuroit avec lui. Zénothémis, disoit-elle, quels témoignages flatteurs je reçois de votre tendresse! vous m'estimez assez pour me montrer tout l'intérêt qui vous lie à un illustre infortuné; ne craignez point que l'amour soit jaloux de l'amitié. Laissez-les couler ces pleurs qui vous honorent tant à mes yeux! vous me plairiez bien moins, si aujourd'hui vous ne vous occupiez que d'Agathée. Réunissons-nous pour nous remplir de la cruelle situation d'un homme qui est digne d'être votre ami; efforçons-nous d'adoucir ses chagrins: ils sont affreux! Ah! Zénothémis, qu'est ce qu'un cœur qui ne sait point partager les peines d'autrui? Le premier des plaisirs, sans doute, est d'être utile aux malheureux.

De pareils sentimens, et dans un âge si peu fait pour les éprouver, paroîtront peut-être extraordinaires. Qu'on se transporte du milieu d'un siècle de corruption, où la vertu est si avilie, l'éducation si négligée; qu'on remonte aux beaux jours d'une république, le modèle des gouvernemens qui l'entouroient, et l'on n'aura point de peine à concevoir qu'Agathée, instruite par des leçons et des exemples, eût cette justesse d'esprit et cette élévation d'ame, heureuses

dispositions que l'amour étoit venu encore perfectionner.

La nièce d'Hermogène avoit une rivale qu'elle ne soupçonnoit point, et qui cherchoit à se cacher à elle-même des impressions que le tems ne faisoit qu'approfondir : c'étoit la malheureuse fille de Ménécrate, Cydipe qui nourrissoit dans son sein une passion d'autant plus violente, qu'elle étoit contrainte à l'étouffer; Zénothémis étoit l'objet de ce penchant insurmontable; une langueur secrète consumoit la jeunesse de cette infortunée. Du moins, s'écrioit-elle lorsqu'elle se trouvoit seule, s'il m'étoit permis de refuser ma main, de garder ma liberté, de ne vivre que pour un amour, qui, hélas ! me conduira au tombeau, je goûterois encore quelque douceur à verser des larmes; je me dirois : c'est Zénothémis qui les fait couler. Mais dépendre d'un époux, d'un tyran; manquer à son devoir, quand on aime la vertu autant que je la chéris; former des vœux inutiles et coupables, trembler de s'avouer un sentiment qui auroit fait le charme de ma vie : ah ! Cydipe, Cydipe, précipite une mort qui ne sçauroit venir assez tôt. Et mon père qui le consolera dans les revers qui l'accablent ? il n'a d'appui que moi... et Zénothémis. Fatale amitié, que vous me coûtez cher ! Je revois tous les jours l'auteur de ce trouble que j'ai tant de peine à déguiser ; tous les jours... je deviens plus criminelle... Cédons à la nécessité : marchons à l'autel; n'envisageons qu'un père qui mérite bien ce sacrifice; il m'aime; il est malheureux; ne vivons que pour lui.... Zénothémis n'est-il pas épris d'Agathée ? ils vont être unis ! que

cette image reste sous mes yeux. On ne m'aime point; on en aime une autre... J'épouserai Eudimaque. Je triompherai de ma foiblesse. J'oublierai mon ennemi. Ma vertu aura la victoire.

Zénothémis revoit Ménécrate : — Ah ! mon ami, Mysias ressemble aux autres hommes ! Il n'y a donc que toi seul qui auras le courage d'aimer un malheureux ! Expliquez-vous, interrompt le jeune sénateur.

Ménécrate lui apprend que Mysias l'a reçu avec froideur, qu'il a même détourné l'entretien au sujet du mariage projeté, qu'en un mot il a prétexté une affaire pour se dérober à une conversation qui pesoit à sa perfidie. Oui, Zénothémis, continue Ménécrate, le malheur ne m'a que trop éclairé : Mysias n'est plus mon ami; ma fille ne sera point l'épouse d'Eudimaque; je ne verrai point former ces nœuds, (1) la seule espérance, l'unique consolation qui pussent m'attacher à la vie; je mourrai; et qui est-ce qui restera à ma fille ? mon infortune, le souvenir de ce qu'elle a été, le tableau effrayant de ce qu'elle sera; mon nom, ma race s'éteindront avec Cydipe. Mon ami, l'homme demande des successeurs, et l'on ne s'accoutume point à l'idée affligeante qu'on ne revivra point dans une postérité qui semble tromper la mort, et perpé-

(1) Qu'on se pénètre de la vérité des mœurs antiques : un père regardoit comme le plus grand des malheurs de sa vieillesse que sa fille ne se mariât point; il aspiroit à se voir revivre dans des petits enfans. Alors on ne connoissoit pas cet *égoïsme* cruel, si outrageant pour la nature, et l'on ne s'applaudissoit point de dérober à la postérité ce qu'on pourroit appeller une *dette sacrée*, etc.

tuer notre existence; Ménécrate sera détruit tout entier. Et qui aujourd'hui voudroit être l'époux de ma fille ? tout me trahit, m'abandonne... peut-être suivrez-vous l'exemple de Mysias... Ah ! pardonnez, mon cher Zénothémis, pardonnez. Voilà où conduit la disgrace ! on offense l'ami le plus cher.

Ménécrate, en achevant ces mots, étoit tombé dans le sein du jeune homme, et pleuroit amérement. Mon père, lui dit Zénothémis, comme revenu d'une profonde rêverie, calmez cette douleur qui m'accable; vos larmes portent la mort dans mon ame. Oui, l'adversité nous rend soupçonneux, défiants, injustes; Mysias vous aura paru différent de ce qu'il peut être; vous me disiez qu'il vous aimoit : le cœur change-t-il en si peu de tems? je vous quitte pour vous rejoindre bientôt. Ménécrate, le comble du malheur est de perdre l'espérance.

Zénothémis impatient d'exécuter son dessein, se rend chez Mysias. A peine l'a-t-il apperçu : — Mysias, je vous demande une conversation particuliére; ordonnez que vos domestiques se retirent. On les laisse seuls; Zénothémis prend le premier la parole : — Il y a longtems que votre réputation m'est connue; c'est ce qui m'a déterminé à vous voir et à vous entretenir avec la franchise qu'elle inspire. Je voudrois mériter que l'univers fût comme Marseille, instruit de l'amitié qui me lie à Ménécrate. Quand le penchant ne me conduiroit point, j'attacherois de l'orgueil à me déclarer l'ami d'un homme que tout semble abandonner. Qui est-ce qui élève plus l'ame, et lui donne plus de satisfaction que d'embrasser le parti de l'infortune,

et de paroître lutter contre les dieux mêmes? C'est-là que la nature humaine puise la véritable grandeur; c'est ainsi que Caton s'est montré supérieur à César; et lorsque cette infortune est tombée sur l'innocence, lorsque la vertu souffre, pouvons-nous sans crime lui dérober notre pitié, notre appui?.. — Vous prétendez parler de Ménécrate? — De lui-même. — Et vous le peignez innocent, lui que le sénat.... — Vous ne le croyez pas coupable. Quelle est sa faute? car on ne peut donner d'autre nom à son erreur; un excès, si j'ose le dire, de cet attendrissement, le mouvement le plus doux de l'ame, et qui décèle davantage notre origine céleste... — Ménécrate a manqué à la justice. — Il a cédé à l'humanité; elle est au-dessus des loix, des conventions; l'humanité nous vient du Ciel; les loix sont notre ouvrage, et que de traits de notre foiblesse et de notre barbarie nous y avons imprimés! Ah! Mysias, écoutons notre cœur : voilà le premier juge; c'est à lui de prononcer sur Ménécrate; que le sénat le soumette à la sévérité d'un système de législation établi par nos prédécesseurs, consacré par l'habitude, par ce respect que nous portons aux anciens usages : nos magistrats, peut-être, ont fait leur devoir. Mais ici, dans l'épanchement de la vérité, nous devons être des hommes, dépouiller la robe et l'esprit de sénateur, prendre l'ame du dernier des humains en faveur de Ménécrate. Encore une fois, qu'avons-nous à lui reprocher? un sentiment rapide de compassion envers un vieillard expirant, prosterné à ses pieds, qui implore la grace de son fils; ce fils insulté, outragé, s'est abandonné aux transports

invincibles de la nature qu'enchaîne et que punit l'inflexibilité de nos loix : c'est un malheur plutôt qu'un crime, et Ménécrate s'est laissé émouvoir. Telle est donc la source de tous les revers qui ont foudroyé un de nos plus illustres citoyens ! Suivrez-vous l'exemple de la multitude?.... oublierez-vous qu'il fut votre ami, que vous fûtes le sien? Votre fils... — N'épousera point la fille de Ménécrate; il a dû s'y attendre. — O Ciel ! pourriez-vous?... Vous voudriez... — Que dès cet instant Eudimaque conduisît Cydipe à l'autel. — Mais, Zénothémis, y pensez-vous? Ménécrate ne seroit point coupable, il suffiroit que le sénat eût prononcé contre lui, que le bruit public le condamnât; l'honneur... — Est de se montrer hautement l'ami d'un malheureux, de rendre hommage à la vérité, au-dessus de toutes les opinions; vous ne pouvez la corrompre, l'étouffer quand tout le monde éleveroit la voix pour lui imposer silence. Vous osez vous parer de l'honneur ! je vous le demande à la face du Ciel qui nous écoute, qui lit dans nos ames : un homme que l'univers entier jugeroit criminel, s'il ne l'étoit point en effet, le croiriez-vous réellement déshonoré? Ah ! quiconque le connoîtroit assez pour lui rendre la justice qui lui seroit due, auroit de l'honneur et de ses devoirs une idée véritable. C'est ce que Ménécrate me fait éprouver; je suis pleinement convaincu de son innocence; je lui dois mon estime, mon soutien, mon amitié, et ces sentimens, tout m'ordonne de les faire éclater jusqu'au dernier soupir : je ne me démentirai point. Mysias, qui ne sçait pas avoir son opinion, est indigne du nom d'homme. Et de quoi nous servira ce

présent des Cieux, la raison, si nous asservissons notre façon de penser à celle d'autrui? La sagesse et la vérité ont leurs principes invariables. Parce que l'injustice et la calomnie ont accablé Ménécrate, vous trahiriez votre promesse!... Je vous le redis : hâtez-vous de la remplir; que votre fils s'empresse d'offrir sa main à Cydipe; qu'ils aillent au temple... — Zénothémis, vous ne savez donc pas?... — Malheureuse foiblesse humaine! funeste contagion qui corrompt toutes les vertus! vous balancez à donner le nom de votre beau-père à l'homme qui vous a été le plus cher, pour lequel vous êtes en secret pénétré de vénération! et c'est l'exemple qui vous entraîne!... où est votre fils? — Zénothemis, vous refusez de m'entendre, ce n'est pas assez que Ménécrate paroisse coupable, que son honneur soit attaqué, celui de sa fille... — Que dites-vous? la fille de Ménécrate, Cydipe.... — Est soupçonnée; on sème un bruit sourd... sa sagesse... — Arrêtez, Mysias, arrêtez, pensez que vous parlez à l'ami de Ménécrate, à l'homme qui chérit le plus la vertu.... gardez-vous de flétrir celle de Cydipe.... Mysias, c'est encore de ces mensonges absurdes qui ne vous en imposent point; non, ils ne vous font point illusion... Ayez assez de fermeté pour ne pas dissimuler : il y a une sorte de noblesse à se montrer sans déguisement; dites que vous craignez de déplaire au sénat, que Ménécrate est malheureux, que son alliance ne flatte plus votre vanité, qu'il est pauvre : mais étendre vos procédés odieux jusques sur sa fille, former des soupçons, les publier... c'est le comble de l'inhumanité, et... voilà les actions qui déshonorent!

La colère étinceloit dans les yeux de Zénothémis ; il quitte brusquement Mysias, et va retrouver Ménécrate qu'il embrasse avec transport : — Mon respectable ami, oublions la terre, les hommes; efforçons-nous de nous suffire à nous-mêmes. Que Zénothémis vous tienne lieu de tout.

Un torrent de pleurs accompagne ces expressions articulées avec peine. — Zénothémis, quel est donc le nouveau chagrin que vous avez à m'annoncer? C'est en vain que vous me le cachez ; je lis dans vos regards un trouble qui vous trahit. Ah ! ne craignez pas de déchirer mon cœur ; il n'a plus de blessures à recevoir : tous les coups lui ont été portés. — Non, il n'a pas ressenti tous les coups. Vous aviez bien raison d'appréhender que Mysias suivît le torrent de l'exemple.. il n'est plus votre ami... il faut renoncer à ce mariage.

Zénothémis rend un compte fidèle à Ménécrate de la conversation qu'il vient d'avoir avec Mysias. Le vieillard ne peut que lui dire : ma fille ne sera donc point unie à Eudimaque ! elle n'aura point d'époux ! ce revers manquoit à mon affreuse destinée !

A ces mots, il baisse la tête, et tombe dans une douleur profonde. Zénothémis avoit pris la sage précaution d'observer le secret sur ce qui regardoit Cydipe ; il ne doutoit pas que Mysias n'eût la même discrétion, et que ces soupçons aussi injustes qu'outrageans, ne restassent ensevelis dans le silence.

Ménécrate crut avoir besoin de ménagemens pour apprendre à sa fille la rupture de son mariage ; il étoit bien éloigné de prévoir que cette nouvelle lui causeroit

une joie secrète ; Cydipe, seule, en déploie tous les transports : — Je pourrai donc ne m'occuper que de mon amour ! je ne serai ni infidèle, ni parjure ; Zénothémis sera la divinité à qui j'adresserai tous mes vœux ; il sera permis à mon cœur de se répéter qu'il n'aime que Zénothémis ; ce penchant si doux, si invincible, les remords ne l'empoisonneront pas ! Et y auroit-il du crime à brûler pour un objet que tout le monde doit adorer ? il est le consolateur de mon père ; il cherche à nous soulager sous le poids de tant d'infortune ; Zénothémis à pour nous l'amité la plus vive... Ah ! l'amitié n'est point l'amour ; Zénothémis ne m'aime point.. Eh bien ! ce sera moi qui l'aimerai, qui l'aimerai... sans retour ; je ne vivrai que pour ce sentiment ; il fera tous mes plaisirs, il suffira à mon bonheur. Le tendre, le pur amour n'est-il pas récompensé par lui-même ? c'est alors qu'il cesse d'être une foiblesse, qu'il devient une vertu.

La fille de Ménécrate trouvoit ainsi dans ce qui augmentoit la douleur de son père, un motif de consolation, et même de contentement.

Zénothémis partageoit tous ses momens entre Agathée et Ménécrate. Quel spectacle vient un jour le frapper ! il accouroit auprès de son ami : il le voit étendu sur la terre, baigné de larmes, appellant la mort à grands cris : — Et de quels nouveaux coups de foudre auriez-vous été frappé ? la fortune auroit-elle pu augmenter vos disgraces ? parlez, mon ami, mon père... Le vieillard hausse la tête, et s'écrie au milieu des sanglots : Zénothémis, je ne connoissois pas encore tout mon malheur.... — Expliquez-vous.

— Eh! pourquoi ai-je hésité à me débarrasser du fardeau de la vie? O mon unique bienfaiteur! approchez; venez percer ce cœur qui ne peut plus résister aux douleurs accumulées qui l'oppressent. Mon ame est impatiente de quitter ce séjour de crimes : venez la recevoir dans un sein, le seul qui soit ouvert à mes larmes. — Ménécrate, je vous en conjure au nom de cette amitié dont vous ne doutez pas, instruisez-moi... pourquoi cette agitation? — Mon ami, il n'est que trop vrai, je suis déshonoré. — Comment! — Ma fille... des bruits se répandent... ma fille n'est plus digne de moi... Eudimaque... son honneur... elle l'a perdu.... Zénothémis, hâtez l'instant de ma destruction.

Le jeune homme comprit aisément d'où partoit cette nouvelle si accablante. Les soupçons que Mysias avoit laissé entrevoir, et qui devoient mourir dans le secret, étoient divulgués et parvenus enfin aux oreilles du malheureux père. Zénothémis lui avoue que dans son entretien avec Mysias, cet ami infidèle n'avoit pu contenir quelques propos injurieux à Cydipe, et qu'il avoit cru devoir les taire, et en quelque sorte, les oublier lui-même. Je connois votre fille, poursuit Zénothémis, d'une voix assurée, je vous connois, elle ne sauroit avoir démenti le sang dont elle sort, l'éducation qu'elle a reçue, vos exemples. D'ailleurs je me flattois que Mysias étoufferoit des soupçons honteux pour sa propre réputation, et qui, selon les apparences, ne doivent leur origine qu'à sa perfidie. Quoi! Eudimaque.... son père auroit poussé le crime à ce point!... et que peuvent leurs discours? Ah! répond

Ménécrate, si tous les hommes vous ressembloient ! mais voilà le trait mortel que me préparoit la fureur de mes ennemis ; j'y succomberai. Je veux voir Cydipe, je veux voir Cydipe ; (elle venoit en ce moment auprès de son père). Entrez, ma fille... mérites-tu encore ce nom ? ose rendre hommage à la vérité ; c'est la seule vertu qui reste aux coupables. (Cydipe demeure interdite) L'amour t'auroit-il égarée ? Eudimaque... —Mon père, je ne l'ai jamais aimé ; je respectois vos volontés, mais mon cœur... Eudimaque n'auroit eu que ma main. Et en prononçant ces mots, elle ne peut s'empêcher de lever les yeux sur Zénothémis. — Tu n'as nul reproche à te faire ? ne me dissimule rien, parle en présence de mon ami ; qu'il n'ignore point le comble de mes revers... Le bruit se répand... tu m'as déshonoré.

Ménécrate fait part à sa fille des détails injurieux que la méchanceté prend plaisir à publier. Cydipe tombe évanouie, comme si elle eût été atteinte de la foudre. Revenue par les soins de Ménécrate et de Zénothémis, cette fille courageuse suspend ses larmes : on diroit qu'une divinité l'inspire et la soutient : — Mon père, mon père, daignez m'écouter : votre fille est digne de vous, et vous, dont l'estime m'est plus chère que vous ne pensez, ami généreux de deux infortunés, soyez convaincu de mon innocence. Jamais je n'ai offensé la vertu ; j'aurois regardé comme un crime impardonnable, une idée seule qui auroit été contraire aux principes de cette vertu dont je suivrai les loix jusqu'à mon dernier soupir. Le Ciel connoît mes sentiments : c'est ce Ciel que j'implore contre la calomnie.

Ce dernier trait nous étoit réservé ! Si j'eusse été capable de céder à un moment de foiblesse, si j'en avois eu seulement la pensée, une mort prompte eût suivi ce honteux égarement... Ce n'est pas à Ménécrate à douter de sa fille.

Ces paroles sont exprimées avec ce ton de l'ame qui caractérise la vérité. Zénothémis l'interrompt vivement : non, Cydipe n'a rien à se reprocher; je suis prêt à défendre son innocence contre tout ce qui se présentera pour l'attaquer. C'est vous, s'écrie Cydipe, qui me rendez justice ! ah ! Zénothémis !

Elle reprend avec attendrissement, en se tournant vers lui : ils veulent m'enlever votre estime !... Ménécrate la tient dans ses bras : — J'en crois tes larmes, le sang dont tu es née; oui, c'est la calomnie qui ne se lasse point de nous poursuivre. Te voilà donc, ma fille, sans appui, sans espoir, en proie à des discours outrageants ! ô Dieux ! Dieux ! quand serez-vous rassasiés de nos maux ?

Ménécrate est plongé dans l'accablement. Quoi ! se dit Cydipe, lorsqu'elle est retirée, Zénothémis aura cru... Il n'est pas possible; mon cœur, mes regards, tout l'aura instruit de mon amour pour mes devoirs; pour mes devoirs ! eh ! ce n'est pas la vertu seule qui me les rend sacrés; ce n'est point Eudimaque qui occupe mon ame, qui y règne en tyran absolu... Il n'y a que la mort qui puisse m'affranchir de tant de liens qui me pèsent; faut-il exister après des épreuves si cruelles ? Si je n'étois point nécessaire à la conservation d'une vie qui me fait oublier la mienne !..... Sommes-nous assez malheureux ? mon père aux bords

de la tombe, sans secours, privé de tout, entouré de perfides, d'ingrats, et sa fille, lorsqu'elle aime, lorsqu'elle brûle en secret, forcée d'étouffer son penchant, n'ayant d'autre bien que l'honneur, et soupçonnée, et accusée d'un crime, en présence.... de qui? du seul objet qui m'intéresse après Ménécrate, et dont je sois jalouse de mériter l'estime : c'est l'unique sentiment qu'il me soit permis de solliciter, d'attendre de Zénothémis ; tout autre désir m'est interdit, quand mon cœur... Infortunée Cydipe, tu en mourras ! du moins que Zénothémis l'ignore ; n'avois-je pas assez de tous nos revers ? emportons ma folle erreur dans le cercueil ; est-ce à moi qu'il appartient d'aimer ?

Ménécrate voyoit tous les jours s'approfondir l'abyme où le sort l'avoit précipité. Ces besoins humilians qu'entraîne l'indigence, le menaçoient, et son orgueil sembloit s'agrandir avec son infortune; toute l'industrie de l'amitié ne pouvoit imaginer les moyens d'être utile à ce vieillard, sans blesser cet amour-propre qui est peut-être la seule consolation des malheureux. Mais ce qui perçoit d'un trait plus cruel que tous ceux de sa propre adversité, l'ame sensible de Ménécrate, c'étoit la situation de Cydipe ; il exposoit sans cesse cette image aux yeux de Zénothémis : sa fille poursuivie par la calomnie, sans époux, sans nulle espérance d'en avoir. La fille et le père, disoit-il, n'ont plus d'autre ressource à choisir qu'une mort précipitée.

Quel tableau pour un ami ! qu'il étoit gravé profondément dans l'ame de Zénothémis ! il expiroit avec

ces

ces deux infortunés; il alloit chez Agathée donner un libre cours aux larmes que la présence de Ménécrate et de Cydipe avoit retenues; quelquefois le malheur s'irrite par les marques de compassion que lui prodigue la sensibilité.

Zénothémis, transporté de fureur, avoit couru chez Mysias, qui craignant des reproches trop mérités, s'étoit dérobé à sa vue. Il demande à parler à Eudimaque: on lui apprend que ce jeune homme a quitté Marseille, et l'on ajoute qu'on ignore le lieu de sa retraite. Zénothémis croit avoir découvert la vérité: il ne doute point qu'Eudimaque ne soit l'auteur des bruits injurieux qui blessent la réputation de Cydipe, et que Mysias ne l'ait soustrait aux effets d'un juste ressentiment.

Agathée partageoit le désespoir de Zénothémis; elle l'entendoit souvent répéter: L'infortuné Ménécrate n'a donc plus de consolation à attendre sur la terre! les flambeaux de l'hymen ne s'allumeront jamais pour Cydipe! sa malheureuse destinée est décidée! Une honte éternelle sera imprimée sur ses jours, sur ceux d'un misérable vieillard qui meurt dans l'assurance que tout a rejeté sa fille, qu'elle ne tardera point à le suivre au tombeau. Encore s'il avoit un gendre dont il pût, sans rougir, accepter les secours généreux, qui le secourût à ses derniers momens, qui fermât ses yeux éteints dans les larmes, qui le flattât de l'espoir que son nom se perpétueroit! mais Ménécrate ne voit sous ses pas qu'un vaste tombeau qui l'engloutit, lui et ses espérances; perspective plus cruelle que la mort! c'est toute l'horreur du néant

qu'il envisage ! et l'indigence se joint à des revers si accablans ! ah ! les bienfaits de l'amitié n'humilient point : ils ne font que resserrer ses nœuds. Ménécrate... sa fille, sa fille... quel sort effrayant !

Il y avoit déjà long-tems qu'Agathée écoutoit ces discours avec un air de réflexion qui décèle une ame profondément occupée ; le désordre de ses sens se peint sur son front ; des pleurs, qu'elle s'efforce de repousser, la trahissent et viennent en abondance sur les bords de sa paupière ; elle regardoit Zénothémis par intervalle, et de sombres accens lui échappoient. Zénothémis alarmé interroge Agathée, la presse de lui apprendre d'où naît ce trouble subit. — Zénothémis, il n'est pas tems encore de parler... Je conçois un dessein... Vous le saurez... vous le saurez.

Quelques jours s'écoulèrent : Hermogène est frappé lui-même de l'état où se trouve sa nièce : il avoit pour elle toute la tendresse d'un père ; son frère au lit de mort lui avoit recommandé cette enfant, qu'il avoit pour ainsi dire, adoptée. Agathée prétextoit une indisposition ; renfermée dans son appartement, elle se livroit à cette agitation qu'elle avoit tant de peine à contenir ; elle avoit essayé vingt fois de tracer les diverses pensées qui la tourmentoient, et vingt fois la plume avoit fui de ses mains ; ses genoux fléchissoient sous elle, et elle retomboit souvent sur son siége, en laissant échapper un torrent de larmes : il étoit aisé d'appercevoir que son ame étoit déchirée par de violens combats. Enfin, dit-elle un jour à Zénothémis, vous serez satisfait. Il faut que vous ameniez ici Ménécrate, sa fille et quelques uns de vos

meilleurs amis ; mon oncle, à ma sollicitation, les prie d'assister à un festin qu'il prépare en l'honneur des dieux domestiques. (1) Sans doute les conviés ne se refuseront point à l'invitation.

En prononçant ces mots, elle regardoit avec attention Zénothémis qui promet de suivre ses volontés.

Le jour est arrivé. L'aspect de Cydipe avoit produit chez Agathée une émotion qu'elle parvient à surmonter. On entre dans la salle du festin : tout y présentoit les apprêts d'une fête somptueuse. L'assemblée cède au mouvement d'une gaieté décente. Hermogène, sa nièce et Zénothémis étoient seuls plongés dans une rêverie dont on cherchoit vainement à deviner la cause. La fin du repas approchoit ; Zénothémis qui, durant tout le festin, avoit parlé bas à Agathée et à Hermogène, et avoit donné des marques d'une agitation extraordinaire, quitte brusquement la table comme égaré et hors de lui-même, se précipite dans une chambre voisine : le maître de la maison, et sa nièce se hâtent de l'y suivre. Les convives restent interdits, ils se demandent le sujet de cette absence inattendue. La surprise de Ménécrate et de Cydipe est encore plus grande. Agathée rentre avec son oncle et Zénothémis ; celui-ci paroissoit accablé ; la jeune personne avoit les yeux chargés de larmes ; elle affecte

(1) Les anciens avoient coutume à certains jours marqués dans l'année, d'offrir des sacrifices aux divinités subalternes qui présidoient à leurs maisons, à leurs foyers, etc. Des repas de cérémonie terminoient ces sortes de fêtes : les Chinois nous retracent encore à-peu-près les mêmes usages, etc.

de reprendre un air serein. Hermogène ordonne qu'on apporte une coupe destinée aux libations sacrées. Les esclaves obéissent. A peine la coupe a-t-elle paru, Zénothémis ne peut retenir un geste qui décèle son trouble; Agathée lui parle encore à voix basse; des impressions de curiosité sont sur tous les visages. La nièce d'Hermogène fait un signe à Zénothémis, comme si elle le pressoit d'exécuter sa volonté; elle se saisit elle-même de la coupe, la remet dans les mains de son amant qui se lève, porte la coupe au Ciel, et profère d'une voix entrecoupée ces paroles qu'Agathée, qui étoit près de lui, sembloit lui dicter : je prends à témoin cette assemblée, et j'en jure sur cette coupe, par les dieux que je prie en ce moment de m'entendre : je choisis pour mon épouse Cydipe, la fille de Ménécrate. Ma fille, s'écrie le vieillard ! Zénothémis me donneroit sa main, dit à son tour Cydipe ! oui, vous serez sa femme, replique Agathée, et moi...

Elle n'achève pas, et tombe évanouie; on vole à son secours; cette héroïne sort du sein même du trépas, pour devenir une créature au-dessus de l'espèce humaine, qui va déployer toute la grandeur de son ame. Non, dit Ménécrate, en courant vers elle, fille sublime, je ne reçois point les sermens de Zénothémis; je ne souffrirai pas qu'il vous soit parjure; c'est vous qui devez être son épouse; il a donné sa parole, il vous aime, il vous est cher; ma fille et moi ne sommes pas faits pour un semblable sacrifice; marchez à l'autel, et nous à la mort. Vous serez le père de Zénothémis, répond Agathée en s'armant de courage; je veux présider à ces liens... je le veux. Ce que je viens d'éprou-

ver est un reste de foiblesse dont je triompherai. Sans doute j'attachois tout mon bonheur à me voir la femme de Zénothémis ; j'adore la vertu, c'est dire combien j'adorerois l'époux que le Ciel et ma famille m'avoient destiné ; oui, je l'aimois, et j'ose en convenir en sa présence, en présence de mon parent et de cette assemblée. Mais quel plaisir je goûte à m'immoler pour cette même vertu qui m'est si chère ! Ménécrate, je fais mon devoir ; je remplis les obligations d'une ame sensible. Zénothémis est votre ami ; la calomnie cherchoit à flétrir la réputation de Cydipe ; tout l'opprimoit ; après l'injure que lui ont fait Mysias et son fils, elle n'avoit plus d'hyménée à espérer ; il n'y avoit que Zénothémis seul qui pût lui offrir la main, et il la lui présente, de mon aveu ; je souscris à cette union, j'en hâte le moment... Ne regardez point mon trouble, mes larmes... elles s'arrêteront... Cydipe sera mon amie.

Cydipe étoit prosternée aux pieds d'Agathée, saisie d'admiration et de reconnoissance, ainsi que Ménécrate qui ne cessoit de redire : ce mariage ne s'accomplira point ; nous mourrons plutôt Cydipe et moi ; non, généreuse Agathée, je ne souffrirai point que vous nous immoliez votre bonheur, une tendresse si vive et si légitime. Ma nièce, dit Hermogène, a exigé mon consentement pour cette action qui doit l'honorer à tous les yeux ; puisse-t-elle n'en être pas la victime malheureuse ! Elle ne la sera point, interrompt Ménécrate. Je connois ce qu'ordonne mon devoir : je lui obéirai. Ma fille, suivez-moi ; Zénothémis, héros de l'amitié, pensez-vous que mes sentimens doivent

le céder aux vôtres ? allez, Zénothémis, je suis digne d'être votre égal.

Ménécrate entraîne Cydipe ; Zénothémis vouloit les accompagner : mais le spectacle d'Agathée dont on concevra aisément l'horrible situation sous cette magnanimité apparente, Hermogène lui-même expirant de douleur, ces objets forcent le jeune sénateur à s'occuper, en cet instant, de ce qu'il devoit à la vertu, à l'honneur, à l'amour ; jamais Agathée n'avoit eu plus de charmes à ses regards ; il accompagne l'oncle et la nièce dans leur appartement, tandis que l'assemblée se sépare, frappée de tant de coups à la fois.

Zénothémis se trouve seul avec son amante : — Divine Agathée, qu'avez-vous fait? — Mon devoir, une action... qui me coûtera peut-être la vie ; hélas ! il me sera impossible de n'y pas succomber. Mais, Zénothémis, je me suis élevée au-dessus de mon sexe, au-dessus de la nature humaine ; parlez-moi de mon triomphe, et non de mes foiblesses : elles éclateront encore à votre vue. Je vous aime, Zénothémis, oui, je goûte un plaisir inexprimable à vous l'avouer, je vous aime... et je vous mets dans les bras de Cydipe ; je venge le malheur, la vérité, la vertu ; nous nous donnons mutuellement un exemple suprême d'honnêteté, de grandeur d'ame, d'un courage qui étonnera peut-être la postérité, qui nous surprend nous-mêmes. Ne nous démentons point, Zénothémis. La fortune se plaisoit à persécuter Ménécrate ; il ressentoit les épreuves cruelles de l'adversité : sa fille étoit déshonorée : je lui rends son honneur ; Ménécrate ne pourra rejeter les bienfaits de son gendre ; mon

amant... sera mon ami, et je n'en aurai point de plus cher, de plus respectable. Au lieu de tourmens qui me déchirent le cœur (car je ne veux pas vous paroître plus vertueuse que je ne le suis) une satisfaction pure vient me dédommager du plus grand sacrifice; celui de mes jours ne lui seroit pas assurément comparable; au moment que vous aviez mes vœux, toute ma tendresse, Zénothémis..... ah! ne tournons plus nos regards sur cette image: ne voyons que notre gloire; livrons notre ame au noble orgueil... — Nous ne lui immolerons point notre amour; cette action à laquelle vous m'avez contraint, je ne la ferai point, je ne la ferai point; Ménécrate est mon ami, il est malheureux, tout l'accable; je lui reste seul dans le monde entier: mais n'êtes-vous pas aussi l'objet de tous mes sentimens? ne vous les dois-je pas ces sentimens qui augmentent avec vos attraits, avec vos vertus? et mon ardeur... — Elle doit vous toucher moins que la félicité attachée à la bienfaisance: Ménécrate et Cydipe revivent, sont vengés de l'injustice du sort, sont heureux par vous... par moi... Personne n'aura ma main ni mon cœur; vous seul regnerez toujours dans cette ame dont votre image ne sortira point. Oui, vous aurez toujours ma tendresse, mais une tendresse pure qui ne nous offensera l'un ni l'autre, dont même je n'aurai point à rougir en secret; je vous aimerai comme les dieux, sans doute, aiment, sans intérêt, sans espérance, pour vous même; votre vertu sera la mienne; je remporterai la victoire avec vous; je partagerai votre gloire, votre bonheur; et n'y en a-t-il pas un bien doux à remplir ses devoirs, à donner à la

nature humaine, la plus belle leçon de sensibilité qu'elle puisse recevoir? Mon ami!... un autre mot ne m'échappera point: non, je ne le prononcerai plus ce mot qui est gravé dans mon cœur, et qu'il faut bien que j'en efface; hâtez-vous d'achever notre triomphe; ne me revoyez qu'avec le nom du mari de Cydipe; arrachez-vous de ces lieux; quittez-moi, quittez-moi, Zénothémis: c'est à vous à m'encourager. Adieu, ne voyez point couler mes larmes; n'en versez point vous-même; j'expierai les miennes.... Songez que vous êtes déjà lié par un serment... — Je le trahirai, je le romprai ce serment inconcevable que vous m'avez arraché, que tout mon cœur dément; il n'est pas possible... tous les dieux... — Est-ce là le langage de l'ami de Ménécrate, d'un homme qui a mérité ma tendresse? Encore une fois, Zénothémis, séparons-nous; nous deviendrions foibles, au niveau de ces ames vulgaires que nous ne devons point imiter; je me bannirai de votre vue, jusqu'au moment.... Il le faut... Zénothémis, soyez l'époux de Cydipe.

Agathée aussi-tôt sort de son appartement, va auprès d'Hermogène, et laisse Zénothémis vivant à peine, et ne sachant à quel sacrifice s'arrêter.

Ménécrate avoit à peine regagné sa retraite: — Ma fille, tu vois le parti qui nous reste à prendre: il n'en est point d'autre que d'abandonner promptement Marseille, et de nous livrer à toute la fatalité de notre malheureuse étoile: où irons-nous? quel sera notre asile? dans l'extrême indigence, privés de tout secours, nous n'avions d'appui que Zénothémis, et nous devons le fuir pour jamais! Vivrions-nous au prix

des jours mêmes d'Agathée ? car tu l'as pu observer, elle aime trop Zénothémis pour le céder, sans perdre la vie, et nous nous souillerions d'un pareil forfait!... Tu pleures ! tu ne me réponds point ! tu ne me témoignes pas cette décision qui doit être notre partage ! Allons, hâtons-nous de quitter notre patrie; tu me prêteras ton bras; Antigone (1) ne fut-elle pas la compagne et le soutien d'Œdipe, lorsqu'il déroboit sa vieillesse à la fureur de ses enfans dénaturés et qu'il se sauvoit à Colone ?

Cydipe mettoit de la lenteur dans les préparatifs de leur départ. Ils sont prêts à sortir ; elle n'a plus la force de marcher; elle tombe baignée dans les larmes. O Ciel ! dit le vieillard ! pourquoi ces pleurs, cette désolation? Cydipe, vous semblez refuser de suivre un père infortuné, qui cessera bientôt de vous être à charge !... Jusqu'à ma fille qui me rejette, qui me trahit ! — Vous trahir ! ah ! mon père, le Ciel m'est

---

(1) Tous les gens de lettres connoissent *OEdipe à Colone* par Sophocle : c'est-là que la nature est exprimée dans son admirable simplicité ; la tendresse d'Antigone pour son père, la misére auguste, si l'on peut risquer cette expression, d'un roi chargé de malheurs et d'années, ces tableaux si touchans ont suffi pour remplir un drame entier d'un intérêt qui va toujours croissant, et bien différent de ce tumulte bizarre d'actions entassées les unes sur les autres, que nous appellons des effets, et qui blessent à la fois la raison et le goût. Assurément ce n'est pas Racine qui nous a donné ces leçons : aucun de nos poëtes dramatiques n'a plus approché des Grecs, les seuls modèles inimitables pour la *belle tragédie*, etc.

témoin que vous ne me fûtes jamais plus cher... mais quitter mon pays... Zénothémis... nous ne le reverrons donc plus !.... Mon père.... mon père il est inutile de vous cacher plus long-tems un secret qui devoit expirer avec moi ; apprenez que j'aime, que j'adore Zénothémis depuis le premier instant qui l'offrit à mes regards ; j'épousois Eudimaque pour obéir à votre volonté, à mon devoir, pour adoucir votre cruelle destinée, et j'allois m'unir à tout ce qui a su me plaire, à tout ce que je dois estimer, chérir, et votre vertu... laissez-moi recueillir un moment mes forces ; je m'immolerai à cette vertu si fort au-dessus de ma foiblesse ; je vous suivrai, mon père, je renoncerai à la main, à la présence... je ne le nommerai plus... je cesserai de vivre... Ah ! je mourrai ici : mon ame est prête à s'exhaler.

Elle n'achevoit pas ces mots, que Zénothémis entre avec impétuosité ; il trouve Cydipe étendue sur la terre, s'abandonnant au plus vif désespoir, Ménécrate accablé de sa situation ; il apperçoit les apprêts de leur fuite : — Vous me quittiez, Ménécrate ! Oui ! s'écrie Cydipe, mon père et moi nous nous arrachions de ces lieux ; nous nous dérobions aux regards du seul ami qui nous reste. Zénothémis s'empresse de relever Cydipe : — Venez, suivez mes pas : et vous, mon père, car, Ménécrate, désormais, vous n'aurez plus d'autre nom, accompagnez-moi à l'autel où je vais former ces nœuds qui m'attacheront davantage au plus respectacle des mortels.

Le vieillard se jette aux pieds de Zénothémis ; il veut s'opposer à ce mariage, qui fera, dit-il, le malheur

d'Agathée et de son ami : — Je ne le souffrirai point cet himen qui mettroit le comble à mes maux.... Laissez-nous fuir ; laissez-nous expirer. Voulez-vous que je sois votre assassin, celui de la nièce d'Hermogène?

Ces paroles sembloient exciter quelque incertitude dans l'ame de Zénothémis, il regardoit Ménécrate, en versant des larmes; un billet, qu'à l'instant il reçoit d'Agathée, le détermine tout à coup : il se précipite vers le temple, et malgré les efforts de son ami, présente sa main à Cydipe qui paroissoit vouloir ne pas donner la sienne, mais que ses efforts étoient foibles ! enfin ces nœuds sont formés; l'autel a reçu leurs sermens, et Zénothémis est l'époux de Cydipe.

Tandis que la fille de Ménécrate, par une révolution inattendue, voyoit changer sa destinée, Agathée ressentoit toute l'horreur de la sienne : — C'en est donc fait ! il faut bannir de mon cœur un amour... que la vertu même y consacroit... plus d'espoir ! plus de tendresse ! vivre pour souffrir une mort continuelle ! Zénothémis ne sera jamais à moi ! jamais je ne serai à Zénothémis!... et il est à une autre ! en ce moment, ces liens... ils sont tissus ! je ne reverrai tout ce que j'aimois, qu'avec le nom de l'époux de Cydipe !.... Cette union ne s'achevera point; il est encore tems : courons au temple... y montrer ma foiblesse, mon déshonneur ! Et n'est-ce pas moi qui ai envoyé Zénothémis aux autels, qui l'ai pressé de conclure cet engagement, qui m'assassine? ne lui ai-je pas écrit? n'ai-je pas prévenu par un ordre exprès ces retours... dont j'ai à rougir? Quoi ! sitôt me repentir d'avoir donné un

exemple de générosité, dont si peu de cœurs sont capables ! et n'est-ce rien que d'être supérieur à ces ames impuissantes qui n'ont pas la force de vaincre leurs passions ? Soyons la victime de nous-même.... malheureuse Agathée ! l'orgueil, quelque soit son éclat, ne dédommage point de l'amour ! Je le dompterai, je l'étoufferai cet amour si puissant ! Jouissons de ma victoire, je me suis immolée ; j'ai fait le bonheur d'un infortuné, que l'injustice poursuivoit ; je rends à sa fille l'honneur qu'on vouloit lui enlever. Que j'ai lieu de m'applaudir de ma fermeté ! quand je rentre en mon cœur, n'y vois-je pas un effort de magnanimité qui m'élève à mes propres regards !.... Eh ! que je paie cher cette action dont la postérité peut-être s'entretiendra avec quelques éloges !... J'expire de mille coups ! tant de vertu est au-dessus de moi !

La situation de son amant n'étoit pas moins violente : le cœur plein d'amour pour la nièce d'Hermogène, il est dans le sein de Cydipe ; elle saisit sa douleur à travers les sentimens généreux qu'il s'efforce de faire éclater ; elle tombe à ses genoux, en fondant en larmes : — O mon bienfaiteur suprême, laissez-moi vous adorer comme l'image des dieux protecteurs ; ne me déguisez point les horribles combats que vous coûte ce sacrifice ; il est affreux, je le sens. Vous aimiez Agathée ; je n'ai ni ses vertus ni ses charmes : je n'ai qu'une ame pénétrée de la plus vive reconnoissance ! ah ! cette foible expression est bien loin de vous peindre mes sentimens ; sachez, Zénothémis... Ce n'est pas le seul désir d'être utile à mon malheureux père, d'adoucir ses peines, qui m'a fait en secret

aspirer à cette union ; je ne prétends point surprendre votre estime ; l'amour le plus tendre, le plus passionné m'enflammoit ; mon premier soupir a été pour vous ; auriez-vous pu croire qu'Eudimaque.... mon amour seul eût suffi pour vous répondre de mon attachement à mes devoirs, et... vous aviez toutes mes pensées, tous mes transports. Je m'enchaînois au fils de Mysias pour obéir, pour secourir mon père ; j'aurois dû avoir son courage, fuir avec lui ces lieux ; Zénothémis, je n'ai pu quitter un séjour que vous habitiez ; tout m'imposoit l'obligation d'épargner le supplice le plus cruel à la nièce d'Hermogène, de mourir plutôt que d'accepter votre main.... Encore une fois, je n'ai pas le dessein de vous abuser : non, ne m'estimez point assez pour imaginer que la tendresse que je devois à un père, m'ait conduite ; je le répète : c'étoit un amour..... je me reprocherai toujours d'avoir porté de tels coups à la femme la plus aimable, la plus respectable... elle est malheureuse par moi, lorsque c'est elle qui me tire de l'abyme de l'infortune ! ce qui doit vous consoler : vous rappellez un ami des portes du tombeau ; envisagez bien la grandeur de votre action généreuse ; vous faites plus : vous vengez sa fille des flétrissures de la calomnie ; elle étoit abandonnée et rejetée de tout l'univers : vous descendez jusqu'à cet objet d'humiliation : vous lui donnez le nom de votre épouse. J'expirerai donc avec ce nom qui m'est si cher. Dussé-je ne vivre qu'un seul jour, j'aurai vécu, ce jour, honorée du titre de la femme de Zénothémis. Agathée pardonnera à ma mémoire ; elle reprendra tous ses droits ; vous lui

porterez ce cœur.... qui lui est dû, et que la mort seule pourra me contraindre à lui céder.

Zénothémis ne répondoit à Cydipe que par des larmes, qu'il eût bien voulu lui cacher; cependant il goûtoit le plaisir d'essuyer celles de son ami; il avoit soulagé son infortune : ce vieillard demeuroit avec lui, et le beau-père de Zénothémis marquoit moins de répugnance à recevoir ses bienfaits. Ce n'est pas que Ménécrate ne ressentît toujours vivement l'état affreux d'Agathée : il ne se livroit qu'à regret à sa nouvelle situation, lorsqu'il venoit à jeter les yeux sur la malheureuse nièce d'Hermogène; il la voyoit souvent. O fille divine, lui disoit-il, je ne vous dissimulerai point que j'ai partagé la félicité de Cydipe; je serois aujourd'hui le plus heureux des hommes, si notre bonheur n'étoit pas acheté aux dépens du vôtre; vous n'ignorez point que j'ai mis à ce mariage tous les obstacles qu'il m'étoit permis d'opposer; encore à présent cette image me poursuit, et empoisonne les douceurs d'une société qui devroit me faire oublier toutes nos disgraces; c'est vous, sublime Agathée, c'est votre générosité sans exemple, qui a décidé, qui a pressé cet engagement si fatal aux cœurs les plus sensibles! Digne Ménécrate, répliquoit la nièce d'Hermogène, en affectant de repousser le trouble qui l'agitoit, ne me parlez point de quelques mouvemens auxquels j'imposerai la loi; je n'ai senti, je ne veux sentir que votre bonheur; il est le mien, oui, il est le mien; dites, répétez-moi que j'ai adouci vos disgraces, que votre fille..... Ménécrate, je me suis sacrifiée pour elle, pour le plaisir de vous rendre tous deux heureux...

Cydipe l'est sans doute : elle est aimée de Zénothémis... Ménécrate, il n'y a point d'autre félicité.

Quels combats cette fille héroïque eut à soutenir quand elle revit Zénothémis et Cydipe ! et ce fut elle qui chercha leur présence ; elle étoit la première à consoler l'un et l'autre des chagrins que son état leur causoit ; elle évitoit cependant de se trouver seule avec le gendre de Ménécrate ; elle le craignoit ; elle se craignoit elle-même. La véritable vertu, sans faste, se défie de ses forces ; une timidité prudente la sauve de sa chûte. La nature humaine est toujours si près de la foiblesse ! et tel qui eût fourni une longue carrière exempte de reproches, pour avoir manqué un seul instant de précaution, a perdu le fruit de trente ou quarante années d'une vie exemplaire.

Cydipe devint mère : elle donna le jour à un fils dont la beauté attiroit tous les regards ; la nièce d'Hermogène engagea Zénothémis a lui laisser prendre soin de cet enfant. Etranges contrariétés du cœur humain ! comment Agathée pouvoit-elle désirer d'avoir sous les yeux ce qui lui offroit, si l'on peut le dire, l'image de son malheur ! quelquefois elle pressoit cet enfant dans son sein, et le couvroit de baisers et de larmes ; d'autres fois elle l'écartoit loin d'elle : c'étoit Cydipe, sa rivale, qu'elle envisageoit, qu'elle repoussoit dans cette innocente créature ; bientôt après elle le reprenoit : elle y revoyoit, elle y adoroit Zénothémis.

Hermogène persistoit inutilement à demander que sa nièce fît choix d'un époux. Insensible à ses plaintes comme à ses prières, elle ne vivoit que pour offrir en secret sa douleur à Zénothémis. Y auroit-il du plaisir

à se dire qu'on souffre pour ce qu'on aime ? l'orgueil se mêle à cette satisfaction intérieure, et c'est une sorte de dédommagement des peines que cause une tendresse malheureuse. Agathée cherchoit la solitude; alors cette passion qui la tyrannisoit, et qu'aux yeux du public elle affectoit de vaincre, éclatoit dans toute sa violence. Que cette infortunée reconnoissoit sa foiblesse ! qu'elle éprouvoit qu'une ame vertueuse, soumise à son propre jugement, se trouve inférieure au dégré de perfection qu'elle occupe dans l'estime d'autrui ! Sollicitant les visites de Cydipe dont la vue irritoit le sombre ennui qui la consumoit, aimant plus que jamais cet homme qu'elle ne devoit qu'estimer, et redoutant de lui montrer le moindre des sentimens qu'elle se déguisoit à elle-même, jalouse de ne laisser paroître que sa générosité, sa grandeur d'ame, un courage inébranlable : telle étoit la triste situation d'une femme qui devoit être pour les siècles à venir un objet d'admiration.

Sa santé s'affoiblissoit; elle envoie prier Zénothémis de se rendre chez elle avec sa femme, et son beau-père; l'inquiétude les saisit : ils accourent, et trouvent Hermogène assis près de sa nièce, et plongé dans la plus profonde douleur : ce spectacle les frappe d'effroi. Approchez, leur dit Agathée, d'une voix qu'elle s'efforçoit de rassurer, venez consoler mon oncle. Que dites-vous, s'écrient-ils tous à la fois? Mes amis, continue-t-elle, il n'est plus tems de vous cacher mon état : je n'ai que quelques heures à vivre, peu d'instans peut-être; nos plus habiles médecins

médecins (1) ont prononcé mon arrêt... Point de larmes ! point de gémissemens ! daignez m'écouter ; c'est pour la dernière fois qu'Agathée va vous entretenir ; que ses paroles restent dans votre cœur ! Zénothémis, arrivée au terme où je touche, on se fait gloire d'exposer la vérité dans tout son jour ; je vais donc vous l'offrir telle qu'elle a toujours été dans mon ame. Zénothémis, l'hommage de mon cœur vous fut consacré dès le premier instant que le sentiment est venu l'agiter, et je m'applaudissois de ma passion ; vous étiez mon ami, mon amant : vous alliez être mon époux : mais la vertu nous étoit aussi chère à tous deux que notre tendresse. La femme qui aimoit Zénothémis, et qui en étoit aimée, devoit aspirer à mériter un attachement si pur, si noble, si digne de la divinité, qui sans doute s'étoit plue à créer nos ames, et à y imprimer tous les traits de sa grandeur ; j'ai cédé au transport courageux qu'il faut croire que cette divinité avoit allumé dans mon sein : j'ai dompté mon amour pour ne me remplir que de l'ardeur sublime de changer la destinée d'un malheureux qui faisoit respecter son infortune ; j'ai voulu faire rougir sa patrie, le sort qui le persécutoit ; j'ai rendu à sa fille l'honneur que vouloit lui ravir la calomnie ; Ménécrate et Cydipe me doivent un soulagement dans leurs

(1) Les Marseillois étoient les médecins les plus renommés de ces tems. Démosthènes, Crinas et Charmis se sont distingués dans cet art avec un succès qui a eu peu d'exemples ; c'est à Rome sur-tout qu'ils déployèrent leurs talens. Crinas légua, par son testament, six millions de sesterces pour les fortifications de Marseille, etc.

peines; Zénothémis me doit le triomphe de l'amitié, ce qu'il y a de plus flatteur pour l'homme sensible, l'avantage d'avoir embrassé le parti de l'adversité, d'avoir donné un état à la fille de son ami, quand une imposture barbare la flétrissoit; laissez mes yeux expirans se fermer sur cette image. Puisque je fais profession de présenter aujourd'hui la vérité, il faut vous découvrir la cause du mal qui me précipite au tombeau: deux natures se sont combattues en moi, l'une supérieure à mon sexe, à l'humanité, m'a fait repousser un trop cher ascendant, et entreprendre une action digne peut être de quelque estime; l'autre nature m'a ramenée toujours à mes premières impressions, à ce penchant... dont la mort seule me rendra maîtresse... la vertu coûte donc bien des efforts!... vous voulez m'interrompre, Zénothémis? n'envisagez que ma victoire, que la douceur que je goûte en cet instant d'avoir pu céder à un mouvement généreux; vantez-moi la noblesse du sacrifice; j'ai subjugué mon cœur. Madame, (s'adressant à Cydipe) j'ai volé au-devant de ma rivale; votre enfant est devenu le mien; (Agathée prend dans ses bras le fils de Zénothémis) qu'on ne l'ôte point de mon sein; qu'il recueille mon ame. Mon oncle m'aime assez pour me permettre de nommer mon héritier cet enfant qui m'est si cher. (Zénothémis et Cydipe veulent s'opposer à ce nouveau témoignage de l'héroïsme d'Agathée.) Eh! me refuseriez-vous cette foible marque de votre amitié? Zénothémis, je crois la mériter cette amitié pour laquelle j'ai tout fait... mais oublions mes foiblesses; craignons sur-tout de nous attendrir. Je ne sais si

l'orgueil m'égare, ou si les dieux m'élèvent jusqu'à eux en ce moment : j'éprouve qu'il y a une satisfaction inexprimable à mourir pour la vertu ; oui, j'expire pour elle... Ne troublez point un plaisir si pur, si doux ; cachez-moi vos douleurs. Adieu, Zénothémis, adieu respectable Ménécrate, et vous... qui devez m'aimer... je sens la mort s'approcher ; je revivrai parmi vous. Parlez souvent ensemble de la malheureuse Agathée ; jamais cœur humain n'a été plus sensible, n'a plus aimé... et bientôt il sera anéanti... Non, il ne cessera point d'exister : les dieux sont trop justes, (1) trop bienfaisans pour ne pas rendre mes sentimens éternels ; ils transportent mon ame au séjour céleste ; je vais les contempler, ces dieux, dans toute leur splendeur ; ils récompensent nos combats ; la vertu obtient son prix. Zénothémis, mes yeux ne vous voient plus... Hermogène, mes amis, mettez la main sur mon cœur, il palpite encore pour vous... Zénothémis... recevez mon dernier soupir.

Cette femme sublime n'avoit pu résister aux divers orages qui bouleversoient son ame ; elle s'étoit long-tems efforcée de cacher son extrême agitation aux regards même de son parent, et lorsqu'on recourut aux secours de l'art, ils ne produisirent plus d'effet : le mal étoit trop avancé.

On ne sçauroit donner une idée du désespoir qu'excita la mort d'Agathée ; son oncle la pleuroit comme si elle eût été sa propre fille. Pour Zénothémis,

(1) La piété étoit une des qualités des Marseillois ; un poëte latin a dit de ce peuple : *illustrat quos sola fides*, etc.

il resta dans cet accablement qui caractérise les grandes douleurs; Cydipe tomboit souvent à ses genoux : c'est moi, lui disoit-elle, qui vous enlève Agathée, Agathée notre bienfaitrice; ah ! c'étoit à moi d'expirer; mon enfant auroit retrouvé une mère, et Agathée eût oublié qu'une autre avoit porté le nom de votre épouse; Agathée vivroit, vous aimeroit... vous m'auriez pardonné.

Zénothémis relevoit sa femme en l'embrassant, et ne s'exprimoit que par des gémissements et des sanglots; il engagea Hermogène à demeurer avec eux; ils ne composoient plus qu'une même famille occupée de sa douleur.

Le gendre de Ménécrate avoit renfermé les cendres d'Agathée dans une urne de porphire, que tous les jours il couronnoit de fleurs, et arrosoit de larmes; il la serroit contre son sein, l'élevoit au Ciel, lui donnoit des baisers religieux; il conduisoit son enfant avec lui, et lui faisoit appliquer ses lèvres caressantes sur ce monument funéraire; l'appartement qui contenoit ce dépôt sacré, étoit une espèce de temple où la nièce d'Hermogène recevoit les mêmes honneurs que l'on rend aux dieux; ce culte étoit la principale occupation de Zénothémis.

Quoique leur tristesse ne se calmât point, ils couloient des jours tranquilles; ils chérissoient leur affliction. L'image des malheurs de Ménécrate sembloit fuir de son souvenir; il étoit prêt à quitter la terre avec ce repos de l'ame qui est le bonheur véritable; il avoit apprécié le songe de la vie : grâces aux bienfaits de son ami devenu son gendre, il ne regrettoit

plus sa fortune passée, et laissoit ses enfans à l'abri des caprices du sort, et des injustices de leurs concitoyens.

De nouveaux coups attendoient ce vieillard aux bords de la tombe; il n'avoit pas épuisé la mesure des disgraces qui lui étoient réservées : la fureur de ses persécuteurs se réveille; quelle nouvelle foudroyante pour l'infortuné Ménécrate ! il apprend que le sénat a repris l'instruction de son procès, qu'en un mot, le dernier trait alloit lui être porté, qu'il étoit sur le point d'être *déclaré prévaricateur et infâme.* Ménécrate avoit soutenu les privations les plus cruelles : mais être exposé à l'opprobre, et le voir consacrer par la sanction des loix : ce tableau ne laisse à cet illustre malheureux que la force de se saisir d'une épée qui s'offre à ses mains; le fer étoit sur sa poitrine. Arrêtez, s'écrie Zénothémis, que le hazard amenoit dans l'appartement de son beau-père, et qui détourne aussitôt l'épée menaçante : Ménécrate, que faites-vous ? et pourquoi ce nouvel emportement de désespoir ? — Mon ami, ne vous opposez point au seul remède qui reste à mes maux; sçachez que la rage de mes calomniateurs s'est ranimée, qu'ils ont juré ma perte. Le sénat est assemblé; ils ne sont pas satisfaits de m'avoir arraché mes emplois, ma fortune; ils vont, Zénothémis, rendre un arrêt qui me flétrira..... et vous pouvez d'un instant reculer ma mort ! ah ! je ne puis expirer assez tôt ! — Qu'ai-je entendu, mon père ! écoutez, écoutez, promettez-moi de différer jusqu'à mon retour, à terminer une vie que moi-même je vous presse de quitter, si mes espé-

rances sont trompées. Je ne vous demande qu'un seul moment, et je reviens.

Zénothémis n'a pas achevé ces mots, qu'égaré, furieux, il vole à la salle où les magistrats s'étoient rassemblés, il s'y précipite : — Non, cruels, vous ne le prononcerez point cet arrêt inique; ce seroit vous qu'il couvriroit d'infamie, d'un opprobre ineffaçable. Il ne vous suffit donc point d'avoir plongé dans la disgrace un malheureux... Eh! quel est son crime? je m'en rapporte à la décision même de ces loix inexorables écrites en caractère de sang : que l'examen de son erreur soit soumis à toute leur équité barbare. Vaincu par les larmes d'une famille mourante qui embrassoit ses genoux, subjugué par cet ascendant si impérieux, et dont notre nature doit s'enorgueillir, qui nous parle, nous sollicite, qui nous presse en faveur de notre semblable que le malheur opprime, Ménécrate trop humain, un instant seul, s'émeut, s'attendrit, veut conserver la vie à un jeune homme qui, sans doute, n'étoit pas innocent : quiconque a donné la mort, doit recevoir la mort; ce jugement est la sentence de toutes les législations, de tous les pays, de tous les âges; nous le savons : l'humanité même demande que celui qui a détruit, soit détruit; cette loi immuable et éternelle est gravée sur tous les tribunaux, dans tous les cœurs. Mais examinons, je vous en conjure, la nature du meurtre dont Ménécrate détournoit le glaive de la justice : c'est un premier transport de vengeance qu'enflammoient la fougue de la jeunesse, la vive impatience de repousser l'insulte, tout le ressentiment de l'orgueil humilié et outragé; et

à quelles extrémités nous porte ce tyran de la foiblesse humaine? combien d'esprits sages n'a-t-il point égarés ? Nous en trouverions des exemples frappants chez les Grecs nos ancêtres, chez les Romains, chez les Gaulois qui nous entourent, dans cette République, parmi nos plus respectables compatriotes : voilà sur quels objets Ménécrate s'étoit arrêté; voilà ce qui a pu un moment faire pencher la balance dans ces mains qui l'ont soutenue plus de quarante années avec une fermeté que nous admirions. Ne sommes-nous que magistrats : Ménécrate est répréhensible ; son ami n'hésite point à le dire ; lui-même a le courage de s'accuser hautement par ma bouche : il y a une sorte d'expiation honorable de sa faute à en découvrir toute l'étendue : Ménécrate avoue, et sent qu'il a manqué aux fonctions de sa place, aux loix dont il étoit l'organe et le ministre vengeur, et cette idée le tourmente plus que la perte de son rang et de sa fortune; le plus cruel des supplices pour une ame attachée à ses devoirs, est de s'être démentie, ne fut-ce qu'un instant, dans le long cours d'une vie exempte d'ailleurs de reproches. Mais, sénateurs, soyons hommes, et ne rougissons point de l'être : c'est le premier titre, la première dignité : alors nous ne verrons dans notre concitoyen qu'une foiblesse que vous auriez dû oublier; du moins la justice devroit être satisfaite de la punition; et loin de s'adoucir, votre équité, ou plutôt, j'oserai le dire, votre courroux implacable se réveille : il n'est pas assouvi par la situation déplorable où languit Ménécrate; il veut le bannir du sein d'une patrie qui lui est chère encore,

lui ravir le seul bien qui lui reste, et qu'il soit jaloux de conserver, lui ôter l'honneur... Je sauverai le vôtre, et malgré vous-mêmes, de la flétrissure qui l'attend; je vous l'ai dit: cet arrêt infamant ne sortira point de vos bouches, il n'en sortira point.... Que votre inhumanité insatiable s'acharne sur les jours d'un vieillard; il a le pied dans la tombe, il y descend; réunissez-vous; disputez-vous la gloire de l'y précipiter; teignez le tribunal de ce sang glacé par l'âge et par la misère; souillez en vos mains cruelles.... mais, que votre malheureuse victime n'expire point déshonorée; Ménécrate n'a pas mérité ce châtiment, ce supplice plus affreux que toutes les tortures. Qu'est-ce que la mort comparée au déshonneur? voilà le trépas véritable, l'éternelle destruction; et quelle aveugle furie peut vous ramener sur un jugement aussi odieux?

La chaleur avec laquelle Zénothémis s'énonçoit, le désordre de ses expressions, la noblesse de sa figure, cet intérêt si puissant qui l'enflammoit pour un ami malheureux, tout excitoit la curiosité de l'assemblée; les regards, les esprits sont en suspens; les cœurs commencent à s'attendrir. Un des sénateurs répond avec une gravité froide et sèche, qu'il est prouvé que Ménécrate a cédé à la corruption, que de l'argent... Zénothémis ne le laisse pas achever, et en poussant un cri: — Une telle accusation...: la majesté du lieu... j'ai besoin de me le rappeller pour enchaîner une vengeance.. où sont les preuves? où sont les preuves? qu'elles soient présentées et mises sous tous les yeux; que l'imposture soit con-

fondue; que la vérité éclate; que l'innocence triomphe.

Le magistrat, déconcerté, balbutie quelques paroles qu'on n'entend point. Mysias entroit dans la salle du conseil; voici, dit l'accusateur, celui qui nous donnera des lumières. Mysias, s'écrie Zénothémis! il court à lui: — C'est vous qui vous élevez contre Ménécrate, qui l'accusez, qui produisez ces témoignages! sachons... voyons...(Mysias vouloit se retirer) vous ne nous quitterez pas: il faut étouffer l'amitié, la nature, la vérité, consommer le crime, prêter au mensonge toute l'audace dont la perfidie est susceptible, assassiner, déshonorer... ton ami; il le fut, ô le plus détestable des hommes! et tu ne t'en souviens que pour le perdre. Achève, achève, ose essayer de noircir Ménécrate; fais-nous voir qu'il s'est souillé d'une bassesse... que toi seul pourrois commettre.

Mysias, pâle et agité, tire d'une main tremblante des lettres qu'il dit avoir été écrites à Ménécrate par Eumène, le père du jeune homme, qu'on avoit essayé de soustraire à la rigueur des loix; ces lettres renfermoient la proposition d'une somme considérable, et il paroissoit que Ménécrate en avoit exigé encore davantage. Tous les regards se tournent vers Zénothémis: — Cela ne peut être. La terre et le Ciel s'uniroient pour m'assurer que Ménécrate a pu seulement concevoir la pensée d'une action aussi honteuse, aussi avilissante: je démentirois la terre et le Ciel. Une vertu soumise à tant d'épreuves, ne sauroit se dégrader à ce point; la nature se bouleverseroit, l'ame de l'honnête homme conserveroit sa pureté. Mysias, tu es un imposteur; la vérité va t'accabler; tu prétends

que ces caractères sont de la main d'Eumène; il est dans le tombeau; qu'on aille chez quelques-uns de ses parens ou de ses amis : ils auront de ses lettres; qu'on les apporte; qu'on les confronte; que la fourberie abominable soit dévoilée.

Un esclave vole à la voix de Zénothémis, et revient avec plusieurs écrits tracés de la main d'Eumène; on les rapproche des lettres produites par Mysias. Sénateurs, reprend Zénothémis avec vivacité, examinez bien ces traits... malgré la ressemblance apparente... saisissez-vous... la différence ne peut échapper; elle est visible pour tous les yeux... ces lettres... sont l'ouvrage de la fausseté. Ose, infâme calomniateur, soutenir qu'elles sont d'Eumène; que ne sort-il de la tombe pour te confondre? son ombre menaçante... elle s'élève, elle t'environne, elle te presse, te parle par ma voix; dis, dis, auras-tu bien le front de persister dans ton crime, de consacrer le mensonge par une audace inouie? Songe que cette assemblée, qu'Eumène, la terre, le Ciel t'entendent, que la foudre ne demeurera point oisive dans la main des dieux, qu'ils la tiennent suspendue sur ta tête; elle gronde cette foudre vengeresse, elle va fondre en éclats... Il est donc bien vrai qu'Eumène est l'auteur des lettres que tu viens de nous montrer, qu'il les a écrites, que Ménécrate s'est laissé corrompre? réponds; mes yeux sont attachés sur les tiens, et ne perdent pas un de tes regards; toute mon ame est appliquée à surprendre les mouvemens de ton ame criminelle; je cherche jusques dans ton cœur ce que tu vas dire... tu baisses la vue! tu ne profères pas

une parole ! tu restes interdit ! le trouble t'égare ! il t'accable ! tu te soutiens à peine !... tu me fuis !... demeure.

Mysias prétexte une indisposition, et par un geste demande au sénat la permission de se retirer : il sort, la tête enveloppée dans sa robe. Zénothémis avec transport : — La vertu triomphe : sénateurs, qu'exigez-vous de plus ? le silence, l'accablement, la retraite du perfide, en voilà assez pour vous convaincre de l'innocence de Ménécrate. Non, Ménécrate n'est point coupable ; Eumène n'a point écrit ces lettres ; mon ami ne s'est point dégradé jusqu'à ajouter le crime à la foiblesse. Mysias est un imposteur, digne des plus rigoureux supplices.

Zénothémis parle bas à l'esclave qu'il avoit déjà employé ; au même instant que celui-ci quittoit la salle du conseil, entre un autre esclave chargé de remettre au sénat une lettre de Mysias ; on s'empresse de l'ouvrir, et on lit ces mots à haute voix :

« Il est tems, sénateurs, de rendre hommage à » la vérité : j'ai éprouvé qu'il étoit impossible de lui » résister, et je succombe sous son pouvoir. Zéno- » thémis, tu l'emportes. Ménécrate n'a point commis » le crime dont je l'accusois. La lettre attribuée à » Eumène est de moi ; c'est moi qui ai tout fait, qui » ai soulevé plusieurs de nos concitoyens contre un » malheureux que j'aurois dû servir ; c'est moi qui » avois médité sa ruine, qui voulois perdre jusqu'à » sa mémoire. Connoissez toute la perversité du cœur » humain : Ménécrate fut mon ami ; la honteuse

» jalousie vint empoisonner mes sentimens ; ses talens, » ses vertus, sa réputation, son bonheur me devinrent » insupportables ; je cherchai à le punir du supplice » secret qu'il me faisoit souffrir ; je saisis l'occasion » que me présentoit la faute où il étoit tombé ; j'eus » l'adresse de prêter à cette faute toutes les couleurs » d'un crime impardonnable ; j'échauffai les esprits ; » j'armai des persécuteurs ; je donnai naissance à » des soupçons, à des discours calomnieux ; je pour- » suivis Ménécrate jusques dans sa fille dont j'essayai » de flétrir l'honneur ; j'abusai de l'autorité pater- » nelle pour engager mon fils même à jeter des nuages » sur la vertu de Cydipe. Ma haine infatigable ne se » borna point à ces atrocités : je conçus le projet » d'anéantir le monument de ma perfidie ; je résolus » d'achever mon ouvrage, en vous obligeant de bannir » Ménécrate, et de le diffamer par un arrêt irrévo- » cable. Mon cœur se révoltoit contre une action si » noire ; j'en étois plus ardent à repousser mes re- » mords, et j'espérois les étouffer, en détruisant ma » victime.

» Après cet aveu, vous ne devez pas douter qu'il » ne me soit resté le courage de vous prévenir : toutes » vos tortures n'égaleroient point ce que je souffre. » Au moment que cet écrit tombera dans vos mains, » j'aurai cessé de vivre, assuré que je serai l'objet » d'une éternelle exécration pour les hommes, et » que les dieux ne me pardonneront jamais. »

Il est donc des dieux, s'écrie Zénothémis, qui punissent le crime ! le monstre est son propre bour-

reau ; il s'est fait justice. Vous le voyez, sénateurs : Ménécrate alloit succomber sous l'imposture et l'iniquité ; son innocence est reconnue ; non, jamais il ne se fût souillé de la fange de la corruption. Vous n'avez à lui reprocher qu'une erreur, qu'un moment d'oubli involontaire de ses devoirs. S'il a manqué à cette intégrité austère (1) qui nous distingue des autres nations, hélas ! sa peine n'est-elle pas assez rigoureuse ? et le glaive vengeur ne tombera-t-il point de vos mains ? Que faut-il de plus pour la satisfaction des loix ? privé de ses charges, sans nulle ressource, n'ayant d'appui que sa fille, que son gendre qui tous les jours ressent plus vivement son infortune, près d'expirer, accablé de tous les coups, et par qui ?.... j'imiterai son silence ; je ne me permettrai aucun murmure ; ne craignez point que son châtiment ait diminué son attachement pour vous ; tous ses vœux se tournent incessamment vers cette place qu'il a occupée avec tant de gloire ; il vous est toujours associé par une ame remplie de vos intérêts ; il lève au Ciel ses mains défaillantes, et lui demande de vous prodiguer tous ses bienfaits, ses derniers soupirs seront encore pour ce sénat... Souvenez-vous que vous êtes les pères de la patrie, que l'indulgence est le premier sentiment de l'amour paternel, que Ménécrate entre dans le tom-

(1) Cette vertu étoit si éminente chez les Marseillois, qu'ils méritèrent cet éloge consacré dans les vers suivans :

« *Fortes Roma dedit, dedit et laudata disertos*
» *Græcia ; frugales inclyta Sparta dedit ;*
» *Massilia integros dedit, etc.* »

beau ; y descendra-t-il sans avoir la consolation d'obtenir sa grace, sans pouvoir se dire : enfin, j'ai retrouvé mes compatriotes, mes amis; mes derniers regards s'arrêtent sur leur bienfaisance; je meurs content, puisqu'ils ont oublié ma faute, puisqu'ils daignent me r'ouvrir leurs bras, m'assurer qu'ils me pardonnent... Sénateurs, vous vous attendrissez... Ah! ne repoussez point, ne repoussez point un mouvement que doit vous accorder l'équité : elle a ses bornes, et la nature n'en a point ; laissez-la triompher, cette maîtresse des cœurs ; la véritable vertu (1) bannit la dureté. Si Dieu n'étoit que juste, il ne pardonneroit pas, il ne seroit pas Dieu ; sa clémence, sa bonté, voilà son plus bel attribut, le premier rayon de son essence immortelle; vous êtes ses images sur la terre. (Il se prosterne devant les juges.) L'humanité avec moi embrasse vos genoux, elle y apporte les larmes de Ménécrate, et... le voici lui-même : approchez, ô mon ami, approchez, venez désarmer la justice ; que la pitié l'emporte.

Ce vieillard, en effet, paroît suivi de Cydipe, qui tenoit son enfant couronné d'un rameau de cyprès, et couvert d'une robe de deuil ; la beauté de cet enfant, celle de sa mère, que la douleur rendoit

(1) Que Cicéron la connoissoit bien cette vertu qui doit se concilier avec l'humanité plutôt que de l'effaroucher, et de s'élever contre le sentiment ! *Neque enim*, dit ce grand homme dans son dialogue de *l'amitié, sunt isti audiendi qui virtutem duram et quasi ferream esse volunt.* Plus loin dans le même ouvrage : *Non est enim inhumana virtus, immunis, neque superba.* Voilà la saine philosophie, et de ces préceptes que tous les hommes doivent retenir.

encore plus touchante ; ce spectacle détermine l'intérêt qu'avoit produit le discours de Zénothémis ; il prend avec transport son fils d'entre les bras de son épouse, le présente aux juges : — Sénateurs, jetez les yeux sur cette innocente créature : ses premiers accens sollicitent votre compassion en faveur de son malheureux ayeul ; ses premières larmes coulent pour lui, et intercèdent sa grâce... la lui refuserez-vous?

On auroit dit que le fils de Zénothémis étoit inspiré par son père ; il agitoit ses bras caressans, sembloit les tendre aux magistrats ; il leur sourioit avec ce charme ingénu auquel la nature a prêté tant de pouvoir ; Cydipe versoit des larmes ; tout cède à cet heureux artifice employé par Zénothémis. Ménécrate alloit parler : on se lève ; on n'entend qu'un cri qui s'échappe du milieu des pleurs, et dont retentit la salle : grâce ! grâce ! que Ménécrate reprenne sa place au sénat ! On court à lui ; on s'empresse de l'amener comme en triomphe ; on le fait asseoir sur le siége qu'il avoit occupé. Plusieurs de l'assemblée se précipitent à ses pieds, en s'écriant : c'est à vous de nous pardonner : nous avons eu la lâcheté d'être les organes de la calomnie ; Mysias nous avoit infectés de ses poisons ; nous détestons hautement notre crime ; décidez la punition que nous devons subir. Ménécrate les embrasse, les presse contre son sein : il ne peut que pleurer à son tour, et proférer ces mots attendrissans : j'emporterai donc au tombeau les bontés de ma patrie ! Les sénateurs le proclament un des trois présidens ; il succomboit sous l'excès de la reconnoissance, et étoit penché sur sa fille et sur Zénothémis

qui l'arrosoient de leurs larmes, et élevoient leur enfant jusques à lui pour le caresser. Jamais l'empire du sentiment ne s'étoit plus manifesté; c'étoit un jour de victoire pour l'amitié, et pour la nature. On apprit que Mysias s'étoit tué, et qu'on l'avoit trouvé baigné dans son sang; son fils se bannit lui-même de Marseille, en déclarant que tous ses discours sur Cydipe étoient l'ouvrage de la calomnie. Tout reconnut et attesta la vérité : Ménécrate vécut assez pour goûter la douceur qui suit le triomphe de la vertu; il eut la consolation d'expirer dans les bras de ses enfans. Pour Zénothémis, il acquit une gloire aussi pure qu'éclatante : on le citoit comme le modèle de l'amitié et de la bienfaisance : on le nomma le plus sensible des hommes. Que les titres sont flatteurs quand c'est le sentiment qui les donne, et non l'intérêt et l'adulation ! L'orgueil et l'oubli des bienfaits ne corrompirent point le bonheur de Zénothémis; il conserva sa reconnoissance et son attachement à la mémoire de la nièce d'Hermogène; il obtint de la république qu'elle lui élevât à ses frais une statue près de celle d'Hémithée; (1) il prononça même en

(1) Hémithée, Marseilloise, mariée à Marfidius du même pays, eut le malheur d'inspirer la plus violente passion à un jeune homme qui l'avoit vue dans une fête publique; il saisit le moment favorable où cette femme se trouvoit seule, et voulut satisfaire ses desirs criminels; Hémithée se lança sur l'épée qu'il portoit, et expira, en disant qu'elle aimoit mieux s'arracher la vie, que de manquer à la foi conjugale; Marfidius, arrivé sur ces entrefaites, et informé de cette horrible catastrophe, courut se percer de la même épée sur le corps sanglant de son épouse.

son honneur un panégyrique que l'on admira comme l'ouvrage du sentiment; le nom d'Agathée fut par ses soins inscrit au rang des noms célèbres dont se glorifioit Marseille. Zénothémis jouit long-tems du bonheur d'être l'homme le plus vertueux et le plus estimé; sa mort fut celle du sage, la fin d'une vie remplie de belles actions, dont le souvenir est, en quelque sorte, une nouvelle existence bien plus durable et bien plus précieuse que la première; son ame se développa toute entière dans ses dernières paroles à son fils : (1) souvenez-vous, ô mon cher enfant, lui dit-il, qu'il n'y a point d'autres plaisirs que ceux que procure la vertu. Il demanda par son testament que ses cendres fussent réunies à celles de la nièce d'Hermogène : le sénat remplit fidèlement ses volontés, et le peuple crut observer que l'urne tressaillit quand on y déposa les cendres de Zénothémis.

---

(1) Cicéron dans ce même dialogue de l'*amitié* qu'on vient de citer, à dit : *Nihil est enim amabilius virtute.* Qu'il me soit permis, en passant, d'observer qu'aucun ancien ne fait plus aimer l'honnêteté que ce grand homme qu'on ne lit point encore assez. Quelle latinité pure ! et que c'est une effusion touchante d'une ame pénétrée de l'amour de l'humanité et de la saine morale ! On ne sauroit trop l'avoir entre les mains; il nous apprend nos devoirs et toute l'élégance de la plus belle langue qui ait existé après la langue grecque.

. BAZILE .

BAZILE,

ANECDOTE FRANÇAISE.

Nos livres sont remplis de déclamations contre cette opiniâtreté presque invincible de la nature à repousser le joug auquel nous voulons l'asservir; cette espèce d'indocilité est-elle bien un vice que nous devions chercher à extirper ? ne nousindique-t-elle pas plutôt un penchant énergique dont nous pouvons retirer une foule d'avantages ? c'est une vérité appuyée sur des preuves sans nombre: la plupart des hommes, s'il est permis de risquer cette expression, perdent

à se *dénaturer*. Tel s'est tourmenté pour acquérir, à force de soins et de travaux, l'esprit d'autrui, qui auroit gagné considérablement à garder son caractère propre. De cette manie de se plier à des conventions artificielles, à une existence factice, de se façonner à des mouvemens étrangers, résultent une monotonie fatigante, et une imposture grossière dans les sentimens et dans les idées, qui les altèrent, si elles ne les anéantissent totalement; la mal-adresse d'une fausse éducation défigure souvent la forme heureuse, sortie des mains de la nature. Il y a tout lieu de croire que l'homme isolé seroit susceptible de moins de dépravation que l'homme social. C'est de l'habitude de nous rapprocher et de vivre ensemble que nous tenons ces traits à peine prononcés et sans physionomie, cette manière uniforme de penser, cette impuissance d'ame et d'imagination, qui font des individus, un corps dégradé et quelquefois méprisable. Osons être par nous-mêmes, et nous ne contredirons point ces premières impressions que le Ciel a tracées en nous. Si nous ne pouvons nous arracher à cette société si dangereuse, ayons du moins le courage de résister à la contagion de l'exemple. Séparons les abus des acquisitions profitables. L'histoire que l'on offre ici au public, motive ces réflexions; c'est, en quelque sorte, le triomphe de la nature, et notre siècle a besoin qu'on s'attache à lui présenter des tableaux de ce genre.

Sur la route de Paris à Lyon, lorsqu'on a passé la Bourgogne, se trouve un peu avancé dans les terres un petit village, ou plutôt un hameau que le Ciel a

favorisé de tous ses dons. La position en est des plus riantes; il domine la plaine; une montagne couronnée de sapins le défend des vents du nord; les côteaux sont chargésde vignobles et d'arbres fruitiers; les vallons abondent en excellents pâturages. Une infinité de sources dont on a su tirer parti, en entretiennent la fraîcheur. L'hiver même semble dans ce joli canton respecter la verdure; on diroit que l'innocence et la simplicité du premier âge l'ont choisi pour leur asile. Ses habitans vivent entre eux tels qu'une famille honnête qui resserre ses liens par l'amour de la paix et des vertus; tout ce qu'ils font n'est qu'un échange de bienfaits : ils se consolent, s'assistent, se prêtent des secoursmutuels; le voisin court cultiver le champ de son voisin, quand ce dernier est malade; vient-il à mourir, on soulage la veuve et les enfans; sont-ils orphelins, on leur sert de père. Le possesseur de plusieurs animaux domestiques les partage avec celui qui n'en a point; ils s'appellent tous frères. Ces bonnes gens sont peu fortunés, et n'en goûtent pas moins le bonheur : leur vie est exempte de reproches; ils en supportent le poids avec gaieté, et n'ont nul regret de la remettre entre les mains bienfaisantes desquelles ils l'ont reçue, l'envisageant comme un dépôt dont ils n'ont point abusé : leurs derniers regards se tournent vers le Ciel avec une confiance qui les fortifie contre les angoisses de la mort, avantage précieux qu'assurément ne connoissent point nos gens du monde.

Une de ces créatures respectables avoit fourni une carrière de quatre-vingt-huit ans; de treize enfans,

un seul lui restoit : on le nommoit Bazile; ce jeune homme touchoit à sa dix-septième année, il n'avoit point dégénéré: il étoit pour la sagesse des mœurs, et le zèle à remplir ses devoirs, le modèle de la jeunesse du hameau; une physionomie ouverte et extrêmement intéressante annonçoit la candeur de l'ame la plus pure et la plus sensible; il avoit appris à lire et à écrire d'un oncle qui occupoit la place de ce que dans les villages on nomme un magister. Bazile possédoit tous les agrémens d'un esprit que peu d'étude auroit suffi pour perfectionner; mais ses bonnes qualités et son amour pour ses parens étoient encore au-dessus de ces heureuses dispositions : la nature même paroissoit avoir pris plaisir à former son cœur.

Son père vit arriver sa fin avec cette résignation, le partage des vertueux habitans de ce séjour. Mon enfant, dit-il à son fils, il ne faut point pleurer: il est tems que je finisse; j'ai bien vu des années se renouveller ! console-toi, Bazile, pour aider ta mère; la pauvre femme a besoin que tu la soutiennes; je vous laisse tous deux dans un triste état ! Hélas ! j'ai bien sué, bien travaillé pendant près de quatre-vingts années, pour amasser un misérable morceau de pain, et, ajoute le vieillard en versant quelques larmes, tu le vois, mon enfant, à peine il me reste un lit pour mourir ! Je n'en suis pas moins reconnoissant envers Dieu; il est notre père à tous; qu'il répande sur toi et sur ma chère Nicole toutes ses bénédictions; mon fils, il m'a fait la grâce de profiter des bons exemples de mon père; à ton tour, suis les miens; songe qu'une honnête pauvreté est préférable à tout ce que le monde

peut estimer. Sur-tout, je te le recommande expressément, ne vas point quitter le village, pour aller demeurer à la ville; on dit qu'il n'y a là ni probité, ni religion. Mon cher enfant, aime toujours bien Dieu et ta mère; je te le répète: elle n'a plus que tes deux bras pour se procurer quelque subsistance... Encore une fois, mes amis, ne pleurez pas; approchez: que je vous embrasse; que je goûte la satisfaction de vous presser contre mon sein. Bazile... Nicole... j'éprouve qu'il n'est pas si difficile de mourir; et le vieillard, à ces mots, parut moins cesser d'être, que tomber dans un sommeil tranquille qui laissoit respirer sur son visage toute la sérénité d'une ame sans remords.

Bazile et sa mère donnèrent les premiers jours de leur perte à cette affliction véritable que le tems adoucit sans l'anéantir. Il est des douleurs que nous aimons, qu'on se plaît à conserver, à nourrir au fond de son cœur; celle que nous fait éprouver la mort de quelqu'un dont nous devons respecter et chérir la mémoire, est, sans contredit, du nombre de ces sensations mélancoliques auxquelles mille douceurs sont attachées. Malheur au consolateur cruel qui veut nous arracher à ces jouissances du sentiment! garde tes faux raisonnemens, insensé et froid discoureur, et laisse-moi mes larmes.

Le vieillard étoit toujours présent à l'esprit de Nicole et de Bazile; celui-ci faisoit entrer le nom de son père dans toutes ses conversations; on lui conseilloit d'abattre un arbre qui empêchoit l'agrandissement de leur chaumière: — Mes amis, je n'en aurois point la

force; c'est mon père qui l'a planté de ses mains, et tous les jours il me rappelle que c'étoit souvent dans cet endroit que ce bon père, lorsque j'avois à peine quatre ans, me tenoit sur ses genoux, m'embrassoit, mouilloit mon visage de ses sueurs, de ses pleurs de tendresse.. Ah! que plutôt cet arbre croisse et s'étende encore davantage !... non, il ne sauroit m'incommoder. Bazile saisissoit toutes les occasions d'épargner des fatigues à sa mère. Il échappe à cette bonne femme de dire: demain mon fils, tandis que tu seras occupé à raccommoder notre toît de chaume, j'irai travailler à cette pièce de terre qui a besoin d'un labour; Bazile ne répond point, profite du tems où Nicole dormoit, et court à ce champ; il revient transporté de joie: — Ma mère, il est inutile que vous vous leviez si tôt; reposez encore: j'ai fait l'ouvrage que vous aviez projeté; présentement je vais songer à la réparation de notre maison. — Comment, mon ami! tu as pris cette peine! — Vous appellez cela une peine, ma mère? jamais de ma vie je n'ai goûté plus de plaisir. Ne pensez qu'à demeurer tranquille; vous commencez à vous sentir moins de force, et moi, j'ai la vigueur de la jeunesse; c'est à moi de travailler pour nous deux: je ne vous demande que de m'aimer toujours: je ne serai que trop payé de mes travaux. Bazile se jetoit en pleurant dans le sein de Nicole. Un pain noir et de l'eau composoient leur subsistance: mais ils s'aimoient, ils étoient vertueux, et ils espéroient dans un Dieu dont la bienfaisance, ainsi que la justice, sera éternelle.

Tous ces détails superficiels pour ces ames éner-

vées ou profanées auxquelles la nature est étrangère, intéresseront le petit nombre d'hommes sensibles que n'a point encore infecté l'air contagieux des villes. Qu'il suffise de savoir que Bazile disputoit de tendresse avec Nicole, et qu'il vouloit se charger seul du fardeau qu'ont à porter les malheureux agriculteurs. Hélas ! infortunés habitans de la campagne, les citoyens orgueilleux de nos cités sont bien éloignés de vous plaindre : ils ne connoissent pas même les rigueurs attachées à votre condition, ou, s'ils en ont quelque idée, à peine ils vous accordent un sentiment de pitié. ils savourent ces fruits de la terre dont la culture vous coûte tant de fatigues, qui souvent sont trempés de vos pleurs, sans demander seulement à quelles mains ils sont redevables de ces bienfaits qui soutiennent leur vie, et flattent leur goût : mais consolez-vous, objets de leur dédaigneuse ingratitude, vous n'éprouvez ni l'ennui, ni les remords.

La marquise de Menneval, quoique placée dans un rang exposé à ces maladies de l'ame, avoit eu le bonheur de s'en garantir ; mais rien n'avoit pu la défendre contre les atteintes d'une vive douleur : elle en étoit accablée. Veuve depuis quelque tems, elle venoit de perdre un fils unique qu'elle idolâtroit : le jeune marquis de Menneval étoit mort de la petite vérole, au moment que sa mére l'amenoit à Paris du fond de sa retraite, où elle étoit allée le chercher. Il avoit été élevé dans une terre éloignée de la capitale, presque ignoré, n'ayant auprès de lui qu'un gouverneur, et un vieux domestique de confiance ; des affaires, dont l'explication entraîneroit trop de détails,

avoient obligé ses parens à le tenir ainsi relégué. La marquise, qui, sans bien de son côté, ne jouissoit d'une fortune considérable que par son mari, se voyoit donc enlever à la fois et son enfant et son état, son douaire lui laissant à peine de quoi vivre.

Il est nécessaire de s'arrêter quelques instans sur le gouverneur : il joue un des premiers rôles dans cette histoire. Remi, c'est son nom, joignoit à beaucoup d'esprit, le vif désir de corriger son humble destinée. Né au plus bas rang, il brûloit de s'élever au plus haut degré; deux passions des plus ardentes le consumoient, l'ambition et l'amour des richesses; c'étoient ses divinités, et il avoit conçu le projet de leur tout sacrifier. On s'attend bien qu'avec cette façon de penser, Remi étoitcapable de vaincre tous les obstacles, qu'il n'en connoissoit point qui pût l'arrêter; il étoit souple, insinuant, adroit, flatteur, possédant parfaitement le grand art de la société, la science de se plier à tous les goûts, de prendre tous les tons, de se revêtir de toutes les formes; sous tant de masques divers, il marchoit droit à son but; c'étoit le reptile qui se traîne, mais qui arrive en rampant où son instinct l'appelle. Les crimes les plus grands n'eussent point effrayé Remi, si la circonstance l'eût exigé, et si d'ailleurs il avoit été bien sûr de ses précautions et de l'impunité. Je m'apperçois qu'en faisant son portrait, j'ai peint ce qu'on appelle un *homme du monde*. Remi en avoit tous les traits, et en réunissoit tous les artifices. Dès le moment que le présomptueux gouverneur avoit appris la mort de monsieur de Menneval, il s'étoit imaginé qu'il pourroit plaire à la jeune

veuve, et que ce sentiment nourri et échauffé par des bassesses soutenues, le conduiroit à un excellent mariage. J'ajouterai que Remi avoit reçu de la nature une figure avantageuse, ces dons de séduction, ces petits agrémens si frivoles aux yeux de l'homme qui pense, et si importants pour la société, une audace sur-tout que rien ne pouvoit déconcerter, tout ce qu'il faut enfin pour intéresser un sexe qui, frappé par l'extérieur et livré à sa foiblesse, en est souvent la victime.

Notre intrigant s'étoit trouvé dérouté dans la carrière qu'il s'étoit prescrite; la mort de son élève dérangeoit son plan; la marquise ne joignoit plus la richesse à la beauté, et ce dernier avantage n'avoit pas aux yeux de Remi, le mérite de la fortune. Cependant son amour-propre ou plutôt sa vanité l'excitoit à triompher de la vertu de la marquise; il restoit auprès d'elle en qualité d'homme instruit dans les affaires, et qui veilleroit à ses intérêts, animé d'ailleurs par le seul plaisir d'obliger; en un mot, sans en prendre le nom, Remi étoit un intendant zélé, ce qui lui attiroit de la part de madame de Menneval une confiance illimitée et sans doute trop aveugle. Les cœurs honnêtes ne connoissent point de bornes dans leur sensibilité: la reconnoissance est un plaisir si doux! ils s'y abandonnent sans réserve, et ne se gardent pas des suites cruelles d'un trop funeste épanchement. Le perfide Remi comptoit bien mettre à profit cette effusion d'ame de la marquise; elle versoit ses larmes dans son sein. Ce n'étoit point son état d'opulence qu'elle regrettoit; c'étoit son mari, son fils sur-tout; à

cette image, elle tomboit dans une profonde douleur dont l'adroit intendant travailloit à recueillir quelque fruit; un cœur ouvert à l'affliction est préparé à recevoir les impressions de la tendresse, et celui qui console, n'est pas ordinairement loinde se faire aimer.

Madame de Menneval revenoit donc à Paris dans le dessein de vivre isolée, et livrée toute entière à son chagrin.

Bazile avoit quitté son hameau pour assister à la fête d'un village situé précisément sur la route; il étoit, comme disent les bonnes gens de la campagne, dans ses beaux atours; la marquise s'étoit arrêtée dans ce lieu pour y dîner. Elle étoit en ce moment, seule avec sa femme de chambre; Remi s'occupoit à donner des ordres relatifs à leur voyage. Madame de Menneval apperçoit Bazile; elle s'écrie: mon fils! Julie, poursuit-elle, en s'adressant à sa femme de chambre, peut-il être une ressemblance plus frappante? regarde, regarde: c'est mon cher enfant que je contemple! ce sont les mêmes yeux, la même bouche! ô Ciel! cette illusion me rend ma perte plus sensible... Julie, que je voie ce jeune homme; que je lui parle; fais-le venir, dis-lui... La marquise ne sauroit contenir son transport: elle va avec précipitation au-devant de Bazile, et n'attend point que sa femme de chambre l'ait amené: elle ne se lasse point de l'examiner, de l'entretenir; vingt fois elle est sur le point de se jeter dans ses bras, de l'arroser de ses larmes; vingt fois elle l'appelle son cher enfant; toute son ame est fixée sur cet objet. Lorsqu'elle sait qu'il a une mère, qu'il vit avec elle: — Qu'elle est heureuse! elle a un fils! et moi!

moi ! j'ai perdu mon enfant... tout ce que j'aimois ! mon état est bien digne de pitié. Quoi ! madame, lui dit Bazile, est-ce que les gens de votre sorte sont à plaindre? — Ah ! mon ami, c'est votre mère, qui ne sauroit connoître l'infortune ; le Ciel vous a conservé à sa tendresse et... l'aimez-vous bien, votre mère? — Si je l'aime, madame ? je donnerois ma vie pour elle. Quand je suis aux champs, exposé à la grande chaleur, que j'ai bien du mal, de la fatigue, je me dis : c'est pour ma mère que je travaille, et aussitôt je suis délassé, et je redouble mes efforts. Madame de Menneval versoit des larmes : — Oh ! l'excellent cœur ! l'excellent cœur ! mon fils m'auroit aimée aussi tendrement ! il m'étoit si cher ! (Bazile veut se retirer) Ne me quittez point, mon enfant... Julie, qu'il me touche ! je ne sais quel sentiment m'agite... Je voudrois éloigner ce jeune homme, fuir tout ce qui me rappelle mon fils, et au même instant... je ne puis assez l'envisager, l'entendre... qu'il m'attache !... il faut donc que je renonce à des plaisirs si doux, si purs !.. non, je ne suis plus mère ! enfin Bazile est prêt à se séparer de madame de Menneval : — Mon ami, lui dit-elle avec vivacité, tenez, recevez cette bagatelle (c'étoient douze louis) pour vous ressouvenir de moi : je vous prie de ne me point refuser. Bazile rougit, est déconcerté : — Nous sommes pauvres, madame, mais... nous ne demandons point... — Ah ! gardez-vous de croire que je veuille vous humilier... je vous traite... comme mon fils ; je désirerois bien vous être de quelque utilité ! votre nom ? — Bazile, madame. — Eh bien, mon cher Bazile ! voici mon adresse à Paris ;

écrivez-moi ; oui, si je pouvois vous rendre service, ce seroit un adoucissement dans mes peines.

Madame de Menneval s'exprimoit avec cette bonté qui fait aimer ce qu'elle présente; l'orgueil de Bazile cessa de se soulever. La véritable bienfaisance porte avec soi un caractère si touchant, qu'on s'honore plus d'accepter ses dons que de les refuser : mais cette façon de faire le bien est si peu connue ! c'est ce qui rend le rôle de bienfaiteur si difficile à soutenir, et celui d'obligé presque toujours avilissant ; voilà ce qui souvent fait naître ce secret dépit, la source de l'ingratitude.

Remi n'a pas plutôt rejoint la marquise, qu'elle lui crie: — Monsieur Remi, vous n'avez pas apperçu ici un jeune homme ? c'est le portrait... c'est mon fils lui-même ! on ne sauroit se figurer des traits plus ressemblants : oh ! il faut absolument que vous le voyiez.

L'intendant a bientôt trouvé le villageois ; ils ont ensemble un long entretien. Remi, au sortir de cette entrevue, s'enfonce dans une profonde rêverie ; on diroit qu'il médite un grand projet ; il reste seul quelque tems ; ensuite il accourt transporté à madame de Menneval : — J'en suis frappé, madame ! cela n'est pas possible ! en effet... j'ai cru revoir monsieur le marquis : ce jeune homme a son âge à peu près, sa taille, sa physionomie, le son de sa voix. Mon étonnement est inexprimable. J'ai beaucoup causé avec lui; c'est un esprit naturel qui n'auroit besoin que de quelque éducation pour se développer ; il sait lire et écrire... oui, madame, c'est bien monsieur votre fils à s'y méprendre... Si ce jeune homme pouvoit vous

accompagner à Paris! C'est une consolation que le Ciel semble vous offrir. L'illusion du moins tromperoit votre douleur, la soulageroit.

La marquise embrasse avidement ce que Remi lui propose: — Mais comment l'emmener avec nous? il me paroît extrêmement attaché à sa mère, et la pauvre femme de son côté auroit sans doute bien de la peine à s'en séparer. Hélas! je le sens trop! qui peut dédommager de la perte d'un fils?.. Je l'avouerai, il a excité en moi un trouble, un intérêt qui me feroit désirer de ne jamais le perdre de vue. Vous avez raison: c'est mon cher enfant que je revois, à qui je parle; je ne conçois pas comment j'ai pu résister à mon cœur, et ne point me précipiter dans ses bras; Bazile m'a fait retrouver dans mon ame tous les sentimens de mère! — Eh! pourquoi, madame, ne chercheriez-vous point à vous procurer cette satisfaction? Vous êtes bien assurée que je tenterai l'impossible pour servir vos moindres volontés. N'en doutez point: Bazile nous suivra. Ayez seulement la complaisance de faire ici quelque séjour; prétextez une indisposition pour en imposer à vos domestiques, et moi, j'aurai soin de vous gagner notre villageois.

Madame de Menneval accepte la proposition; elle feint de se trouver incommodée; elle revoyoit souvent Bazile, qui, à chaque visite, l'attachoit davantage. Remi paroissoit toujours occupé et rêveur. Il déploie toutes les souplesses auprès du jeune homme: il lui trace un tableau enchanteur de Paris, exalte ses agrémens, le sort digne d'envie qui attend quiconque n'y demeureroit même que très-peu de jours, vante

la bonté de la marquise, sa délicate bienfaisance, présente, en un mot, l'éclat d'une fortune brillante. Bazile l'écoutoit avec attention; il soupiroit; on voyoit s'élever sur son visage divers mouvemens qui trahissoient le trouble de son cœur; il prend enfin la parole : — Vous m'inspireriez, monsieur, un désir ardent de voir ce Paris dont, à nous autres villageois, on raconte tant de merveilles! mais... j'ai promis à mon père, lorsqu'il étoit près de mourir, que je n'irois jamais à la ville, et je ne voudrois point lui désobéir; c'est un engagement indispensable que j'ai contracté. — On m'avoit dit que vous aimiez votre mère! — Assurément, monsieur; elle m'est plus chère que tout ce que vous pourriez imaginer; hélas! la pauvre femme! elle n'a d'appui que moi, et j'ai tant de plaisir à la consoler dans ses vieux ans, à lui procurer le morceau de pain que nous mangeons! Si je la quittois une minute... — Et, mon cher Bazile, si c'étoit pour assurer à Nicole et à vous un état qui vous mît tous deux à portée d'être heureux le reste de vos jours! — Ah! qu'on fasse du bien à ma mère, et je serai content... mais, monsieur, mon père m'a répété cent fois qu'il n'y avoit à la ville ni religion, ni probité; ce sont ses expressions: je me les rappelle. — Mon enfant, on en a imposé à votre père : on fait grand cas à Paris des gens qui ont de l'honnêteté et des mœurs. Au reste, vous vivrez chez madame la marquise qui vous regardera comme son propre fils; vous aurez abondamment ce qui pourra vous flatter; votre mère viendra nous joindre, ou, si vous l'aimez mieux, on lui enverra ici les bienfaits de madame de Menne-

val; à propos, elle m'a chargé de vous donner pour votre mère ce nouveau témoignage de sa libéralité.

Aussitôt Remi fait briller aux regards du villageois, une étoffe de soie, qui devoit servir à l'habillement de Nicole; il y ajoute une large croix d'or, et plusieurs autres petits présens de ce genre. Allez donc, reprend l'intendant, instruire votre mère de notre projet; encore une fois, rien ne lui manquera pendant votre absence; on lui fera tenir tout ce qu'elle désirera, et, je vous l'ai déjà dit, nous vous rendrons bientôt à ses embrassemens, ou elle viendra partager à Paris la haute fortune que nous vous y préparons.

Bazile vole à sa chaumière: il commence d'abord par développer l'étoffe précieuse; Nicole ne sauroit trop l'admirer: — Oh comme c'est superbe! qu'est-ce que cela signifie, mon ami? — Ma mère, vous la trouvez donc belle, cette étoffe! eh bien!.. elle est à vous! — Tu dis... — C'est un présent de cette dame de Paris, dont je vous ai apporté douze louis l'autre jour. Voilà de quoi vous faire un *juste* et une *cotte*... oh *dame!* il n'y aura personne dans la paroisse qui soit aussi *brave* que vous! comme on va nous envier! chacun dira: et voyez donc la mère Nicole, quand ce seroit une *dame!* Ma bonne mère, je ne me possède pas de joie! allez... grâces à Dieu! nous ne serons pas toujours pauvres.

Le jeune homme brûloit de parler: il entre dans les détails de son heureuse aventure: mais quand il vient à balbutier que cette dame de qualité désireroit le mener à Paris, c'est alors que Nicole laisse éclater toute la sensibilité d'une ame maternelle: — Bazile, tu

m'abandonnerois pour aller à cet indigne pays où l'on dit,.. qu'on oublie tout ! tu ne te souviens donc plus de ce que t'a recommandé expressément ton père, de ne pas sortir de notre village ! Point de fortune à ce prix, mon cher ami ; il est vrai que nous sommes pauvres : mais on n'a rien à nous reprocher ; contentons-nous du peu que nous avons ; nous travaillons ; nous nous donnons bien de la fatigue : mais encore un coup, nous sommes d'honnêtes gens. Tiens, reprends ta belle robe, et tous ces *affiquets*, et ne nous quittons point. Si l'ouvrage te rebute, je m'efforcerai de le faire seule ; Bazile, que j'aie la consolation de te voir, de t'embrasser ! Va, toutes ces riches dames de Paris ne savent pas, comme moi, ce que c'est que d'aimer son cher enfant.

Le lendemain matin, on apporte à Bazile un habit d'un beau drap, et bien différent de celui qu'il portoit ; ses yeux revenoient sans cesse s'y attacher : mais lorsqu'il regardoit sa mère, il renonçoit à son départ, et alloit pleurer dans son sein.

Remi vient les visiter ; c'est dans cette occasion qu'il développe son art de séduire. Il reparle continuellement à Bazile du bien qu'il sera en état de faire à Nicole ; le jeune homme flottoit dans l'incertitude ; il avoit le cœur successivement emporté de la marquise à sa mère, et d'une perspective éblouissante, au tableau abject de son humble cabane. La bonne femme le voyant dans ces irrésolutions, va se jeter, en pleurant, aux pieds de madame de Menneval, la conjure de lui laisser son fils. C'est par ces organes simples et vrais que la nature nous frappe de son énergie.

Madame

Madame de Menneval verse des larmes avec la villageoise, est prête à céder à sa prière : — Non, ma bonne, je ne vous causerai pas ce chagrin. Hélas ! j'ai été mère comme vous ! j'ai éprouvé que rien n'auroit été capable d'arracher mon fils de mes bras.

Le croiroit-on ? l'artificieux intendant qui rouloit dans sa tête un projet des plus hardis, vient à bout par ses diverses ruses de faire évanouir les généreux sentimens de madame de Menneval. Bazile enfin est enlevé, en quelque sorte, du sein de Nicole, couvert des pleurs maternels, lui-même versant un torrent de larmes, et promettant à sa mère qu'elle le reverroit bientôt, et qu'il la rendroit heureuse. Ce qui étonnera peut-être davantage, c'est la foiblesse de madame de Menneval si attendrie d'abord sur Nicole, et par une révolution singulière, s'abandonnant ensuite aux coupables insinuations de Remi : mais qu'on observe que quelque vertueuse que fût la marquise, on pouvoit lui reprocher cette mollesse de caractère qui souvent précipite la plupart des personnes de son sexe dans des égaremens dont elles ne sauroient se garantir.

Ils voyageoient à petites journées ; chaque instant ajoutoit un nouveau degré d'intérêt au sentiment de madame de Menneval pour le jeune villageois ; il parloit incessamment de sa mére, du plaisir qu'il goûteroit à la revoir, à lui procurer un sort tranquille, à soulager sa vieillesse. La marquise, à ces récits, laissoit couler de douces larmes. Pour l'intendant, à mesure qu'ils approchoient de Paris, il prenoit un visage plus sombre, un air plus réfléchi ; il avoit les yeux fixés tantôt sur Bazile, tantôt sur madame de Menneval ;

quelquefois il ouvroit la bouche pour parler à la marquise, et tout à-coup il gardoit un profond silence. Ils étoient à une vingtaine de lieues de la capitale. Remi témoigne une agitation prodigieuse. Madame, dit-il à madame de Menneval, avant que d'arriver, oserois-je vous demander une demi-heure de conversation ? La marquise ne sçait pour quel sujet; cependant elle accorde à Remi l'entretien qu'il désire. Ils se trouvent seuls dans une chambre; l'intendant a soin de prendre garde si on ne les écoute pas; ensuite il ferme la porte avec la même précaution, et d'un air mystérieux, vient s'asseoir auprès de madame de Menneval, puis paroissant s'occuper d'un discours préparé : — Je n'imagine point, madame, que vous puissiez douter de mon attachement; je pense avoir suffisamment prouvé que vos intérêts m'étoient aussi chers que les miens propres, et peut-être si la circonstance l'exigeoit, vous ferois-je le sacrifice de ce qui me touche davantage. Vous n'ignorez point que dans le monde on daigne me rendre quelque justice; on convient que je suis en état de donner d'excellents avis, et de porter des lumières sur les affaires les plus embarrassées et les plus délicates. Je vois, madame, avec plaisir que Bazile a excité en vous un intérêt qui sans doute ne fera qu'augmenter; il me paroît nécessaire à votre cœur : il vous rappelle un fils : mais, madame, il vous attachera encore bien davantage, lorsque je vous aurai communiqué un projet... votre sort en dépend.

Remi s'arrête à cet endroit; il examinoit la marquise qui l'écoutoit avec une attention sans cesse plus

marquée ; ensuite il reprend la parole, et toujours d'un ton qui sembloit annoncer un entretien important : — Oui, madame, c'est en quelque sorte de votre existence qu'il s'agit. Vous ne sauriez vous dissimuler que la fortune est réellement la vie, que sans la richesse, on traîne des jours dont la durée n'est qu'un long supplice. J'ai pesé ce qu'on appelle vertu et vice : j'ai vu que l'on pardonnoit tout au bonheur, et que le malheur avoit l'air coupable ; que sans cette fortune, la beauté, les talens, l'esprit, la grandeur d'ame étoient des présens du Ciel fort inutiles, et quelquefois devenoient pour nous une source de mortifications et de chagrins. Vous, madame, par exemple, qui réunissez toutes les grâces, dont le mérite est égal à la naissance... Monsieur, interrompt madame de Menneval, laissons-là mes agrémens, venons à l'objet de cette conversation. — La mort de monsieur votre fils vous a frappée de tous les coups : elle vous cause la douleur la plus vive et vous enlève un bien considérable, change votre état, (passez-moi l'expression, madame,) en une situation qui ne diffère guères de la pauvreté. — Je le sais, monsieur, Eh ! ce n'est point là ce que je pleure : c'est un enfant qui m'étoit cher, et qui ne me sera point rendu ! — Bazile, madame, adoucira cette perte : mais, encore une fois, il peut vous être d'une plus grande utilité. Il ne tiendra qu'à vous de conserver votre rang, votre opulence, de ne pas vous laisser dévorer par d'avides collatéraux parens de monsieur de Menneval, et indignes de lui appartenir ; attendez-vous à leur mauvaise humeur, à leur cupidité, à des procès sans

nombre dont peut être vous mourrez la victime.... C'est le Ciel qui vous envoie ce jeune villageois.... J'en ai assez dit.... —Monsieur.... monsieur.... expliquez-vous... tout ceci est une énigme. — Qu'il vous seroit facile de deviner, madame! J'avois cru parler clairement. (Remi baisse le ton.) Monsieur votre fils n'avoit approché sa famille que dans sa plus tendre enfance; enseveli dès ses premières années dans une terre isolée, il n'étoit guères connu que de moi et du vieux Chamberi, ainsi que de votre femme-de-chambre qui vous est extrêmement attachée.... — Eh bien! monsieur... — Trouveriez-vous bien difficile... de lui substituer... La marquise se lève avec indignation : — N'achevez pas, monsieur; que voulez-vous? que me proposez-vous? et c'est-là votre projet? mon déshonneur, un artifice abominable, un crime... — Je vous le demande en grâce, madame, remettez-vous... vous ne m'avez point entendu; daignez vous rasseoir; oui, ayez la bonté de m'écouter un instant, un seul instant; je vous en conjure. Souvenez-vous que c'est le désintéressement le plus pur qui m'anime et qui vous conseille. D'ailleurs vous êtes bien la maîtresse de céder à mes représentations, ou de vous y refuser; je ne propose mes idées que pour les soumettre aux vôtres. On ne fera que ce que vous désirerez. Dites-moi, je vous prie, madame, qu'appellez-vous crime? le premier des crimes est d'être dans l'infortune. Je n'emprunte point des couleurs romanesques, comme la plupart des hommes qui n'ont dans la bouche que d'éternelles impostures; je vous présente le tableau de la vérité, de l'expérience :

rien de plus effrayant, de plus révoltant, de plus condamnable que le malheur. Je suis forcé de vous le redire : tous ces avantages que la nature vous a prodigués, dénués de la richesse, vous nuiront plutôt qu'ils ne vous serviront; vous êtes sensible : à chaque instant vous essuierez de ces mortifications homicides qu'on a de la répugnance à s'avouer à soi-même. La comparaison de votre état présent avec votre situation passée sera pour votre ame une image d'autant plus désolante qu'on ne se fait point au mépris, et je ne dois point vous le cacher : on vous dira le contraire, et on vous en imposera : le mépris est le partage nécessaire de l'adversité ; voilà le trait assassin qui la poursuit, qui la déchire, et dont rien ne peut la sauver. D'ailleurs, madame, qui souffriroit de la privation d'un bien qu'assurément monsieur de Menneval vous eût laissé, s'il avoit prévu sa fin si prochaine? des parens qu'à peine il connoissoit, qui ont accumulé d'immenses richesses, la plupart indignes de leur extraction, et qui déshonorent par leur conduite la mémoire de votre époux. En profitant donc d'une fortune qui semble s'offrir sous vos mains, qui réellement vous appartient plus qu'à ces espèces de ravisseurs qui abusent des loix, vous êtes bien sûre d'entrer dans les vues de votre mari. Vous tirez de la poussière la vertu, le mérite, et Bazile en est rempli; vous créez, en quelque sorte, un second fils qui vous tiendra lieu de celui que vous pleurez, qui aura pour vous de la reconnoissance, de la tendresse; vous serez la bienfaitrice de la société, en mettant dans son sein un individu qui, grâces à vos leçons et aux miennes,

pourra l'honorer, la servir, lui être utile. C'est bien plus, que d'enrichir une famille : par là vous répandez vos dons sur le corps général de l'humanité ; vous corrigez ces abus tyranniques que la nature désavoue ; vous placez son heureux ouvrage dans son jour... Ce sont là, madame, de ces observations approfondies qui échappent aux esprits médiocres... — Je ne reviens point de ma surprise ! vous, monsieur, que j'ai cru si vertueux, que j'avois choisi pour donner des instructions à mon fils !... Eh ! madame, ce n'est point à la vertu que je manque : c'est à d'absurdes conventions que le sage, selon les circonstances, doit adopter ou rejeter; il s'habille suivant les saisons, et dans le moral, tout ressemble à-peu-près à nos habillemens : notre utilité, madame, notre bien être, voilà notre unique objet, le but de tout ce qui existe. En faisant le bonheur de Bazile, vous assurez le vôtre. Maîtresse d'un bien suffisant pour céder à vos penchans, combien d'infortunés vous devront alors leur soulagement, tandis que tombée dans un état au-dessous de la médiocrité, vous n'auriez à leur offrir qu'une pitié stérile, et quels tourmens pour une ame sensible ! le besoin d'obliger n'est-il pas le premier de ses transports, ainsi que de ses plaisirs ? Etre privé de cette satisfaction est le comble du malheur. J'irai plus loin : c'est outrager, c'est blesser l'humanité que de ne pas retrancher à des gens indignes de posséder des richesses, les moyens d'être arrogants, durs, ingrats, avares.... — Mais, monsieur, le mensonge atroce, le vol que je fais aux héritiers de mon mari, comment le justifier ?... Vous avez beau vous appuyer de raisonne-

mens spécieux et qui ne sauroient être vrais, il m'est impossible de me le déguiser : je me souillerois d'une bassese infâme, punissable.... N'espérez point me surprendre : je serois très-portée à rapprocher Bazile de moi pour la vie, à tromper mon chagrin, en me figurant que j'élève mon fils. J'aurois goûté une satisfaction inexprimable à faire du bien, à secourir ceux que l'adversité poursuit : mais je suis déterminée à me voir moi-même plongée dans cette infortune si accablante, plutôt que d'en sortir par une action dont la pensée seule me fait horreur. — Peut-être, madame, craignez-vous l'indiscrétion ? j'ai tout arrangé, vos domestiques n'ouvriront jamais la bouche; je sais comment m'assurer de leur silence... nous l'achèterons... — Que dites-vous, monsieur ? vous avez eu l'audace... Je vais éclater. Je renvoie à l'instant Bazile à sa mère, et nous ne nous reverrons jamais.

On pense après ce refus si bien articulé de la marquise de se prêter à des suggestions criminelles, que Remi ne tentera plus de nouveaux efforts : il n'est point déconcerté ; il redouble ses assauts ; il sait qu'un sexe qui réunit tous les charmes, est jaloux d'en conserver l'éclat, d'en étendre l'empire, que la femme la plus sage n'est point exempte du désir de plaire : il ne cesse d'exposer aux yeux de madame de Menneval l'opulence comme l'ame et l'entretien de la beauté ; il a déployé tout son génie corrupteur : nous l'avons dit : la foiblesse dégradoit les vertus de madame de Menneval. Enfin le coupable Remi l'emporte. Il a égaré la marquise, l'a fait tomber dans le piège. Il se charge de mettre en œuvre les ressorts qu'il a inventés :

on est sûr de la discrétion du peu de personnes qu'il a fallu associer à l'exécution du complot. Il est donc décidé que Bazile passera pour le fils de madame de Menneval; mais il n'est pas tems encore qu'il paroisse: Remi prendra le soin de l'y préparer; il répond du succès; il écarte les craintes, les irrésolutions, les remords.

Ils sont arrivés à Paris, et l'acteur principal de l'espèce de comédie que Remi a imaginée, est aussitôt conduit dans une maison solitaire, située à l'extrémité d'un des faubourgs de la capitale. Il n'est visible que pour la marquise, son instituteur, et le vieux domestique Chamberi.

Remi va répandre par-tout le retour de madame de Menneval; il n'oublie point d'ajouter que le marquis son fils est revenu avec elle, et que la petite vérole, dont il sort à peine, a obligé sa mère de le tenir éloigné du monde pour quelques mois.

L'honnêteté de la marquise se révoltoit sans cesse, et sans cesse elle étoit subjuguée par l'audacieux intendant qui l'asservissoit; lorsqu'on lui parloit de son enfant, elle ne pouvoit cacher son embarras: l'adroit Remi, qui ne la perdoit pas de vue, accouroit la rassurer: il s'emparoit de la conversation, et remplissoit, avec une hardiesse soutenue, le roman sur le jeune Menneval. Il n'étoit frappé que du motif qui l'engageoit à risquer une pareille démarche; maître secret de la marquise, d'un secret si important, il lui seroit aisé de la contraindre au mariage qu'il méditoit, s'il ne parvenoit point à la séduire et à lui plaire. Voilà sur quelle image Remi tenoit ses regards attachés, et il possédoit

l'art de cacher ce but de toutes ses actions, de tous ses désirs, de tous ses artifices. Il avoit sur-tout cette qualité si nécessaire à quiconque brûle de *faire fortune*, le talent de se rendre utile; c'est par là qu'on se concilie la faveur, qu'on l'enchaîne. Voulez-vous sur-tout maîtriser un sexe doux et charmant, qui vole au devant du joug : flattez ses goûts, consacrez ses caprices, sachez l'amener au point d'avoir réellement besoin de votre appui. La vertu, dira-t-on, repousse ces manœuvres : mais c'est là ce qui ouvre au vice tant de chemins différents, ce qui lui procure une félicité apparente. Il est vrai que cette félicité si fausse n'est pas ce bonheur pur et inaltérable dont jouit l'homme vertueux; ni les richesses, ni les grandeurs ne le séduisent; c'est la paix de l'ame qu'il recherche: Cromwell, souverain du monde entier, et dans l'espace d'un règne de quatre-vingts ans, eût-il goûté un quart-d'heure de la vie de Fénélon ou de Catinat?

Remi étoit assez à plaindre pour préférer le bien et l'éclat, à la probité. Il lui reste présentement à poursuivre un ouvrage commencé selon lui si heureusement. On attaque d'abord notre jeune villageois par tous les endroits foibles de l'humanité : on excite son orgueil; on lui insinue le fol amour de soi-même, la stupide vanité, le goût frivole de la parure. On lui apporte plusieurs habits élégants à choisir; Remi et le valet de chambre l'instruisoient dans toutes ces sérieusés bagatelles qu'on nomme *l'air du monde*. La nature s'étoit montrée si bienfaisante envers Bazile! l'art avoit peu à faire pour le placer au nombre des séducteurs à la mode. Malgré l'espèce d'enchantement

où l'on cherchoit à le retenir plongé, il ne cessoit cependant de regretter sa mère; il lui écrivoit souvent, et lui faisoit tenir l'argent que madame de Menneval lui donnoit.

Le nouvel état de Bazile, quelque préférable qu'il lui parût être au premier, lui causoit de l'inquiétude; il s'attachoit en vain à pénétrer la raison qui répandoit autour de lui la défiance et le mystère; il n'alloit point ouvertement dans Paris; les promenades lui étoient interdites. Remi passoit des journées entières à le faire lire, à converser avec lui. La marquise, l'approchant, laissoit éclater une satisfaction mêlée de tristesse; elle redisoit, à chaque instant, comme emportée par un mouvement involontaire: que n'est-il mon fils! Elle regardoit le jeune homme attentivement: ses yeux se couvroient de larmes; quelquefois elle le repoussoit avec humeur: un trouble inconcevable se faisoit voir dans toutes ses actions; Bazile lui en témoignoit sa peine; après sa mère, madame de Menneval étoit sans contredit ce qu'il aimoit le plus: mais il ne cachoit point que la vue de Nicole manquoit à son bonheur. Il ne s'entretenoit que de la joie qu'il ressentiroit à revoler dans ses bras, à verser sur elle tous les bienfaits qu'il auroit reçus de la marquise.

L'auteur de l'intrigue désespéroit d'amener son élève où il vouloit le conduire. Il prévoyoit que jamais le jeune homme n'adopteroit l'impression qu'on essayoit de lui insinuer, que la mère, en un mot, seroit un obstacle insurmontable à l'exécution de son projet. Que fait-il? Remi s'étoit apperçu que Bazile nourrissoit un fonds de sensibilité dont l'essor n'attendoit

qu'un objet pour se développer ; le jeune homme touchoit à cet âge où la moindre étincelle produit l'incendie de l'amour. L'artificieux intendant lui fait voir, comme par hasard, dans un jardin auprès de Paris, une beauté naissante, ou plutôt une enchanteresse contre laquelle tout autre même qu'un cœur neuf et sans expérience n'auroit pu se défendre. En effet mademoiselle d'Amerville, c'est le nom de la jeune personne, réunissoit tous les charmes, la taille déliée, les cheveux d'une couleur séduisante, un front où la dignité et la candeur s'élevoient à la fois, des yeux qui rassembloient la langueur, la vivacité, la modestie, le feu de l'ame, la séduction de l'attendrissement, une bouche, c'étoit-là que dominoit l'attrait de la volupté : c'étoit de ces lèvres de corail que s'élançoit le trait qui portoit l'atteinte décisive.

Remi lit dans les regards de son disciple : il surprend le ravage qu'a produit un seul moment de la présence de mademoiselle d'Amerville; dès cet instant, il envisage son triomphe comme assuré ; Bazile ne se rassasioit point de cette vue; il veut parler à son conducteur : il ne faisoit que balbutier, quand Remi lui propose d'entrer dans le jardin. Il s'arrache à son ivresse ; nouvelles grâces, nouveaux enchantemens qui le frappent dans mademoiselle d'Amerville. Le son de sa voix est si flatteur ! sa politesse a tellement la douceur et le charme du sentiment ! un torrent de délices s'est répandu dans l'ame du jeune homme; il est transporté d'amour : l'habile intrigant l'enlève à propos à cette situation violente. Bazile ne voit plus l'auteur de ce bouleversement subit de tous ses sens :

mais il emporte le trait mortel qui l'a blessé; le peu de mots échappés à cette charmante personne sont gravés dans sa mémoire, ou plutôt dans son cœur; ils y ont laissé une impression que l'intendant aura soin encore d'approfondir.

Remi laisse son pupille à cette mélancolie qui est bien le caractère et l'expression de la passion véritable; il se hâte de courir chez madame de Menneval: — Madame nous avons vaincu: Bazile enfin est à nous, et ne sauroit nous échapper! Vos bienfaits, mes soins, sa vanité contente, rien n'étoit capable de nous l'asservir: l'idée de revoir sa misérable retraite, de retourner auprès de sa mère, nous l'arrachoit; il ne rompra plus nos liens: j'ai su que mademoiselle d'Amerville étoit à sa campagne: j'ai entraîné Bazile vers ce séjour: un hasard heureux a permis qu'elle fût seule dans son jardin; notre jeune homme ne l'a pas plutôt entrevue qu'il en est devenu idolâtre. J'ai feint d'avoir fermé les yeux sur l'agitation qu'il éprouvoit; j'ai profité d'un moment où la jeune personne étoit seule encore; nous sommes entrés dans le jardin: elle a dit à Bazile quelques mots qui ont achevé sa défaite. Je l'ai ramené chez lui enivré, éperdu, accablé des nouveaux sentimens qui le tourmentoient. C'en est fait! nous en disposerons à notre gré: c'est un argile qui aujourd'hui prendra dans mes mains toutes les formes qu'il vous plaira de lui donner. Daignez seulement, madame, ne vous point opposer au plan que j'ai imaginé; je vous le répète: je me charge de la réussite: votre fortune est raffermie, madame, et vous avez retrouvé votre fils.

La foible madame de Menneval dont l'indolence n'osoit résister à l'ascendant de Remi, s'abandonne entièrement à sa coupable intelligence, et laisse, en gémissant, se tramer un complot qui blesse à la fois la vérité et l'honneur.

Que pensoit Bazile livré à lui-même ? jamais il n'a senti de pareils transports ; c'est un feu subtil qui court dans ses veines, que chaque instant augmente. Il étoit plein de tendresse pour sa mère ; il croyoit qu'on ne pouvoit aimer davantage : mais quelle différence de ces sentimens avec ceux dont l'a enflammé mademoiselle d'Amerville ! Osera-t-il bien la revoir, lui parler ? lui convient-il d'aimer une demoiselle de cette condition ? Encore si elle étoit son égale, il pourroit aspirer à l'épouser. Quelque fortune que lui procure madame la marquise, jamais il ne parviendra à s'élever jusqu'à cette divine personne ; elle est si remplie de charmes ! et il est si peu fait pour lui offrir son cœur ! il sent bien, il sent vivement tout ce qu'elle inspire : mais il n'aura jamais assez de *science* pour lui exprimer à quel point il l'aime. Je me prosternerai à ses genoux, disoit-il en lui-même, comme devant une divinité, et je lui redirai tant de fois et avec tant d'ardeur combien elle est belle, combien je l'adore ! a-t-on besoin d'esprit pour dire que l'on aime, quand c'est aussi sincèrement, aussi vivement que je l'éprouve ? O ! adorable personne ! comme ce qu'elle m'a dit retentit encore dans mon cœur ! comme mon ame étoit sur sa bouche !.... je n'ai jamais rien vu de pareil dans notre village ; il faut avouer que ces dames de Paris ont un air.... je ne la verrois plus ! ah ! j'en

mourrois ! j'en mourrois ! Il faut que je parle à monsieur Remi, que je lui fasse part de tout ce que je souffre. C'est un mal que de vivre ainsi, et cependant je serois bien fâché qu'on me guérît. Le besoin de pleurer me suffoque, et quand ces larmes m'échappent, je ne sais, elles ont pour moi une douceur que je préférerois à tous les plaisirs imaginables ; elles me semblent couler du fond de mon cœur même ; que je chéris ma douleur ! je voudrois toujours être seul et m'occuper, me remplir de cette divine personne !... Ah ! ma mère, ma mère, pourquoi vous ai-je quittée ?... je reste à Paris, m'y voilà retenu, enchaîné ! non, je n'aurai jamais la force de retourner à notre village.

L'intendant suivoit, en quelque sorte, de l'œil les progrès de sa ruse : il vient auprès de Bazile, et se garde bien de l'interroger sur cette mélancolie subite dont il ne pénétroit que trop la cause : — Allons, mon cher Bazile, prenez un air ouvert ; livrez-vous à la gaieté... aux espérances les plus séduisantes. Mon ami.... je vous l'ai dit ; une fortune étonnante se prépare pour vous. — Monsieur... cette demoiselle... — Eh bien ! cette demoiselle... — Elle est bien aimable, Monsieur ! — Assurément c'est une des plus belles personnes de Paris, fille de qualité et qui aura de très-gros biens... avouez, monsieur le marquis... — Monsieur le marquis, monsieur ! Eh ! depuis quand, s'il vous plaît me donne-t-on ce nom ? voudriez-vous vous moquer de moi ? — Ce n'est point une plaisanterie, mon cher Bazile ; il ne tient qu'à vous d'avoir le nom de marquis, de l'être effectivement et pour toujours :

mais... tu es si niais, si amoureux de ton village, de ta vieille Nicole... — Ma mère, monsieur ? je la chéris plus que jamais, et je ne puis m'accoutumer à cette séparation ! je suis sûr qu'elle est bien triste en ce moment.... est-ce que nous ne la reverrons plus ? — De qui me parlez-vous? — De cette demoiselle que vous appellez mademoiselle d'Amerville... Monsieur Remi, si nous allions de ces côtés... nous la verrions encore. — J'y consens aux conditions que vous vous déferez de votre simplicité grossière, qui n'est, mon enfant, qu'une rusticité des plus désagréables... Un homme de la campagne, j'en suis certain, ne seroit point du goût de cette demoiselle. Vous avez beau vous en défendre : je ne vous appellerai plus que monsieur le marquis.... vous saurez un jour la raison... promettez-moi seulement de suivre avec une docilité aveugle mes volontés... — Je reverrois cette demoiselle, monsieur Remi ? — Si vous m'obéissez. — Oh ! tout ce que vous voudrez ; tout ce que vous voudrez.

Deux puissans ennemis attaquoient le pauvre Bazile, la vanité et l'amour.

Remi qui avoit ourdi sa trame avec tant d'habileté, s'informe exactement des démarches de mademoiselle d'Amerville : il apprend qu'elle est invitée à une nôce de village. Il en instruit son élève, en lui disant : souvenez-vous que ce n'est plus à Bazile que je m'adresserai, que c'est à monsieur le marquis de Menneval... (Le jeune homme étonné veut l'interrompre.) Ne m'avez-vous pas donné votre parole que vous seriez docile? Croyez que j'agirai pour vos intérêts : je vous

mène à cette même campagne où est située la maison de cette demoiselle; elle doit assister à une nôce; je vous mettrai de la partie; elle y sera avec son oncle et deux de ses parentes, et si vous voulez les aborder, voir en un mot la jeune personne et causer avec elle, il faut absolument que vous passiez pour monsieur le marquis de Menneval. — Mais, monsieur... — On ignore ici la mort de ce jeune seigneur; sans cette précaution, à quel titre croiroit-on que la marquise vous connoît et vous protège? et... mademoiselle d'Amerville vous est chère, n'est-il pas vrai? Je la verrai donc, monsieur Remi... allons: je me soumets entièrement à vous.

Bazile s'est donc laissé vaincre par le séducteur; il se voit avec joie revêtu de l'habit le plus élégant; il s'admire lui-même dans des glaces fastueuses qui, sous un coup-d'œil, lui présentent tous les agrémens de sa figure. Madame de Menneval entre; Remi prend la parole: madame la marquise, vous voyez monsieur votre fils. C'est lui-même trait pour trait, dit la marquise. L'intendant continue, en se tournant vers Bazile: allez donc baiser la main de madame votre mère! Avouez, madame, qu'il est charmant dans cet habit; nous avons aujourd'hui des desseins de noces; nous devons y trouver une des premières beautés de Paris, mademoiselle d'Amerville. — Je connois beaucoup sa famille, et il ne tient qu'à mon fils de la voir souvent chez moi. Elle vient chez vous, madame, s'écrie Bazile!

Madame de Menneval entre à ce sujet dans des détails qui flattent le jeune homme. Prenez congé de madame

madame votre mère, interrompt Remi; madame la marquise a bien mérité ce nom de votre part : où trouveroit-on une bienfaitrice plus généreuse? Bazile n'entendoit plus, ne voyoit plus que mademoiselle d'Amerville : il brûloit d'être auprès d'elle. Ils sont partis, et dans le chemin, Remi lui rappelle encore ses leçons.

La bonne Nicole étoit loin d'imaginer que Bazile étoit un marquis. Elle en recevoit des lettres qu'elle se faisoit lire; les présens et l'argent qu'il lui envoyoit, excitoient sa sensibilité : ils lui étoient très-utiles : mais elle ne cessoit de redire : toutes les fortunes du monde me causeroient moins de satisfaction que le plaisir d'embrasser mon cher fils; j'ai beau vouloir me vaincre : je ne puis vivre sans le voir : qu'alloit-il faire à la ville? n'avons-nous pas chacun deux bras? sont ce les beaux habits, la bonne chère qui rendent heureux? oh! que je ne mange que de notre pain bis! que je n'aie aucune de ces *bravoures* si superbes, et que je puisse voir et embrasser Bazile tout à mon aise! Je serai bien plus contente : est-ce qu'il y a quelque chose de plus cher que son enfant?

Bazile paroît à cette nôce : il fixe tous les regards; grâces à la nature et aux soins de l'instituteur, il ne pouvoit guère s'annoncer dans la société de jeune homme plus aimable. Mademoiselle d'Amerville ne fut pas la dernière à ressentir tout le charme d'un extérieur si séduisant; Remi présente son disciple comme monsieur le marquis de Menneval; l'oncle de la jeune personne le comble d'honnêtetés, et la nièce partage en secret les sentimens qu'elle a fait naître.

Cette seconde entrevue acheva d'enflammer Bazile; il est plein de sa passion. Il n'appartient qu'aux ames neuves et qui ne sont point corrompues, de se pénétrer de l'ivresse de l'amour; tous ses feux consumoient le jeune homme. C'est alors que son maître croit être parvenu au moment de hasarder une explication : — Eh bien! mon cher Bazile, vous voilà donc amoureux! — Moi, amoureux, monsieur!... me conviendroit-il d'aimer?... j'ai bien éprouvé qu'il étoit cruel d'être né au village! oui, si j'étois du rang de mademoiselle d'Amerville, je ne vous cache pas, monsieur, que j'aurois osé avoir des sentimens.... ils feront le malheur de ma vie, et aussitôt des larmes coulent en abondance des yeux de Bazile. — Je ne me suis point trompé, mon ami : vous aimez éperdument; mais... il ne dépend que de vous d'être payé de retour. — Vous dites, monsieur?.... — Je dis que vous êtes à même de concevoir un espoir flatteur... que sait-on? vous pourriez un jour devenir le mari... — J'épouserois cette demoiselle! — Ecoutez-moi bien. Il est tems que vous envisagiez dans toute son étendue le bonheur auquel il vous est permis de prétendre. Vous vous rappellez ce que vous a dit madame de Menneval : elle saisira toutes les occasions de fixer mademoiselle d'Amerville dans sa société, de vous réunir; je ne doute point que vous ne plaisiez... — Je parviendrois à être aimé, monsieur!... Ah! si jamais!.... il n'est point de bonheur.... — Un moment. Vous vous attendez bien que ce n'est pas comme Bazile que vous intéresserez une fille de qualité : c'est en vous annonçant favorisé de la noblesse, de la fortune,

à titre d'homme de condition, d'homme riche... j'ai prévenu tout cela : vous étiez à la noce le marquis de Menneval : Bazile, il faut l'être toujours, et vous en êtes le maître. Redoublez votre attention. Madame la marquise, la première fois qu'elle vous vit, fut frappée d'une ressemblance prodigieuse que le hasard avoit mise entre son fils unique et vous. Ce jeune homme, à peu près de votre âge, a été enlevé au monde par une maladie mortelle ; confiné depuis son enfance dans une terre extrêmement éloignée de la capitale, il n'étoit point connu de sa famille : il est donc aisé de vous faire remplir sa place ; par là vous acquérez un rang, des richesses ; vous obtenez ce que vous aimez, mademoiselle d'Amerville.... Vous ne devez point craindre que le secret de votre naissance soit divulgué : j'ai pris des précautions : on se taira. — Mais, monsieur, ne saurai-je pas moi, que je me rends coupable d'un mensonge insigne ? la probité... — Mon ami, rapportez-vous-en à mes lumières : il est des circonstances où l'on doit sacrifier un peu à la nécessité... une probité si stricte... il y a des exceptions, mon cher Bazile ; votre fortune... votre amour dépend de cette supposition... qui, dans le fond, n'est qu'une action très-simple. Vous ne faites tort, et encore le tort est-il des plus légers, qu'à des parens de monsieur de Menneval, qui sont à un degré si éloigné ! ils nagent dans l'abondance, et vous, Bazile, vous n'avez rien, n'est-il pas vrai ? or, la prudence veut que notre intérêt passe avant celui d'autrui. Saisissez l'occasion, elle est aussi rare que précieuse ; songez à votre bien-être. Quoique vous n'ayez que de foibles

notions, je vous parle là une langue qui n'est étrangère pour aucun homme. En un mot, je vous le redirai toujours, mademoiselle d'Amerville... — Mademoiselle d'Amerville.... — Ce n'est qu'à ce prix que vous la verrez, que vous lui plairez, que vous l'épouserez. — Je l'épouserois ! est-il possible ?.... Mais il faudra donc me résoudre à mentir, à me donner pour ce que je ne suis pas, à recueillir un bien qui ne m'appartient nullement ! — On exige encore une condition... Oh ! celle-là est très-peu de chose : c'est de regarder votre bienfaitrice comme une mère : — Assurément, monsieur.... — Comme votre mère propre, de lui en donner le nom, de paroître oublier votre mère de village. — Monsieur... — Est-ce que Nicole ne vous fait pas rougir ? — Renoncer à celle dont j'ai reçu la vie, qui m'a élevé, qui me chérit tant ! en rougir ! ah ! monsieur, vous me déchirez le cœur ! eh !... pourrois-je faire ce que vous exigez, quand je le voudrois ?... la nature, monsieur... — C'est bien penser et s'exprimer en *homme du peuple !* mon ami, la nature.... la nature est de se procurer un état, des plaisirs, de la considération, une existence, et vous autres, est-ce que vous existez.... vous pleurez ! vous n'aimez pas... — J'aime éperdument mademoiselle d'Amerville ; je sens que tout mon bonheur est attaché au plaisir de la voir, qu'un seul de ses regards me transporteroit, que l'idée de la posséder... ce seroit tout pour moi ! mais, monsieur, que ma mère, cette mère si tendre, si bienfaisante... ne soit plus ma mère... — Imbécille ! que fait un mot, car dans tout ceci ce n'est que d'un

mot qu'il s'agit, du nom de fils ? on ne vous empêchera point d'assurer un sort à la pauvre Nicole. — Eh ! monsieur, quel bien la dédommageroit du nom qu'on lui ôteroit ? je la connois : elle embrasseroit la misère la plus affreuse. Il me semble la voir, l'entendre me dire : Bazile, est-ce que tu n'es point mon enfant ? n'est-ce pas mon sein qui t'a nourri ?... monsieur, je ne tiens point à cette image ! non, mon cœur... — Autre extravagance ! une nature ! un cœur ! Ce que c'est que d'avoir si peu d'esprit, d'avoir reçu une si mauvaise éducation ! — Eh ! monsieur Remi, y auroit-il une éducation qui défendît d'aimer celle à qui nous devons la naissance, tant de bienfaits ? Oh ! je ne veux point de cette éducation-là, je n'en veux point. Gardez votre esprit, et laissez-moi le plaisir d'aimer la personne qui a mérité le plus ma tendresse... il n'y a que mademoiselle d'Amerville au monde qui puisse la balancer dans mon cœur. — Vous ne ferez donc pas... — Jamais, monsieur, je ne me résoudrai à ce que vous me proposez. — Eh bien ! on va vous renvoyer auprès de votre Nicole, et mademoiselle... — ô Dieu ! monsieur ! que ne m'arrachez-vous la vie ? ah ! pourquoi m'avez-vous tiré de mon malheureux hameau ? j'y vivois content, tranquille... j'ignorois.... je n'aimois que ma mère... lorsque madame la marquise... ses bontés sont cruelles... je me jette à vos pieds, monsieur.... qu'on ne me force point à un sacrifice.... qui n'est pas en mon pouvoir.

Le jeune homme étoit dans les sanglots aux genoux de Remi, qu'il tenoit embrassés. — Remettez-vous,

mon cher Bazile... on peut employer des tempéramens... Vous m'êtes cher : vous n'en doutez point; c'est moi qui ai engagé, qui ai pressé madame de Menneval de vous enlever à votre obscurité, et de vous placer dans un rang dont vous connoîtrez bientôt tous les avantages. Consentez seulement à porter durant quelques mois le nom du marquis de Menneval, et à donner celui de votre mère à madame la marquise... je vous demande très-peu de tems; dans la suite nous nous occuperons d'autres moyens d'établir votre fortune; à l'aide de cette petite supercherie, vous avez votre entrée dans la maison de madame, dans celles de toutes ses sociétés; vous jouissez du plaisir de voir mademoiselle d'Amerville, tous les jours, chez madame de Menneval nous saisirons les occasions de former une liaison... encore une fois, nous parviendrons à vous la faire épouser. Je me flatte que grâces à mes leçons, et en acquérant des connoissances, vous vous déferez de cette sensibilité niaise qui ne convient qu'au village : songez que vous n'êtes plus un être obscur, un de ces vils paysans qui ne diffèrent guères de leurs animaux. Vous êtes monsieur le marquis de Menneval, et l'amant de mademoiselle d'Amerville. Adieu, je viens vous prendre dans le moment, et vous conduire chez madame la marquise, où doit se trouver un cercle brillant, pour vous recevoir. Remplissez-vous du personnage élevé que vous avez à représenter.

Bazile étoit accablé; il va s'asseoir, et reste enseveli dans une rêverie profonde. Mille sentimens opposés bouleversoient son ame. Il n'avoit pas besoin de s'interroger pour être convaincu qu'il alloit commettre

une action criminelle. Son cœur, que l'intendant n'avoit pu vaincre, se soulevoit, s'irritoit, condamnoit l'imposture grossière dont il étoit prêt à se souiller, lui reprochoit qu'il mentoit à la nature, qu'il l'outrageoit, quand il ne se chargeroit que pour un seul jour d'un rôle si odieux. Il voyoit Nicole, lorsqu'il appelleroit la marquise sa mère, lui montrer son sein inondé de larmes; il l'entendoit s'écrier : ah ! malheureux, peux-tu nier que tu ne sois mon fils? A ces images déchirantes, succédoient un tableau enchanteur, les attraits de mademoiselle d'Amerville dans tout leur éclat, et il pouvoit espérer qu'il la posséderoit; Remi même lui avoit donné sa parole : sa tromperie ne devoit durer que peu d'instans. L'insensé jeune homme ne prévoyoit pas que, ce rôle ainsi limité, sa criminelle complaisance lui devenoit inutile, que ce n'étoit qu'en se soumettant à garder le masque, qu'il parviendroit à jouir de la fortune et de la grandeur, à devenir enfin l'époux de la femme qu'il adoroit. Bazile aimoit : c'étoit Remi dont la vue sûre saisissoit ce qui devoit arriver : Bazile, en voyant souvent l'objet dont il étoit épris, seroit toujours plus amoureux, et la passion montée au comble où l'intrigant l'attendoit, il disposoit à son gré du villageois, l'animoit de toutes les impressions qu'il lui plairoit d'exciter, en faisoit, en un mot, un instrument docile dont il se serviroit à son gré. L'existence de Remi étoit, en quelque sorte, établie sur le mariage de Bazile.

L'auteur du complot paroît : — Allons, monsieur le marquis, suivez-moi, ou plutôt c'est à moi de vous suivre; oublions le fils de Nicole : vous voilà monsieur

de Menneval; rendons-nous chez madame votre mère. Mademoiselle d'Amerville doit y venir. (Bazile étoit tremblant, agité, pâle, succombant de foiblesse). Fort bien! ce désordre convient à merveille à quelqu'un qui sort de maladie; songez que votre sort dépend de cette première entrevue. Tous les regards vous attendent, et s'attacheront sur vous; le cercle est nombreux; n'oubliez pas que vous avez été long-tems privé du plaisir de voir madame votre mère; prenez sur-tout un ton assuré, et quand la hardiesse vous manquera, regardez-moi bien, je viendrai à votre secours.

Bazile est arrivé; la marquise le présente à sa société qui ne cesse de le combler d'éloges, de se récrier sur ses agrémens: — Il ne reste à monsieur nul vestige de la petite vérole: selon les apparences, elle n'a fait que l'embellir. C'est un des cavaliers les plus aimables qu'on ait encore vus. Bon Dieu! madame, qu'on est heureuse, lorsqu'on a le bonheur d'avoir un fils semblable! que de grâces, de perfections! monsieur le marquis, vous êtes un enchanteur bien dangereux! (Il lui échapoit quelques mots). Que d'esprit, madame! voilà de quoi adoucir la perte cruelle de monsieur de Menneval. Monsieur le marquis peut sans crainte aller à la cour. Ne rougissez point, monsieur, ne rougissez point, on ne sauroit trop féliciter madame... Il ressemble prodigieusement à monsieur le marquis son père! Il est bien singulier! (observe un sot flatteur) convenons qu'il n'y a que les gens de cour pour avoir cet air de noblesse, ces grâces qui captivent au premier coup d'œil; que messieurs les philosophes viennent encore nous dire avec arrogance,

que la nature ne connoît point les distinctions. Seroit-ce un bourgeois, un homme de campagne qui auroit cette physionomie, ces alentours qui décèlent l'homme de qualité? Je ne voudrois, pour combattre tous ces pitoyables faiseurs d'esprit, que leur présenter monsieur le marquis. Ce que c'est que la naissance!

On annonce mademoiselle d'Amerville; c'est alors que Bazile se trouble, et son embarras le rend encore plus aimable. On se met au jeu. Les deux jeunes amans conversent ensemble; tous deux éprouvent cette agitation délicieuse qui s'élève dans les premiers momens d'une véritable passion. Mademoiselle d'Amerville se sent animée d'un intérêt touchant en faveur de Bazile, et Bazile à son tour est rempli de toute l'ivresse que l'enchantement de l'amour produit; les deux cœurs sont blessés profondément.

Bazile est donc reconnu dans le monde pour être le jeune marquis de Menneval. Il est venu occuper un appartement somptueux dans l'hôtel de la marquise; des domestiques l'entourent; des maîtres de toute espèce lui insinuent leurs idées parasites; des amusemens de tout genre semblent voler au-devant de ses goûts; cependant au milieu de ce tumulte d'occupations et de plaisirs, malgré l'amour le plus violent et les espérances flatteuses dont cet amour l'éblouit, il éprouve un murmure secret, qui lui rappelle son village, la vérité, la nature, la vertu, sa mère. La pauvre Nicole lui envoie cette lettre écrite en son nom.

« Mon cher enfant, je n'y saurois plus tenir. J'ai » beau me dire qu'il faut que tu demeures à Paris

» pour faire ta fortune : je sens que tout me manque :
» je ne te vois point; je ne t'embrasse point. Je vais
» aux champs : je crois te voir travailler à nos vignes :
» je ne t'y trouve point; je m'assieds aux pieds de cet
» ormeau qui te plaisoit tant, et là, je me mets à pleu-
» rer, à pleurer, que j'en suis *quasi folle;* suis-je de
» retour à la maison, j'imagine que je ne me couche-
» rai point avant que tu sois revenu; je me dis tou-
» jours : attendons Bazile; et Bazile ne vient pas. Tiens,
» mon bon ami, je suis prête à te renvoyer tout l'ar-
» gent que tu m'as donné; je n'ai jamais été si malheu-
» reuse! restons dans notre pauvreté, et que je revoie
» mon cher Bazile! Monsieur le vicaire qui veut bien
» t'écrire pour moi cette lettre, ne cesse de me dire
» que je suis une imbécille, que c'est pour ton bien
» que nous sommes séparés. Eh bien! sois donc heu-
» reux, si tu peux l'être... tu ne me verras jamais,
» jamais : car je me sens périr de chagrin : cela est
» plus fort que moi; ton père t'avoit tant recommandé
» de ne pas aller à ce Paris! demeures-y donc, mon
» ami, puisqu'il le faut pour ton bonheur; moi, j'ai
» perdu le mien. Oui, ce sera la dernière lettre que
» tu recevras de ta pauvre mère! c'est la pure vérité :
» ton absence me fait mourir. Adieu, conserve bien
» ta santé; je prie Dieu tous les jours d'avoir soin de
» mon cher enfant. Adieu encore, je t'embrasse de
» tout mon cœur.

» Ta bonne mère NICOLE ».

Je veux absolument la voir, s'écrie Bazile! Je ne puis supporter plus long-tems l'indigne personnage

qu'on me fait jouer. Oui, ma mère, je vous appelle ici auprès de moi, ou je retourne à notre village, je vole dans vos bras. Ah ! monsieur Remi, monsieur Remi ! vous avez bien de l'esprit ! mais vous ne sauriez étouffer cette voix qui crie au fond de mon cœur, qui redemande ma pauvre mère; c'est en vain que vous prétendez me rassurer : non, il ne m'est pas possible de vaincre la nature ! je suis résolu à n'écouter qu'un sentiment... il est né avec moi.

Aussitôt le jeune-homme court chez la marquise; elle étoit seule; il se jette à ses pieds : madame, dit-il en pleurant, je suis pénétré de vos bienfaits. Ma reconnoissance ne sauroit assez éclater; oui, vous êtes ma chère protectrice; mais, madame... vous n'êtes point ma mère; je ne puis vous donner plus long-tems ce nom, dont je dépouille ma mère véritable; chaque fois que je m'annonce pour votre fils, je sens en moi s'élever un mouvement.... je profère un affreux mensonge. Monsieur Remi m'avoit promis qu'au bout de quelque tems je reprendrois le nom de Bazile; hélas ! ma dame, je ne suis qu'un malheureux paysan; je le sais, je le sais, poursuit-il en redoublant ses larmes, mais jusqu'à ce moment j'avois conservé mon honneur, et j'y manque, je ne puis me le dissimuler, en me chargeant d'un personnage qui m'appartient si peu !

Madame de Menneval veut calmer le jeune homme; elle étoit elle-même si troublée, si peu assurée dans le complot, qu'elle auroit cédé aux sollicitations de Bazile. Remi entre; il saisit le sujet qui peut avoir amené son pupille. Il le voit les yeux encore mouillés

de larmes; il feint de ne s'en être pas apperçu. Madame, dit-il, en se tournant vers madame de Menneval, je viens de voir les parens de mademoiselle d'Amerville; (le jeune-homme témoigne son avidité d'entendre Remi) nous avons eu un long entretien; j'ai tout lieu de penser qu'ils seront enchantés de s'allier à vous, et qu'il vous sera aisé de conclure un mariage que monsieur le marquis, ajoute-t-il, en regardant Bazile, doit désirer avec ardeur. J'ai même surpris dans toute la contenance de la jeune personne, un trouble... je pencherois à croire qu'elle n'aime pas moins vivement qu'elle n'est aimée.

Mademoiselle d'Amerville m'aimeroit, s'écrie Bazile! il ouvre son ame à la séduction; il se livre à l'excés de sa joie: il peut devenir l'époux de ce qu'il adore; l'image touchante d'une mère s'éloigne, s'affoiblit; il consent à rester, à se dire le fils de madame de Menneval; il consent à tout; il ne voit que la beauté de mademoiselle d'Amerville, que son hymen; cependant il demande qu'on lui permette de faire venir sa mère à Paris. Remi qui ourdissoit admirablement bien les fils de sa trame, prend des meures infaillibles, afin que l'arrivée de la paysanne ne change rien à ses projets; loin même qu'elle lui nuise, il conçoit l'idée d'en tirer parti; sa sage prévoyance embrassoit tout, arrangeoit tout, et Bazile enivré d'amour, et flatté de l'espoir d'embrasser Nicole, promettoit de se prêter aux ménagemens qu'on exigeroit.

De tous les ressorts que mettoit en jeu l'artificieux intendant, il regardoit avec raison comme un des plus puissants et des plus prompts cet amour dont son

élève étoit enflammé ; son adresse fait naître une entrevue des deux amans : ils se trouvèrent seuls chez madame de Menneval. Jamais mademoiselle d'Amerville ne s'étoit montrée plus belle aux yeux du jeune-homme. Remi saisit avec joie les progrès de la séduction : il ne doute plus de son triomphe ; il touchoit au moment où l'amour si l'on peut le dire, alloit être aux prises avec la nature.

Nicole arrivée à Paris, étoit descendue dans une maison qu'avoit indiquée l'intendant, et d'où son secret ne pouvoit s'échapper. Où est Bazile ? (c'est le premier mot que prononce la bonne-femme) où est mon enfant ? (on lui parloit, elle n'entendoit pas) que je l'embrasse ! eh ! je ne le vois point ! je ne vois point Bazile ! (Remi lui fait apporter des habits.) Qu'ai-je besoin de tout cela... c'est mon fils que je demande ; où est-il ? Madame, lui dit l'intendant... — Madame, madame ! ce n'est pas là mon nom, je m'appelle la mère Nicole, à vous servir monsieur. Çà, de quoi s'agit-il ? ne saurois-je voir Bazile ? — Dans le moment. Mais la décence exige que vous preniez des vêtemens conformes à son état.... Ma bonne et chère Nicole, puisque vous ne voulez point qu'on vous nomme madame, asseyez-vous... j'ai bien des choses à vous dire... asseyez-vous... — Oh ! le respect, monsieur... — Ne me refusez point ; nous avons à converser ensemble. Votre fils, ma bonne, vous est bien cher, n'est-il pas vrai ? — Hélas, monsieur ! je n'ai que lui d'enfant, et je n'aime que lui. On me donneroit tout au monde : on me feroit la dame de notre paroisse, que j'aimerois mieux être

encore pire que je ne suis, mendier mon pain, et pouvoir à mon aise voir et embrasser Bazile.... il doit être bien grandi! — Ces sentimens me charment! il vous est aussi tendrement attaché... vous l'aimeriez au point de donner votre vie pour lui?—En doutez vous, monsieur? et tout à l'heure. J'en aurois mille, que je les perdrois toutes avec plaisir, s'il ne falloit que cela pour le rendre heureux. — Honnête Nicole, rassurez-vous; ce n'est pas votre vie qu'on demande; au contraire on veut que vous viviez, que vous ayez de la fortune... de la fortune! entendez-vous bien ce mot? — Monsieur, je ne vois point mon fils! — Je vous l'ai dit: vous l'allez voir; mais écoutez-moi, écoutez-moi. Oui, vous aurez tout ce que vous désirerez, on n'exige de vous qu'un petit acte de complaisance.

Bazile paroît vêtu superbement, et va se jeter dans les bras de Nicole. — Tu ne me dis rien?... Comme il est *brave!* quand il seroit le seigneur de chez nous! il n'est pas possible que ce soit là mon fils! j'en suis toute en extase. Nicole entend Remi nommer Bazile, monsieur le marquis. — Monsieur le marquis! mon fils, monsieur le marquis! tu es donc devenu un grand seigneur! ce que c'est que ce Paris! Bazile ne cessoit d'embrasser la bonne femme, et il pleuroit. — Parle-moi donc: est-ce que tu n'aurois rien à me dire? — Le plaisir, ma mère, de vous voir, m'ôte l'usage de la voix. Remi, s'adressant à Bazile: — Je vous laisse. (Il prend son élève à part:) songez que vous êtes sur le point d'épouser un objet enchanteur; et... vous savez à quel prix. Tâchez d'amener la bonne femme à ce que nous désirons. Adieu, je vais chez mademoi-

selle d'Amerville; vous êtes bien sûr que la conversation roulera sur vous.

Bazile a les yeux attachés sur l'intendant; à peine l'a-t il perdu de vue, il retombe dans le sein de Nicole : — Je puis donc, ma mère, vous embrasser, vous dire combien je vous aime ! Quelle satisfaction je goûte à vous revoir ! comme mon cœur se dilate ! — Mais, mon ami... ce n'est plus Bazile que je vois ! Apprends-moi donc quelle fortune tu as faite. — Madame la marquise me comble de bienfaits; elle me traite... quand je serois son propre fils... elle m'en donne le nom. — Bazile, quoiqu'elle soit une *grosse dame*, elle ne sauroit t'aimer plus que je t'aime; il ne faut pas, mon ami, être de qualité pour avoir un cœur.... eh bien? est-ce que tu ne reviens pas au pays? mais j'extravague; un *beau monsieur* comme te voilà, n'est plus fait pour le village! Ton père l'avoit bien prévu... je ne sais... je crains que ce voyage de Paris, ne m'ait ôté ton amitié... tu as un air embarrassé? ma vue te causeroit quelque peine? — Et c'est moi, ma mère, qui vous ai pressée de venir.... j'aurois un secret important à vous communiquer... ô Ciel, qu'il m'en coûte!... ma mère... je suis toujours votre fils; n'appréhendez point que je change. Oui, une fortune considérable m'attend, et je brûle d'en jouir, pour vous prouver que je suis le même à votre égard. — Laisse-moi ma pauvreté, mon cher Bazile; tous ces airs d'opulence me seroient à charge; tiens, aime-moi toujours bien; sois toujours mon fils, je ne veux pas d'autre fortune; c'est celle-là qui me touche; encore une fois, garde tes richesses, tes

grandeurs; on dit que toutes ces belles choses empêchent d'aimer. Je ne veux que racheter deux arpens de vignes que ton père avoit engagés; si tu me les fais rendre, je serai plus contente qu'une reine. Mais ajoute-t-elle, en répandant quelques larmes, je ne te verrai donc plus ! tu resterois ici ! — Ma mère, vous y demeurerez avec moi; c'est à ce sujet que j'ai à vous entretenir. J'aime une demoiselle du premier rang, la beauté même, et je suis prêt à l'épouser. — Tu épouserois une demoiselle de la ville ! — Oh ! celle-là est aussi vertueuse que belle... ma mère, on m'impose des conditions pour ce mariage : on veut... que je me nomme monsieur le marquis de Menneval... — Comment ! tu ne serois plus Bazile.... le fils de ton père? — Je serai toujours votre fils; je vous l'ai dit.... il ne s'agit que du nom.... — Explique-toi, mon cher enfant ! je ne t'entends point; *dame !* je n'ai pas tant d'esprit que toi; tu en apprendrois présentement à tout notre village... Tu me regardes, et tu pleures ! parle donc... — Hélas ! faut-il que j'aime ? jamais, non, jamais je n'aurai la force de lui annoncer... il est inutile; je ne saurois... — Tu me quittes, mon ami ? — Des affaires m'obligent... monsieur Remi vous instruira..... ma mère, je vous reverrai, je vous reverrai incessament.

Nicole demeure interdite; le trouble de son fils l'a accablée; elle ne sait à quelle cause l'attribuer. Pour Bazile, il court rejoindre son guide : — Il est au dessus de mon courage de faire ce qu'on exige, et je ne pense point que je puisse assurer mon bonheur à cette condition... vains efforts ! ah ! monsieur Remi, on

ne

ne sauroit dompter la nature, je le sens trop ! — Et toujours la nature, monsieur le marquis ? — Ne voilà-t-il point que vous m'appellez marquis ? le suis-je ? je ne peux me dissimuler que je ne suis qu'un paysan, le fils de Nicole, et je l'aime... comme ma mère; elle l'est, monsieur, elle l'est, ajoute le jeune homme en sanglottant : madame la marquise n'est que ma bienfaitrice.

L'intendant feint d'être irrité : — Eh bien ! Bazile, puisque vous voulez être Bazile, rampez, traînez le sort d'un homme obscur, perdu dans la bassesse, suivez votre merveilleuse pente. Vous avez raison : la nature doit nous conduire. C'est la nature qui vous replongera dans la boue de votre hameau; c'est la nature qui vous fera mourir de faim; c'est la nature aussi qui vous interdit pour toujours la liberté de penser seulement à mademoiselle d'Amerville... je serai le premier à l'instruire de la vérité. Madame la marquise est bien récompensée de ses bienfaits... Vous n'êtes qu'un ingrat ! — Ingrat ! moi, monsieur ! ô Ciel ! et c'est à Bazile que ce reproche s'adresse ! jamais, non jamais on n'a eu autant de reconnoissance : mais.... donnez-moi donc un autre cœur. — Avec votre cœur, vous croupirez sur votre fumier... Vous ne sentez pas votre bonheur, tout ce que mademoiselle d'Amerville inspire.

Remi se retire brusquement, et Bazile va, pénétré de tristesse, chez madame de Menneval; quelques momens après, arrive mademoiselle d'Amerville, accompagnée de sa famille. Bazile est frappé de nouveaux traits; c'est l'amour qui l'occupe entièrement,

qui l'enflamme. La marquise porte les premières paroles de mariage. Les parens de la demoiselle embrassent avec vivacité ce projet d'établissement. Voilà donc Bazile assuré de posséder ce qu'il adore; il lui est permis de faire éclater sa passion impatiente de s'exprimer. Mademoiselle d'Amerville, sans offenser la bienséance, peut recevoir les hommages de son amant; c'est alors que ses charmes se développent, que sa beauté s'offre dans tout son empire.

Remi est chargé de voir Nicole, de lui dévoiler ce que son fils a craint de lui confier. Il la trouve qui fondoit en larmes : — Eh! qu'avez-vous donc, ma bonne, pour pleurer de la sorte? — Ce que j'ai, monsieur, ce que j'ai? je m'apperçois que Bazile n'est plus de même que je l'ai quitté; comment! je ne puis être avec mon fils autant que je le désire! je n'ai fait que l'entrevoir, encore avoit-il un air embarrassé : il sembloit qu'il avoit quelque chose à m'apprendre; j'ignore ce qu'il vouloit me dire. — Ma chère Nicole, ne vous chagrinez point, c'est moi qui vous dirai... je vous apporte l'explication. — Je saurai, monsieur, je saurai... — Votre fils a pour vous une tendresse qui ne s'est point démentie; il brûle de vous en donner des preuves convainquantes, et par ce qu'il a fait, vous devez juger de ce qu'il fera, lorsque sa fortune sera assurée. Elle ne l'est point, et ne peut l'être qu'à une condition dont je viens vous faire part. Ne m'avez-vous pas dit que vous aimiez votre fils plus que vous-même? — Eh! oui, monsieur, mille fois plus que moi-même... cela ne se demande point. — Que si la circonstance l'exigeoit, vous donneriez sans peine votre vie pour lui? — Assu-

rément, monsieur : je vous ai dit que s'il ne tenoit qu'à cela pour qu'il fût heureux... je reçois la mort à l'instant. — Encore une fois, ma bonne Nicole, on est bien éloigné de désirer votre mort; on veut que vous viviez le plus long-tems qu'il se puisse, que vous soyez tranquille, contente ; Bazile vous aimera toujours. On n'exigeroit qu'un peu de complaisance de votre part, un léger sacrifice qui, en vérité, ne doit pas vous coûter beaucoup: on souhaiteroit seulement que Bazile ne vous appellât point sa mère, et que vous ne l'appellassiez point votre fils. — Qu'est-ce que cela signifie, monsieur? comment! que moi... je n'entends point... que je ne sois pas la mère de mon fils, de Bazile, de Bazile que j'ai porté dans mon sein, que j'ai allaité ?.. — Vous ne me comprenez pas, je le vois bien, ma chère amie ; je m'expliquerai mieux : madame la marquise n'a point d'enfant ; elle est si bienfaisante cette madame de Menneval ! votre fils l'a tellement intéressée qu'elle l'adopte pour son fils et son héritier: en conséquence il va épouser un parti considérable pour le rang et la richesse. Il seroit donc nécessaire que vous ne le vissiez point, que vous restassiez dans votre village où l'on vous donnera de quoi vivre, et à votre aise ; il faudroit encore que vous répandissiez que Bazile est mort; en un mot, il ne porteroit plus le nom de votre fils, et vous ne porteriez plus celui de sa mère ; il se nommeroit monsieur le marquis de Mennéval... Vous m'entendez présentement ? Je vous observe que sa tendresse seroit toujours la même, que votre absence ne diminueroit rien de ses sentimens: mais... vous ne répondez point ?.. Qu'entends-je ? pourquoi ces san-

glots ? — Pourquoi, monsieur ? vous n'imaginez donc pas ce que peut être une mère ? je meurs dans les larmes... Bazile... — Il vous comblera de biens. — Eh ! monsieur, que me feroient tous les biens du monde ? (elle pleure avec plus d'amertume). On m'ôte mon enfant ! on m'ôte tout ! Le jeune homme vient à paroître ; la pauvre femme court à lui, toute en pleurs, et en tombant dans ses bras : — Tu n'es plus mon fils ?

Bazile étoit venu dans le dessein d'annoncer à Nicole qu'ils devoient se séparer pour quelque tems, que son intérêt, son amour exigeoient ce sacrifice : mais à peine a-t-il vu sa mère, et sa douleur profonde, que la nature l'emporte ; il veut parler : sa voix expire, il ne peut que serrer Nicole contre son sein. Remi rompt le premier ce silence si expressif, et s'adressant à la villageoise : — C'est-à-dire que le bonheur de votre fils ne vous touche point ! On avoit l'intention d'assurer une fortune à l'un et l'autre... mais vous serez satisfaite : vous verrez Bazile ; vous demeurerez avec lui ; il va vous suivre, être replongé dans l'obscurité, dans la misère de son état... Non, monsieur, interrompt avec vivacité Nicole, je saurai... je mourrai plutôt que mon cher enfant souffre par rapport à moi. Eh bien ! Bazile... je ne te nommerai plus mon fils ! du moins, j'implore cette grâce : qu'on l'accorde à mes larmes : que je puisse te voir... Si monsieur veut, poursuit Nicole étouffée par les gémissemens, qu'on me mette au nombre de tes domestiques ; oh ! je serai la première à te servir... je te réponds de mon zèle... je verrai mon enfant ! dussé-je être accablée de cha-

grin ; je serai témoin de son bonheur... Tu ne me réponds pas ?... tu pleures ?... est-ce que je puis vivre sans jouir de ta vue ?... je l'ai promis : je ne t'appellerai plus mon fils... Sois assuré mon cher fils... C'est ainsi, interrompt l'intendant, que vous tenez votre promesse? ce nom vous échapperoit toujours, et vous trahiriez un secret important pour ce jeune homme ; d'ailleurs, ma bonne, ne vous a-t-on pas dit qu'on n'exigeoit que quelque tems, et qu'après ce délai, vous pourriez voir Bazile ? Retournez dans votre village ; rien ne vous manquera...—Rien ne me manquera ? eh ! que pouvez-vous me donner qui vaille mon enfant ? Vos bienfaits, monsieur, gardez-les, gardez-les, ce n'est pas à une mère que l'on fait ces offres. Oui, je retourne à notre village... y mourir.-. Adieu, Bazile... adieu, mon fils, car il m'est impossible de ne point prononcer ce nom : il sera ma dernière parole. — Ma mère... (se tournant vers Remi) monsieur, c'est trop me demander ; je renonce à tout, à tout ; je ne puis... je suis le plus à plaindre des hommes.

Bazile tombe sur un siége ; deux ruisseaux de pleurs jaillissent de ses yeux ; il passe de l'agitation à l'accablement. Vous voyez, dit Remi à Nicole ! vous perdez votre fils ; vous lui enlevez une fortune éclatante, et remplissant ce qu'on vous impose, vous êtes sa bienfaitrice, c'est être plus que sa mère, que de lui avoir donné la vie, vous le comblez de richesses ; vous l'élevez au faîte des grandeurs... bonne Nicole, c'est ainsi qu'on aime son fils. — Allons, monsieur, je... je ferai tout ce que vous voulez ; je reprends dès cet instant la route du pays... Je ne verrai jamais, jamais

Bazile; je vous le promets bien: je vais l'embrasser... pour la dernière fois.

Nicole se précipite sur le jeune homme, le couvre de ses baisers, de ses larmes: — Adieu donc, mon cher enfant! sois heureux, et oublie ta pauvre mère... Elle fait quelques pas, détournant incessamment la tête pour regarder Bazile, puis revenant: — Mon fils... je ne puis le quitter! il n'est pas possible! mes genoux ploient sous moi! Eh bien! lui dit l'intendant, qu'un secret dépit agitoit, restez donc ici; on arrangera les choses de façon que vous soyez contente. Il sort, et a l'attention d'emmener avec lui Bazile livré aux plus violens combats.

Remi s'empresse d'aller rendre compte à madame de Menneval de la crise dangereuse qu'il venoit d'essuyer. — Vous m'y avez entraînée, monsieur, dans cet abyme; nous nous y sommes jetés aveuglément; c'est ma honte, c'est mon opprobre... voilà ce que je vous dois! Je suis bien à plaindre d'avoir cédé à vos conseils! Je ne goûte plus la paix du cœur! c'en est fait! nous sommes coupables, plus de tranquillité! Il y a des momens où je suis prête à tout déclarer. Laissons, laissons Bazile à sa mère; que je ne le voie plus: — Me permettrez-vous, madame, de vous parler avec franchise? vous prenez pour sentiment ce qui n'est que foiblesse. Quoi! vous touchez au but; je vous ai applani tous les chemins; vous allez recueillir le fruit de mon heureuse entreprise, et par un caprice, qu'il vous plaît d'appeller un remords, vous détruiriez mon ouvrage? Seroit-ce là, madame, la récompense de mon zèle, j'oserai dire de mes services? Il ne vous

reste plus qu'à me dénoncer comme un criminel... ne vous en chargez point, madame, c'est moi qui ai imaginé le projet, qui l'acheverai, qui serai l'auteur de votre bonheur; vous pourrez après vous élever contre moi, me punir... Eh! quel autre objet m'anime dans tout ceci? — Je ne doute pas, monsieur Remi, de votre extrême désir de m'obliger, et de votre désintéressement: mais pensez-vous que nous ne nous sommes pas trop avancés?... si ce mystère alloit être pénétré! — Je vous réponds, madame, d'une discrétion à l'épreuve. Encore une fois, reposez-vous sur moi du succès. Je n'aurois besoin de votre secours que pour une bagatelle: c'est en vérité peu de chose que je vous demande, et la démarche est aisée à faire: il s'agiroit d'écarter... — Qui, monsieur?—Eh! cette bonne femme qui nous fait quelque obstacle. Rien de plus facile que de nous délivrer de cette espèce de fantôme; on pourroit, par exemple... lui supposer... Vous m'entendez... — Que voulez-vous dire?... Que... — lorsque notre intérêt l'exige, il faut bannir une pitié ridicule. La compassion, madame, est un sentiment honorable pour la nature humaine, j'en conviendrai, mais quelquefois déplacé, et souvent nuisible à la personne qui ne sauroit en triompher. D'ailleurs, madame, à qui faites-vous tort? entre nous, qu'est-ce qu'une misérable paysanne? ne voilà-t-il pas une créature bien importante? quand cela souffriroit... où seroit l'extrême injustice? et... cela ne souffre point: c'est l'éducation, le rang qu'on tient dans le monde qui produisent la sensibilité, ou du moins qui l'augmentent. Ces gens de la campagne ne

connoissent d'autre mal que de mourir de faim ; il seroit donc aisé de dédommager cette femme de la privation de sa liberté, en lui accordant un nécessaire honnête ; alors nous n'aurions plus à craindre ces prétendus retours de nature, qui tôt ou tard nous enleveront ce sot de Bazile, si nous ne nous assurons de Nicole... — En est-ce assez, monsieur ? Quels horribles conseils avez-vous le front de me donner ? qui ? moi, qu'après avoir eu l'inhumanité de ravir à cette pauvre femme ce que sans doute elle doit avoir de plus cher, son enfant, j'ajoute la barbarie à la bassesse du mensonge... que j'accuse l'innocence, que je me serve de mon crédit... Allez, monsieur, fuyez loin de mes yeux, vous me faites frémir... fuyez, vous dis-je, ou j'éclaterois. O Ciel ! ne suis-je point assez coupable ? est-ce à moi de faire le malheur d'une mère ? misérable ! où m'a conduite mal à che complaisance ? je me meurs à l'idée seule... — Il me sera donc défendu, madame, de vous consulter ! Ce sont de simples observations que je me suis permises, et j'y renonce dès que vous les désapprouvez. Je voudrois seulement écarter les moindres sujets d'alarmes. Je vous l'ai dit, madame : toutes ces frayeurs, toutes ces précautions, c'est vous seule, vous seule qui en êtes l'objet. A la bonne heure ! nous n'emploierons pas ce moyen, dès qu'il n'est point de votre goût ; je rêverai à quelque autre expédient que vous puissiez adopter. — Ah ! monsieur Remi, quelle est ma situation ! pensez-vous m'avoir obligée ? mon cœur se révolte incessamment, m'accuse, me condamne.... S'il m'étoit possible de reculer ! Je me suis engagée trop avant. Oui,

reprochez-moi ma foiblesse, vous aurez raison; c'est elle qui m'a fermé les yeux sur l'étendue de la faute... où vous m'avez poussée; je l'appelle une faute : c'est un crime des plus odieux! — Comment, madame! avec l'esprit que vous avez, et femme de qualité, pouvez-vous éprouver ces irrésolutions, ces craintes? Vous me parlez toujours de remords? Madame, n'êtes-vous point dans le secret? les remords sont faits pour ces ames retrécies et sans caractère qui sont le partage du peuple. Et à quoi vous serviroient donc la naissance, l'éducation, si ce n'est à vous élever audessus des préjugés? — Des préjugés, monsieur! on ne trompe point son cœur; c'est mon cœur qui me dit que je me rends coupable d'une action abominable, criminelle, et je dois l'en croire. Hélas! avant cette époque, si je versois des larmes, je goûtois quelque douceur à les répandre. Je n'appréhendois point de me trouver seule, de me livrer à moi-même, de m'interroger; et aujourd'hui je me redoute, je voudrois me fuir : j'entends une voix qui me poursuit, que j'emporte dans mon sein, qui s'écrie sans cesse. Je serois au faîte des richesses, des honneurs... je ne serai jamais heureuse.... — Il n'y a plus moyen, madame, de renoncer à notre projet, il est trop avancé... — Il le faut donc! eh bien! puisque nous ne pouvons plus retourner en arrière... marions Bazile; qu'il s'appelle mon fils; mais sa mère, sa mère !... oh! la pauvre femme! je veux la combler de mes bienfaits, lui faire oublier... je ne pourrai jamais expier le tort que nous lui faisons.

Remi promet tout. Rendu à lui-même, il passe, si

l'on peut le dire, en revue toutes les ruses que lui fournissoit le génie de l'intrigue; il médite long-tems; il force son imagination; enfin il s'arrête à un expédient qu'il est prompt à saisir.

Bazile chérissoit sa mère, et adoroit mademoiselle d'Amerville; cette dernière se trouve seule avec lui. Un nuage de tristesse couvroit son front; Bazile est alarmé: il éprouve avec quelle vivacité on est prêt à partager le moindre chagrin d'un objet qu'on aime: — Vous paroissez triste, mademoiselle! et qui vous affligeroit? — Ce n'est pas à vous, monsieur, à me le demander... vous devez savoir... Il m'est défendu de m'expliquer... je suis bien malheureuse! Et alors des pleurs en abondance lui échappent; elle veut se retirer. Bazile court à sa maîtresse: — Mademoiselle... mademoiselle, je ne vous quitterai point; vous daignerez m'apprendre le sujet de ces larmes; ne me réduisez pas au désespoir; confiez-moi.... — Eh! n'en ai-je pas trop dit, monsieur?.... dois je vous pardonner l'extrémité où vous me forcez à descendre? si j'avois produit sur votre ame quelque intérêt... si l'amour... quel mot m'échappe! — En doutez-vous, mademoiselle, que tout mon cœur ne soit rempli de vous, que je ne vous adore comme l'arbitre de ma vie?.... hélas! si vous saviez... — Vous m'aimez, monsieur! et vous fermez les yeux sur la cause de ma douleur! si je vous étois chère, si vous sentiez... seriez-vous le premier à mettre des obstacles à notre union? Monsieur Remi m'a déclaré... c'est vous qui retardez le moment... — O Ciel! vous croiriez, mademoiselle... — Que je suis la plus à plaindre des femmes. Faut-il

que mon cœur..... monsieur de Menneval, mes larmes vous parlent pour moi. Si vous aviez moins d'empire sur mon devoir, sur ma raison, sur mon ame entière..... — Vous m'aimeriez? — Eh! monsieur, cette démarche ne vous instruit-elle pas de toute ma foiblesse? à l'insu de mes parens... — Je triomphe!... Ah! mademoiselle, ne me cachez point ce qui fait ma suprême félicité; mes sentimens.... mes transports ne sauroient s'exprimer; je suis aimé, je suis aimé de tout ce qu'il y a de plus charmant, de plus adorable... Mademoiselle, régnez sur ce cœur qui ne respirera que pour vous seule. Non, jamais..... je ne différerai point... C'en est fait! je ne vois plus, je n'entends plus que mademoiselle d'Amerville; j'en fais le serment à ses pieds; je suis prêt à lui sacrifier tout, oui, tout... je suis aimé!... dès cet instant, nous marchons à l'autel; je suis votre époux; je ne connois plus que le bonheur de vous appartenir, de vous posséder.

Bazile s'enhardit jusqu'à baiser la main de mademoiselle d'Amerville. Remi paroît: — Monsieur Remi... on daigne m'aimer; hâtez l'instant qui doit me rendre le plus heureux des hommes; plus de retardement; plus d'obstacles... Vous m'entendez... Engagez madame la marquise... Madame votre mère, interrompt vivement Remi. — Oui, ma mère, les parens de mademoiselle..... que nous soyons unis!

L'intendant s'applaudissoit de son artifice. C'étoit lui qui avoit su ménager cette entrevue, et déterminer une jeune personne bien née, et éclairée sur ses devoirs, à blesser jusqu'à ce point la bienséance et

l'honnêteté. Remi est seul avec Bazile: — Je suis enchanté de ces transports! vous voilà digne de mes leçons, vainqueur des préjugés, animé du noble désir de vous élever au-dessus d'une extraction obscure et ignominieuse! Qu'est-ce en effet qu'un paysan? est-il une créature plus avilie? comblé des dons de la fortune, jouissant de tous les avantages dus à la naissance, au sein de l'amour, quelle brillante carrière vous allez parcourir! — Et ma mère, monsieur Remi? — Il faut absolument l'engager vous-même à retourner dans son village; vous lui assurerez une pension suffisante pour son état; vous serez son bienfaiteur... — Je ne serai point son fils. — Oh! il est nécessaire de vous interdire ce nom, et pour la vie... — Vous m'avez dit.... — J'avois cru, pour vos propres intérêts, devoir ne point vous offrir la vérité. Il est inutile de vous abuser plus long-tems: sachez qu'il n'est aucun terme au rôle dont vous êtes chargé; vous êtes désormais et pour toujours monsieur le marquis de Menneval, le fils d'une femme de qualité, l'époux de mademoiselle d'Amerville; Nicole à son retour aura soin de vous faire passer pour mort... — O Ciel! vous m'avez trompé à ce point! je croyois.... — Vous avez vu couler les larmes d'une persone charmante et qui vous aime, vous n'en doutez pas? — Renoncer à ma mère, pour la vie! ah! monsieur! — Quel bonheur pour vous d'avoir inspiré de la tendresse à mademoiselle d'Amerville, de l'avoir enflammée jusqu'à vous révéler... — Il est vrai que j'ai obtenu cet aveu enchanteur, que je suis aimé... de tout ce qu'il y a de plus aimable. — Allons donc... — Quoi! désavouer pour jamais celle

qui m'a fait naître ? — Vous la comblerez de biens.... Allons chez madame de Menneval arranger tout pour votre mariage. — Ah! ma mère! ma mère! Oui, à ma tendresse, à mes bienfaits, elle éprouvera qu'elle n'a point perdu son fils... et pourrai-je, monsieur Remi, défendre à ma bouche de prononcer ce nom, tandis que mon cœur le redit sans cesse, est rempli de tous les sentimens qu'il fait naître.... elle sera toujours ma mère.

Remi a soin de voir Nicole, d'employer tout son art pour la déterminer au sacrifice qu'il exigeoit; elle vient chez Bazile dans ses premiers habits :—Mon cher fils.. qu'on me permette encore ce nom, je ne m'oppose point à votre bonheur. Monsieur (en montrant l'intendant) m'a fait donner ma parole que je consentirois à n'être plus votre mère.... Eh bien! je ne la suis plus, je ne la suis plus; c'est madame la marquise... Je lui cède mon enfant. Bazile... me refuseroit-on la consolation de te serrer encore dans ce sein... qui t'a nourri, mon fils ?

Nicole, à ce mot, étoit tombée dans les bras du jeune homme. Il s'apperçoit qu'elle est privée de connoissance : il s'écrie et cherche à la secourir ; Remi déconcerté veut enlever son élève à ce spectacle touchant, en disant qu'on prendroit soin de Nicole. — Non, monsieur, non, je n'abandonnerai point ma mère.... Ma mère, ouvrez les yeux, écoutez-moi... La bonne femme a repris l'usage des sens ; elle essaie de se soutenir ; elle tourne sur Bazile un regard attendri, et retombe sur la terre presque sans mouvement. Ce n'est rien, dit-elle, revenue de cette nouvelle dé-

faillance ; je ne demande au Ciel que la force de me traîner hors de ces lieux ; que quelqu'un par pitié me rende ce service..... Je n'irai pas loin pour mourir.... Bazile.... je n'ai point été maîtresse de ce mouvement. Je donnerois mille vies comme la mienne, pour vous procurer votre bonheur. Ah ! ce n'est pas à moi à causer quelque peine à mon cher enfant. Oui, ajoute Nicole, au milieu des larmes et des sanglots, qu'on m'aide à sortir de cette maison qui m'est si odieuse !... Je ne veux rien des présens de madame la marquise. Voici mes habits que j'ai repris ; ils me suffiront pour le peu de tems que j'ai à vivre. (à Remi) Monsieur, je vous prie de me pardonner, si j'ai manqué à ma promesse ; j'avois cru que j'aurois plus de courage, que je pourrois engager Bazile à presser lui-même mon départ... Ce n'est pas ma faute.. mon cœur m'a surmontée.

Cette pauvre femme, en disant ces mots, s'efforçoit de se relever, et de se séparer de son fils. Il l'avoit reprise dans son sein, et ne pouvoit articuler que ces paroles : jamais, jamais je ne m'y résoudrai ! que faire ?.. ô ma mère ! ô adorable d'Amerville ! Bazile à son tour étoit près d'expirer ; il succomboit sous sa cruelle situation.

Cependant, grâces à l'activité de Remi, on pressoit les préparatifs du mariage ; l'habile intrigant espéroit vaincre tous les obstacles ; il établissoit son succès sur le pouvoir de l'amour : aussi étoit-il attentif à saisir les occasions de rapprocher les deux amans. Madame de Menneval toujours en proie à l'irrésolution, ne se prêtoit au complot qu'à regret ; Remi

avoit besoin de toute son adresse pour subjuguer les remords de cette femme qui augmentoient à mesure qu'on approchoit du dénouement. De son côté Bazile flottoit entre deux objets qui le tyrannisoient tour à tour; Remi le trouvoit dans les larmes, accablé de douleur, tantôt s'abandonnant aux transports d'une passion qui s'irritoit des combats, tantôt cédant au cri de la nature.

L'infatigable corrupteur s'arme de tout l'empire de mademoiselle d'Amerville; il la fait tomber dans un nouveau piége, conduit en quelque sorte sa main, lui dicte enfin une lettre qui devoit décider du cœur de Bazile : le jeune homme reçoit cet écrit, court se renfermer dans son appartement, et là se livre à tous les orages qui l'assailloient. Sa maîtresse lui reprochoit son peu d'empresement à conclure un hymen qui devoit assurer leur bonheur; elle lui rappelloit l'aveu qu'il avoit arraché à l'excès de sa passion, lui laissoit voir toute sa tendresse; elle finissoit par le menacer d'accepter un autre établissement où la contraindroit sa famille, si cette union étoit plus longtems différée. Bazile tenoit la lettre entre ses mains, abymé dans une rêverie profonde; Remi feint de le surprendre : — Quelle est donc cette lecture qui paroît tant vous occuper? — Une lettre de mademoiselle d'Amerville, qui me comble de joie.... et qui me perce le cœur! Ah! monsieur Remi, que vais-je devenir? j'adore mademoiselle d'Amerville; je brûle d'être associé à son sort. Mais à quelle condition me verrai-je son mari? Cette image revient toujours sous mes yeux! elle me trouble! elle me déchire! — Il ne

faut pas vous le cacher : un de ses parens la presse de choisir un autre époux ; elle vous aime, jugez de ce qu'elle souffrira. — Oui, je sais qu'elle m'aime... et que je l'idolâtre.—Vous ferez le supplice de mademoiselle d'Amerville, de tout ce que vous aimez ; vous la plongerez au tombeau. Le moindre retardement... —Moi ! l'auteur de sa mort ! que je lui cause la plus légère peine ! ô Ciel ! tandis... Eh bien ! eh bien ! qu'ai-je à faire ?.... — Mettre une barrière invincible, éternelle, entre cette Nicole et vous, ne plus la revoir, jamais, l'oublier à titre de mère, et lui faire du bien, mais l'éloigner ; faut-il toujours vous le répéter ?... je me charge de tout... —Ma mère !..... elle en mourra, monsieur Remi ! — Voyez mademoiselle d'Amerville expirante dans les bras d'un autre. — Arrêtez ; arrêtez. Quel tableau !..... Que je la revoie ! — Qui ! — Eh ! ma malheureuse mère ; que je lui dise.. —Encore une fois, tout est perdu, si elle se remontre à vos yeux. Reposez-vous entièrement sur moi des soins de son départ...Elle s'en retournera satisfaite ; soyez sûr que mes raisons la détermineront.

Le hazard veut que mademoiselle d'Amerville ait une indisposition. Remi profite de cet événement inattendu, grossit le danger, imagine une maladie réelle, présente sans cesse cette image à la victime de sa séduction, et arrache enfin le consentement d'éloigner Nicole, et la résolution d'éviter sa présence.

L'intendant envoie chercher la bonne femme, lui annonce que son fils est à la veille de se marier ; il lui offre encore le tableau des richesses, des honneurs

neurs dont le jeune homme sera comblé. C'en est fait, poursuit-il, honnête Nicole! voici l'instant décisif arrivé, où il faut nous prouver que Bazile vous est aussi cher que vous l'avez dit; il s'agit de ne point consulter vos intérêts, votre satisfaction, de vous immoler, de vous oublier, toute entière, pour ne vous remplir uniquement que de son bonheur; retournez à votre village, ou si vous le jugez à propos, restez à Paris, mais aux conditions que vous ne prononcerez plus le nom de votre fils, que vous ne demanderez plus à le voir... que vous cesserez aussi de vous appeller sa mère, et songez que c'est la dernière fois que je vous parle; il ne sera plus tems... — Promettre de n'être plus sa mère, la mère de mon fils... — Vous la serez toujours, mais vous n'en aurez plus le nom... D'ailleurs je ne cesse de vous le redire : rien ne vous manquera; vous jouirez d'un revenu; vous coulerez des jours tranquilles; vous saurez que Bazile est heureux... — Eh! monsieur, qu'il le soit! qu'il le soit, et qu'il me laisse à toute ma douleur! j'y consens : que je ne me nomme point sa mère... qu'il ne m'appelle que Nicole! Monsieur, continue cette femme, en se jetant aux genoux de l'inhumain, et en les mouillant de larmes, je vous ai demandé cette grâce, je l'ai implorée au nom de l'humanité : quoi! vous ne me l'accorderez point! vous refuserez de me placer parmi les domestiques de mon fils? — Je vous ai dit les raisons qui m'empêchoient de céder à votre demande; il est inutile de vous flatter; vous me presseriez en vain; il faut absolument prendre votre parti, regagner votre hameau, ou demeurer dans cette ville, mais sans ja-

mais voir Bazile. Vous l'aimez?— Dieu ! si je l'aime ! si j'aime Bazile ! si j'aime mon fils !... Mes larmes, mon désespoir, rien ne peut vous toucher ! M'interdire jusqu'au plaisir de jouir de sa vue ! je ne lui parlerai point, monsieur, je ne lui parlerai point ? — Epargnez-vous les sollicitations, les prières ; obéissez... Il n'y a qu'un moyen de vous obéir, interrompt cette femme en prenant un ton où se développe tout son désespoir, faites-moi donner la mort, ici ; qu'à l'instant on m'ôte la vie, et qu'avant d'expirer, je puisse seulement revoir et embrasser ce cher enfant.... cette faveur me seroit-elle encore refusée ? Alors, vous serez satisfait ; il n'y aura plus d'obstacle au bonheur de Bazile, s'il peut être heureux, ajoute-t-elle en fondant en larmes, lorsqu'il fait mourir sa pauvre mère de douleur... il m'est si cher ! Vous en donnez une preuve admirable, répond l'intendant avec un sourire perfide ! si vous l'aimiez, vous vous conduiriez autrement ; vous ne vous opposeriez point à sa fortune ; que dis-je ? vous seriez la première à le presser de changer de nom, d'état, de ne plus s'appeller votre fils, de regarder madame la marquise comme sa mère, de ne point vous retenir auprès de lui : mais, imprudente créature, vous ne savez pas ce que c'est qu'aimer.... — Je ne sais pas ce que c'est qu'aimer ? allez, monsieur, ce n'est pas à Paris que je suis venue pour apprendre comme il faut être mère ; je ne suis qu'une pauvre femme : mais j'ai le cœur assurément tout *aussi bien placé* que vous. Monsieur, il ne faut pas être de condition, pour avoir une ame, et Bazile... — Vous résistez à mes conseils, à mes re-

présentations, à vos propres intérêts? On trouvera moyen de vous mettre à la raison... on punit des gens tels que vous.... — Me punir! est-ce qu'on est coupable ici, quand on ne veut pas qu'une autre soit la mère d'un enfant qu'on a soi-même allaité? Je suis bien peu instruite: mais je suis certaine que si le roi le savoit, il ne souffriroit point cette injustice; n'a-t-il pas eu une mère comme Bazile? seroit-ce parce qu'il est roi, qu'il n'écouteroit pas une pauvre paysanne? oh! il est notre père à tous, et j'irai me jeter à ses pieds.

Nicole n'a plus la force de poursuivre; des sanglots lui coupent la voix. Remi paroît s'adoucir. — Ecoutez, bonne femme, écoutez; voilà des clameurs, des plaintes bien mal-à-propos. Vous ne craignez donc point pour vous! vous me forcez de vous le revéler: eh bien! tremblez pour votre fils. — Que dites-vous, monsieur? — Envisagez le péril où votre obstination met Bazile: vous vous opiniâtrez à l'appeller votre enfant? vous voulez absolument ne point quitter ces lieux, vous répandre en extravagances, en éclats, divulguer notre secret? apprenez la fin de toutes ces incartades: votre fils sera la victime de vos sottises, traité comme un criminel. — O Ciel! — La justice s'en emparera; les parens de monsieur de Menneval lui feront infliger un châtiment... — La justice... mon fils, subir la peine due aux scélérats!... je serois la cause... — De sa mort, n'en doutez point, traîné dans une prison, il ne résistera pas à ce coup. — Bazile dans une prison... le faire mourir... je pars, monsieur... je pars, et à l'instant. — J'aime à vous voir cette fermeté; vous devenez

plus raisonnable; attendez-vous aux bienfaits.... — Des bienfaits, monsieur! je me suis expliquée : je n'en veux point; oui, je me hâte d'aller arroser de mes larmes le petit champ que m'a laissé mon mari... Quoi! je ne pourrai, avant mon départ, lui parler, le voir, le voir encore une fois ? Eh! monsieur... vous êtes inflexible ?.. Dites-lui donc que je suis bien malheureuse, qu'il m'est plus cher que jamais.... Ne plus le revoir! — On vous fera parvenir de ses nouvelles. — Ah! mon enfant, mon enfant!

L'intendant quitte Nicole pour quelques instans: il lui apporte une somme; cette pauvre femme la repousse avec indignation, en versant un torrent de larmes: — Je demanderai l'aumône; non, je ne veux rien tenir de vous autres; vous m'avez tout ôté; vous m'avez ôté mon fils! il ne me reste plus qu'à finir ma misérable vie. Ne craignez pas que je revienne vous importuner. Eh! je n'aurai besoin des secours de personne; je ne reverrai point notre village... on me trouvera morte dans le chemin.

L'insensible Remi est peu touché de l'état d'une mère aussi tendre et aussi digne de compassion; il ne voit que son objet: il avoit saisi l'impression qu'avoit produite sur Nicole la crainte de voir son fils livré à la justice, et en effet ce moyen victorieux avoit déterminé la pauvre femme au sacrifice qu'on lui arrachoit. Il ne restoit plus au scélérat qu'à entraîner Bazile à l'autel, et à sceller par ce mariage sa coupable manœuvre.

La santé de mademoiselle d'Amerville s'étoit rétablie, et sabeauté avoit repris un nouvel éclat; le cor-

rupteur de Bazile lui avoit fait entendre qu'il devoit s'accuser de cette maladie supposée, et que ses délais en étoient la seule cause. Le jeune homme a revu l'objet de ses vœux; il est impatient de former des liens auxquels sa vie est attachée. Cependant il est toujours tourmenté par des remords, quand il s'interroge, quand il se dit qu'une coupable imposture va lui procurer une fortune, une épouse qui croit devenir la femme du marquis de Menneval. Bazile demande en tremblant à Remi des nouvelles de sa mère : — Nicole a consenti à une séparation qui coûtoit trop à tous deux. — Et elle ne vous a rien dit, monsieur Remi? — Elle s'est rendue à la nécessité. — Ah! je fais un grand sacrifice à mademoiselle d'Amerville! cette mère si tendre!.. je l'aurai sans doute affligée! elle me sera toujours présente... Oui, oui, j'expierai la faute dont je me noircis à ses yeux, en la comblant de biens; je veux que mon empressement à m'occuper de tout ce qui peut l'intéresser, me réconcilie avec elle... avec moi-même. C'est en vain qu'on m'en écarte! je reverrai toujours ma mère, son désespoir, ses larmes, sa tendresse que je ne mérite point, non, je ne la mérite point... Pensez-vous, monsieur Remi, m'avoir rendu service, quand vous m'avez arraché à l'obscurité de mon hameau? j'y vivois heureux, tranquille, innocent... Monsieur, je suis criminel, et Bazile n'avoit pas seulement l'idée du crime... Je ne connoissois point l'amour! voilà la source de mon égarement, de mon inhumanité; voilà ce qui me fait manquer à la nature, à ma mère, à tout... Je ne serai qu'un misérable imposteur sous

le nom du marquis de Menneval ! — Monsieur le marquis, serez-vous toujours ce Bazile qui végétoit dans l'ombre d'un hameau ? quoi ! je n'aurai pu, avec des connoissances, faire entrer dans votre tête une idée véritable de nos obligations essentielles ! Que me parlez-vous de reproches secrets, de remords, de la peine que vous ressentez à vous voir séparé d'une femme ?... n'est-ce pas le hazard qui nous donne des parens ? A la bonne heure, nous en sommes convenus, faites quelque bien à cette Nicole : mais que des préjugés de village ne vous arrêtent point dans la carrière immense qui vous est ouverte. C'est madame de Menneval que vous devez appeler votre mère ; c'est elle qui l'est en effet : elle vous tire de vos sillons, vous procure une situation brillante, des dignités, de la considération, une fille de qualité pour épouse, aussi belle que riche et que vous aimez éperdument, qui vous aime : n'est-ce point là l'existence ? et vous auriez des remords ! ces petitesses si déplacées, disparoîtront, je l'espère, avec le tems et l'usage de la raison. On trouve des pères, des mères, des familles entières : mais il n'est pas aisé de devenir marquis de simple villageois que vous étiez, d'avoir plus de soixante mille livres de rente, et d'être le mari d'une femme accomplie... Mon cher enfant, je serai toujours votre ami fidèle; profitez de mes avis ; faites-vous une ame propre aux grandes choses... — J'aurai beau faire, monsieur Remi : c'est-là dedans (Bazile met la main sur son cœur) qu'est mon plus cruel ennemi, que sont la vérité, la nature ; c'est-là qu'est ma mère, et j'offense tout à la fois ! Aurois-je

besoin d'instruction pour être éclairé sur mes égaremens? mon cœur est toujours tel que je l'avois au village; je vous dois sans contredit de l'esprit, de la science : mais avant de vous connoître, monsieur Remi, je sentois lorsque j'agissois bien ou mal, et aujourd'hui j'éprouve que je commets plusieurs mauvaises actions que je me reprocherai tant que je vivrai, oh! tant que je vivrai. — On s'apperçoit bien, mon cher Bazile, que vous êtes tout neuf et peu familiarisé avec votre nouvel état. Je vous attends, lorsque vous aurez goûté les délices de l'amour et celles de la fortune. C'est alors que vous me pardonnerez de vous avoir métamorphosé en marquis, et d'avoir éloigné de vous une femme... dont la grossièreté, un jour, vous fera honte; oui, je me flatte que vous m'aurez quelque obligation, et j'aime à compter sur votre reconnoissance.

Le séducteur, malgré ces conversations, n'étoit que trop convaincu de ce qu'il appelloit la foiblesse de Bazile; car c'est ainsi que les scélérats endurcis nomment la répugnance et la timidité qu'éprouve quiconque ne fait que débuter dans le crime; il trembloit enfin que son pupille, au moment du mariage, vaincu par le repentir, ne trahît ses espérances; il s'empresse donc de conclure cette union.

Madame de Menneval n'étoit pas moins agitée que son prétendu fils. On convient que la cérémonie se feroit dans une terre à peu de distance de la capitale. La famille de mademoiselle d'Amerville, ainsi que deux parens de monsieur de Menneval, devoient accompagner les futurs époux. Jamais couple n'avoit

été plus fait l'un pour l'autre; chacun dans son sexe étoit un modèle d'agrémens. Mademoiselle d'Amerville réunissoit tous les charmes; la pudeur, l'amour sembloient se disputer l'avantage de l'embellir encore; elle joignoit aux grâces timides, les grâces séduisantes. Une parure aussi élégante que somptueuse ajoutoit aux présens de la nature. Pour le faux marquis de Menneval, il pouvoit bien jouer ce personnage, sans qu'on soupçonnât la vérité. Il paroissoit d'autant plus aimable, qu'une langueur touchante, répandue dans tous ses traits, prêtoit encore un nouveau pouvoir à l'intérêt qu'il excitoit; la magnificence et le goût éclatoient dans ses habits; il donnoit la main à mademoiselle d'Amerville.

La compagnie, sortie du château, s'étoit mise en marche pour se rendre à l'église où devoient être mariés les deux amans; la marquise et les parens étoient éloignés d'eux à quelques pas. Madame de Menneval montroit de l'inquiétude et de la tristesse dans toute sa contenance, tandis que l'intendant qui étoit près de Bazile, déployoit une joie arrogante : le succès couronnoit son intrigue, et il touchoit à l'heureux dénouement.

Une foule d'habitans de la campagne accouroit de toutes parts; il s'élève une espèce de tumulte; un groupe de monde entouroit une femme d'un certain âge, dont l'extérieur et l'habillement annonçoient l'indigence : elle fondoit en larmes, et ne formoit que quelques accens étouffés par les sanglots. Bazile excité par cette rumeur inattendue, tourne les yeux de ce côté, s'élance, se jette au travers de la multi-

tude, et court tomber dans les bras de cette pauvre femme, en s'écriant : ah ! ma mère ! (1) En effet c'étoit

(1) L'histoire a consacré plusieurs traits de ce genre qui prouvent jusqu'à quel point la nature a d'empire, et combien elle est admirable. Crésus, au siége d'une place, est prêt à recevoir un coup de sabre sur la tête : son fils muet de naissance, frappé du danger où il voit le roi, fait un tel effort sur tous ses sens, que les liens de sa langue se rompent, et qu'il s'écrie : *soldat, tu vas tuer mon père !* — La méchanceté humaine trouve moyen d'en imposer à la justice et d'opprimer un innocent : il alloit subir le châtiment réservé aux forfaits ; il avoit été appliqué à la question ; tout brisé par les tortures, il dit à l'un des témoins dont la déposition l'avoit chargé davantage : *malheureux ! tu vois mon état ! eh ! que t'ai-je fait pour vouloir me conduire à la roue ?* Ce reproche proféré d'un ton touchant et avec cet accent qu'on peut appeller le cri de la vérité, jette le trouble et l'épouvante dans l'ame de l'accusateur ; il tombe aux genoux du juge : *J'ai rendu un faux témoignage ; on m'a arraché ce mensonge abominable à force d'argent ; cet infortuné n'est nullement coupable, et c'est moi qui ai mérité la mort.* — Un misérable jeune homme, dans l'ivresse de la fureur et du crime s'égare jusques à porter ses mains sur l'auteur de ses jours ; la justice se saisit du parricide ; il nie l'attentat ; le cadavre lui est confronté ; terrassé par ce spectacle, il ne peut s'empêcher de s'écrier au milieu des sanglots : *ah ! mon père ! c'est moi qui vous ai ôté la vie !*

Gardons-nous bien de vouloir étouffer ces heureuses saillies de la nature : c'est cependant ce qu'on s'efforce de faire tous les jours, en nous infectant de l'abus de la société, et d'un levain étranger de fausses connoissances et d'impostures, qu'on appelle si improprement *de l'éducation*. La nature est une si bonne mère ! on ne lui substitue que des marâtres, ou des courtisanes.

Nicole, Nicole elle-même qui ne pouvant se résoudre à se séparer de son fils, sans avoir eu la consolation de le revoir encore, informée du lieu où se feroit le mariage, étoit venue se mêler parmi les spectateurs; elle redisoit sans cesse à ces bonnes gens qui l'environnoient, comme dominée par un mouvement qu'il lui étoit impossible de surmonter : c'est mon fils ! c'est mon fils ! Remi furieux se précipite entre Bazile et Nicole; il repousse avec rudesse cette dernière, et alloit même la maltraiter; le jeune homme, plein d'un noble courage, la retenoit, la pressoit dans son sein, et en pleurant amèrement : — Oui, c'est ma mère ! et personne n'aura l'audace de l'arracher de mes bras. La réflexion succède à la fougue du sentiment; Nicole regarde l'intendant, et se reproche aussitôt d'avoir causé le malheur de Bazile, prêt à jouir d'une fortune brillante; non, dit cette femme combattue par la tendresse et la générosité, et ne pouvant s'exprimer qu'à peine... je ne suis point... je ne suis point sa mère. Remi triomphe : vous l'entendez, s'écrie-t-il en s'adressant à l'assemblée? Elle est ma mère, interrompt vivement Bazile : croyez-en mes transports, ces embrassemens. (et il la serre avec plus de véhémence contre son cœur) Elle craint, je le vois, de m'avoir enlevé un état qui ne m'appartenoit point. Ah ! elle a fait cesser des remords..... dont j'étois déchiré. Je le dis à haute voix : je ne suis point le marquis de Menneval; je ne suis point l'enfant de madame la marquise; j'atteste ici son propre témoignage, elle n'est que ma bienfaitrice; encore un coup, voici ma mère : je suis son fils, et je le serai

toujours; oui, ma tendre mère, Bazile vous est rendu pour la vie. Cette femme alors dominée par la nature, n'ayant pas la force de résister, proclame en quelque sorte la vérité; l'amour maternel éclate: elle répète dans l'abondance des larmes: ô mon fils, mon cher fils!

L'assemblée étoit demeurée interdite et dans diverses attitudes d'étonnement; un anéantissement total accabloit mademoiselle d'Amerville: son oncle cherchoit à la consoler. A l'égard de madame de Menneval, la foudre même l'avoit frappée: elle étoit renversée dans le sein de sa femme de chambre, et privée de l'usage des sens. Rappellée à la connoissance, elle confirme l'aveu de Bazile; elle fait, d'une voix éteinte, la confession détaillée de l'odieuse manœuvre de Remi, témoigne un vif repentir, et ne dissimule pas qu'un noir chagrin la consume depuis le moment fatal qu'elle a eu la foiblesse de céder à de criminelles suggestions.

Bazile revenu de cette espèce d'emportement de la nature, veut retourner à l'amour; il s'approche de mademoiselle d'Amerville qui étoit toujours dans l'accablement. L'oncle de la jeune personne court à lui d'un air irrité, en le traitant de *misérable paysan;* il lui défend sur-tout de jamais reparoître où sa nièce et lui pourroient se trouver. Bazile plein d'une indignation sublime, s'écrie: — Oui, je ne suis qu'un misérable paysan, et je m'honore de ma bassesse..... On n'est donc aimé ici que pour le rang et l'opulence!..... moi, dont le cœur est rempli d'un amour si tendre, si vrai, si pur!..... Je renonce pour

toujours à ce détestable Paris, à tout ce qui l'habite; je vais reprendre mes premiers habits, mon premier état et mon innocence avec eux. Ma mère, embrassez-moi; retournons à notre village; j'aime à croire que je n'aurai point encore *désappris* à labourer. Allons dans un lieu où il soit permis à un fils d'avouer sa mère et de l'aimer.

Toute l'assemblée laisse couler des pleurs d'admiration et d'attendrissement. Un des parens de monsieur de Menneval dit au jeune homme qu'il s'occupera de sa fortune. Ma fortune, répond Bazile d'un ton ferme! vous la voyez; elle est dans mes bras, et je n'en veux point d'autre. Je vous rends grâces de vos bienfaits; que mes travaux suffisent à nourrir ma mère! c'est tout ce que je demande au Ciel. Nous sommes nés pour cultiver la terre, pour l'arroser de nos sueurs, et les miennes ne me coûteront ni trouble, ni remords.

Madame de Menneval, confuse de cette aventure, alla s'ensevelir dans un couvent. Pour l'intendant, il reçut le prix de son génie artificieux et corrompu: on trouva chez lui des papiers (1) qui développoient

(1) La corruption est montée à un si haut point, qu'il y a quelques années, après la mort d'un de ces criminels de société qui ont l'adresse d'échapper au dernier supplice, on lut dans ses papiers plusieurs projets de perversité. Ce misérable se rendoit un compte exact de tous les ressorts qu'il avoit employés et qu'il emploieroit, soit pour abuser de la bonne foi d'un honnête homme, soit pour tromper la crédulité d'une femme; il y traçoit avec la même fidélité les divers caractères des personnes de sa connoissance, et

toute la bassesse et la noirceur de son caractère ; il avoua qu'il avoit eu en effet le dessein de substituer Bazile au jeune Menneval, et d'épouser la marquise. La justice n'eut que trop de preuves qui la déterminèrent à le punir, et Bazile qui peut-être, en usurpant un rang élevé, auroit emprunté une ame perverse et endurcie, rendu à son hameau, eut le plaisir de se livrer à des penchans vertueux, et de conserver son cœur dans toute sa sensibilité.

---

s'en faisoit une étude approfondie, dans l'intention, écrivoit-il, de profiter de leurs foibles, et de s'en servir comme d'autant d'instrumens de sa fortune. Un trait suffira pour donner une idée de cet homme aussi ridicule que vicieux : il commençoit un de ses singuliers soliloques par cette exclamation : *ô saint argent !* un autre auroit dit : *ô sainte vertu !* et cet apprentif scélérat n'avoit pas vingt ans.

LORENZO.

LOREZZO,

ANECDOTE SICILIENNE.

TRAPANI, anciennement Drépanum, est une des plus jolies villes de la Sicile, éloignée à une quinzaine de milles de la capitale, et environnée de côteaux et de vallons, où la nature, sous vingt différents tableaux, attache la curiosité, et semble exciter une espèce de ravissement. On y retrouve encore (1) ces grâces, ces

(1) Qu'on ne prenne point cette brillante description pour une peinture de roman; telle est la Sicile. Il n'est pas étonnant que de pareilles contrées aient produit des poëtes charmans, et tous ces talens agréables qui ressemblent assez aux fleurs dont abondent ces heureux climats : transplantées, elles perdent leur éclat et leurs parfums.

beautés naïves que Théocrite a su si bien nous décrire. Des hauteurs couvertes de nombreux troupeaux de chèvres, des plaines émaillées d'herbes odoriférantes comme le thym, la calaminthe etc, une infinité de sources plus brillantes que le crystal, et s'échappant à travers des tapis de toutes couleurs, des vignes suspendues (1) à des ormeaux élevés, et retombant en grappes dont la liqueur paroît prête à jaillir, des forêts de mûriers, d'oliviers, de citroniers, d'orangers, des bleds superbes qui n'attendent plus que la faucille, dans la saison (2) où à peine, en d'autres climats, ils sont sortis hors de terre, les possessions de chaque propriétaire séparées par des haies de jasmins, de myrthes, de grenadiers, de lilas, des bosquets chargés de roses de toute espèce, toutes ces scènes d'enchantemens animées par le chant varié d'une multitude de rossignols, le voisinage d'Eryx, et du fameux temple de Venus Erycine, qui semble annoncer ce qui existe (1) encore, la prééminence de la beauté des femmes

---

(1) *Altis maritat populis*, etc.

(2) Un voyageur a trouvé au mois d'Avril dans les campagnes de Sicile, des bleds hauts de dix palmes : ce qui pourra avoir fait imaginer les fables ingénieuses de Cérès et de Triptolème ; d'ailleurs l'air y est si doux, que les bergers passent toutes les nuits dans les champs, etc.

(1) A six milles de Trapani, sur la montagne qui porte son nom (autrefois le mont Eryx) et après l'Etna, la plus haute de toute l'île, se trouvent encore des vestiges de l'ancienne ville d'Eryx, et du fameux temple de Vénus Erycine. Il y a tout lieu de croire que la beauté des femmes de Trapani, qui étoit près de ces lieux, peut avoir donné naissance à cet

de Trapani sur celle des autres femmes de la Sicile : voilà quel étoit le séjour de Lorezzo et de Nina. L'un touchoit à sa dix-huitième année; il avoit la taille noble et élégante; la vivacité de son pays n'empêchoit point qu'un certain air d'attendrissement ne respirât sur son visage; tout excitoit en lui un intérêt qu'augmentoient encore les agrémens de sa conversation. A l'égard de Nina, elle l'auroit disputé pour les attraits à la déesse qu'autrefois on adoroit en ces lieux; les filles des hameaux d'alentour l'avoient surnommée *la Rose*, tant elle avoit de fraîcheur et d'éclat! Les Siciliennes tiennent beaucoup de la beauté Grecque, et Nina en étoit un modèle accompli : des grands yeux noirs pleins d'un feu éblouissant, et réunissant à cette flamme la langueur si touchante de la volupté, une peau d'albâtre, le profil d'une régularité exacte, les contours arrondis, tous les traits dans cette juste proportion que recherchent si avidement les peintres et les statuaires, l'âge de quinze ans, le charme enfin de la belle fleur naissante dont on lui avoit donné le surnom, la rose même, il n'y a point d'autre image qui puisse nous la réprésenter : telle étoit cette jeune

---

édifice consacré au culte particulier de Vénus. Eryx, ainsi que Gnide dans l'ancienne Grèce, étoit regardée comme une des demeures de prédilection de cette divinité. Effectivement on vante en Sicile les belles femmes de Trapani, comme en Angleterre on fait cas des beautés Irlandaises; c'est-là que les jeunes Siciliens qui sont sensibles au pouvoir des charmes d'un sexe si maître du nôtre, vont chercher des épouses, etc.

enchanteresse. Ces deux aimables créatures joignoient les perfections de l'ame à celles de l'extérieur ; ils s'aimoient tendrement ; le frère n'étoit occupé que de ce qui pouvoit plaire à sa sœur, et la sœur à son tour ne voyoit rien qui pût l'attacher autant que son frère.

Sérano étoit le chef de cette charmante et vertueuse famille qui s'étudioit par ses caresses innocentes à le consoler des approches de la vieillesse ; il regrettoit une épouse tendrement aimée, et morte peu d'années après son mariage ; habitant autrefois de la ville, des événemens singuliers l'avoient obligé d'embrasser l'état de cultivateur, et tous les jours il en rendoit grâces au Ciel ; il avouoit à ses amis qu'il n'avoit commencé de vivre que du moment qu'il étoit venu fixer sa demeure à la campagne. Tous les hommes, disoit-il, étoient nés pour se vouer à l'agriculture ; ce sont les passions et leurs désordres, les vues sordides de l'intérêt qui ont élevé les villes, qui ont créé cette inégalité bizarre des conditions, ces besoins factices qui font de la vie un tourment continuel, ces plaisirs si tôt suivis de la satiété et de l'ennui. Quelle satisfaction bien plus douce, bien plus vraie pour une ame sensible, de voir la terre se couronner sous les mains de la nature de ses riches présens ! quelle sensation voluptueuse approche du bonheur de pouvoir saisir l'aurore (1) d'un beau jour, de respirer les diverses

(1) Ce n'est point à Paris qu'il est permis de jouir de ce beau spectacle. Après la magnifique peinture que nous en fait M. Rousseau de Genève, je ne connois rien de plus sublime en ce genre que cette description empruntée d'un

odeurs d'une campagne parfumée, de s'abandonner à cette délicieuse mélancolie dont l'ame aime à se pénétrer, de s'enfoncer dans une forêt antique, de suivre, en quelque sorte de l'œil, cet astre majestueux qui semble du milieu d'une mer vacillante de lumière, s'élever sur un char de flamme, monter au plus haut des airs, et se précipiter ensuite dans des flots amoncelés d'or, de pourpre et d'azur ! Qu'un spectacle si intéressant nous conduit à de profondes et de touchantes réflexions ! Alors les yeux enhardis cherchent

---

voyageur très-moderne. (Il étoit sur le sommet de l'Etna). « Je vis d'abord le soleil sortir de derrière les monts Appennins de la Calabre, s'élever majestueusement, et dorer de ses rayons la côte orientale de la Sicile, et la mer qui sépare cette île de cette même Calabre. On voit très-distinctement cette belle province, et l'on découvre toute la côte jusqu'au Golphe de Tarente. Catane, Auguste, Syracuse sur la droite, Tavormina et les environs de Messine sur la gauche paroissent être sous vos pieds ; les éruptions du volcan, les bois, les superbes campagnes de cette île si fertile, une quantité innombrable de villes et de villages, le lac de Lentini (Leontium) offrent à l'œil la variété la plus délicieuse. Vous appercevez les nuages flotter au-dessous de vous, et le soleil former par leur moyen les ombres les plus pittoresques. En vous tournant vers l'autre côté, vous embrassez les rivages de toute l'île, la contrée qu'on a traversée depuis Palerme, et tout ce qui se trouve entre Messine et cette même Palerme. Les diverses montagnes de la Sicile semblent s'élever sous vos yeux. Ces montagnes sont partie cultivées, partie couvertes de bois, tandis que d'autres ne présentent que le rocher tout nud ; on se sent quelque chose de plus qu'humain : on s'imagine dominer sur la nature entière, etc. »

à percer dans le Ciel; on en bénit l'Auteur, et nos regards rabaissés sur la terre demandent encore l'image de cet Etre de bienfaisance; et qui le représente mieux à notre vue bornée, si ce n'est la vertu? elle se plaît dans la solitude, dans la simplicité ingénue des champs; elle ne se trouve point ailleurs.

C'est ainsi que cet homme respectable encourageoit Lorezzo et Nina à profiter des préceptes sans faste d'une éducation raisonnée; il savoit répandre le charme du sentiment sur l'austérité et la sécheresse des leçons. Le jeune-homme chérissoit le vieillard, tout en lui l'attachoit : quelquefois il le surprenoit le regardant attentivement; ensuite Sérano sembloit avec peine l'appeller son fils; d'autrefois il lui témoignoit plus d'égards qu'à Nina; alors Lorezzo s'affligeoit : — Mon père, ma chère Nina n'est-elle pas votre enfant comme moi? ah! qu'elle soit l'objet seul de vos complaisances! je n'en serai point jaloux, non, je n'en serai point jaloux : ma sœur est faite pour commander après vous dans la maison. J'aimerai tant à la servir! je n'aspire qu'à la soulager dans nos travaux; elle m'est si chère cette aimable sœur! Sérano souvent ouvroit la bouche pour lui répondre, et tout à coup il s'arrêtoit, et se contentoit d'embrasser le jeune homme avec attendrissement.

Lorezzo, dans les fêtes, disputoit le prix du chan- avec les bergers voisins, et Nina étoit toujours l'objet de ces espèces de combats lyriques qui sont encore aujourd'hui tels que nous les représentent Théocrite et Virgile : ce prix est, comme dans les beaux jours de l'ancienne Grèce, une houlette ou une panetière.

Lorsque son frère le remportoit, la jeune personne ne manquoit point d'y attacher un ruban de son choix; le vainqueur recevoit cette faveur avec des transports si vifs, qu'on auroit pu soupçonner son attachement : mais l'innocence la plus pure l'inspiroit, et une ame incapable de crime se livre sans réserve à son effusion. Lorezzo étoit tellement entraîné par cette tendresse dont il n'avoit garde de se défier, que, sans y faire attention, il prenoit le langage passionné d'un amant. Dans une de ces disputes pastorales, il lui arriva de chanter ces vers animés des sons de sa flûte champêtre :

PREMIERE ROMANCE.

Vénus eut nos vœux solemnels, (1)
Que son règne enchanteur renaisse !
Nous avons perdu ses autels,
Mais nous retrouvons la déesse.

Nina réunit ses appas ;
Ses grâces, sa beauté divine ;
Oui, dans ces fortunés climats,
Adorons encore Erycine.

Ces prés, ces fleurs, ces bois charmans
Où les amours vont reparaître,
C'est Nina, l'objet de mes chants,
Qui d'un regard les a fait naître.

(1) Qu'on se rappelle le temple de Vénus Erycine, dont nous venons de parler.

Lorsqu'au retour de la clarté,
Un beau jour s'apprête à nous luire,
Je dis, de plaisir transporté :
C'est Nina que je vois sourire.

Ornement de ces bords heureux,
Eclose à peine avec l'aurore,
Une rose brille à mes yeux :
C'est Nina que je vois encore.

Dans les zéphirs, et dans les fleurs,
Je respire sa douce haleine ;
J'entends ses accens si flatteurs
Dans le bruit d'une onde incertaine.

Pour Nina tout vient m'enflammer,
Et nous retracer sa peinture.
Un cœur, Nina, qui sait aimer,
Ne voit que toi dans la nature.

Vénus eut nos vœux solemnels ;
Que son règne enchanteur renaisse !
Nous avons perdu ses autels ;
Mais nous retrouvons la déesse.

Lorezzo passoit des journées entières dans ces campagnes délicieuses, occupé aux travaux de l'agriculture, tandis que la jeune Nina se livroit près de lui à des ouvrages moins fatigans : Sérano se reposoit sur elle du soin de ramasser des fleurs, et d'en composer des bouquets qu'on alloit vendre à Trapani. Il donnoit à ses deux enfans l'exemple de la vigilance, et les laissoit seuls, sans craindre qu'ils perdissent de vue leurs principes de sagesse et d'honnêteté. Le

jeune homme soupiroit sans cesse en regardant Nina, qui prenoit plaisir à l'agacer par ses jeux innocens. Un jour qu'elle s'attachoit avec beaucoup de soin à faire un choix des plus belles fleurs : tu te donnes bien de la peine, lui dit Lorezzo en souriant ! Nina, et à qui destines-tu ces guirlandes si galamment assorties? A moi, répond la fille de Sérano, avec ces grâces enfantines, si séduisantes; je prétends aujourd'hui me parer. — Te parer Nina? est-ce que tu aurois besoin de parure? eh ! c'est toi qui embellis tout ce qui t'approche. Lorsque tu es assise à mes côtés, toute la nature me rit; ces champs me paroissent mille fois plus agréables; j'y respire un air encore plus pur; il me semble que la terre se couronne autour de toi de fleurs plus odoriférantes, plus riches en couleurs. Nina, ma chère sœur, combien je t'aime ! oh ! je ne puis te le dire autant que je le ressens ! Sérano me demandoit, l'autre jour, si je voudrois aller à la ville : je ne t'y trouverois point... je ne te quitterai jamais, jamais. On m'offriroit des royaumes, la terre entière sans Nina, je dirois: reprenez vos empires, le monde, tous vos bienfaits, si je ne puis les partager avec ma sœur. Croirois-tu, ma chère amie, que je suis jaloux de tout ce qui t'environne? — Toi, jaloux ! et.... quand avant-hier je donnai à Ziméni ce bouquet de roses que j'avois cueilli pour toi, tu n'y pris point garde ! — Nina, tu t'amuses de mes souffrances ! ne m'as-tu point vu verser des larmes? je craignois, je ne sais pourquoi, que Sérano ne s'en aperçût, quoiqu'il fût, j'imagine, le premier, à m'engager d'aimer ma sœur... encore une fois, il ne m'est pas possible

de te peindre ma tendresse... cela ne s'exprime point. — Je t'avouerai, mon frère, que ces sentimens me causent du plaisir. Quoi ! tu renoncerois à tout pour rester avec moi, dans ce séjour ! que sait-on ? si quelque dame, par exemple, te proposoit sa main, tu ne l'accepterois pas ? — Et, pourquoi me le faire répéter ? on me feroit roi de l'univers, j'aimerois mieux habiter à jamais notre cabane, la cabane la plus pauvre, pourvu que j'y pusse jouir de la présence de ma sœur. — Mais... nous ne pouvons nous épouser ! — Eh bien ! je ne serai point ton mari, ton amant : je serai ton frère... Cela ne m'empêchera point de t'aimer, de t'adorer comme autrefois on adoroit ici Vénus. Nina, sais-tu bien où est ton temple ? il n'est point sur le haut de cette montagne : tiens, c'est-là qu'il est, (en lui prenant la main, et la mettant sur son cœur) c'est-là qu'il est, et pour toujours : sens-tu comme il palpite, depuis que tu l'as touché ?.... il se répand dans toutes mes veines une flamme, une langueur, un charme... et toi, tu m'abandonneras, tu m'oublieras pour un époux !... — Non, mon cher frère, je te le promets, je ne me marierai point ; puisque je ne saurois appartenir à Lorezzo, je n'appartiendrai à personne ; nous vivrons ensemble le reste de nos jours ; nous nous dirons incessamment que nous nous aimons ; est-ce qu'il peut y avoir des plaisirs plus délicieux ? Ah ! je sens que celui-là fera mon bonheur suprême... mais, mon frère, je te prie, laisse-moi ma gaieté : je te trouve continuellement les yeux attachés sur moi, et la tristesse est sur ton front ! — Nina, Nina, on ne rit point lorsqu'on aime.

N'y a-t-il pas plus de satisfaction à se remplir d'une douce rêverie? est-ce que tu n'as jamais éprouvé le charme que l'on goûte à laisser échapper des pleurs que le sentiment fait couler? Es tu absente un instant: je m'assieds sous un de ces grenadiers, et là, je m'enivre à longs traits du plaisir de pleurer d'attendrissement en songeant à ma chère Nina; je me dis: quand la verrai-je? me sera-t-elle toujours attachée? et je te vois au fond de mon ame; c'est alors que je te fais mille sermens de t'aimer toujours. O Nina, que je suis heureux d'être né ton frère! que j'ajoute encore aux transports de la nature! tu as raison, il n'est pas besoin de se marier, pour être le plus heureux des mortels... Va, un époux ne t'aimeroit pas comme je t'aimerai. Si tu savois quel soin je prendrai de tout ce qui peut t'intéresser! Tu seras... la reine du village; j'emploierai tout ce que me rapporteront nos champs, oh! oui, tout, à te donner des habits, des atours, ce qui pourra te plaire. Tu auras mon bien, mon ame, et mille autres encore, si je les avois; je ne veux vivre que pour ma sœur. —Et moi, Lorezzo, je ne respirerai que pour toi, que pour toi seul. Je suis bien sûre que je t'aimerai encore plus que tu ne m'aimeras... Tu dois être bien content! ne voilà-t-il pas que tu me fais pleurer? allons, amusons-nous; aimons-nous gaiement, et retournons à notre père: il peut nous attendre.

Tels étoient les épanchemens de ces deux jeunes cœurs, d'autant plus sensibles que leurs transports étoient purs, et qu'ils n'avoient point à rougir. On a dit qu'un objet digne de fixer les regards des dieux

seroit un grand homme aux prises avec le malheur: n'aimeroient-ils pas mieux les tourner sur le tableau d'une tendresse mutuelle et innocente qui ne connoît point la dissimulation, de deux ames qui se correspondent, qui répandent leurs sentimens l'une dans l'autre, qui se remplissent d'une pure ivresse ? C'est-là un spectacle céleste, qui sur la terre, ne peut toucher, il faut l'avouer, que quiconque auroit une idée de la véritable volupté.

L'espèce de circonspection que Sérano laissoit voir au jeune homme, augmentoit avec le tems; Lorezzo en étoit affligé : — Mon père, vous avez rejeté mes plaintes ! m'aimeriez-vous moins ? Votre tendresse pour moi, je vous l'ai dit, ne s'exprime pas avec cette franchise, avec ces caresses, l'expression de l'amour paternel : il ne connoît point les égards... ne suis-je pas votre fils ? Sérano cherche à le rassurer; cependant il ne bannissoit point cette sorte de déférence qui continuoit à mortifier Lorezzo.

Ce dernier étoit occupé à parer de guirlandes un agneau qu'il avoit dessein d'offrir à Nina; Sérano l'aborde, en regardant de tous côtés si on ne le voyoit point : — Lorezzo, tâchez qu'on ne découvre pas où je vais vous conduire; profitons des momens : il y a peu de monde dans la campagne. Sur-tout observez un profond secret sur ce que vous pourrez voir ou entendre. Suivez-moi.

Le jeune homme obéit; il marche la tête remplie d'idées confuses : toute son ame étoit en suspens; ils arrivent vers une de ces cahutes de paille, où se réfugient les paysans de Sicile, pour se mettre à l'abri,

soit du mauvais tems, soit de la chaleur. Le vieillard entr'ouvre la porte : une femme enveloppée d'une faille (1) étoit assise; elle se lève avec précipitation, et va se jeter dans les bras de Lorezzo. Elle le serre dans son sein; il lui échappe des larmes et des sanglots; elle paroît le considérer attentivement, quoiqu'elle tienne toujours son voile baissé; ensuite elle parle bas à Sérano; elle est prête à sortir : elle retourne sur ses pas, embrasse encore le jeune homme, en poussant un profond gémissement, le presse avec transport contre son cœur, redouble ses larmes et ses soupirs, ne sauroit le quitter, s'éloigne enfin, en tournant plusieurs fois la tête de son côté, et donne la main à Sérano qui recommande, en sortant, à Lorezzo de l'attendre dans cette même cabane.

Il s'interroge, il se demande s'il n'est pas le jouet des illusions d'un songe. Que peut être cette femme? que veulent dire ses embrassemens, ses pleurs, le soin qu'elle a pris de garder son voile, et de rester inconnue? Son esprit s'égare, se perd de chimères en chimères, et il ne sait à laquelle s'arrêter; c'est un homme retiré d'un profond sommeil, qui voudroit se rendre compte des images rapides qui ont passé successivement sous ses yeux.

Sérano est revenu; tout en lui décèle le trouble et l'agitation : — Lorezzo.... Lorezzo, n'ouvrez jamais

(1) Les femmes de la campagne ont un voile qui leur entoure la tête, et une large ceinture. Celles de la ville ont des failles noires, comme les portent les dames espagnoles, etc.

la bouche sur ce qui vient de vous arriver : qu'un oubli éternel... — Quoi, mon père ! Nina... — C'est elle sur-tout qui doit l'ignorer. Les jeunes personnes sont quelquefois indiscrètes... il faut de bonne heure vous accoutumer à vous taire. — Je ne pourrai vous demander la moindre clarté ?... — N'attendez de moi qu'un silence éternel, et donnez-moi votre parole que vous vous y soumettrez. — Mais, mon père, cette femme... — Il est inutile de m'interroger ; je ne saurois satisfaire votre curiosité ; promettez seulement de ne laisser échapper aucun mot.

Lorezzo promet, en témoignant cependant quelque répugnance, et à peine est-il seul qu'il se dit : pas même à Nina ! Il la revoit, bien déterminé à retenir son secret : mais son visage le trahissoit malgré lui. — Qu'as-tu, mon frère ? tu me parois inquiet ? — Moi ! moi, Nina !... je n'ai rien... Eh ! que puis-je avoir, si ma sœur m'aime toujours ? — Lorezzo, pourrois-je vivre sans cette amitié... qui augmente... Oui, je t'aime tous les jours davantage, mais... tu me caches quelque chose ! je ne te retrouve point tel que je t'ai quitté. Je ne sais ; tu me regardes.... et tu as l'air embarrassé ; tu sors d'avec mon père : t'auroit-il adressé quelque réprimande qui t'a chagriné ? eh ! qu'auroit-il à te reprocher ? dis-moi donc... tu ne me réponds pas ? — Nina, Nina, ne m'interroge point, je t'en conjure... Ma tendresse pour toi est la même. — Votre tendresse ! en voilà une preuve bien flatteuse !.. vous usez avec votre sœur de dissimulation, je le vois, et vous dites que vous l'aimez ?.. — Adieu, ma chère sœur, adieu : — C'est Lorezzo qui m'évite !

aussitôt des larmes échappent à Nina. Le jeune homme qui sembloit faire quelques pas pour s'en séparer, revole vers elle : — Tu pleures, ma sœur, tu pleures! ah ! mon cœur est déchiré ! qu'exiges-tu de ton frère? — Qu'il ait mon attachement, ma confiance, qu'il n'y ait rien d'étranger entre nos deux ames... est-ce que vous ne savez pas tout ce qui se passe dans la mienne?... — Ecoute, ma chère amie... ah ! épargne-moi tes larmes : elles me causent mille supplices.... je te dirois bien... mais, Nina, tu me fais manquer à ma parole, à l'honneur, à tout. J'avois promis à mon père... Tu voudrois absolument que je me rendisse coupable? — Peux-tu l'être en m'instruisant?... si tu m'aimois, aurois-tu des secrets pour moi? encore une fois, ne sommes-nous pas le même cœur? le même sentiment ne doit-il pas nous animer? — Jure-moi donc, Nina, que tu ne révéleras jamais de ta vie, oh! jamais, ce que je vais t'apprendre. — Tous les sermens, mon cher Lorezzo, que tu exigeras; ce n'est que pour toi seul que j'aspire à m'éclaircir... tu ne sais pas jusqu'à quel point tu m'intéresses. — Eh bien! Nina, tu me vois encore dans l'accablement, dans un tumulte d'idées inconcevables. Tu n'as point oublié que mon père m'est venu chercher? — Oui... et d'un air mystérieux; cela m'a inquiétée.

Il m'a conduit dans une cabane... une femme... — Une femme! — Elle étoit couverte entièrement de son voile; je n'ai pu saisir aucun de ses traits; elle est accourue dans mes bras. — Quoi ! elle t'a embrassé ! — Et des pleurs accompagnoient ses soupirs; il sembloit qu'elle éprouvoit une agitation extraordinaire;

elle a adressé tout bas à Serano quelques paroles que je n'ai pu entendre, quoique j'aie prêté une oreille attentive. — Une femme ! — Elle est revenue à moi ; au moment qu'elle se retiroit, j'ai senti qu'elle me pressoit contre son cœur avec violence. — Qu'entends je ? — Et ensuite elle est sortie avec Sérano. — O Ciel ! Ciel ! — Aussitôt qu'il a été de retour, il m'a bien recommandé de ne parler à personne de cet événement singulier, qui me cause un bouleversement d'idées... — Je le crois. — J'aurai l'attention de garder ce secret ; je ne l'ai dit qu'à toi, et j'imagine que ta discrétion égalera la mienne ; ta tendresse m'en répond. Nina, sans écouter ce que lui disoit Lorezzo, l'interrompt : elle te serroit contre son cœur ! mon frère.... une autre aime Lorezzo.... elle en sera aimée !

La jeune personne avoit perdu cette gaieté brillante qui prêtoit tant de vivacité à ses charmes. Son attachement pour Lorezzo avoit ce caractère jaloux, ces alarmes, ces tourmens qui n'appartiennent qu'à l'amour ; elle redisoit sans cesse dans son cœur : une autre aime Lorezzo !

Sérano la trouve noyée dans les larmes : — Que vois-je, ma fille ? des pleurs !.... eh ! pourquoi.... (Nina veut dissimuler.) Vous ne m'en imposerez point ; je prétends être instruit, et savoir la cause de cette tristesse qui m'étonne. Nina cède aux demandes pressées, aux ordres de son père, et lui révèle tout ce qu'elle a pu apprendre de Lorezzo. Mais, mon père, ajoute-t-elle, je n'ai été indiscrète que pour vous marquer mon obéissance ; que sur-tout mon frère ignore...

Votre

Votre frère, reprend Sérano, en ne lui laissant point le tems d'achever !... votre frère... s'il étoit... Nina, n'attendez de moi aucun éclaircissement; que cette indiscrétion demeure dans un éternel oubli, et... quel intérêt si fort prenez-vous donc à Lorezzo? — Quel intérêt, mon père? je serois fâchée qu'il fût aimé d'une autre autant qu'il l'est de sa sœur. — Ma fille, je vous commande expressément de ne jamais vous trouver seule avec Lorezzo — Avec mon frère? — Sous quelque nom.... Craignez de me déplaire; allez, obéissez, ma fille, et ne m'interrogez point davantage.

Lorezzo s'apperçoit que Nina l'évite, et en même tems il lui semble qu'elle désavoue ce changement imprévu; il voudroit en pénétrer le motif; la jeune personne a l'adresse de lui faire parvenir cette lettre.

« J'ai commis une faute impardonnable, que je « me reprocherai toute ma vie : j'ai eu la foiblesse » d'avouer à mon père un secret qu'en quelque sorte » j'aurois dû me cacher à moi-même; j'ai trahi votre » confiance... l'idée de cette femme vient sans cesse » me troubler; mon père a vu mon chagrin. N'ajoutez » point votre ressentiment aux supplices que j'endure. » Ne suis-je point assez punie, puisqu'on me défend » de vous parler, de vous dire... hélas ! je ne puis » que vous regarder; encore je crains que mon père » ne s'en apperçoive; mais que ces regards vous » expriment tout ce que sent mon cœur !.. je pense » toujours à vous... Ah ! mon frère, je suis encore » plus malheureuse que coupable.... non, rien ne

» pourra briser les nœuds qui m'attachent à toi. Je » crois éprouver qu'ils sont au-dessus même des liens » du sang. Mon frère, mon cher frère, que je me plais » à répéter ce nom ! on ne m'empêchera point de le » prononcer, et s'il étoit interdit à ma bouche, mon » cœur incessamment le rediroit... D'où vient, ô » Ciel ! cette tyrannie, cette inhumanité de mon père, » lui, qui jusqu'à présent s'étoit montré notre ami » le plus tendre ? Lorezzo, auroit-on le dessein de » te marier ? Je le vois, je le vois, j'ai tout pénétré, » cette femme sera ton épouse... Mon frère, quelle » image pour une sœur aussi sensible ! Oublierois-tu » ce que tu m'as promis tant de fois ? tu vivrois pour » une autre ! une autre que Nina partageroit tes » peines, tes sentimens, ton ame ! jamais je ne serai » réduite à cette extrémité. Mais pourquoi ces cruels » mouvemens de jalousie ? ne sommes-nous pas le » même cœur, le même cœur rempli de l'amour le » plus tendre ? eh ! qui approcheroit de l'ardeur qui » semble être née avec nous ? va, les époux ne peuvent » s'aimer autant que nous nous aimons.

» Tu me répondras : je croirai t'entendre, m'en- » tretenir avec toi; ta lettre recevra mes larmes; j'y » recueillerai les tiennes; je la déroberai à tous les » regards; elle sera contre mon cœur... elle se gra- » vera dans mon ame... (1) Lorezzo, cette femme » me fera mourir » !

---

(1) Qu'on ne juge point de la nature sicilienne par la nôtre : c'est sur-tout dans ces climats brûlans que s'allume la flamme des passions, et que le cœur en est consumé. Il y a bien loin

Le jeune homme vouloit faire des reproches à Nina, et il ne put, dans ses réponses, que lui parler de cette amitié qui vaincroit tous les obstacles. Sa sœur l'occupoit entièrement. En vain les campagnes offroient-elles à ses yeux tous ces présens dont la nature semble avec profusion avoir enrichi la Sicile : pénétré d'une tristesse qu'il se plaisoit à nourrir, il alloit sous un cyprès s'abandonner à sa douce mélancolie, et là, il accompagnoit de sa flûte ces vers touchants qu'il avoit composés; c'est dans ces heureux climats que le sentiment fait des poëtes.

SECONDE ROMANCE.

Amour, laisse-moi soupirer;
Ma tristesse a pour moi des charmes;
Mon cœur aime à s'en pénétrer;
Amour, laisse couler mes larmes.

Ici tout flatte ma langueur;
De zéphir l'haleine est plus pure;
Cette grotte a plus de fraîcheur;
L'onde plus doucement murmure.

La divinité de mon cœur
M'appelle encor vers ce bocage;
Je la revois dans chaque fleur;
Je suis ses pas sous chaque ombrage.

---

de la glace de nos sensations et de nos expressions, au feu dont semble être pétri tout ce qui a vie dans ces contrées. Il n'est donc pas étonnant que les femmes y aiment avec violence : mais ce qui surprendra, c'est qu'elles sont sincères et constantes.

L'écho me rapporte son nom
Dans les sons divers qu'il répète ;
C'est Nina qui, dans ce vallon,
Egare ma course inquiète.

Par d'agréables souvenirs,
Je trompe ma peine cruelle,
Et je goûte encor les plaisirs
Réservés à l'amant fidèle.

Nina, qu'un sort plein de rigueur
Sur mes beaux jours forme un orage :
Il ne peut m'ôter la douceur
De me remplir de ton image.

Amour, laisse-moi soupirer,
Ma tristesse a pour moi des charmes ;
Mon cœur aime à s'en pénétrer ;
Amour, laisse couler mes larmes.

Sérano va chercher Lorezzo dans la campagne : il le trouve, aux bords d'une fontaine, livré à cette douce mélancolie, la première peut-être des voluptés dont s'enivrent les cœurs sensibles. Le jeune homme ne l'a pas plutôt apperçu, qu'il se lève, et courant vers lui avec vivacité, il lui demande ce qui pouvoit l'amener en ce moment. Bien des choses, répond le vieillard. Lorezzo, j'avois exigé de vous un profond secret ; vous m'aviez donné votre parole : j'y comptois ; je croyois que votre attachement pour moi devoit suffire, et vous engager à vous taire. Qu'avez-vous fait ? vous avez tout dit à Nina... — Il est vrai, mon père ; je n'en ai point été le maître ; le moyen d'avoir quelque réserve pour ma sœur ! n'est-elle pas ma plus chère amie, tout ce qu'après vous j'aime le plus au monde ?

— Votre amitié, Lorezzo... honore Nina : mais ce sentiment doit avoir des bornes. — J'honore ma sœur, en conservant pour elle cette tendresse qui est née avec moi, que la nature me prescrit; n'est-ce pas mon devoir, mon plaisir, toute ma félicité ?... Mon père, que voulez-vous dire ? je lis sur votre visage un embarras... Vous m'avez séparé de ma sœur; si vous saviez ce que je souffre ! mes tourmens sont inconcevables... Je ne puis plus vivre éloigné de Nina; l'air que je respire ne m'est pas plus nécessaire; au nom de cet amour paternel dont j'ai reçu tant de preuves, finissez mon supplice... Nina est tout pour moi; je tombe à vos genoux; voyez-moi dans les larmes.... non, je m'en apperçois trop, je ne suis plus votre fils !

Il se jette aux pieds de Serano, les embrasse; le vieillard est empressé à le relever : — Que faites-vous? c'est à moi... j'aurai toujours pour vous les tendres sentimens... vous n'en devez point douter : mais il ne s'agit point ici de Nina. — Eh ! mon père, qui peut m'intéresser davantage ? — Je ne vous reprocherai plus votre indiscrétion; je me flatte même que vous ne retomberez jamais dans cette faute. — Quand verrai-je ma sœur ? — Laissons-là Nina... vous n'aurez pas de peine à l'oublier. — A l'oublier ! ô Ciel ! — J'ai à vous confier... non, Nina ne vous intéressera plus... — Ma sœur ne seroit point tout ce qui m'anime ! ah ! mon père, avez-vous pu le penser? où est-elle ? où est-elle? que je tombe à ses genoux ! que je lui renouvelle mes sermens de l'aimer toujours ! Quels sentimens, quels transports peuvent être au-dessus de ceux d'un frère ?... — Vous ne voulez point m'entendre? J'ai à vous com-

muniquer... Nina... — Eh bien... Nina ! expliquez-vous.

Le vieillard s'arrête à ces paroles. Un homme inconnu accouroit vers eux, tout couvert de sueur, hors d'haleine. Je vous cherchois, leur dit-il à tous deux; ensuite il prend le premier à l'écart, et lui parle bas. Lorezzo, hors de lui-même, impatient de savoir ce que Sérano vouloit lui dire, observoit que l'étranger conversoit avec chaleur. Cet entretien fini, Sérano vient à Lorezzo, le prend dans ses bras, et ne pouvant cacher des pleurs qui lui échappoient: — Nous nous séparons.... Accompagnez cet étranger; il vous conduira où vous devez aller; hâtez-vous. — Je vous quitterois, et Nina... — Vous n'avez point le tems de la voir, partez. — Quel sujet...—Vous saurez... Oui, j'ai pour vous le cœur d'un père: mais il ne faut point ici nous attendrir; les momens vous sont chers... vous ne pourriez assez tôt vous rendre à Palerme. — A Palerme, et ma sœur... je ne la verrois point! je ne verrai point Nina! — Vous serez le maître de nous revoir; on ne voudroit pas m'affliger à ce point... que du moins je sois informé de votre bonheur.

L'étranger entraîne Lorezzo malgré lui Il étoit accablé, anéanti tel qu'un homme qui tomberoit d'abyme en abyme. Ils trouvent près de Trapani des chevaux qui les attendoient. L'inconnu, dans la route, ne dit que quelques mots peu intéressans pour Lorezzo partagé également entre la surprise et la douleur. A mesure qu'il s'éloignoit des lieux qu'habitoit Nina, son désespoir augmentoit: enfin ils sont arrivés vers le soir à la capitale de la Sicile.

L'étranger conduit le jeune homme dans une maison écartée, le fait monter à une chambre où le premier objet qui s'offre à sa vue, est un habillement convenable à une personne de qualité. Hâtez-vous, dit le conducteur à Lorezzo, de quitter vos habits, et de revêtir celui-ci. Lorrezzo veut lui demander la raison de cette métamorphose. Vous le saurez, repart l'inconnu; empressez-vous seulement de prendre ces nouveaux vêtemens. Le jeune homme habillé, l'autre continue : — Allons, suivez-moi.

Ils traversent en silence la ville. Arrêtons-nous ici, dit l'inconnu; Lorezzo démêle dans l'obscurité une façade magnifique qui annonçoit l'hôtel d'un grand seigneur. Le premier heurte doucement : la porte s'ouvre ; un domestique paroît avec une lanterne sourde à la main; il les éclaire, et les conduit, sans proférer une seule parole, par une longue suite d'appartemens où la richesse et la somptuosité éclatoient. A quelle foule d'idées Lorezzo s'abandonne ! quelle sera la fin de cette aventure qui semble tenir du merveilleux ? Le domestique entre le premier dans une chambre dont la porte étoit entr'ouverte; l'inconnu le suit : Lorezzo entend ces mots : Princesse, vos ordres ont été remplis avec tout le zèle que votre altesse me connoît; le voici. Le jeune homme étoit entré; il contemple un appartement superbe, un lit où l'argent et l'or s'unissoient à des broderies élégantes. Sur de riches coussins, étoit étendue une femme d'un certain âge, qui paroissoit expirante, et qui avoit une lettre dans ses mains; à ses côtés étoit assis un vieillard vêtu magnifiquement, dont le visage annonçoit la

hauteur et la sévérité; plus loin étoit debout un jeune homme de seize à dix-sept ans, habillé dans le même goût: sa physionomie touchante sembloit promettre une ame ingénue et sensible. La mourante s'adressant à Lorezzo d'une voix presque éteinte, et lui tendant les bras: — Approchez, mon fils. Aussitôt Lorezzo s'écrie: elle ne seroit point ma sœur! Cette dame continue: venez, mon cher enfant; oui, (se tournant vers cet homme âgé) mon frère, vous voyez le premier fruit d'une tendresse que les débats entre nos deux maisons ont si long-tems combattue. Et vous, mon fils (parlant au jeune homme qui étoit debout) embrassez votre frère aîné. A ces mots, le vieux seigneur prend un air plus repoussant, tandis que son jeune neveu court avec l'expression naïve de la sensibilité, dans les bras de Lorezzo. La princesse reprend: mon époux, avant que notre amour fût consacré par la religion et par l'aveu des loix, m'avoit entraînée dans les égaremens qui suivent l'ivresse des passions. L'hymen étant venu sceller cette ardeur si traversée, si constante, il me fallut alors rougir de cet infortuné, (elle montre Lorezzo) le rejeter du sein maternel. La honte qui a tant d'empire sur notre sexe, et sur-tout dans ce pays où les impressions de l'honneur ont une espèce de despotisme absolu, la honte étouffa la voix du sang; que dis-je? elle ne put que me forcer à cacher ces sentimens dont mon cœur étoit agité. J'arrachai donc ce cher fils de mes bras, et un de nos amis le confia sous le nom de Lorezzo aux soins d'un homme de la campagne, dont l'honnêteté et la discrétion étoient connues; il ignoroit la naissance et les parens

de cet enfant désavoué par ses auteurs. J'eus plusieurs fois le dessein de le retirer de cette obscurité si révoltante pour l'amour maternel, et qui blessoit à la fois l'humanité et la justice. Mon mari s'opposoit toujours à mes transports, me représentant mon honneur, le sien, notre devoir d'immoler tout à notre réputation, et nous manquions au premier devoir, à la nature ! Je me hasardai, un jour que le prince étoit retenu auprès du vice-roi, à n'écouter que le mouvement qui m'emportoit : je me rendis à l'insu de ma famille et de mes domestiques chez Sérano ; là, sans me faire connoître, avouant seulement que j'étois mère, et ma tendresse ne m'eût-elle pas trahie ? je goûtai la consolation de serrer mon fils dans mon sein, de l'arroser de mes pleurs; je ne pus m'empêcher d'instruire mon mari de cette démarche : il tombe attaqué de la maladie qui l'a mis au tombeau, et avant que d'expirer, il me laisse un écrit qui rétablissoit ce cher enfant dans tous ses droits. Je brûlois de remplir ses volontés. Le Ciel sans doute qui prend la défense de la nature outragée, se venge, et n'a point attendu l'effet du repentir ou plutôt de l'amour; il m'accable en ce moment : je crains qu'il n'ait marqué le terme de ma vie : je me suis donc empressée de rendre hommage à la vérité, à la justice, à la tendresse maternelle, dût ma mémoire souffrir de cet acte d'équité. J'aime mieux céder au cri du sentiment et du devoir, que d'abandonner à la bassesse d'une condition si peu faite pour lui, un infortuné... qui est mon enfant; il l'est, mon frère, il est votre neveu, et cette lettre, ajoute-t-elle, qui est de la main même de mon ma-

ri, confirmera tout ce que je viens de vous révéler.

Le prince de *** prend l'écrit, en conservant toujours ce front où se peignoient le froid dédain et la dureté. Il avoit souvent jeté les yeux sur Lorezzo durant l'entretien de la princesse. Il lit attentivement la lettre, et la remettant à sa belle-sœur : — Il est vrai que voilà un témoignage bien évident qui prouve que ce jeune homme est réellement votre fils. Mais n'auroit-il pas contracté avec ces *gens de néant* une certaine grossièreté qui dégraderoit l'élévation où nous voulons l'appeller ? sera-t-il bien digne de représenter l'héritier de notre maison ? songez-vous qu'il portera le nom du prince de *** ?

Lorezzo ressembloit à ces créatures humaines, que dans les ouvrages de féeries, on nous représente frappées de l'enchantement sous la baguette de quelque puissant magicien. Cependant Nina occupoit toujours son cœur ; il alloit en parler : la timidité l'arrête ; il ne peut que prendre la main de la princesse, et la baiser avec respect. N'osez-vous, mon fils, lui dit-elle, embrasser votre mère, et prononcer ce nom si doux à entendre ? Le jeune homme rassuré par l'air de bonté que lui fait voir cette dame, répond à ses caresses, et développe toute la vivacité d'une ame pénétrée de tendresse et de reconnoissance. Monseigneur, dit-il à son oncle, ne craignez point : je me flatte que je mériterai l'honneur de vous appartenir, et que madame n'aura point lieu de se repentir de m'avoir reconnu pour son fils. Quoique Sérano soit dans un état obscur, il m'a formé un cœur digne de vous aimer, et d'atteindre à vos sentimens ; cet homme respectable

est le père d'une fille charmante, qui possède toutes les grâces, toutes les vertus.

Il étoit prêt à poursuivre, et sans doute son amour pour Nina eût éclaté : la princesse se sent plus incommodée : — Mon cher enfant, je ne puis être avec vous plus long-tems ; retournez auprès de Sérano ; dans peu de jours vous reviendrez. Ce ne sera plus comme Lorezzo que vous reparoîtrez : tout Palerme connoîtra mon fils, le prince de ***. Mon amour me fait croire que je vous dédommagerai par toute sorte de témoignages les plus touchants, de l'injustice et de la barbarie dont je me suis rendue coupable envers vous. Embrassez-moi encore ; embrassez votre frère et votre oncle. Souvenez-vous que la discrétion est une des qualités d'un homme de naissance ; ne dites rien de tout ceci à Sérano, à personne, jusqu'au moment où vous serez dans le rang qui vous convient.

Lorezzo a repris la route de sa première demeure. Quoi ! Nina, se disoit-il en secret, vous n'êtes point ma sœur ! il m'est permis de vous aimer au gré de mes transports, d'être votre amant le plus tendre ! je suis prince !... Ah ! tu seras princesse ; que ne puis-je te faire souveraine, mettre comme moi tout l'univers à tes genoux !

Il est rendu à sa retraite. Quel est le premier objet qui s'offre à ses yeux ? Nina qu'embellissoit la douleur ; elle gémissoit de l'absence de son frère ; elle craignoit de ne point le revoir, et son père avoit gardé un profond silence sur l'objet du voyage de Lorezzo. En ce moment le vieillard occupé à ses travaux, étoit séparé de sa fille. Le jeune homme se précipite aux pieds

de Nina : — Ma sœur... tu n'es point ma sœur ; je ne suis point ton frère ; je suis.... je suis le prince de ***, mais pour t'aimer, pour t'adorer davantage. Nina, ma grandeur ne servira qu'à te prouver mon amour ; ah! je brûle de te donner avec mon cœur, mon nom, mon rang.. Que n'ai-je, ma chère Nina, un empire, le monde entier à t'offrir!

Nina, charmée de revoir son frère, écoutoit avidement et ne comprenoit rien à ce qu'il lui apprenoit : Lorezzo entre dans des détails ; enfin il instruit la jeune personne de toutes les circonstances ; elle s'écrie avec un transport de joie : tu es.. vous êtes prince! (ensuite d'un ton réfléchi et affligé) je ne suis point princesse!.... vous ne m'aimerez plus! vous n'aimerez plus votre Nina ; et aussitôt des larmes coulent de ses yeux. — Arrête ces pleurs, adorable Nina. Eh! pourquoi me verrois-tu si enchanté de ma nouvelle situation, si je ne pouvois en répandre sur toi tout l'éclat ? Penses-tu que le titre de ton amant ne me touche pas plus que tous les titres brillants que le sort me prodigueroit ? Est-ce à toi, ma chère sœur, car j'aimerai toujours à te donner ce nom sous lequel tu m'as inspiré une tendresse si vive, est-ce à toi, Nina, à douter du cœur de ton amant ? Il est si fort au-dessus de toutes les épreuves ! tu me rendras plus de justice : tu verras que le prince sait aimer mille fois plus encore que Lorezzo. Ah ! répond Nina, quand vous étiez mon frère, n'éprouvions-nous pas tous les transports, tout le bonheur, tout le charme de l'amour ? Pour moi, je sens que cette tendresse auroit suffi à mon ame : nous nous fussions aimés... pour le

plaisir d'aimer. Il y a tant de douceur à se voir, à se confier ses plaisirs, ses plus secrètes pensées, jusqu'à ses peines! J'étois si satisfaite, lorsque je pleurois à cause de vous! il faudra que je renonce à ma tendresse, à la vie. Mon père m'a toujours dit qu'il n'y avoit que les égaux qui s'aimoient; vous allez passer au sein des richesses, des honneurs... non, vous ne serez plus Lorezzo!

Sérano paroît; Lorezzo court dans ses bras: — Nina... n'est point ma sœur; je pourrai l'épouser; je suis le prince de***. (Il raconte au vieillard tout ce que la princesse lui a révélé au sujet de sa naissance et de sa qualité.) Sérano, mon cher Sérano, vous serez toujours mon père, et voici ma chère femme, tout ce que j'idolâtre.... elle sera princesse. Sérano demeure immobile d'étonnement. Ces particularités, dit-il, avoient été autant de secrets pour moi: je savois seulement que les auteurs de vos jours avoient refusé de vous avouer, et que vous deviez vivre ignoré, dans ces campagnes, destiné à notre profession... — Ma mère m'a ordonné de n'instruire personne du sort qui m'attend: mais, Sérano, mon silence à votre égard eût offensé la tendresse et la reconnoissance; oui, vous serez toujours mon père, le père de Nina. — Monseigneur, je serai le premier à vous rendre les respects qui vous sont dus. Je l'avouerai: j'ai pris la liberté de vous aimer comme mon propre fils. Mais que me parlez-vous de vous allier à ma fille? je connois mes devoirs ainsi que toute la médiocrité du rang que j'occupe: ce n'est point à Sérano à profiter de vos foiblesses. Ma fille, monseigneur, en cessant d'être

votre égale, doit s'interdire jusqu'à la pensée de recevoir votre main, et je suis bien assuré que ses sentimens sur cet objet sont conformes aux miens : n'est-il pas vrai, Nina? Nina ne répond que par un profond soupir. Lorezzo veut prendre la parole. — Monseigneur, je n'en croirai point l'amour : je suivrai les conseils de la raison, de la probité, de l'honneur, et je ne varierai jamais sur ce qu'ils m'ordonnent ; ma fille, n'en doutez pas, ne démentira point mon exemple.

Lorezzo se flattoit qu'il vaincroit aisément la résistance du vieillard ; il n'envisageoit aucun obstacle ; tout s'aplanit devant les yeux d'un amant ; il attendoit un heureux succès de la tendresse de sa mère : impatiente de faire son bonheur, elle n'hésiteroit pas, malgré la différence des rangs, à lui accorder la permission d'épouser Nina. Il reçoit une lettre de la princesse qui lui apprend que sa santé se rétablit, et qu'elle va le rappeller auprès d'elle, et l'exposer dans toute la splendeur qui lui est due, aux regards de Palerme, de toute la Sicile. Le jeune homme s'abandonne à des songes enchanteurs : — Je pourrai donner à Nina des preuves de mon amour ! combien faut-il encore attendre pour la conduire à l'autel, pour la placer dans le rang que méritent sa beauté, ses vertus, cette tendresse si naïve, si touchante! que la cour me portera envie ! Il n'y a point de princesse qui puisse s'égaler à Nina ; non, il n'y a point de souveraine qu'on puisse lui comparer ; quelle image j'en tracerai à ma mère ! oh ! elle prendra mes sentimens pour cette charmante fille, elle sera la première à presser un engagement dont mes jours dépendent. Eh ! comment

exister sans Nina? que me seroient les richesses, les grandeurs, la vie, si je ne pouvois les partager avec cette maîtresse de mon cœur?

Lorezzo, dans l'enthousiasme d'un flatteur espoir, grave ces vers sur l'écorce des arbres, et sur les débris du temple de Vénus:

TROISIEME ROMANCE.

Le sort me donne des grandeurs,
Et Nina le bonheur suprême.
Amour, que seroit sans tes fleurs
Le plus superbe diadême?

Sur un amour pur et constant,
Mon orgueil, ma splendeur se fonde;
De ma Nina l'heureux amant
Efface tous les rois du monde.

Le bouquet qu'embellit son sein,
Est le seul trésor qui me tente;
M'est-il présenté de sa main,
J'ai tous les sceptres qu'on nous vante.

Je ne connois point ses ayeux,
Les biens dont elle est héritière;
Je sens le pouvoir de ses yeux,
Des Beautés je vois la première.

Qu'ai-je besoin d'aller jamais
Chercher ses titres de noblesse?
Mon cœur, où règnent ses attraits,
Me dit que j'aime une déesse.

S'il falloit ne point partager
Ma grandeur avec ce que j'aime,
Je dirois: laissez-moi berger,
A ses pieds c'est être un dieu même.

On me promet l'éclat des cours,
Les plus doux plaisirs de la vie :
Promets-moi de m'aimer toujours,
Nina, c'est tout ce que j'envie.

Le rang de prince n'éblouit
Qu'un cœur de tendresse incapable :
Un mortel que Nina chérit,
Voilà le prince véritable.

Je ne désire que pour toi
Cette pompe sans toi si vaine ;
Que du monde on me nomme roi,
Il aura bientôt une reine.

Du dieu des fidèles amours,
Jusqu'au tombeau je veux dépendre ;
Et le prince sera toujours,
Nina, ton berger le plus tendre.

Sérano avoit redoublé ses défenses et ses précautions; il étoit ordonné à Nina de ne point se trouver seule comme autrefois avec Lorezzo; ils ne se voyoient qu'en présence du père. Quelle expression dans les regards d'un amant qui ignoroit l'art de se contraindre! qu'ils répétoient à Nina combien il l'aimoit! qu'ils lui renouvelloient le serment de n'avoir d'autre amante, d'autre épouse qu'elle! L'amour est attentif à veiller sur tout ce qui l'intéresse. Lorezzo saisit l'occasion : avec quelle ardeur il profite d'un moment où le vieillard s'étoit écarté! — Ma Nina, ma chère Nina, d'où vient donc cette sombre tristesse? — D'où vient? Ah! laissez-moi, laissez-moi.... vous êtes un prince! (et ses pleurs redoublent) — Nina, je suis votre amant, votre amant le plus tendre, j'en jure par ma belle

belle maîtresse : nous serons unis, nous vivrons à jamais l'un pour l'autre... — Je serois votre femme!..... non, vous n'êtes plus mon frère ! vous n'êtes plus Lorezzo ! il y a aujourd'hui trop de distance entre nous deux ; je ne suis point faite pour être votre épouse ; ce sera quelque dame de la cour. Hélas ! elle ne vous aimera pas, cette dame, autant que je vous aime. — Et vous croyez, divinité de mon cœur..... quoi ! tu penses qu'une autre pourroit avoir ma main, mon ame ; eh ! n'en es tu pas la maîtresse absolue ? Ma Nina, et quelle femme, fût ce une reine, m'offriroit tes charmes, tes grâces, ta beauté enchanteresse ? Qu'on t'a bien surnommée *la rose!* ah ! tu serois moins belle, tu ne m'inspirerois pas moins d'amour ; tes sentimens font les délices des miens..... ne faut-il pas aimer pour former des nœuds que mes parens..... — Tes parens ! Lorezzo, ils n'auront point ton cœur... encore une fois, vous êtes prince ? et que suis-je, moi ! rien qu'une simple villageoise. — Tu es tout, Nina, tu es tout pour ton amant ; ma mère m'annonce trop de bonté ; voudroit-elle m'affliger, me causer la mort ? je lui parlerai de toi, oh ! toujours, Nina ; je te peindrai..... comme tu es. Elle te verra ; oui, ma charmante sœur, elle prendra mon ame, et sera la première à presser notre union. — Lorezzo, je ne suis point princesse ! — Je te le redirai continuellement : tu es Nina, le charme de mon cœur, l'objet d'une tendresse qui est ma vie même..... Des larmes s'écoulent sur tes belles joues ! laisse-moi donner un baiser de flamme à cette main qui tant de fois a essuyé celles que m'arrachoit mon amour.

— Lorezzo, est-ce qu'on baise la main d'une sœur? — Tu oublies que je ne suis plus ton frère, mais ton époux! je t'en renouvelle ici le serment à tes pieds, comme aux genoux de ma divinité suprême. — Qu'ai-je fait, malheureuse? mon père m'avoit défendu de vous voir, de vous parler, de vous entendre..... Hélas! ils sont passés ces jours où il nous étoit permis de vivre ensemble !..... Lorezzo, retire-toi, retire-toi..... mon père nous surprendra! juste Ciel! comment l'amour peut-il être un crime? je suis bien à plaindre!

Lorezzo se sépare de Nina, en la regardant jusqu'au moment qu'elle va se perdre sous une allée de citronniers pour en cueillir les fruits; son père lui avoit imposé cette occupation; il revient, il la trouve animée, les yeux chargés de larmes. — Nina, vous m'avez désobéi! — Mon père! — Je saisis votre trouble.... ne me cachez rien; vous avez vu Lorezzo? — Oui, mon père..... — Malgré ma défense! — J'aurois bien voulu ne pas y manquer: je n'ai point eu la force, mon père, de le fuir; mes genoux fléchissoient sous moi, et..... — Que vous a-t-il dit? que vous a-t-il dit? — Qu'il m'aimoit toujours, mon père, que je serois sa femme; je lui ai représenté la différence de nos conditions; il m'a répondu que sa mère penseroit comme lui, et..... que nous nous marierions..... mais, pourquoi pas, mon père? nous nous aimons tant! — Ecoute, Nina.... Je te pardonne, ma fille, en faveur de ton ingénuité..... Mon enfant, il est inutile de t'aveugler: ce n'est plus un père qui te parle, c'est ton ami, ton tendre ami; il faut

absolument renoncer à ce fol amour; Lorezzo....., il n'y en a plus pour toi; plus d'espérance, ma Nina. Est-il à croire qu'un prince s'allieroit à la fille d'un pauvre laboureur, tel que je suis? et quand sa passion l'égareroit à ce point, ses parens, moi-même, Nina, moi-même y consentirions-nous? le seul parti qui te reste, c'est d'effacer entièrement de ton souvenir tout ce qui pourroit te tracer une image.... qui s'est évanouie comme une ombre; imagine-toi que tu as fait un songe. — Oh! ce songe-là..... mon père, il ne s'effacera jamais, non, jamais..... — Je te défends expressément de le voir, et cette fois-ci, j'espère que tu seras plus docile; je te le dis: il le faut oublier. — Je ne le verrai point, mon père! je vous réponds de me soumettre à vos ordres: mais n'y plus penser, ne plus penser à Lorezzo.... je vous ferois un mensonge: cet effort est au-dessus de mes forces: mon ame est pleine de ce sentiment..... je ne suis que trop convaincue, mon père, de ce que vous me dites..... Je voudrois bien que mon cœur écoutât la raison; il y a de l'extravagance, j'en conviens, à me flatter que j'épouserois Lorezzo, un prince.... cette chimère me plaît; laissez-la moi, je vous prie, laissez-la moi, en dussé-je mourir; hélas! ce sera le seul plaisir qu'il me sera permis de goûter.

Un exprès arrive de Palerme; il est chargé d'emmener promptement Lorezzo avec lui; Nina tombe sans connoisssance, et ne peut que proférer ces mots: vous allez nous quitter!..... je vais te perdre, mon frère! Lorezzo vole au secours de cette fille charmante, il repousse Sérano: il ne voit que Nina, et

Nina mourante : — Ma chère Nina ! ma chère sœur ! je suis à tes pieds ; reviens à la vie ; tu me reverras ; oui, je revolerai dans ce séjour pour former des liens qui ne sauroient trop tôt nous enchaîner.

Sérano ne le laisse pas achever : il l'arrache à cette situation violente, et le force de partir.

Nina sortie à peine de cet anéantissement de douleur, reprend d'une voix expirante : quoi, mon cher Lorezzo, vous nous abandonnez ! je ne vous reverrai plus ! je ne vous reverrai plus ! elle r'ouvre entièrement les yeux, et se trouvant dans les bras de Sérano, elle s'écrie avec une espèce d'effroi, c'est vous mon père ! il ne m'entendoit point ! il est parti ! vous voyez tout l'excès de mon désespoir : c'est vous montrer ma tendresse..... elle me plongera au tombeau ! — Il faudroit la combattre, l'étouffer..... — Renoncer à être aimée de Lorezzo ! eh ! le puis-je, mon père ? — Je vous l'ai dit, ma chère fille, cet amour est aujourd'hui pour vous un égarement qui deviendroit criminel..... quel seroit ton espoir ? je te le représenterai toujours : Lorezzo est d'un rang.... — Mon père, est-ce que le sentiment, la sincérité, l'amour ne sont pas des titres ?..... — Malheureuse Nina ! tu en crois ton cœur ! il est ordonné à Lorezzo, par ce qu'il doit à la société, à la bienséance, à lui-même, de n'être point ton mari, de ne point t'aimer, de t'oublier. Nourrirois-tu, ma fille, une passion.... qui nous déshonoreroit tous deux ? — Ne craignez point, ne craignez point que je manque à cette vertu dont vous avez pénétré mon ame : s'il est décidé que je doive sacrifier ce penchant..... il

sembloit être né avec moi, je l'immolerai. Oui, mon père..... je puis bien vous promettre d'avoir la force de mourir..... N'en exigez point davantage.

Nina aimoit éperdument Lorezzo : mais la passion de celui-ci égaloit au moins celle de la jeune personne. Quelle impatience l'enflammoit ! il brûloit d'être arrivé à Palerme.

Ils ont atteint cette ville; ils sont descendus à l'hôtel du prince de ***; Lorezzo se demande s'il est dans les lieux où il a été amené la première fois; tout lui offre un changement dont il ne devine point la cause. Il voit des tentures funèbres; il pénètre à un appartement plus lugubre encore; il cherche des yeux sa mère, et n'apperçoit que son oncle et son frère vêtus tous deux de deuil. Entrez, lui dit le premier, de ce ton où respiroient toujours la fierté et le dédain, vous me paroissez inquiet : vous ne retrouvez plus la princesse; le Ciel vient de nous l'enlever..... Ma mère est morte, s'écrie Lorezzo ! Oui, répond son frère en pleurant, cette maladie dont vous l'avez vu atteinte, a terminé ses jours : mais cette perte ne vous prive d'aucun de vos droits ; mon oncle est chargé de la lettre qui les appuie; notre maison va vous reconnoître; et moi, je brûle de vivre avec un frère qui m'a inspiré une inclination que sans doute l'habitude et l'intimité augmenteront.

Lorezzo mêle ses larmes à celles du jeune homme, il ne pouvoit que proférer ces mots : je n'aurai point la consolation d'embrasser ma mère ! elle n'est plus ! Le prince de *** prend la parole : Il est vrai que la princesse ma sœur a remis dans mes mains l'écrit

qui atteste votre naissance, et où est attachée votre destinée. Mais il ne suffit point que vous ayez l'honneur d'être mon neveu: il faut que vous en fassiez voir les sentimens, que vous soyez digne des grandeurs qui se réuniront sur votre tête; je n'ai point d'enfans; vous et votre frère, vous serez mes uniques héritiers. Songez donc à me vouer l'un et l'autre une aveugle obéissance, une résignation entière. (Se tournant vers Lorezzo.) Je suis maître de votre secret; vous m'entendez; c'est à vous de mériter mes bontés. (Lorezzo lui promet de le regarder comme son père) J'aurai en effet pour vous un attachement paternel, et dès ce moment, je vous en donne une preuve éclatante; je rassemble nos parens, et en me présentant, le lettre du prince mon frère à la main, je déclare qui vous êtes; toute la Sicile va vous reconnoître pour le prince de ***. Je fais plus: je veux que le même jour où ce mystère éclatera, vous formiez un engagement de mon choix, que vous épousiez... — Ah! je n'en puis épouser d'autre que Nina. — De qui me parlez-vous? de la fille d'un duc... — Monseigneur, car je n'ose vous appeller mon oncle, il me paroît que vous daignez vous intéresser à mon sort; souffrez que je vous fasse part d'un sentiment.... vous l'approuverez, vous l'approuverez: j'aime une jeune personne.... c'est l'amour même: elle réunit toutes les grâces, toutes les vertus; oh! si vous la voyez! son nom est Nina... — Vous aimeriez sans ma permission!... et cette Nina... je ne connois point cela; encore une fois, quelle est sa maison? de qui est-elle fille? — De l'honnête homme à qui mon enfance a été confiée,

qui a eu pour moi la tendresse d'un père, de Sérano... il est si vertueux, si respectable! il est bien digne d'être le père de Nina!... — Comment?... par hazard... vous voudriez parler de ce paysan?... il n'est pas possible... — De lui-même, monseigneur; je lui ai tant d'obligation!... — Malheureux! et c'est ainsi que mon neveu... tu ne l'es point, tu ne l'es point; un autre sang couleroit dans tes veines; ta mère nous en a imposé, elle s'est trompée elle-même. Je l'avois bien prévu qu'une pareille éducation dégraderoit les avantages de la naissance! — Mais, monseigneur, daignez voir Nina, l'entendre; je suis bien assuré... — Que tu n'es point le fils du prince, du prince mon frère; si tu lui devois le jour, il t'auroit transmis cette noblesse de sentiment, ces goûts élevés dont la qualité seule est susceptible. Il n'y a qu'un cœur pétri de fange qui puisse se prendre d'amour pour une petite paysanne. Et avoir encore le front, à moi, le prince de ***, de me demander mon aveu pour un engagement aussi avilissant, aussi méprisable! un semblable opprobre nous seroit réservé!

La fureur l'agitoit; il se promenoit à grands pas. Lorezzo étoit accablé; son frère versoit des larmes, et couroit tantôt à son oncle, tantôt à Lorezzo, les pressoit tour-à-tour dans ses bras.

Le prince de *** s'arrête, et reprend : écoutez, ame vile : votre destinée est dans mes mains; choisissez, ou ma faveur, un rang brillant, une femme charmante, et d'une des premières maisons de ce pays, ou, avec votre Nina, une obscurité qui ne différera guères du néant : sur-tout jamais l'espoir de

rentrer dans mes bonnes grâces : — Monseigneur... — Une réponse décisive... vous vous taisez? — Mon silence parle. — Etre le gendre de Sérano ! — Je le serai, s'écrie Lorezzo dans une abondance de sanglots. Monseigneur, car il ne faut point vous en imposer, ce ne sont pas toutes les grandeurs où je pouvois atteindre, que je regrette : c'est votre tendresse, la douceur d'avoir un protecteur, un parent qui m'auroit été cher, qui auroit trouvé en moi le fils le plus tendre, le plus soumis; je me sens l'ame assez grande pour imaginer que je n'eusse point démenti la gloire de notre maison. Oui, ajoute-t-il en pleurant, j'aurois pu avoir des vertus, faire des actions louables, si le bien de l'Etat m'eût appellé parmi ses défenseurs... Je vous réponds de mon courage, et... vous reconnoîtriez si je n'étois pas fait pour porter le nom d'un prince, de votre neveu; ce fardeau de gloire ne m'auroit point intimidé; je l'aurois disputé à tous mes aïeux. — Mérite donc de leur appartenir. — Mais ne point épouser Nina ! en épouser une autre ! — Tu resteras toujours dans la boue, un misérable paysan... j'ai ton secret. — Eh bien, monseigneur... ôtez-moi mon nom, mes richesses, mes grandeurs... Votre bienveillance, voilà la perte la plus cruelle ! voilà le coup dont mon cœur sera éternellement déchiré ! je ne serai point assez inhumain, assez perfide, assez dénaturé pour abandonner... Que me proposez-vous ? Nina est tout pour moi, mon oncle... je me jette à vos pieds, je les embrasse, je les arrose de mes larmes... je ne puis former d'autres nœuds. Ah ! si je la trahissois, si je cessois de l'aimer, ce seroit là l'avilissement,

la bassesse... — Avoir si peu de sentiment ! — Eh ! qu'appellez-vous sentiment, monseigneur? — L'amour de sa dignité, cette fierté noble qui sied si bien à un homme de naissance, qui repousse, qui foule à ses pieds des inclinations dont l'orgueil du rang est offensé. Lâche, penses-tu bien que si tu avois réellement l'honneur de m'appartenir, ton cœur pourroit s'enflammer pour une paysanne? dans notre maison a-t-on jamais eu de pareils goûts? cette ignominie... sors de ma présence, ou crains... Ah ! mon oncle, s'écrie le frère, ne l'accablez point de votre indignation; il doit exciter votre pitié; il vous obéira; il reviendra de ses erreurs: — Jamais, mon frère, jamais; je ne veux point vous tromper; j'aime, j'adore Nina, j'ai promis de lui donner ma main, elle sera ma femme, ou l'on m'arrachera la vie. — Mais, mon frère, songez donc à la disproportion des rangs, à ce qu'exigent les conventions de la société: on voit bien que vous les ignorez. — Il est vrai que j'ignore la perfidie, l'ingratitude... j'ai été nourri, élevé avec cette fille adorable; mon amour... il est si pur que j'ai cru être son frère, et je ne l'aimois pas moins ardemment, et quand elle n'est point ma sœur... Quelles sont ces conventions tyranniques, ces chimères que vous m'opposez? Je suppose que la fierté de ma maison fût blessée de cet engagement, la Sicile ne me le reprocheroit point; j'effacerois cette tache, et ce n'en est peut-être pas une, par une conduite si soutenue... j'ose me flatter: mon amour seroit pour moi la source des vertus, des actions héroïques.

L'oncle plus irrité que jamais, alloit se livrer à l'em-

portement. Lorenzo est conduit par son frère dans son appartement où il le retient caché pendant quelques jours. Mon frère, lui redisoit-il en l'embrassant, daignez vous rendre à mes prières, à mes larmes; ouvrez les yeux sur l'affreuse situation où vous allez vous précipiter : il ne tient qu'à vous de jouir de la plus brillante fortune, d'être un des premiers de notre noblesse, d'être mon frère, un frère que je me sens porté à aimer tendrement, et vous iriez vous ensevelir dans la honte, dans la misère! — Dans la honte, mon frère! ah! si je trahissois ma promesse, si j'étois parjure envers Nina, je le répète : voilà l'opprobre ineffaçable... Vous ne l'avez point vue, cette maîtresse de mon cœur. A l'égard de la misère, elle ne m'effraie point, je suis accoutumé à supporter la fatigue : mais je ne supporterois pas seulement l'idée d'ôter à Nina un des sentimens... elle les a tous. — Et vous pourriez être son bienfaiteur. — Que je l'outrage! que je ne sois pas son époux! non, non, vous ne connoissez point celle que j'aime, vous ne la connoissez point. Eh! que lui feroient tous les biens du monde, si l'on en retranchoit mon amour? elle en mourroit! je serois son assassin! ô! Ciel!... tout ce qui m'accable, c'est de perdre un parent qui m'eût rendu ses bontés; un frère... après Nina, vous serez ce que j'aimerai davantage. — Mais, mon frère, s'il vous est impossible de vaincre une passion si funeste à vos intérêts, dissimulez, promettez tout à mon oncle, et avec le tems, on viendra à bout de vous contenter l'un et l'autre. — Qu'un seul instant j'aie la bassesse de désavouer cet amour qui m'enchaîne à Nina pour la vie, de paroître en rougir; je violerois

le plus sacré, le premier des sermens ! mon frère, je m'honore de ce penchant dont on me fait un crime; je désirerois avoir encore plus à lui sacrifier, et je n'hésiterois pas. — Mais savez-vous à quel sort vous êtes condamné? — A des travaux qui vous semblent grossiers, à déchirer le sein de la terre, à l'arroser peut-être de mes larmes : la main de Nina les essuiera; on n'est point malheureux, mon frère, lorsqu'on aime et qu'on est aimé; je vous le redis, il n'y aura que vous que je regretterai. Mon éducation m'a appris à braver l'adversité. Encore un coup, je serai aimé, et peut-être dans l'élévation, on ne goûte point ce plaisir : il n'est fait que pour l'état obscur. Trop d'objets entraînent ceux qui sont placés au premier rang; je ne verrai, je n'aimerai que Nina : elle sera tout pour moi.

Quelques jours s'écoulèrent ; Lorezzo résiste aux sollicitations, aux pleurs, aux reproches de son frère. Le prince de *** n'avoit point reparu; il entre un matin : une fureur sombre éclatoit sur son visage; il s'adresse à Lorezzo : — Je vous ai donné tout le tems de réfléchir ; j'ai suspendu ma colère et votre arrêt; j'ai bien voulu encore par compassion vous revoir; êtes-vous décidé? songez que c'est pour la dernière fois que je vous parle : est-ce mon neveu que je vais embrasser, ou donnerai-je au digne fils de Sérano un ordre de sortir de ces lieux, et de ne jamais s'offrir à ma vue? — Monseigneur, je suis à vos genoux, daignez m'écouter... — Un seul mot, qui voulez-vous être? Lorezzo se relève avec un noble emportement : — L'amant et l'époux de Nina.

Vous l'entendez, dit le prince de ***, s'adressant

au frère de Lorezzo ! Aussitôt saisi de colère, il tire un écrit de sa poche, le déchire en plusieurs morceaux, et les foule à ses pieds : — Je n'ai plus de neveu. Misérable ! le monument qui attestoit ta naissance et tes droits est anéanti ; tu vois la lettre que ta mère m'avoit remise en mourant. Le frère pousse un cri ; Lorezzo s'arme d'une fermeté modeste : — Mon frère, si j'ose encore prononcer ce nom, ne vous livrez point à la douleur ; j'estimerai, je chérirai toujours en vous l'héritier de la maison de *** ; je ne suis point puni : vous jouirez de mes droits et de mes avantages. J'ai fait mon devoir, et j'ai cédé à mon cœur. (Se tournant vers le prince de ***.) Je perds mon oncle, voilà la perte que je ressens. — Hâte-toi de fuir de cette ville, et oublie jusqu'à un nom que tu aurois déshonoré.

Le prince se retire avec précipitation. Ah ! mon frère, s'écrie le jeune homme en tombant dans les bras de Lorezzo, c'est vous qui me privez d'un frère dont l'amitié étoit si nécessaire à mon bonheur ! comment aujourd'hui prouver ce que mon cœur goûte tant de satisfaction à sentir ? le témoignage n'existe plus, et ma voix ne seroit point écoutée !

Ils s'attendrissoient ; ils pleuroient ensemble. L'exprès qui avoit accompagné Lorezzo à Palerme, vient les interrompre : — Son altesse m'a donné des ordres ; il faut qu'à l'instant je conduise monsieur aux lieux d'où je l'ai amené. Enfin, après de nouveaux témoignages d'attachement et de douleur, Lorezzo a repris le chemin des campagnes de Trapani.

La tristesse de Nina étoit bien éloignée de recevoir des adoucissemens. Elle cherchoit, si l'on peut le dire,

à s'enfoncer dans le désespoir ; son ame ne s'ouvroit qu'aux images les plus funèbres ; sa seule consolation étoit de montrer à la fois tout son chagrin, et tout son amour aux yeux de son père ; elle expiroit dans ses bras. Si du moins, disoit-elle, je pouvois jouir du plaisir de voir Lorezzo, avant que de mourir ! mais ce ne sera point sa main qui me fermera la paupière ! j'expirerai sans l'avoir vu ; il faut finir, le cœur empoisonné de toutes les amertumes. Mon père, vous verrez Lorezzo, dites-lui... qu'il est l'auteur de ma mort. Quel reproche m'est échappé ! c'est de ma destinée, c'est de moi seule que j'ai à me plaindre !

L'état de son amant étoit peut-être encore plus digne de compassion. D'abord, quand il n'envisageoit que son amour, son orgueil avoit à s'applaudir du sacrifice éclatant qu'il venoit de faire : refuser d'être prince, se condamner à l'obscurité, s'exposer aux assauts de l'indigence : ces images élevoient son ame, et lui prêtoient cette véritable grandeur, la source des sentimens sublimes. Mais se détournoit-il de ces objets : quel plaisir pour son cœur sensible, s'il avoit vengé Nina des injures de la fortune, qu'il eût relevé ses attraits par la splendeur du rang et des richesses, qu'en un mot, il l'eût comblée de biens, qu'il eût fait son bonheur ; et cette satisfaction si douce, cette jouissance si pure de l'ame, il en étoit privé ; il n'alloit plus être qu'un amant vulgaire, et il auroit voulu joindre à ce nom celui de bienfaiteur. Tous ses rêves séduisans s'étoient évanouis. Peut-être aussi sa vanité, car dans quel cœur ne se glisse-t-elle point, étoit mortifiée, et c'est-là un genre de peines qu'on craint de s'avouer à

soi-même; l'orgueil entre dans notre ame sous tant de formes différentes ! on se plaît sur tout à briller aux regards de ce qu'on aime. A quels différens combats Lorezzo étoit en proie ! l'idée qu'il se rapprochoit de Nina, qu'il touchoit au moment de la revoir, dominoit cependant sur tant de pensées plus accablantes les unes que les autres; l'amour est une passion qui absorbe tous les sentimens qui lui sont étrangers : c'est un souverain qui ne laisse point de place à d'autres maîtres.

Lorezzo, de retour à son village, se précipite dans les bras de Serano : — Mon père, enfin je vous revois ! je revois Nina ! (la jeune personne avoit apperçu de loin son amant, et étoit accourue auprès du vieillard) il me sera permis d'offrir mon cœur, ma main à votre charmante fille... Je ne suis plus un prince; mais mon cher Sérano, si ma reconnoissance, si ma tendresse pouvoit vous plaire, je serai votre fils, l'époux de Nina, de tout ce que j'adore.

Il déguise les détails de son aventure; il tâche de persuader à l'honnête villageois que toutes ces promesses si éblouissantes de la fortune, n'étoient que des illusions, et qu'il est né pour la profession qu'a embrassée Sérano. Cependant un embarras qu'il ne pouvoit vaincre, le trahissoit; le mensonge lui étoit si étranger ! son récit ne satisfaisoit point le vieillard.

Le jeune homme trouve dans les champs Nina près de son père qui reposoit : il lui fait signe de venir; Nina l'invite de la même façon à s'approcher; il est encore à quelques pas, elle lui dit à voix basse : vous n'êtes donc pas prince ? — Nina, je suis Lorezzo, ton

amant. Je l'ai éprouvé : que les grandeurs sont au-dessous de l'amour ! qu'un seul de tes regards est préférable à toutes les faveurs que je pouvois attendre du sort ! Hélas ! je n'aurois désiré être prince, que pour placer dans un jour plus brillant tes vertus, tes charmes. — Lorezzo, il ne faut pas être princesse pour aimer ; eh ! quel rang, quel bien sur la terre vaudroient ton cœur ? je n'en connois point d'autres. — Chère amante, répète-moi ces mots charmants ; ils se gravent dans mon ame en traits de feu ; ils y portent une volupté, une ivresse... Je suis aimé de Nina... je n'ai plus rien à regretter ; non, je ne me repens point.... De quoi, interrompt Nina troublée, de quoi ? au milieu de ces transports que tu fais éclater, j'ai surpris des mouvemens de tristesse... des soupirs te sont échappés !... Lorezzo, tu aurois des secrets pour ta sœur ? — Aucuns, Nina !... c'est toi qui es l'objet de ces soupirs ; j'aurois voulu, encore une fois, mettre un diadême sur le front de ce que j'idolâtre, et je ne suis qu'un simple villageois ! Mon cœur, un cœur pénétré, il est vrai, de l'amour le plus tendre, est le seul présent que je puisse t'offrir. — Ah ! n'est-ce pas tout pour Nina ? mais tu me déguises la vérité... il se passe dans ton ame une agitation dont la cause m'est inconnue ! — Nina, laissons-là tes soupçons, ces mensonges de grandeurs évanouis ; qu'il me soit permis d'unir mon sort au tien, et j'oublierai Palerme, l'univers entier.

Sérano saisissoit comme sa fille, le trouble qui consumoit Lorezzo, et qu'il s'efforçoit de dissimuler. Le jeune homme avoit laissé dans les mains de son frère

une adresse ignorée du vieillard et de Nina; il se flattoit de recevoir de ses lettres, et aucune ne lui étoit parvenue.

Un jeune seigneur suivi de deux hommes à cheval arrive à la cabane de Sérano; le premier objet qui frappe ses yeux est Lorezzo revenant de labourer la terre, et chargé d'instrumens d'agriculture; il se jette à son cou : — Mon cher frère, c'est toi! c'est toi que je tiens dans mes bras! (les deux hommes étoient restés à une certaine distance) comment, monseigneur, reprend Lorezzo!.. — Ah! mon ami, dis ton frère, le frère le plus tendre; et c'est-là ta condition! tu m'arraches des larmes! quel fardeau tu supportes! — Mon frére, si ce ne sont pas mes titres de noblesse, ce sont ceux d'un cœur fidèle et invariable dans ses sentimens... Vous connoîtrez l'objet de mon amour.

Il n'achevoit pas ces paroles que le vieillard entroit dans sa chaumière, accompagné de sa fille; ils sont frappés de l'extérieur imposant qui sembloit déceler le jeune prince de ***. O Ciel, s'écrie celui-ci! mon frère, c'est-là cette beauté à qui vous faites un si grand sacrifice! en effet, elle mérite les hommages les plus éclatans. Nina rougit; ils se regardent l'un et l'autre, elle et son père, quand ils entendent ce seigneur donner le nom de frère à Lorezzo. Ce dernier de son côté craignant une explication, cherche à détourner l'entretien sur un autre objet. Le prince ne remarquoit point son embarras; il continue : oui, mon frère, elle est digne de tous les vœux; mais j'ai déjà assez vu cet honnête vieillard et Nina, pour penser qu'ils seront les premiers à vous presser de vous rendre

à

à mes sollicitations. Vertueux Sérano, réunissez-vous donc à votre charmante fille : engagez mon frère à ne point sacrifier sa fortune et son état ; son amour lui fait tout immoler. — Comment, mon cher frère, vous voulez... — Que vous cédiez à la nécessité, à vos intérêts, à mes prières, à votre devoir, que vous remplissiez la place qui vous est due, celle de l'aîné de notre maison ; on ne vous interdira point la satisfaction d'être reconnoissant envers le digne Sérano, d'être le bienfaiteur de Nina. Des bienfaits s'écrie Nina toute en larmes ! oh ! monseigneur, je n'en ai pas besoin.... c'est donc par rapport à moi que Lorezzo n'est point prince ? — Belle Nina, vous en êtes l'unique cause ! si mon oncle avoit mes yeux et mon ame, vous seriez bientôt élevée au rang de princesse. — Ma fille, interrompt le vieillard, n'est pas faite, monseigneur, pour vivre dans l'éclat : voici son berceau, (en montrant la campagne) sa patrie, et c'est ici qu'elle finira ses jours. Lorezzo... vous me permettrez cette familiarité qui échappe continuellement à ma tendresse, quoi ! vous m'avez à ce point caché la vérité ! et ce seroit ma fille qui vous rendroit rébelle aux désirs de votre illustre famille, à votre élévation, à votre gloire ! et le père de Nina souffriroit une pareille humiliation ! n'attendez, ni de moi, ni de ma fille, cet excès de foiblesse. Elle aura mes sentimens et mon courage ; dès cet instant, je lui défends de vous parler, de vou voir ; elle m'obéira ; sa vertu me répond de sa docilité. Nina gardoit le silence, et versoit un torrent de larmes. Ne pleure point, Nina, dit Lorezzo ! non, jamais je ne changerai de dessein ;

il est arrêté que tu seras mon épouse : je n'en puis avoir d'autre. S'il m'est permis de t'offrir ma main, à cette condition je vole auprès de mon oncle; j'accepte la grandeur pour la partager avec toi. Il me sera facile de porter le nom de prince, je le sens, j'en ai l'ame et les nobles transports : mais, mon frère, que je trahisse l'amour, un amour qui m'est plus cher que la vie, que Nina... elle promettra tout ce que son père exigera; elle voudra elle-même s'imposer des loix; elle est capable de tous les sacrifices... elle en mourroit! et sans Nina, que me seroit le rang suprême? Au reste vous venez me proposer de m'immoler aux volontés du barbare qui veut me déchirer le cœur : avez-vous oublié que j'ai perdu tous mes droits, que la preuve authentique de ma naissance ne subsiste plus, qu'il a mis cette lettre en morceaux? — Et si ce monument, mon frère, n'avoit pas été détruit, que décideriez-vous? — De garder mon amour, de m'en faire un engagement sacré. On peut m'écarter de Nina, me plonger dans un cachot : mon cœur sera toujours le même; mon dernier soupir sera pour elle. Il est donc inutile, mon frère, de vous abuser : on ne vaincra jamais ma résistance à tout ce qui combattra ma tendresse; si c'est mon oncle qui vous envoie, retournez auprès de lui, et dites que l'amant, que l'époux de Nina se croira plus heureux que tous les princes de la terre. Regardez-la, mon frère, regardez-la! Elle ne sera jamais votre épouse, interrompt Sérano : — Je ne l'en aimerai pas moins ardemment; elle ne sera pas moins l'objet auquel je sacrifierai tout. Monseigneur, repreud Sérano s'adres-

sant au plus jeune prince, je me flatte qu'avec le tems et mes représentations, celles même de ma fille, nous viendrons à bout de ramener votre frère à son devoir: je me charge de vous l'aller présenter à Palerme.

Lorezzo et le jeune prince demeurent seuls quelques momens; celui-ci renouvelle ses prières, ses caresses. Vous ne m'aimez donc pas, mon frère, s'écrie-t-il? — Vous serez ce que j'aimerai le plus après Nina, n'en doutez point. — J'aurois gouté tant de plaisir à vous chérir comme mon aîné, comme mon ami! Je ne sais, dès le premier instant que je vous ai vu, mon cœur s'est déclaré en votre faveur. Ah! mon frère, que ne suis-je le maître? vous épouseriez Nina; vous seriez prince, dussé-je vous céder tous les biens, toute la splendeur de notre rang. Mais aujourd'hui je n'ai nul pouvoir, nulle fortune; je dépends entiérement de notre oncle; je ne vous dissimulerai point qu'il ignore ma démarche, que c'est de mon propre mouvement que je suis venu vous chercher; vous ne répondiez pas à mes lettres, et... — Vos lettres, mon frère! il est vrai que sur votre promesse, je me flattois d'en recevoir... — O Ciel! mon oncle aura su les intercepter, et empêcher qu'elles ne vous parviennent; mais... croyez, mon frère, que mon amitié triomphera de tous les obstacles... il faut donc renoncer à vous voir le chef de notre maison! dans quelle situation je vous laisse? le prince de *** réduit, abaissé au métier de cultivateur, et peut-être privé du nécessaire! — Je possède tout, je suis heureux, je suis aimé de Nina; c'est vous qui, sans le vouloir, empoisonnez mon bonheur. Vous me faites voir l'ame la plus sensible,

le frère le plus tendre, l'ami le plus zélé, et je ne puis vivre auprès de vous ! Oui, mon frère, il manquera toujours quelque chose à ma félicité. Souvenez-vous de moi, et rendez-moi justice. Si jamais vous connoissez l'amour, c'est alors que vous sentirez tout ce que souffre Lorezzo. — Je partage vos peines, et j'aime à croire que vous m'aimeriez : je vous suis déjà si attaché ! Mon frère, puisque je ne puis déposer à vos pieds des richesses dont je ne suis point encore le maître, acceptez ce foible gage d'un sentiment durable : c'est un des diamans que notre mère préféroit à toutes ses autres pierreries : mon cher Lorezzo, mettez-le à votre doigt pour vous rappeller un frère à qui vous serez toujours plus cher; j'imaginerai quelques moyens plus heureux pour vous faire parvenir avec sûreté de mes nouvelles; je veux être informé des vôtres avec la même exactitude... Adieu, embrassez moi ; je ne puis vous quitter sans pleurer dans votre sein. Si un moment de réflexion vous ouvroit les yeux, et vous rendoit à mes désirs, accourez vîte à Palerme ; je vous présenterois à mon oncle : vous occuperiez le rang qu'on vous destinoit. — Mon rang est dans le cœur de Nina; aimez-moi, mon frère; soyez prince; réunissez toutes les dignités, toute la splendeur de notre maison; malgré un inhumain, je jouirai de ces avantages : ne sera-ce pas vous qui les posséderez?

Ils se séparent enfin après s'être renouvellé plusieurs fois la promesse de s'aimer, de s'écrire, et de ne s'oublier jamais.

Sérano seul avec son pupille, se jette à ses genoux :

— Mon cher Lorezzo, qu'ai-je appris ? l'amour vous plongeroit dans un pareil égarement ! le père de Nina auroit eu soin de vos premières années, et ce seroit ma fille qui vous arracheroit à votre famille, à la Sicile entière, à vous-même ! Non, je n'aurai point à me reprocher un semblable crime... C'en est un, mon fils, car je vous donnerai toujours ce nom, (il le prend dans ses bras) c'en est un que je ne pourrois jamais me pardonner, si j'avois la vile complaisance, la bassesse de vous entretenir dans une ivresse aussi humiliante ! Vous ne vous dégraderez point; vous serez le prince de ***, notre protecteur, notre ami; j'aime à penser que ce sentiment conservera des droits sur votre cœur, et Nina saura triompher d'un penchant qui nous offense tous les trois..... Ne m'emportez point à des extrémités... faites votre devoir; le nôtre est de vous respecter, de vous aimer et de vous rendre des hommages, trop heureux s'ils peuvent vous flatter !

— Sérano, vous êtes mon père, je n'en ai point d'autre; j'aime votre fille, et aussitôt que l'on m'a éclairé sur son sort, j'ai conçu le dessein de substituer mon épouse à ma sœur; nos cœurs sont faits pour s'enchaîner, et nous devions être unis. Je cède à ma destinée, à cette passion... qui ne connoîtroit point de bornes, si on prétendoit la dompter. Vous parlez de vous livrer à des extrémités : craignez que je ne vous prévienne. Ma fin, n'en doutez point, est assurée, si vous refusez de m'accorder Nina : la tendresse égaroit mon frère : il m'est défendu de songer désormais à tout ce qui me rappelleroit le prince de ***; mon titre n'existe plus; mais il n'y a que la mort qui détruise celui

d'époux de votre adorable fille ; je vous le dis, Sérano : tremblez que je cesse d'espérer ; vous m'aimez : le terme de ma vie sera celui de mon attente.

Sérano étoit inconsolable, et sa fille expiroit, victime de mille tourmens différens ; elle ne voyoit point Lorezzo : elle lui parloit du cœur : — Et je suis aimée à ce point ! refuser pour moi tout ce qui peut flatter une ame élevée ! renoncer à sa famille, aux richesses, à la plus brillante situation ! préférer d'être un villageois humilié, à la gloire qui environne un grand, un prince ! et pour qui tous ces sacrifices ? aurois-je bien la force de repousser ma tendresse, de n'aimer Lorezzo que pour lui-même... que pour lui-même ? écrivons-lui ; tâchons de me subjuguer ; ne nous remplissons que de ses seuls intérêts ; la naissance l'a fait prince : il faut qu'il occupe ce rang, que je m'immole, qu'il renonce à moi, qu'il m'oublie... et c'est à Nina que ces paroles échappent ! Allons, dussé-je en mourir, ne soyons que son amie. Sa sœur ne lui auroit-elle pas donné les conseils que la vertu attend de moi !... Cet excès de générosité me dédommagera bien des maux que me causera un amour.... je n'y résisterai point !

Elle forme la résolution d'écrire à Lorezzo ; la plume lui tombe des mains : elle la reprend plusieurs fois, et trace enfin ces mots qui lui coûtoient autant de larmes et de gémissemens.

« Voilà donc, mon cher Lorezzo, notre destin fixé » pour la vie ! Si je n'écoutois que mon cœur, je ne » vous écrirois pas : mais il faut lui imposer silence, » à ce cœur trop rebelle ; c'est vous que je dois

» aimer, que j'adore; qu'est ce que Nina auprès de
» Lorezzo? j'en devois croire des pressentimens qui
» m'avertissoient d'un avenir funeste. Ah! que n'avez-
» vous été toujours mon frère? que n'ai-je été tou-
» jours votre sœur? Lorezzo, cher Lorezzo, je ne
» vous vois point, et peut-être ne vous verrai-je
» jamais! Cependant en ce même instant... pour-
» quoi ai-je pris la plume? et que dois-je vous écrire?
» C'est à moi de vous donner l'exemple d'un amour
» qu'assurément personne n'égalera. Vous m'aimez,
» je n'en doute point, non, je n'en doute point: vous
» me le prouvez par un effort de sentiment qu'il
» n'appartenoit qu'à votre ame de concevoir. Sans
» être princesse, j'ose atteindre jusqu'à vous, ou
» plutôt l'un et l'autre cherchons à nous surpasser
» en vertu, en générosité; voyons qui de nous deux
» saura aimer davantage. Lorezzo, je vous rends vos
» sermens; je vous engage à n'envisager en moi
» qu'une amie, qu'une sœur: m'en défendroit-on la
» tendresse? elle est si désintéressée! Cédez aux désirs
» de votre famille, à l'éclatante destinée qui vous
» appelle; soyez prince, et ne soyez point l'égal de
» Nina, son mari, tout ce qu'elle auroit eu de plus
» cher... Que la grandeur l'emporte sur l'amour!
» Ne demandez point ce que je deviendrai: soyez
» heureux; votre félicité ne doit-elle pas être la
» mienne? elle le sera, Lorezzo; si jamais le sort vous
» ramenoit en ces lieux...., dois-je vous le dire? on
» vous montrera ma tombe; vous empêcheroit-on
» aussi d'y venir répandre des larmes? elles coule-
» ront jusqu'à ce cœur éteint; elles le ranimeront.

» Où vais-je m'égarer? ayez plus de courage que moi;
» ne regardez point les pleurs dont cette lettre est
» inondée, et courez à Palerme remplir la brillante
» carrière qui vous est offerte. Encore si votre Nina
» vous élevoit au faîte des grandeurs, que ce fût sa
» main qui mît sur votre front le diadême du souve-
» rain de l'univers entier, la mort lui seroit moins
» affreuse... Je ne vous parle point, Lorezzo! c'est
» toute mon ame qui a passé dans cet écrit, qui va
» chercher la vôtre, qui vous porte mes pleurs, mes
» déchiremens, mon désespoir.... mon amour!
» Malheureuse! étoit-ce là l'objet de ma lettre? ou-
» bliez-moi, oubliez-moi; il le faut, et qu'une autre...
» Non, la vertu ne m'arrachera point ce consente-
» ment: mais votre tranquillité, votre gloire, votre
» intérêt en dépendent; j'ai troublé votre repos...
» bientôt vous n'aurez plus d'obstacles, et cet amour
» qui nous tyrannise, aura cessé de me persécuter.
» Lorezzo, je vous invitois à m'oublier: y auroit-il un
» crime à vous rappeller l'infortunée Nina? Pour moi,
» vous connoissez ce qui m'enflammera (1) jusqu'au
» dernier soupir. Je puis bien promettre de ne plus
» m'offrir à votre vue, de vous éviter: mais cesser de
» vous aimer! je vous déclare ici que cette passion
» est plus violente que jamais. Ah! mon père, que

(1) Qu'on songe que c'est une Sicilienne qui écrit cette lettre, et non une Française dont le sentiment n'est presque toujours que de l'esprit; c'est à ces sortes de femmes à mesurer leurs expressions. Ce qu'on appelle décence chez certains peuples, n'est souvent qu'un masque hypocrite, qu'il est aisé à des ames froides de s'approprier.

» je vous offense ! que je suis à plaindre ! que je » manque à moi-même ! Partez, mon cher Lorezzo, » partez, je vivrai en vous; je vous pardonne tout, » pourvu que vous songiez quelquefois à votre Nina, » et que ce souvenir puisse contribuer à votre » bonheur. »

A mon bonheur, s'écrie Lorezzo après avoir lu cette lettre ! à mon bonheur ! eh ! il n'en est plus pour moi ! je ne vois point Nina ! toute la nature est couverte à mes yeux d'un deuil éternel ! Mon frère, que votre amitié m'a été cruelle ! Sérano ignoroit ce qui m'avoit éloigné de Palerme, je touchois à l'instant... Je serois déjà peut-être l'époux de Nina; quelle flatteuse image ! et aujourd'hui de quelles horreurs je suis environné !

Le jeune homme livré à sa sombre douleur, va chercher au bas du mont Eryx le vallon le plus isolé : il court s'enfoncer dans une espèce d'antre tapissé d'une mousse marécageuse, et prolongé sous la voûte d'un rocher qui sembloit menacer de s'écrouler. Près de là rouloit un torrent dont les eaux fangeuses alloient avec un bruit affreux s'engloutir dans un vaste précipice. Des échos lugubres se perdoient dans un amas de débris qui attestoient les ravages des tems ; des ifs et des pins aussi anciens que cette terre qui leur avoit donné naissance, répandoient aux alentours leur sinistre verdure. Les seuls oiseaux qui se faisoient entendre sur ces bords, étoient des oiseaux funèbres ; ce séjour paroissoit être l'asile même du malheur. C'est là que Lorezzo soupire ces tristes accens :

QUATRIEME ROMANCE.

Que j'aime ce séjour sauvage,
Ces rochers menacans, cet antre ténébreux!
Tout me peint une sombre image;
Tout m'entretient d'un amour malheureux.

Pénétrez-vous de mes alarmes,
Lieux déserts où s'étend la nuit de la douleur,
Et qu'à ses eaux mêlant mes larmes,
Ce noir torrent roule avec plus d'horreur!

Nina, vainement je t'appelle!
Les airs vont emporter d'inutiles regrets,
Et de la mort l'ombre éternelle
Sur mes beaux jours se lève pour jamais!

Je te vois toujours plus charmante;
Dans le fond de mon cœur je t'offre tous les vœux;
J'adore toujours mon amante;
L'absence, hélas! a redoublé mes feux.

Eh! comment briser une chaîne
Que la main de l'amour prit plaisir à former?
L'onde cède au cours qui l'entraîne,
Et j'obéis à la douceur d'aimer.

Victime d'un destin barbare,
Objet de son courroux, j'insulte à ses fureurs;
Que pour jamais il nous sépare,
Il ne sauroit désunir nos deux cœurs.

Cruel! à tes coups je me livre;
Ouvre-moi le tombeau, je suis près d'expirer.
Nina, je puis cesser de vivre,
Mais je ne puis cesser de t'adorer.

Autour des sombres mausolées,
Mon ombre encor viendra murmurer ses amours,
Et par ses plaintes redoublées,
De mes soupirs éterniser le cours.

Rien ne peut éteindre la flamme
Qu'un penchant invincible alluma dans mon sein.
Nina, tu règnes sur mon ame;
Je suis aimé : je vaincrai le destin.

Que j'aime ce séjour sauvage,
Ces rochers menaçans, cet antre ténébreux!
Tout me peint une sombre image,
Tout m'entretient d'un amour malheureux.

Ces chants n'adoucissoient point la mélancolie où cet amant malheureux étoit plongé. Sérano avoit envoyé sa fille chez une de ses parentes, et ses ordres étoient rigoureux : elle ne pouvoit absolument voir Lorezzo.

Cet infortuné succombe sous l'excès du chagrin qui le dévoroit; une maladie dangereuse fait craindre pour sa vie; le vieillard lui donnoit tous les soins du père le plus tendre, l'embrassoit, l'arrosoit de ses pleurs. Ah! Sérano, lui dit le jeune homme d'une voix éteinte, vous vous épargneriez ces larmes, et vous m'arracheriez au tombeau, si vous m'aimiez autant que vous voulez me le persuader... Mon père (il lui prend les mains et les porte à sa bouche) un regard, un seul regard de votre charmante fille... je ne lui parlerai point... je ne lui parlerai point... Vous m'entendez... vous me rendriez au jour.... il va pour jamais se dérober à mes yeux... Je meurs, et... c'est vous, Sérano, qui me causez la mort? Ah! que le Ciel

ordonne plutôt la mienne, répond le vieillard ! vous savez avec quel attachement j'ai élevé votre enfance, que ce n'est point l'intérêt qui m'animoit, que j'ignorois votre condition... depuis que je l'ai apprise, je ne vous ai marqué peut-être que plus d'égards; vous ne pouviez m'inspirer plus de tendresse..... Cher Lorezzo ! que n'êtes-vous notre égal ! Nina seroit votre épouse; je vous eusse laissé à tous deux ce champ si borné, mais il eût suffi à vos besoins, et lorsqu'on s'aime, qu'on peut sentir le prix de la nature, de la vérité, de la vertu, qu'on nourrit dans son ame cette douce sécurité, le fruit d'une vie paisible et exempte des tourmens et des erreurs de la ville; lorsqu'on parvient à mourir, sans être poursuivi jusqu'au cercueil par ces remords qu'on ne sauroit repousser, ne jouit-on pas du sort le plus heureux ? c'est celui-là qu'on devroit envier. Mais vous êtes sensible : je vous ai appris à connoître le vrai, à être juste enfin; décidez vous-même ce que je dois faire : me convient-il de profiter d'une passion qui vous aveugle sur vos intérêts, sur vos devoirs ? On est convenu, et c'est une espèce de pacte reçu dans la société, que les mésalliances déshonorent; voyez qui vous êtes, et ce qu'est Nina. Il ne s'agit point ici d'examiner si ce sont des préjugés : il faut traiter les préjugés comme les tyrans, leur obéir, sans appeller la raison à son secours. Croyez moi : j'ai vécu dans ce grand monde où votre destinée vous appelle : nous lui sommes soumis, tant qu'il nous compte au nombre de ses membres; il semble vous demander à l'obscurité de ces retraites; vous devez remplir sur son théâtre une des plus bril-

lantes places : c'est une sorte de dette dont l'honneur vous ordonne de vous acquitter. Vous vous êtes attiré la colère d'un oncle qui est aujourd'hui votre père. On offense l'humanité, et le Ciel même, lorsqu'on veut se soustraire au pouvoir de ses parens : ce sont nos premiers maîtres légitimes. Faites donc un effort sur votre cœur ; vous ne voudriez pas m'outrager? renoncez à ma fille ; c'est une dame de la plus haute naissance qui doit être votre épouse. Encore une fois, assurez-nous votre amitié, votre protection, et soyez le prince de ***.

Sérano, répond le jeune homme, en essuyant ses larmes, et s'efforçant de soutenir sa voix, je n'ai point oublié que je vous ai donné long-tems le nom de père ; tant que je respirerai, vous en conserverez les droits sacrés, et toute la tendresse que ce nom si cher emporte avec lui ; je viens de vous le prouver : je vous ai écouté avec l'attention que le prince de *** mon père, eût obtenue d'un fils respectueux. Que parlez-vous de fortune, de rang ? vous ne vous souvenez plus que ce sont aujourd'hui des illusions entièrement dissipées? le prince mon oncle a déchiré la lettre qui établissoit ma naissance ; ce titre qui m'étoit si nécessaire, une fois anéanti, je ne suis plus rien, rien : mais, que dis-je? ne serai-je pas à mes yeux mille fois au-dessus de ce que je devrois être, s'il m'est permis d'aimer Nina, de lui offrir ma main ? Je m'honorerai d'être votre égal ; je partagerai vos travaux ; je vous soulagerai dans les fatigues qu'ils vous coûtent. Auriez-vous d'autres obstacles à m'opposer? il n'en est point si vous m'aimez ; et je goûte du plaisir à croire

que Nina ne refuseroit pas de faire mon bonheur.

Le vieillard prend un air de réflexion; il se tait un moment; ensuite d'un ton attendri : — votre état à la vérité est digne de compassion; je ne vous cacherai point qu'il me touche... Nina est aussi à plaindre que vous... Je conçois un projet... je ne vous promets rien... Daignez seulement m'accorder quelques jours, et ce terme expiré, je vous dirai avec franchise ce que vous devez attendre d'un homme qui vous est entièrement attaché. Je donnerois ma vie pour conserver la vôtre; mais la probité... Je lui sacrifierois jusqu'à ma fille. Un de mes amis restera auprès de vous. Tout ce que je vous demande, c'est de vous armer de courage : vous savez combien je vous aime. Un fils ne me seroit pas plus cher.

Il embrasse Lorezzo, le console encore, et le lendemain il le quitte, en le recommandant plusieurs fois à cet ami qui devoit en prendre soin durant son absence.

Les marques d'attendrissement que Sérano avoit laissé échapper sur sa fille, étoient fondées. En effet son sort n'étoit pas moins déplorable que celui de son amant. Sa parente tentoit inutilement tous les moyens de la calmer : elle se livroit à la plus profonde douleur; ses beaux yeux étoient sans cesse obscurcis de larmes; ses regards se tournoient, ou plutôt s'attachoient sur ces plaines où tant de fois Lorezzo lui avoit renouvellé les sermens de son amour; elle distinguoit le myrte dont souvent il lui avoit offert les premières fleurs; elle croyoit entendre le murmure de la fontaine aux bords de laquelle ils alloient s'asseoir et

respirer la fraîcheur si désirée dans ces climats; Nina enfin s'imaginoit reconnoître la tourterelle parée de rubans de ses couleurs, que son amant lui avoit donnée à sa fête, et qu'elle avoit mise en liberté, en disant : ne la séparons point de ce qu'elle aime : elle seroit trop malheureuse ! toute son ame étoit remplie de Lorezzo, et elle n'avoit pas même la consolation d'être informée de sa destinée; elle ignoroit qu'il étoit près d'expirer pour elle.

L'incertitude ajoutoit aussi beaucoup aux maux de l'infortuné Lorezzo; il doutoit s'il devoit embrasser l'espérance, ou succomber à son désespoir; déjà sa voix défaillante n'avoit plus que la force de prononcer le nom de Nina; il levoit les yeux au Ciel, et mettoit la main sur son cœur, comme pour montrer à la personne qui étoit près de lui, d'où partoit le principe de son mal. Sérano paroît. — Vous voilà, mon père!.. vous voilà!.. eh bien ! ma mort est-elle décidée?.. Le vieillard se contente de l'embrasser. Lorezzo s'obstine à lui demander des éclaircissemens sur son voyage, sur l'endroit où il pouvoit être allé : celui-ci persiste à ne donner aucune réponse relative à ces objets. Tout ce que Lorezzo peut saisir, c'est que Sérano lui parloit avec plus de tendresse; enfin il lui a promis qu'il reverroit Nina. Ce mot échappé au vieillard, a produit l'effet d'un éclair qui se répandroit tout-à-coup sur un horison enveloppé de ténèbres. Dès ce moment, le jeune homme est revenu à la vie; il quitte son lit; sa santé se rétablit à vue d'œil; il est parvenu à essayer de marcher; il se traîne en quelque sorte jusqu'à la demeure de Sérano; le Ciel s'est ouvert

à ses yeux : il apperçoit Nina qui pleuroit dans le sein de son père. Je vous revois, ma chère Nina ! c'est tout ce qu'il peut dire, et il vouloit se jeter à ses pieds; Sérano l'en empêche : — Vous me privez du plaisir de me prosterner devant votre charmante fille ! ah ! je voudrois que tout l'univers me vît, l'adorant, mourant de l'amour le plus tendre, le plus enflammé, le plus pur, baisant la trace de ses pas ! Quoi ! je vous revois, *mon bien* suprême ! (1) Nina regardoit son père, et sembloit craindre de répondre. Il étoit aisé de surprendre tous les mouvemens qui bouleversoient son ame; elle avoit été transportée de ravissement à l'aspect de Lorezzo. Sérano les considéroit attentivement; il repoussoit des larmes prêtes à couler; il alloit parler au jeune homme, et sa voix s'arrêtoit; on eût dit qu'il hésitoit à se soulager d'un secret dont le fardeau l'accabloit. Cependant il rend à Nina et à Lorezzo la liberté dont ils jouissoient avant le voyage de ce dernier à Palerme; ils peuvent se voir, se livrer ensemble à leurs innocentes occupations. Me sera-t-il permis, dit le jeune homme au vieillard, d'aimer votre adorable fille, de lui en répéter mille fois l'aveu, d'espérer enfin... Serai-je son époux ? Je crains bien, répond Sérano en jetant un profond soupir, que vous ne rencontriez point d'obstacles à cette union si peu faite pour tous deux ! il y a tant de disproportion dans les rangs ! au reste ce mariage n'est point arrêté; dans

(1) Expression italienne. *Caro mio bene; care mie pupille; mio thesauro; care mie viscere, etc.* Ces façons de parler sont familières aux amans de ces pays, ainsi qu'à leurs poëtes, etc.

peu

peu vous aurez à ce sujet une décision absolue : vous saurez si je dois regarder le prince de *** comme mon égal, comme mon gendre. Oh ! s'écrie Lorezzo, je serai votre égal, votre fils ! j'épouserai ma chère Nina ! Sérano opposoit toujours aux caresses de son pupille un embarras qui ne se dissipoit point.

On pouvoit comparer Lorezzo à quelqu'un qui auroit passé tout à coup d'un désert affreux à une campagne riante et couronnée des riches présens de la nature; il devançoit déjà dans son cœur l'heureux instant où il auroit la liberté de se précipiter aux pieds de Nina, d'y épancher ses transports, son ame depuis trop long-tems resserrée dans une douleur accablante. Il est arrivé ce moment si attendu : Lorezzo, du plus loin qu'il apperçoit Nina, vole vers elle, tombe à ses genoux. La joie, l'ivresse, l'emportement de l'amour agitent ses sens : — Nina... Nina... je puis te voir, te parler, te dire combien tu m'es chère, combien je t'adore ! je n'ai plus d'expression pour te répéter... Lis dans mon cœur, ma divine Nina : vois-y ton image gravée en traits de flamme; voilà ce qui m'a soutenu, ce qui m'a animé, ce qui a retenu mon dernier soupir. Je serai donc le possesseur de tous ces charmes !... Tu pleures, adorable maîtresse? tu ne partagerois point mon ravissement? — Est-ce à Lorezzo de douter du cœur de Nina? mais je n'envisage pas notre union comme assurée. Tu ne te rappelles donc point... rien n'est décidé que mon malheur, mon malheur éternel ! je suis la cause du coup qui t'a frappé; tu perds pour moi fortune, grandeur, un rang qui t'appartenoit; tu t'immoles les droits de ta

naissance, ta famille, ce frère qui m'a paru si porté à te chérir... tu me sacrifies tout ! cette idée répandra sur ma vie une amertume que rien ne pourra adoucir, moi, Lorezzo, qui aurois voulu te combler de tous les biens, t'élever au rang suprême ! — Eh ! ma chère Nina, ne me places-tu point dans les cieux ? tu m'aimes ! quel bonheur sur la terre vaut cette félicité ? lève, lève sur ton amant ces yeux enchanteurs : voilà mes arbitres, mes souverains ; va, un regard de Nina me feroit oublier la terre, si je ne t'y possédois point. Laissons-là tout ce qui est étranger à notre amour ; remplissons-en nos cœurs. Nina, nous nous aimerons toujours davantage. Quel plaisir, quelles délices je goûte à me consumer de ma flamme ! — Si nous n'allions point être unis ! — Eh ! pourquoi, belle Nina, ces noirs pressentimens ? tu répands des ombres sur les plus beaux jours de ma vie ! mille présages m'assurent au contraire que nous serons heureux ; toute la nature ici me paroît déjà nous favoriser, nous applaudir ; je ne puis suffire à mon impatience, à l'excès de ma joie, et toi seule montres de la tristesse !..... — Lorezzo, nous ne sommes point unis !

Sérano conservoit cet air d'inquiétude qui affligeoit Nina, et qui commençoit à modérer les transports où s'abandonnoit son amant ; il prend un matin Lorezzo à l'écart : — J'ai quelque chose à vous confier. J'ai besoin de m'absenter encore quelque tems ; vous resterez avec cet ami dont vous avez éprouvé l'attachement dans votre maladie... — Et Nina ? — Nina ira chez sa parente ; vous ne vous verrez point jusqu'au moment... — Etre encore privé de la présence de

Nina ! ô mon cher Sérano, mon père ! je n'y résisterai point.... je n'y résisterai point.... je ne puis.... — Ecoutez-moi : dans quatre ou cinq jours, nous saurons le sort irrévocable de tous trois. — Cinq jours ! cinq jours sans voir Nina, quand je croyois être à ses pieds, pour la vie ! c'est un siècle de tourmens..... Sérano, vous ne me retrouverez plus : j'aurai cessé d'exister. Le vieillard lui parle avec attendrissement, l'exhorte à plus de fermeté : — Le délai d'ailleurs est si court ! — Ah ! Sérano, Sérano, on voit bien que vous n'aimez pas.

Nina fut frappée de nouveaux coups, quand son père vint lui annoncer qu'il falloit se séparer encore de Lorezzo. Eh bien ! s'écrie-t-elle, lorsqu'elle e trouve sans témoins, mes pressentimens me trompoient ! voilà l'hymen qui devoit sceller un amour que mon père paroissoit lui-même approuver ! d'où naissent donc de si étranges contrariétés ? Tour-à-tour être emportée de la vie à la mort, de la joie à la douleur, de l'espérance la plus flatteuse au désespoir le plus accablant !.. Qu'est-ce que médite mon père ? il s'est éloigné ! où tendent ces voyages mystérieux ? Hier il me combloit de ses caresses ; cependant j'ai observé qu'il réfléchissoit en me regardant ; quand je lui parlois de Lorezzo, il refusoit de me répondre ; il me pressoit dans son sein, en laissant échapper des larmes.... quel nouveau malheur se prépare pour moi ? O Ciel ! tu connois mon cœur : tu sais qu'il n'est rempli que de ce qui peut intéresser Lorezzo... qu'il soit heureux ! et que j'éprouve tous les chagrins.... Qu'il soit heureux ! eh ! lui seroit-il possible de l'être,

si je ne l'étois pas? ne sommes nous point la même ame? et l'un de nous deux peut-il souffrir, sans que l'autre partage ses peines? malheureux amour! tu me causes bien des tourmens!

Les mêmes souffrances effectivement se faisoient ressentir à Lorezzo; le charme qui l'avoit énivré d'un espoir séduisant, s'étoit évanoui; abandonné un instant aux perfides illusions d'un songe imposteur, il n'envisageoit à son réveil, que le tombeau. C'en étoit fait: cet autel que son imagination lui avoit offert, paré de guirlandes de fleurs, et prêt à recevoir ses sermens, ceux de Nina, ce monument de son bonheur prochain étoit disparu; il ne vouloit plus écouter la personne à laquelle il étoit confié; il s'obstinoit même à ne vouloir prendre aucune nourriture. On lui représentoit qu'il attentoit à ses jours: et c'est mon dessein, disoit-il, de me débarrasser d'une existence qui m'est insupportable; qu'est-ce que la vie sans Nina? tout est fini pour moi! hélas! je n'ai que trop vécu! je ne pourrois ensevelir assez tôt dans le néant ce cœur qui ne sauroit respirer que pour la plus adorable des femmes! mon ombre encore s'élevera sur la trace de ses pas, demandera sa présence, brûlera de tous les feux d'un amour dont il n'y a point d'exemple; eh! qui sur la terre aimoit comme moi? non, non, qu'on me laisse cette idée consolante: personne n'eut ma sensibilité, ma tendresse... voilà les fruits que j'en recueille!

Il étoit dans un abattement profond, sa tête penchée vers la terre qu'il inondoit de larmes; Sérano entre: Lorezzo se relève avec impétuosité, court à lui, dévore en quelque sorte des yeux ses regards, cherche

à y démêler ce qu'il va lui dire : — M'apportez-vous... m'apportez-vous la vie ? — Lorezzo, embrassez votre père; oui, vous êtes mon fils, mon gendre. Nina vient sur mes pas, et elle sait... vous allez l'épouser.

C'est dans de semblables situations que le pinceau échappe des mains. Comment rendre la révolution rapide qui se passe dans une ame aussi enflammée d'amour, ses transports, son cri de joie, Nina accourant vers Lorezzo, n'ayant point la force de s'exprimer, et tombant dans le sein de son père, en laissant son amant se saisir de sa main, et la couvrir de baisers de feu mêlés à des pleurs, à ces paroles entrecoupées, le langage des grandes passions? Les deux jeunes gens s'écrient à la fois, et comme poussés par le même élan : nous serons unis ! Oui, mes enfans, vous le serez, dit Sérano, qui étoit loin de partager cet emportement inexprimable. Mon père, interrompt Lorezzo, vous ne sentiriez pas tout le bonheur que je vous devrai ?.... Nina, ma chère Nina, tu seras dans mes bras, contre mon cœur ! Ah ! rois de la terre ! dieux ! c'est à vous de me porter envie ! Songez-vous à ce que vous perdez, reprend le vieillard ? — Toute mon ame est remplie de ce que je vais posséder. — Plus de grandeurs, mon cher Lorezzo ! le prince de *** n'existera point ! — Je serai l'amant, le mari du charmant objet de tous mes vœux ? Encore une fois, mon père, qu'on ne me parle plus... que de Nina; elle est tout pour Lorezzo, la terre, les cieux, tout l'univers. Divinité de mon cœur ! (il se jette à ses pieds) règne donc à jamais sur moi; oui, dès ce moment, je te jure en présence de ton père, la foi sacrée dont je te

renouvellerai les sermens aux marches de l'autel; belle Nina... Sérano... je crois que mon ame... je ne puis contenir ma joie, mes transports, mon ravissement ! je serai l'époux de Nina.

Lorezzo éprouve que l'extrême bonheur produit les effets de l'extrême chagrin; il tombe sans mouvement : mais bientôt les soins de Sérano, et sur-tout ceux de Nina l'ont rappellé à la vie. Vous ne me demandez point, lui dit le vieillard, où mes deux voyages m'ont conduit, et quel en a pu être l'objet? — Ah ! qui peut encore m'intéresser, quand je vois Nina, quand je touche au moment... J'ai tout oublié pour elle. — Il faut pourtant que vous soyez informé de mes démarches : il m'est permis aujourd'hui de vous les révéler. Apprenez donc ce que j'ai fait, la raison qui me presse en quelque sorte, de consentir à votre mariage : votre état semble fixé présentement par une espèce d'arrêt irrévocable. Touché de la noblesse de vos sentimens, sensible à cette passion qui a entraîné tous vos malheurs, et en même tems voulant juger par moi-même s'il n'étoit pas possible de vous rendre au rang que vous devriez occuper, je me suis transporté à Palerme : j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le prince de ***; j'ai sollicité une entrevue particulière; je suis enfin parvenu jusqu'à lui. A peine lui ai-je dit mon nom, qu'il m'a accablé de propos humiliants. Je me suis jeté à ses pieds, le conjurant de vous rétablir dans ses bonnes grâces, et promettant que j'éloignerois pour toujours Nina de vos yeux : il a continué de me percer l'ame de ses expressions outrageantes; je ne vous ferai part que de

celle-ci : « Mon parti est pris : votre pupille est fait » pour vous appartenir; c'est son frère qui aura ma » tendresse, mes biens, ma dignité, mon nom; il a » mes sentimens, et lui-même il désavoue un frère » qu'il ne sauroit se rappeller sans honte et sans » indignation. D'ailleurs le titre que cette ame de » néant pourroit réclamer, est détruit; et vous, si je » savois que vous eussiez un jour dessein de faire » usage de ce que je vous confie, un prompt châti- » ment préviendroit votre indiscrétion. Voilà ce que » vous pouvez rapporter à votre Lorezzo. Sortez, et » ne paroissez jamais devant moi. » Quoi! mon frère, s'écrie Lorrezzo ! mon frère est devenu aussi dur, aussi inhumain que mon oncle ! j'ai perdu son amitié ! J'ai demandé à le voir, reprend Sérano : on m'a menacé de sa part. Tel a donc été le fruit de mon premier voyage à Palerme. De retour en ces lieux, j'ai commencé à vous regarder comme mon fils, et à croire que Nina pourroit être honorée du nom de votre épouse ; c'est ce qui m'avoit engagé à vous rendre à tous deux cette liberté qui n'offense point la vertu. Cependant je me reprochois en secret cette union, qui en flattant mon cœur, blessoit cet esprit de justice dont je serai animé jusqu'au dernier soupir. Je ne me lasserai point de le dire : ce mariage vous arrache à votre fortune, à votre état, et contredit ouvertement ces conventions que la société a érigées en autant de loix auxquelles nous devons nous assujettir. Ces préjugés que souvent une fausse sagesse traite d'esclavage absurde et tyrannique, approchent bien de nos devoirs; ces engagemens si opposés à l'usage reçu, sont

presque toujours des torts réels dont nous nous rendons coupables aux yeux de ce qui nous environne, et c'est peut-être manquer à l'honneur. Plein de ces idées, voyant avec chagrin que du rang de prince, vous alliez tomber à la condition obscure de malheureux villageois, j'ai osé entreprendre un second voyage, et risquer de nouvelles tentatives; je me suis représenté aux regards du prince votre oncle; j'ai encore embrassé ses genoux : il a rejeté mes prières, mes larmes, m'a repoussé avec colère; il m'a percé enfin de ce trait mortel : il m'a dit que bien loin d'empêcher votre alliance avec ma fille, il me conseilloit de la conclure au plutôt, qu'en formant ces liens, vous paroissiez renoncer à de chimériques espérances; il m'a fait même entendre que si vous ne vous hâtiez d'épouser Nina, il sauroit vous ôter les moyens de revenir à des prétentions qui ne subsistoient plus; en un mot, il vous ferme pour toujours la route où vous auriez pu rentrer. Je ne vous cacherai pas que, sur des menaces qu'il est inutile de vous mettre devant les yeux, j'ai tremblé pour votre liberté. Me voilà donc forcé à consentir que vous soyez mon gendre ! — Vous pleurez, Sérano, quand vous me rendez le plus heureux des mortels ! ah ! je vous dois le comble des bienfaits. Perdons de vue le prince de ***, toutes les grandeurs, tout l'éclat d'une maison qui n'est plus la mienne. Je serai comme vous. Eh bien ! je n'aurai point les avantages de l'opulence, de la qualité.... mon père, je posséderai ceux de l'amour. Si jamais je suis exposé aux rigueurs de l'adversité, un regard de votre charmante fille me consolera; je supporterai toutes les fatigues; je

labourerai la terre; encore une fois, il n'est point de travaux, de peines que Nina ne fasse oublier; Nina n'est-elle pas tout au monde?

La fille de Sérano n'étoit pas moins sensible que son amant au bonheur inespéré dont ils alloient jouir. Ses premiers regards s'attachoient sur une image aussi séduisante : mais quand elle réfléchissoit sur tout ce que cette union si désirée coûteroit à Lorezzo, à elle-même, dont la délicatesse égaloit l'amour, alors elle regrettoit de n'être point encore plus malheureuse qu'elle ne l'avoit été, pourvu que Lorezzo fût relevé au rang que lui avoit donné sa naissance. Que ne peut il être prince, s'écrioit-elle, et moi être ensevelie dans l'obscurité, dans l'humiliation la plus profonde! Il me fait tous les sacrifices; il m'immole sans doute plus que sa vie; et que lui donné-je en dédommagement? mon cœur, un cœur, il est vrai, plein de l'amour le plus tendre, qui n'a jamais respiré que pour lui. Sans doute il n'y en a point d'aussi sensible, d'aussi enflammé : mais quels foibles avantages comparés à tous ceux dont Lorezzo se prive pour une infortunée qui mourra autant de sa douleur que de son amour!... Et si je fuyois de la maison paternelle; si je m'arrachois à tout ce que j'ai de plus cher; si j'allois expirer loin de leurs yeux... il ne recevroit point le prix de ma mort; toute espérance d'être rappellé à l'état de ses parens lui est interdite; il n'a plus de consolation, d'ami sur la terre que Nina... c'est à moi de le soutenir sous le fardeau des disgraces dont je l'ai accablé, moi qui l'adore; voilà ce que j'aurai fait pour lui! ah! malheureuse! malheureuse! faut-il que tu aies aimé, que tu aies été aimée?

Nina versoit un torrent de larmes; ses cheveux erroient négligemment sur son sein; jamais la douleur ne s'étoit montrée plus intéressante; eh ! qu'elle augmente encore les charmes de la beauté ! On nous représente Psyché inspirant de l'amour au dieu même de la tendresse, lorsque ses beaux yeux se couvrirent de pleurs : c'est dans ce moment que Lorezzo vole près de Nina. Qu'il ressentoit des transports différens ! elle étoit assise, absorbée dans son chagrin; le jeune homme court vers elle : — Toujours dans les larmes, ma chère Nina ! et qui les fait couler ? — Ah ! Lorezzo, c'est vous qui me le demandez ! (elle penche sa tête sur le bras de son amant) eh ! quoi ! voulez-vous oublier toujours à quelle condition je suis votre épouse ? Lorezzo, j'ai causé votre perte ! — Ma perte, dis-tu ! ma perte ! faudra-t-il sans cesse te le redire ? qu'est-ce que ton amant, ton époux auroit à regretter ? Nina, c'est toi qui t'obstines à ne point connoître tes charmes, l'empire que tu as sur mon ame... Nina ! je vais te posséder ! je mourrai de l'excès de mon bonheur ! — Quel bonheur, Lorezzo ! Vous, fait pour être au premier rang, au faîte de la fortune, de la grandeur ! contemplez votre chûte; et quelle est la main qui vous entraîne dans ce précipice ? — Encore une fois, dérobe-moi ces pleurs, ou plutôt laisse-moi recueillir de si précieuses larmes, laisse mon amour s'enivrer. Nina, ma chère Nina, tu ne veux pas seulement me donner ta main ? comme elle est tremblante ! comme tu es belle ! comme ton cœur est rempli de tout ce que tu peux inspirer ! Ah ! si mon oncle t'avoit vue, auroit-il été aussi barbare ? Mais quels coups m'a-t-il portés ? je suis aimé de tout

ce que j'adore ; j'ai ton cœur... ton père vient à nous... Sérano, ordonnez à votre charmante fille de bannir une tristesse qui me désespère.

Nina lève les yeux, et les fixe avec attendrissement sur le jeune homme. Le vieillard leur apprend que le jour est marqué où se formeront ces nœuds si attendus. Lorezzo se jette avec impétuosité dans le sein de Sérano, l'embrasse mille fois, et se précipite vers Nina pour l'embrasser aussi : elle fait quelques pas, comme pour se refuser à des transports indiscrets. — Sérano, mon père, commandez donc à Nina de m'accorder une faveur dont ne s'offensera point la vertu. — Ma fille, vous pouvez en ma présence recevoir cette marque de tendresse que vous permet l'honnêteté ; les loix et la religion vont bientôt consacrer votre amour.

Lorezzo a imprimé toute son ame dans le baiser qu'il donne à Nina : les joues de la jeune personne se couvrent d'une rougeur charmante. Ah ! s'écrie son amant, quel bonheur j'ai goûté ! grandeurs, richesses, univers entier, qu'êtes-vous prés de ce baiser délicieux ? ô Sérano, quand serez-vous mon père ?

Lorezzo, dans ces plaines riantes, assis aux pieds de Nina, lui chantoit ces vers :

CINQUIEME ROMANCE.

Laisse-moi goûter le plaisir
De voir Nina, de l'adorer sans cesse ;
De mon bonheur laisse-moi me remplir ;
Ne parlons que de ma tendresse ;
Ma fortune, et ma grandeur
Sont mon amour et ton cœur.

Qu'éblouis de prestiges vains,
Des insensés embrassent des chimères;
Qu'un fol orgueil, dans ses vœux incertains,
Brigue des rangs imaginaires :
Ma fortune et ma grandeur
Sont mon amour et ton cœur.

Que d'autres plus vils à mes yeux
De la fortune entassent les largesses;
Que leurs trésors attachent tous leurs vœux,
Je n'envierai point leurs richesses :
Ma fortune et ma grandeur
Sont mon amour et ton cœur.

Dès que l'aurore paroîtra,
J'irai cueillir les roses les plus belles,
Et pour ton sein, ma main en formera
Des offrandes toujours nouvelles.
Ma fortune et ma grandeur
Sont mon amour et ton cœur.

Je n'aurai point le nom brillant
Que me ravit une fierté cruelle :
Mais, ma Nina, j'aurai le nom charmant,
Le nom de ton berger fidèle.
Ma fortune et ma grandeur
Sont mon amour et ton cœur.

On m'offriroit tous les trésors;
Du monde entier, on m'offriroit l'empire;
Ma Nina seule excite mes transports,
On m'entendra toujours redire :
Ma fortune et ma grandeur
Sont mon amour et ton cœur.

Enfin le jour est arrivé où Lorezzo va être au comble de ses vœux. Il n'y a point d'expression qui peigne

l'ivresse, l'emportement, le délire auquel il s'abandonne. Les jeunes filles des hameaux voisins s'étoient chargées du soin de parer Nina : c'étoit Flore qu'on avoit parée de ses bienfaits. On voyoit cependant un nuage de tristesse se mêler à l'éclat de tant de charmes.

Ils sortent de l'église ; Lorezzo invite sa femme à se rendre dans une salle de verdure, dont lui-même avoit fait les apprêts : c'étoit en quelque sorte, le chef-d'œuvre de l'ingénieuse galanterie. Il n'y entroit que les simples ornemens que la nature prodigue en ces climats, des fleurs : mais elles étoient arrangées avec ce goût qu'inspire le désir de plaire, et qui surpasse l'art et la magnificence. Cet endroit représentoit une espèce de temple à Vénus-Erycine ; au milieu s'élevoit un petit tertre de gazon, couvert de fleurs les plus belles et les plus odoriférantes ; de tout côté, se lisoient, formées par des guirlandes assorties, des inscriptions relatives à Vénus, que l'on annonçoit être revenue en Sicile, et y demander de nouveaux hommages ; de jeunes enfans des deux sexes, couronnés de diverses fleurs, figuroient les amours. A peine Nina a-t-elle mis le pied dans ce bocage, une musique champêtre se fait entendre ; Lorezzo la prend dans ses bras, la porte avec vivacité sur cet amas de violettes, de jasmins, etc. et se prosternant devant elle : — Belle Nina, voilà ton trône, le trône de la beauté ; de là, règne sur moi, sur ces champs, sur toute la nature ; oui, bergers, c'est Vénus même que nous voyons, que nous adorons ; redites avec Lorezzo ces vers accompagnés du son de vos musettes :

Vénus eut nos vœux solemnels :
Que son règne enchanteur renaisse !
Nous avons perdu ses autels :
Mais nous retrouvons la déesse.

On s'empresse de remplir les vœux de Lorezzo ; ensuite tirant de son doigt le diamant que lui avoit donné son frère, et le mettant à un des doigts de Nina : — Chère épouse, voilà tout ce que la fortune m'a laissé ; c'est l'unique présent que je puisse te faire ; reçois avec le don du cœur le plus tendre et le plus amoureux, cette bague comme un gage de cette ardeur qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. Les jeunes enfans aussitôt reviennent déposer leurs couronnes aux pieds de Nina, l'enchaînent de guirlandes, et forment autour d'elle des danses agréables. Sérano laissoit couler des larmes ; il embrassoit successivement sa fille et son gendre.

Les jours de fêtes sont terminés, et Lorezzo, l'époux de Nina, toujours plus épris, partage avec elle les travaux et les soins de la vie domestique ; il lui redisoit sans cesse : ma chère Nina, lorsque je n'étois que ton amant, je croyois t'aimer, oh ! t'aimer autant que mon cœur pouvoit être susceptible d'amour : ton époux, Nina, t'aime mille fois davantage ; tous les jours tu me paroîs plus belle, et plus digne de ma tendresse. Le vieillard venoit se mêler à leurs entretiens ; il soupiroit incessamment, en disant à son gendre : étoit-ce là que la destinée devoit vous amener ? Oh ! mon père, répondoit Lorezzo, me rappellerez-vous toujours... ce qui ne m'a point touché ? Parlons du mari de Nina ; il est le plus heureux des mortels. La

seule ombre de chagrin qui puisse altérer la sérénité de mes beaux jours, est l'indifférence de mon frere. Il m'avoit paru sensible, il m'a trompé; mais oublions, oublions tout; ne voyons, n'aimons, n'idolâtrons que Nina; il n'y a que Nina qu'on puisse aimer.

L'époux en effet se montra encore plus tendre, plus épris que l'amant. Lorezzo regardoit comme un songe entièrement évanoui, cet état de richesse et de grandeur où il s'étoit vu près d'être élevé; il se livroit aux travaux pénibles de l'agriculture avec la même activité qui l'eût animé, si le sort l'avoit fait naître pour cette profession. Il arrivoit souvent à Nina de soupirer, et de laisser tomber des larmes, lorsqu'elle envisageoit son mari un râteau, ou une bêche à la main, et supportant toutes les fatigues auxquelles sont exposés les cultivateurs. Ne m'aimes-tu point, Nina, lui disoit avec tendresse Lorezzo? — Eh! cher époux, le mot d'amour exprime encore bien foiblement les transports d'un cœur qui t'est toujours plus attaché. — Eh bien! si tes sentimens n'ont point changé, ne gouté-je pas la félicité suprême? je ne suis qu'un simple laboureur : mais je suis aimé de Nina; c'est ta main qui essuiera la sueur dont se couvre mon visage; va, s'il m'échappe quelques regrets, tu en es l'unique objet, ma tendre amie! c'est Nina qui doit se plaindre du sort; tant de charmes, de vertus méritoient l'éclat du rang. Quelle ivresse j'eusse sentie à t'élever au faîte des grandeurs, à te combler de biens, à t'embellir! ah! Nina!... Lorezzo, à ces mots, tomboit dans les bras de son épouse, et lui prodiguoit ces embrassemens qu'enflamme une volupté inaltérable; il versoit

ces larmes délicieuses, l'expression de la jouissance de l'ame. Que ces chastes plaisirs sont bien au-dessus des plaisirs grossiers nés du libertinage et de la corruption ! Cœurs sensibles ! voilà la véritable tendresse, ses douceurs inexprimables, son ravissement. L'innocence et la vertu entretiennent, ou plutôt augmentent de semblables ardeurs. Lorezzo et sa femme réalisoient ces peintures si touchantes que nous fait Milton d'Adam et d'Eve; le champ qu'ils habitoient étoit un second Eden; c'étoit là que respiroient le pur amour, la vraie félicité, autant qu'il est permis à l'homme de la goûter, et de s'en tracer l'image.

Trois années s'étoient écoulées dans cette espèce d'enchantement; deux enfans, fruits de cette union si digne d'envie, avoient scellé le bonheur de ces époux, et lui prêtoient un nouveau charme; c'étoit dans leurs bras que Sérano vieillissoit; il n'appercevoit point ses rides se multiplier, et voyoit de loin la mort comme le terme nécessaire d'un voyage agréable. Mes amis, disoit-il à son gendre et à sa fille, vous me couvrez de fleurs les bords du tombeau. Lorsque je vous entends vous assurer que vous vous aimez, que vous vous aimerez toujours plus, c'est à moi que vous faites ces sermens; c'est moi que vous embrassez, que vous pressez contre votre sein. Malheur à quiconque ne goûte pas la satisfaction de couler ses jours au milieu de sa famille ! Celui-là vieillit, et ressent toute l'horreur dune mort prochaine, qui ne connoît point la douceur de partager la joie de ses enfans, et de s'approprier leur jeunesse; je ne mourrai point, mes amis : je jouirai en vous d'une nouvelle vie.

Le

Le vieillard avoit sans cesse ses petits fils sur ses genoux; il les conduisoit à la campagne, et descendoit jusqu'à leurs amusemens enfantins; il exerçoit leurs mains à essayer les instrumens d'agriculture, et rioit avec eux de leur peu de force et d'adresse. Lorezzo entouré de sa chère famille se plaisoit à redire ces paroles, l'épanchement même de son ame :

SIXIEME ROMANCE.

Tous mes vœux se trouvent remplis;
Tous les plaisirs sont mon partage :
A mon père, que je chéris,
J'adoucis les ennuis de l'âge;
Je tiens mes enfans dans mon sein;
Je suis aimé de ce que j'aime;
L'amour seul règle mon destin :
N'est-ce pas le bonheur suprême ?

Si des pleurs pouvoient m'échapper,
Une amante essuieroit mes larmes;
Au coup qui viendroit me frapper,
Son amour prêteroit des charmes;
Rien n'affoiblira notre ardeur :
C'est la flamme de l'amour même;
Nos deux cœurs ne forment qu'un cœur :
N'est-ce pas le bonheur suprême ?

Aujourd'hui le plus tendre amant,
Demain j'aimerai davantage;
Je goûte dans un doux moment
D'un plus doux moment le présage.
Le tems ajoute à tes appas
Ainsi qu'à ma tendresse extrême;
Nina, je suis entre tes bras :
N'est-ce pas le bonheur suprême ?

J'ai su rejeter la grandeur ;
J'ai su mépriser la richesse ;
Je ne pouvois ouvrir mon cœur
Qu'aux purs transports de la tendresse.
Pour un seul regard de tes yeux,
J'eusse donné le diadème ;
C'est Nina qui me rend heureux :
N'est-ce pas le bonheur suprême ?

Régner sur l'objet qu'on chérit,
Ou plutôt lui céder son ame ;
A chaque instant qu'il nous sourit,
Brûler d'une plus vive flamme ;
Ne voir que ses yeux enchanteurs,
Cent fois lui redire qu'on l'aime ;
Amour, je te dois ces faveurs :
N'est-ce pas le bonheur suprême ?

Quand la vieillesse sur mon front
Etendra ses rides cruelles,
Nos cœurs encor tressailleront,
Enflammés d'ardeurs immortelles.
L'unique objet de mes désirs,
Pour son époux toujours le même,
Recevra mes derniers soupirs :
N'est-ce pas le bonheur suprême ?

Tous mes vœux se trouvent remplis ;
Tous les plaisirs sont mon partage ;
A mon pére que je chéris,
J'adoucis les ennuis de l'âge ;
Je tiens mes enfans dans mon sein ;
Je suis aimé de ce que j'aime :
L'amour seul règle mon destin :
N'est-ce pas le bonheur suprême ?

Le tems et les plaisirs si doux d'épouse et de mère n'empêchoient point que Nina n'eût des momens de

tristesse, quoique Lorezzo lui répétât souvent qu'il lui devoit son bonheur, et que tout l'éclat de la grandeur et de la fortune ne lui auroit pas procuré un seul des instans délicieux qui remplissoient sa vie : — L'oubli de mon frère, je te l'ai déjà dit, est le seul chagrin que j'aie à supporter : mais, ma chère Nina, quand mes yeux s'attachent sur les tiens, je ne vois, je ne sens que ma félicité.

Le printems revenoit enrichir de ses dons ces belles contrées. Lorezzo ajoutoit les soins de l'art à ceux de la nature : il augmentoit par ses travaux industrieux la fertilité de cette heureuse terre, tandis que son épouse recueilloit dans une corbeille les premières richesses dont ces campagnes étoient émaillées; on eût cru voir la déesse que la fable nous peint présidant à l'empire des amours. Sérano à quelques pas de sa fille et de son gendre, étoit assis aux pieds d'un peuplier; il goûtoit cette jouissance si pure, si sensible pour la vieillesse : il se pénétroit à longs traits du spectacle d'un beau jour; il admiroit sa sérénité, et respiroit ses parfums; il ouvroit son ame à ces douceurs inexprimables que les malheureux citoyens des villes ne connoissent point, et qui font les plaisirs de la campagne, et de leurs fortunés habitans; partageant les jeux et l'innocente gaieté de ses petits enfans, il sembloit rentrer avec eux dans la carrière de la vie; précieux bienfaits de la nature, cette mère si tendre qui nous cache ainsi la tombe, et ramène sans cesse nos regards sur le berceau de notre postérité !

Un tourbillon de poussière s'élève, et annonce

plusieurs cavaliers (1) que suivoit une litière : ils s'avancent vers l'endroit où étoit Lorezzo et sa famille; la curiosité s'empare de ces derniers; un des voyageurs passe avec impétuosité les autres, descend avec la même précipitation de cheval, et court se jeter dans les bras de Lorezzo : — Mon frère ! mon cher frère ! Aussitôt Nina et Sérano s'écrient à la fois : le prince de *** ! En effet c'étoit lui-même qui ne pouvoit s'arracher du sein de Lorezzo, et s'exprimer que par des transports de tendresse et par des larmes. Lorezzo n'éprouvoit pas une révolution moins violente. Les deux frères veulent parler, et ils n'avoient que la force de s'embrasser, et de pleurer encore. Lorezzo reprend enfin la voix : — Vous m'aimez donc toujours, et vous avez daigné me conserver le nom de votre frère ! Eh ! mon ami, lui dit le prince, avez-vous pu douter un instant de mon attachement? Je brûle de vous en donner des preuves éclatantes; mon cher Lorezzo, c'est ce qui m'amène ici. Je serai rapide sur des détails qui ne peuvent que vous rappeller des souvenirs désagréables. J'étois à Palerme, et dans l'hôtel, quand Sérano vint pour essayer de fléchir mon oncle en votre faveur : il fut inexorable; vous avez dû le savoir; craignant que je ne cherchasse à vous servir, il avoit fait donner des ordres rigoureux

(1) On ne voyage guères en Sicile qu'à cheval ou qu'en litière, les chemins ne permettant point de se servir d'autres voitures. On est accompagné d'un soldat que le roi entretient pour la sûreté des chemins contre les bandits. Pour les gens de qualité, ou riches, ils marchent escortés d'un nombre d'hommes armés et montés, qui est à leur solde, etc.

qui m'interdirent la consolation de voir Sérano, et de lui parler de vous. Mon oncle fit plus : il m'envoya voyager dans plusieurs cours de l'Europe, entouré de personnes qui lui étoient vendues, et qui sur-tout étoient chargées de me priver du plaisir de m'instruire de votre sort. Combien de fois ai-je versé des larmes dont vous étiez le seul objet ! Enfin, mon frère, notre oncle n'est plus. J'ai revolé à Palerme; et mes premiers soins ont été de vous rendre une place qui vous est due. Vous êtes mon aîné, l'héritier de notre maison; venez jouir de votre titre, de votre bien; dès ce moment, tout est à vous. L'hôtel du prince de ***, qui est devenu le vôtre, vous attend vous et votre famille; et je serai votre frère, votre ami, votre ami le plus tendre; pour ces droits là, je ne vous les céderai point : je m'en réserve tous les avantages. Lorezzo ne répondoit pas; il étoit tombé dans les bras du prince de ***, et ne proféroit que ces mots : ô frère adorable ! ame céleste ! qu'ai-je entendu ?.... mon frère, voilà vos enfans ! Soudain le prince avec vivacité presse contre son sein ces innocentes créatures : — Oui, ce sont mes enfans, et je n'en aurai point d'autres; en disant ces mots, il leur prodigue mille caresses.

Nina n'avoit pu supporter l'excès des sentimens qu'une situation si touchante devoit nécessairement produire : elle étoit évanouie; son mari la soutenoit; le vieillard, les deux joues inondées de larmes qui sembloient effacer ses rides, faisoit un effort pour aller tomber aux genoux du prince; celui-ci s'empresse de l'arrêter, et l'embrassant : — Vous serez aussi mon père. (Les gens qui l'escortoient s'étoient approchés.)

Vous voyez mon frère aîné, le prince de ***; hâtons-nous de nous rendre à Palerme : que la Sicile entière contemple les vertus, la beauté, les sentimens; ce ne sera point la grandeur qui les décorera : elle en recevra un nouvel éclat. Ma sœur, ajoute-t-il, s'adressant à l'épouse de Lorezzo, vous monterez dans cette litière avec votre père et mes neveux; mon frère et moi nous vous accompagnerons à cheval. (Il prend ce dernier à l'écart.) Mon cœur m'a éclairé sur tout ce que devoit ressentir le vôtre : vous êtes sans doute cher aux bonnes gens de ce hameau; vous désireriez, en partant, de leur laisser des témoignages de votre amitié : voici un de vos domestiques, car ils vous appartiennent aujourd'hui plus qu'à moi, qui vous remettra une somme d'argent que vous distribuerez à votre gré entre ces honnêtes villageois. Arrêtez... arrêtez, mon frère, reprend Lorezzo en balbutiant; tant de bontés... vous voyez mes larmes; ce sont les larmes de la reconnoissance la plus tendre, la plus pure, la plus vive... mon cœur, mon frère.... — Et pensez-vous, mon cher Lorezzo, que je n'aie pas aussi un cœur? qu'il est pénétré! qu'il est plein pour vous de transports!.... ma douleur.... je ne pourrai jamais les exprimer! Partons, mon ami; quelque chose que je fasse pour un frère si tendrement aimé, assurément je goûterai encore plus de satisfaction que lui. Ce jour, ce jour sera le plus beau, le plus doux de ma vie. Malheur à qui n'a point éprouvé ces plaisirs! il n'a pas senti la véritable volupté.

La nouvelle se répand dans le hameau; les laboureurs charmés suspendent leurs travaux, et viennent

avec les instrumens de leur profession dans leurs mains, suivis de femmes, d'enfans, de vieillards; ils accourent en foule auprès de Lorezzo et de sa famille; ils bénissent le Ciel d'une révolution si singulière; ils s'écrient presque tous à la fois dans leur joie naïve : Dieu soit loué ! il étoit bien fait pour être prince ! il en avoit le cœur. Ils vont tour-à-tour se jeter dans ses bras; on n'entendoit, on ne voyoit que l'expression d'une alégresse universelle. Cependant quelques momens après, ils font paroître leurs regrets d'être séparés d'une famille qu'ils regardoient comme la source pour eux des faveurs célestes : tant, disoient-ils, elle étoit remplie de vertu et de bienfaisance ! Ces témoignages éclatent bien davantage, lorsque Lorezzo les embrassant successivement pour la dernière fois, leur tient ce discours : Mes tendres amis, et vous conserverez toujours ce nom dans mon ame, le prince se ressouviendra sans cesse avec un nouveau plaisir de votre camarade, du laboureur; c'est à ce titre que je vous prie d'accepter de légéres marques de cet attachement qui ne sauroit se réfroidir. Aussitôt il divise entre ces bonnes gens une somme d'argent considérable. Quel spectacle ! quel torrent de délices pour des ames qui connoissent tout le charme du sentiment ! Ces villageois cédant à une reconnoissance sans faste, sont aux pieds de Lorezzo, en lui tendant les mains comme à l'image de Dieu même; ces seules paroles se font entendre au milieu des suffocations : notre cher bienfaiteur ! notre tendre ami ! que le Ciel veille sur vos jours, sur ceux de votre digne épouse, de votre père, de vos enfans ! qu'il les étende

aux dépens des nôtres ! Eh ! que pouvons-nous vous donner ? — Votre cœur, mes honnêtes compagnons, votre cœur ; que le souvenir d'un homme qui vous hcérira éternellement, y reste gravé !—Ah ! c'est vous qui nous oublierez ; est-ce que les princes peuvent s'occuper de nous ? — Lorsque vous aurez besoin de l'amitié, mes dignes camarades, venez à Palerme ; il n'y en aura pas un qui n'éprouve que Lorezzo n'a point changé. Allez, mes bons amis, poursuit-il, en les pressant tour-à-tour contre son sein, et en pleurant d'attendrissement, croyez que je saurai toujours aimer.

Ils se mettent en marche ; tout le hameau, et même plusieurs autres villages voisins les suivent jusqu'à une certaine distance ; les bénédictions, les adieux touchants, les larmes de sentiment recommencent ; ils ne quittent point Lorezzo, sans l'avoir encore embrassé. Que j'aime, dit le prince de *** à son frère, les transports de ces honnêtes gens, et que ces marques d'attachement public prouvent combien vous méritez d'être aimé ! Mais, dit Lorezzo à son frère, comment votre amitié a-t elle pu me servir ? le monument qui auroit pu établir ma naissance et mes droits, n'a-t-il pas été détruit ? cette lettre... — Existe, mon cher ami. — Qu'entends je ? par quel miracle ?... — Vous vous rappellez bien que le prince, dans sa colère, déchira cet écrit, et en rejeta les morceaux loin de lui : j'ai eu la précaution de recueillir ces fragmens, et de les réunir ensemble ; je les ai conservés avec tout le soin que m'inspiroit le désir de vous être un jour utile, et de vous venger de la dureté de notre

parent. Notre famille a vu cette lettre. Encore une fois, il n'y a plus de doute sur votre nouvelle situation; tout Palerme vous attend avec la dernière impatience, ainsi que votre charmante épouse; sa beauté et sa vertu ont précédé son arrivée dans notre capitale.

C'étoient d'éternels épanchemens de sensibilité de la part des deux frères; le jeune prince redoubloit de caresses et de gaieté, à mesure qu'ils approchoient de Palerme; ils y sont rendus, et descendent à cet hôtel connu de Lorezzo; c'étoit au milieu de la nuit; ils n'ont que le tems de se livrer au repos.

A peine Lorezzo le lendemain a-t-il ouvert les yeux, il croit être encore le jouet d'un songe imposteur: il voit entrer dans son appartement Nina, vêtue magnifiquement et couverte de pierreries, conduisant ses enfans habillés avec la même somptuosité; le jeune prince lui donnoit la main. Vous voyez, dit-elle à son mari, les bienfaits du prince. Dites, interrompt ce dernier, les foibles témoignages de l'amitié d'un frère qui vous porte tous dans son sein. Lorezzo va tirer une fleur d'un bouquet qui se trouvoit sur une table de marbre, et la mettant avec un sourire agréable dans la coiffure de sa femme: — Ma chère Nina, permets que je te fasse toujours ressouvenir de la bergère; n'est-ce pas elle qui m'a charmé? va, la princesse ne sauroit rien ajouter aux sentimens que je lui ai voués pour la vie.

Ils reçoivent les visites de leur famille, des principaux de la ville; ils sont enfin reconnus princes légitimes de ***; les femmes mêmes font l'éloge de Nina; tout s'accorde à convenir que les deux époux sont

dignes de leur fortune et de leur élévation. Lorezzo, dans une des fêtes qui se donnèrent à son sujet, prend sa guitarre, et ne croit point avoir à rougir de consacrer, en quelque sorte, par ces paroles, son premier état, ainsi que celui de sa femme, en présence des dames les plus qualifiées de la Sicile :

SEPTIEME ROMANCE.

Amour, dont les traits vainqueurs
Par Nina blessent les cœurs,
Qui voles sur ses traces,
Triomphe, vois la grandeur
Embellir de sa splendeur
Les vertus et les grâces.

Le sceptre orneroit ta main,
Tu serois au rang divin,
Epouse que j'adore :
Le sort, au gré de mes vœux,
Pour l'objet de si beaux feux,
N'auroit rien fait encore.

Le prix cher à la beauté,
Dont le cœur soit plus flatté,
Est une ardeur sincère ;
L'amour seul peut m'enflammer ;
Et Lorezzo sait aimer,
Comme Nina sait plaire.

Ne crains pas qu'un sort brillant,
Du berger tendre et constant
Te ravisse l'hommage ;
Je voudrois le plus haut rang,
Des rois être le plus grand,
Pour t'aimer davantage.

J'irai voir encor ces champs
Témoins des transports naissans
D'une flamme innocente,
Sur l'arbrisseau de Cypris
Retoucher les traits chéris
Du nom de mon amante.

Sur ton front, au diamant,
Je mêlerai l'ornement
De la rose nouvelle;
Je veux sans cesse m'offrir
Tout ce qui m'a fait chérir
Des hameaux la plus belle.

Reçois mes nouveaux sermens:
Au modèle des amans
Chaque jour sois plus chère;
Et pour fixer nos amours,
Que la princesse ait toujours
Le cœur de la bergère.

Lorezzo fit voir en effet que ces chants partoient de son cœur. Jamais la grandeur en lui n'altéra la simple nature; on peut dire que son ame, pour la vérité et la candeur, ressembloit à la beauté de son épouse: l'art n'approchoit point de l'un et de l'autre. Le jeune prince demeuroit avec eux; il ne voulut point se marier; le bonheur de son frère étoit le sien; il avoit promis de regarder ses neveux comme ses propres enfans, et il tint sa promesse. L'ame pure et sensible de Lorezzo éclatoit, sur-tout, les jours que les habitans de son asile champêtre venoient à Palerme, et recherchoient sa présence. Il leur marquoit des égards sans nombre, les faisoit asseoir à côté de lui à sa table. Vous ne serez pas surpris de cet accueil, disoit-il à

ceux qui se trouvoient dans le cercle : vous voyez mes anciens camarades, mes dignes amis ; nous avons labouré ensemble. Il ne les renvoyoit que chargés de présens; s'ils étoient dans l'indigence, il voloit au-devant de leurs besoins, ménageoit leur pudeur, et leur épargnoit la peine de les lui confier ; c'étoit un père tendre qui chérissoit sa famille avec une égale bonté.

Nina s'étoit apperçue que souvent son mari s'arrachoit à la société pour aller s'enfermer dans un cabinet où il passoit des heures entières; il en retiroit à chaque fois la clef d'un air mystérieux, et avec une précaution qui eût excité la curiosité de toute autre même que de son épouse. Elle ressentit d'abord quelque chagrin. Est-ce là, se disoit-elle, la délicatesse de cet amour qui fait encore le charme de ma vie? mon mari a des secrets pour sa femme ! ah ! il m'aime donc moins ! non, je ne suis plus aimée de Lorezzo ! je ne suis plus Nina ! j'ai sans doute perdu ses agrémens : mais j'en ai toujours le cœur. Elle vouloit se vaincre, étouffer un secret dépit, et sur-tout ne laisser échapper aucun indice de son trouble aux regards de son époux. Sa sensibilité l'emporta : elle ne put un jour dissimuler la cause des larmes qu'elle cherchoit vainement à repousser. Ma chère Nina, lui dit Lorezzo, car j'aimerai toujours à prononcer ce nom, je suis faché que tu veuilles pénétrer mon secret, si l'on peut appeller ainsi la petite satisfaction que je m'étois procurée; j'aurois été empressé à la partager avec toi : j'ai cru qu'elle seroit peu capable de t'intéresser, et je me l'étois réservée; cependant je ne veux point te causer la plus légère peine. Tu me connois : une larme, une

seule larme de ma Nina feroit mon supplice. Tiens, voici la clef; ouvre toi-même, et tu jugeras si tu n'es pas toujours l'objet de mes sentimens. Nina éprouve quelque embarras; elle voudroit bien être aussi généreuse que son mari, et dompter ses désirs curieux: ils sont plus forts que sa réflexion: elle cède; le cabinet est ouvert: quel spectacle frappe ses yeux! une suite de tableaux qui représentoient Lorezzo et Nina dans les campagnes de la Sicile, employés aux diverses fonctions de l'agriculture: ici on les voyoit assis auprès d'un myrte ou d'un oranger, s'entretenant de leurs amours avec ingénuité; là paraissoit la jeune personne parée de toutes les grâces de la nature, cueillant des fleurs; plus loin, cachée derrière un arbre, elle regardoit son amant avec un sourire malin, en poussant jusqu'à lui quelques oranges, tandis qu'il cherchoit de la vue d'où venoient ces agaceries; la fête champêtre qui avoit accompagné leur mariage, n'étoit pas oubliée dans ces peintures; on remarquoit aussi Sérano tenant ses deux petits-fils sur ses genoux, et semblant s'associer à leurs jeux innocens. A côté de ces tableaux, étoient suspendus des instrumens de labourage, l'habit de Lorezzo, quand il habitoit le hameau, et sur-tout celui de Nina, lorsqu'aux jours de fête, elle se montroit dans ses simples atours, si supérieure en beauté aux autres bergères ses compagnes. La femme de Lorezzo n'a que la force de lui jeter un coup d'œil où s'exprime toute sa sensibilité; et elle tombe dans ses bras, en s'écriant: ah! mon cher Lorezzo! la fidelle Nina n'a donc point perdu son amant! Oui, lui répond son mari, en baisant une

de ses mains qu'il mouilloit de ces larmes si délicieuses pour quiconque sait aimer, oui, c'est ici que Lorezzo vient se renfermer, et faire à sa Nina de nouveaux sermens de tendresse et de constance. Sais-tu lequel de ces tableaux me flatte davantage ? Celui qui me représente, transporté d'apprendre que tu n'étois point ma sœur, et pouvant m'abandonner à l'espoir ravissant d'être ton époux. Je me plais à revoir toujours ma bergère ; ce n'est ni la fortune, ni le rang qui me l'ont fait adorer : ce sont ses grâces naïves, si touchantes, si simples, images que sans cesse je rappelle à ma vue, dont je remplis mon cœur ! Chère épouse, c'est dans ce réduit solitaire que le prince de *** saisit un rayon de la vraie félicité ; aussi lis sur la porte de ce cabinet : vois quelle est l'inscription : *Asile du bonheur.* C'est enfin dans cette retraite ignorée que je me sauve des ennuis nécessairement attachés à ma nouvelle situation ; je veux qu'on m'y porte, quand je serai prêt à rendre les derniers soupirs, et je désirerois qu'elle fût le lieu de ma sépulture. Ah ! Nina, seroit il possible que mon ame cessât de t'aimer ? c'est bien à cette occasion que j'embrasse et que je chéris l'idée consolante de l'immortalité.

Nina apperçoit sur une table ces vers que Lorezzo goûtoit souvent de la douceur à chanter.

HUITIEME ET DERNIERE ROMANCE.

Loin d'un éclat trop mensonger,
Loin d'un rang qui m'est étranger,
Amant de la simple nature,
Ici, je redeviens berger,

Et je reprends son ame pure;
Par une flatteuse imposture,
Ici, je retrouve mon cœur,
Et, si j'ai perdu mon bonheur,
Du moins j'en goûte la peinture.

Je te revois, objet charmant,
La rose est ton seul ornement,
Un cœur tendre fait ta richesse;
Offre toujours à ton amant
La bergère dans la princesse;
De Nina, parle-moi sans cesse;
Rends lui sa houlette et ses fleurs;
Et que des songes si flatteurs
Eternisent notre tendresse!

Des prés, des bois, de mes beaux jours,
Des premiers feux de nos amours,
Que ce tableau me dédommage!
De mes ans qu'il trompe le cours!
Reviens, innocent badinage;
Délire aimable du jeune âge,
Remplis-moi de ta douce erreur!
Hélas! à toute ma grandeur
Je préfère ta vaine image.

Souvenir pour moi plein d'attraits,
Ah! ne vous effacez jamais,
Jusqu'au bout, consolez ma vie;
Que tout entretienne vos traits,
Dans cette retraite chérie;
D'une vieillesse appesantie
Soulagez le triste fardeau,
Et que la route du tombeau
Soit encor par vous embellie!

Notre vrai sage ne se contentoit pas d'avoir imaginé une espèce de système appuyé sur le sentiment et sur

la raison : il le mettoit en pratique. Ses vertus, sans faste, éclatoient dans le silence ; il retournoit sans cesse avec une nouvelle satisfaction à ce réduit solitaire qu'il appelloit *son cabinet d'étude.* Oui, disoit-il à sa femme et à ses amis qui avoient découvert sa retraite philosophique ; c'est-là que je retrouve la vérité, l'homme, l'homme qui fait tous ses efforts pour s'ignorer, pour se fuir, tandis qu'il goûteroit une douceur inexprimable à se connoître, et à jouir de lui-même ; c'est-là que je me rapproche de la nature, de mes premières années, de mes premiers sentimens, de mes premiers plaisirs. (La princesse se plaignoit de la perte de ses charmes.) Je ne sais, ma chère Nina, je te vois toujours la même, toujours l'objet d'une vive ardeur. Nina, est-ce que le cœur vieillit ? ma tendresse ne finira qu'avec moi.

La fortune paroissoit chercher à se justifier dans Lorezzo, et dans sa femme, des reproches qu'on ne se lasse point de répéter sur son aveuglement et sur la dispensation bizarre de ses faveurs : de jour en jour, les deux époux les méritoient davantage. Lorezzo n'eut d'autre chagrin que d'ensevelir son beau père qui succomba au terme inévitable des années. Mais ce qui lui fit éprouver vivement que le bonheur humain n'est pas sans mélange, que le plus doux est celui qui est le moins empoisonné d'amertume : son frère, ce frère qui avoit tant de droits sur sa reconnoissance et sur sa tendresse, ne put soutenir les assauts d'une maladie opiniâtre ; Lorezzo lui ferma les yeux, et le pleura le reste de sa vie.

La carrière de cet homme estimable fut longue. On

seroit

seroit tenté de croire qu'un des avantages attachés à l'exercice des vertus, est de parvenir à une extrême vieillesse. Il ressembloit à ces anciens bienfaiteurs du monde, qui, à mesure qu'ils entroient en âge, inspiroient plus d'attendrissement et de vénération, et acquéroient les honneurs de la divinité. Respecté de ses égaux, adoré de ses inférieurs, le tendre ami de sa famille, la gloire et l'amour de sa patrie, de l'humanité entière : telle fut la récompense de Lorezzo ; il ne mourut point : il s'endormit entouré de ses enfans, et au sein de son épouse, dans un sommeil doux et paisible. La sensible Nina avoit toujours demandé au Ciel de suivre son mari au tombeau : ses vœux furent exaucés : elle ne lui survécut que de quelques jours.

On se conforma aux intentions du prince; il avoit ordonné que ses obsèques se fissent sans aucune somptuosité, et qu'on mît sur son cercueil ses habits de laboureur; il avoit paru seulement désirer que les habitans du hameau où il avoit été élevé, et qui pouvoient vivre encore, assistassent à son convoi : la plupart avoient reçu, par son testament, de nouveaux témoignages de son amitié; jamais cérémonie funèbre ne forma un spectacle plus touchant : tous ces bonnes gens, chargés des instrumens de leur profession, accoururent non-seulement du séjour où Lorezzo avoit demeuré, mais encore des villages d'alentour; ils le pleurèrent comme un protecteur, comme un père que la mort leur avoit enlevé. Quels regrets honorables et bien au-dessus de ces éloges menteurs, que tous les jours, prostituent dans nos temples l'art et la basse flatterie! Ces honnêtes villageois dételèrent

les chevaux qui portoient le cercueil, et se disputèrent la gloire de traîner ce fardeau ; ils le couvrirent de leurs baisers et de leurs larmes. Lorezzo laissa après lui une réputation, qui fit les délices du sentiment, comme des parfums laissent encore, aprés s'être exhalés, une odeur dont les sens sont flattés. Cité comme un modèle, les pères en parloient avec transport à leurs enfans, et s'applaudissoient de l'avoir connu; les amans se proposoient de l'imiter lorsqu'ils vouloient assurer leurs maîtresses d'un amour qui a peu d'exemples sur la terre : les amis dans leurs épanchemens l'invoquoient comme le dieu même de l'amitié ; il reçut enfin du Ciel une faveur encore plus éclatante : sa postérité eut ses vertus, et éternisa sa mémoire et sa récompense.

LIEBMAN,

ANECDOTE ALLEMANDE.

APPELLÉ en Allemagne par des motifs dont il importe peu au public d'être instruit, je m'attachois à connoître le nouveau pays que j'habitois. Le sentiment eût suffi pour exciter ma curiosité : comment en effet ne pas s'occuper d'un séjour auquel j'ai voué une éternelle reconnoissance, et qui m'auroit fait oublier ma patrie, (1) s'il étoit possible de repousser

(1) Je saisis l'occasion de consacrer ici les hommages d'une juste sensibilité ; j'ai connu en Allemagne des gens de lettres qui n'étoient ni envieux, ni arrogans, des amis à toute épreuve, des grands sans orgueil et sans égoïsme, capables

cette image, et de la bannir de son cœur? Je parcourois la Bohême. Nous étions dans cette saison agréable où la belle nuit a presque les charmes du beau jour. Le doux réflet d'un clair de lune qui n'étoit offusqué par aucun nuage, ce silence solitaire que nos Latins ont appellé avec tant de goût, *amica silentia*, et qui semble annoncer le repos de la nature, plutôt qu'un état d'abattement, le foible chant des cigales, le gazouillement de quelques ruisseaux errants çà et là dans une vaste plaine, l'heureuse variété de sites agrestes, tous ces détails si précieux qui glissent sur les ames vulgaires, et que saisissent avec avidité le petit nombre de celles qui sont sensibles, produisoient en moi une espèce de recueillement que j'aimois à

---

en un mot d'aimer. Il n'y a point de pays où il existe plus *d'hommes*. Il est vrai que les Allemands en général n'ont pas l'avantage d'être de frivoles *élégans*, des *jargoneurs* agréables, des méchans *délicieux*, des séducteurs à la mode, des corrupteurs dans tous les genres. Peut-être le *bon ton* ne règne-t-il pas à Francfort, à Dresde, à Leipsick, à Hall, à Gottingue, à Vittemberg, dans toute la délicatesse et la recherche de ce goût *érudit* dont nous parle Pétrone : mais ces villes sont le séjour du vrai, du simple, de ce que les Anglais ont nommé *good nature*, *bonne nature*; les ailes du génie n'y sont point rognées par les ciseaux timides du bel esprit; chaque écrivain a le courage d'y conserver son talent, son caractère propre. Le moment où les Allemands se soumettront à la servitude de l'imitation, sera le premier pas vers leur décadence. Quand les Romains eurent la manie de se rendre les copistes et les singes des Grecs, Rome perdit à la fois ses auteurs originaux, et ses grands capitaines.

entretenir. Ce sont là les jouissances du sentiment, et on ne les goûte guères dans le tumulte des villes, et dans le fatigant flux et reflux des sociétés.

Je voyageois à cheval, et à quelque distance de mon domestique, voulant être seul, et m'enfoncer, si je puis parler ainsi, dans mon cœur et dans la rêverie : une telle disposition me préparoit sans doute à me remplir des impressions d'une douce mélancolie, la première peut-être des voluptés.

Nous approchions d'un bourg, dont l'aspect promettoit une étendue assez considérable. Un cimetière étoit à l'entrée; ces sortes de lieux invitent à réfléchir; le hasard, ou plutôt l'humeur mélancolique, qui, en ce moment, me dominoit, me fait involontairement arrêter les yeux de ce côté; ils se fixent surtout sur plusieurs sapins qui couvroient de leur feuillage noirâtre un tombeau élevé ; un homme penché sur ce monument funèbre, de tems en tems l'embrassoit avec plus de transport, et en poussant de ces gémissemens sombres, l'accent des profondes afflictions. Aussitôt la pitié s'empare de moi ; je me dis tout de suite : c'est un père infortuné qui pleure un fils unique ; un époux qui s'est vu enlever par un trépas inattendu, une jeune épouse adorée ; un amant que la douleur va réunir à l'objet de sa tendresse. Je laissai s'avancer mon domestique ; je ne pus m'empêcher de lui communiquer mes réfléxions : une ame sensible est impatiente de se répandre. La compassion qui m'agitoit, augmente; elle me presse, et me force, en quelque sorte, à diriger ma route vers cet endroit; je fis même du bruit : la personne courbée sur le tom-

beau, ne quitta point son attitude, et parut n'avoir fait aucune attention à ma démarche. Cette indifférence de sa part me retint autant qu'elle me surprit : elle m'offroit tous les traits qui caractérisent ces grandes douleurs que l'humanité doit chercher à soulager, s'il ne lui est pas possible de les guérir. Il y a, il est vrai, des malheureux pour lesquels les consolations sont de nouvelles blessures; ils repoussent avec dépit la main qui demande à essuyer leurs larmes; et quel ménagement ne doit-on pas à tout ce qui nous annonce l'infortune ? Quelquefois, cette même pitié qui nous emporte, se rend indiscrète, et effarouche le chagrin au lieu de l'adoucir; il ressemble à la maladie : il a comme elle ses accès capricieux, ses aigreurs, et il faut respecter jusqu'à ses injustices.

Je cédai donc, non sans peine, à la crainte de pousser plus loin cette émotion : elle me faisoit déjà partager la situation pénible de cet être si attendrissant; je me retirai, en détournant plusieurs fois la tête pour le regarder encore; je le perdis enfin de vue : mais j'emportois dans mon ame ce spectacle de tristesse. Qu'il s'y répandit des idées ténébreuses, accablantes, sur la condition humaine, sur le malheur nécessairement attaché à notre existence, sur le mensonge si rapide des plaisirs, de tout ce qui compose la vie, sur la cruelle vérité du chagrin qui nous poursuit sans cesse, et de la fin qui nous attend ! Hélas ! me disois-je, malheureux que nous sommes ! nous convient-il d'avoir un cœur, d'aimer? cette misérable créature qui vient de frapper mes regards, aimoit sans doute : voilà l'origine de ses maux, la source des pleurs

dont elle arrose ce tombeau, et ils ne produiront point un miracle; la terre ne lui rendra point ces déplorables restes qui peut-être ne forment déjà qu'une vaine poussière, qu'une poussière insensible à tous ces témoignages d'attachement et de douleur. Demain, aujourd'hui, à l'instant, il est possible que j'éprouve le sort de cette victime de la destruction. Que dis-je! l'objet de tous mes sentimens, cette femme qui est la maîtresse de mon ame, qui y règne, quoiqu'absente, que j'aime plus que moi-même, peut toucher à ce fatal moment... subir cette affreuse destinée... ô Ciel! quel tableau viens-je m'offrir? voilà donc ce que c'est que la pitié! ah! je sens trop que j'existe, que je souffre dans autrui.

De ces pensées approfondies, je retournois encore à la cause qui les avoit fait naître: l'image de cet infortuné s'imprimoit toujours plus dans mon cœur.

Entré dans le bourg, je descends à la plus prochaine hôtellerie: mon premier soin est d'envoyer chercher l'hôte, et de lui demander avec vivacité s'il ne peut me donner quelque éclaircissement sur un homme que j'ai vu dans le cimetière, attaché en quelque sorte sur un tombeau, et l'inondant de ses larmes. Sans contredit, répond l'hôte, je connois, ainsi que tout le canton, la personne dont vous me parlez; c'est un de nos gentilshommes dont la généalogie (1)

(1) On sait que la manie de quelques Allemands est cet amour d'extraction et de titres qu'ils portent jusqu'au fanatisme. Peut-être ce ridicule produit-il autant d'avantages que d'abus; il peut devenir pour eux une source de vertus,

remonte le plus haut : il s'appelle le comte Liebman ; l'excellent naturel ! nous le surnommons ici le père des pauvres et des malheureux ; d'ailleurs il fuit toute société ; il répand ses bienfaits par les mains d'un de nos pasteurs, la seule personne qui l'approche ; il passe la plus grande partie du jour à lire et à se promener seul ; et tous les soirs, il va des heures entières pleurer sur ce monument que vous avez remarqué ; ensuite il revient dans sa retraite, qui est la maison la plus chétive du lieu.... — Mais vous ne m'apprenez point ce que je voudrois le plus savoir : ce tombeau.... — Il renferme une jeune personne.... c'etoit un prodige de beauté, à ce qu'on en pouvoit

---

et d'une louable émulation. Tel gentilhomme aura eu un violent désir de commettre une action honteuse et criminelle : il lui sera arrivé de jeter les yeux sur son arbre généalogique qui remonte à Henri *l'Oyseleur*, et aussitôt la crainte de déshonorer cette longue suite d'aïeux, se sera rendue maîtresse de ces premiers mouvemens condamnables, et les aura étouffés. Craignons *d'amenuiser le bâton*. Qu'on lise Bayle (c'est de lui que j'emprunte cette expression démonstrative :) il nous dira que la philsophie a ses excès comme l'ignorance. Il est des chimères utiles au bonheur de l'humanité, et des vérités qu'il faudroit bien se garder de substituer aux préjugés. La noblesse envisagée sous un certain point de vue, est sans contredit une des plus heureuses créations de l'imagination humaine. Encore une fois, c'est par des signes qu'on doit parler aux hommes, et non par des raisonnemens métaphysiques. Combien la croix de S. Louis a-t-elle enfanté parmi nous de prodiges de courage et d'héroïsme, tandis qu'une dissertation bien ampoulée, bien correctement écrite sur l'honneur, seroit à peine lue !

juger d'après ses traits flétris et presque défigurés par la maladie ! elle est morte ici, et le comte a établi sa demeure dans la maison même où elle est expirée. — Eh!... quelle étoit cette jeune personne ? — Nous l'ignorons.) — Vous me dites qu'il se promène seul ? — Il recherche les endroits les plus écartés de la forêt voisine. — Et il est impossible de lui parler ? — Oh ! vous lui tiendriez les plus beaux discours, vous n'en obtiendriez pas un mot.

Je congédie l'hôte, dont l'entretien n'avoit fait qu'irriter ma curiosité. Me voilà tourmenté plus que jamais du désir violent d'être instruit de la destinée de cette créature si intéressante. Résolu de mettre tout en œuvre pour me satisfaire, je conçois un projet, et je ne m'occupe plus que du soin de l'exécuter. J'annonce d'abord à mon domestique que mon dessein est de m'arrêter quelques jours dans le lieu où nous étions ; ensuite je me fais indiquer la forêt, et je m'empresse de m'y rendre. Je la parcourus avec exactitude : je ne trouvai point ce que je cherchois ; le lendemain, je recommençai mes perquisitions. Comme je revenois sur mes pas, j'apperçois de loin quelqu'un qui se promenoit, un livre à la main; de tems en tems il levoit les yeux au Ciel, poussoit des gémissemens, et reprenoit sa lecture ; je ne doutai point que ce ne fût là l'objet de mes recherches ; j'approche : je distingue un homme qui avoit environ quarante ans ; jamais plus belle physionomie n'avoit frappé ma vue ; il possédoit plus que la beauté : tous ses traits excitoient cet intérêt puissant qui s'empare de l'ame, la maîtrise, et sem-

ble commander d'aimer ; sa taille étoit noble et majestueuse ; un nuage de larmes chargeoit ses yeux : ils étoient si touchants ! ils peignoient une tristesse si expressive ! je cours à lui ; je savois sa langue : — Monsieur... monsieur, pardonnez à ma démarche ; le sentiment m'emporte : je ne puis le vaincre. Hier, en entrant dans ce bourg, je vous apperçus, abandonné à la douleur, dans une attitude qui me causa de l'étonnement, et bientôt la compassion succéda à la surprise ; je n'osai cependant me livrer au mouvement qui m'entraînoit vers vous ; plein de votre image, je me suis informé exactement de tout ce qui vous concernoit : on n'a pu m'apprendre que le principal sujet de votre chagrin. De mon chagrin, interrompt Liebman, d'un ton pénétré ! dites du désespoir le plus sombre, le plus affreux... jamais créature humaine ne fut plus malheureuse. — Vous m'avez inspiré, monsieur, une inclination qui me fait passer par-dessus toutes les règles et toutes les bienséances de la société ; j'ai brûlé de vous connoître : il est si doux de plaindre un infortuné, de s'attendrir, de pleurer avec lui ! je ne suis qu'un étranger, qui a peu de titres et de distinctions à faire valoir : mais j'ai un cœur, un cœur si sensible, si ému de votre état... non, vous ne refuserez pas de m'entendre, et de permettre que du moins je cherche à me remplir de votre situation, si je ne puis la soulager... — Mais, monsieur... — Encore une fois, je sais que mon procédé est irrégulier, d'une imprudence, qui, aux regards de tout autre, pourroit paroître impardonnable : ne voyez, monsieur, que le sentiment ; qui le connoîtroit, si ce n'est pas vous ?

c'est le sentiment, je le répète, qui m'a subjugué, qui m'a fait franchir les loix de l'usage. Vous m'avez touché à un point... un moment a suffi pour m'attacher à vous, tant que je respirerai. Liebman fixe les yeux sur moi; il me dit en soupirant: vous êtes sensible, monsieur! vous êtes donc bien malheureux! —Oui, ma sensibilité m'a déjà causé une multitude de peines: mais ces peines mêmes me sont chères; les larmes qu'elles m'ont fait répandre, ont des douceurs pour mon ame; je n'échangerois point cet excès de sentiment contre la fermeté arrogante de ces raisonneurs froids et calculés qui se parent tant de leur force inhumaine. Rien ne m'est étranger; tout m'intéresse; tout me devient propre de la part de tout être qui souffre: jugez, monsieur, si votre profonde mélancolie s'est emparée de mon cœur, si elle l'occupe.

J'entrai avec le comte dans des détails; jamais mon ame ne s'étoit épanchée avec plus d'effusion et de vivacité; enfin en un instant, je lui étois aussi connu que si notre liaison eût été l'effet du nombre des années. Il faut, me dit-il avec bonté, se soumettre au penchant, qui, à mon tour, me détermine en votre faveur. J'avois fait une espèce de serment de fuir tout commerce avec les hommes, et de garder désormais un profond silence sur l'objet du chagrin dévorant qui va précipiter ma fin; car malgré les secours de la religion, je sens qu'il m'est impossible de résister plus long-tems; j'obéis comme vous au mouvement qui nous pousse l'un vers l'autre; peut-être le Ciel vous envoie-t-il pour recueillir les restes d'une existence

consumée par la douleur ; venez avec moi, venez voir cet asile de la tristesse ; c'est là, ajoute-t-il en pleurant avec amertume, que j'ai perdu la plus adorable des femmes.

Je suis Liebman ; nous arrivons à sa demeure, en effet une des moins considérables du bourg. Je traverse une chambre qui renfermoit une bibliothèque assez nombreuse. Hélas ! me dit le comte, plus de consolation ! j'en attendois de ces livres : ils sont dans mes mains, sous mes yeux, et ils ne disent rien à mon ame ! tout se tait, tout est mort pour moi ! Je pénètre à une autre chambre ; elle ne contenoit que des meubles très-simples, et un lit de peu d'apparence. Tout ce qui arrêta mes regards, fut un portrait couché sur une espèce de table couverte d'un tapis noir. Voilà, reprend Liebman en courant à cette table et se saisissant de ce portrait, voilà une image que tous les jours j'arrose de mes pleurs : elle recevra mes derniers soupirs ; et après lui avoir donné une sorte de baiser religieux, il la remet sur la table ; et poussant un profond gémissement : ah ! monsieur, quelle confidence voulez-vous m'arracher ? que me demandez-vous ? de vous présenter mes blessures ? c'est me déchirer, porter le fer et la flamme jusqu'au fond de mon cœur... je ne pourrai m'y résoudre. Je prends la main de Liebman ; je lui montre mon ame préparée à recueillir cette narration si touchante. Croyez, lui dis-je, que, quelque désir que j'aie d'être instruit de vos peines, aurois su me surmonter : mais j'imagine vous servir, vous soulager, en vous pressant de me raconter vos infortunes ; celles du cœur sont sans contredit les pre-

mières, et leur fardeau devient moins pesant, quand on peut le partager : et qui est plus en état que moi de se pénétrer de votre situation ? Je vous le redis : je suis devenu votre consolateur, votre ami, oui, monsieur, votre ami le plus tendre ; vos malheurs sont les miens ; mon sein est ouvert à vos larmes. Liebman laisse échapper un accent douloureux, et prend ainsi la parole :

Je ne m'applaudirai, ni de mes richesses, ni de ma naissance : ces avantages ont peut-être contribué à mes malheurs, en me donnant les moyens de me procurer une éducation cultivée, et de satisfaire mes goûts, mes goûts trop funestes sans doute à ma sensibilité : je l'ai portée à l'excès. Dès mon enfance, je fus frappé d'une vérité qui m'effraya : je vis qu'on ne connoissoit ni l'amitié, ni l'amour, quoiqu'on en parlât beaucoup ; j'appris à redouter ces liaisons fondées sur l'intérêt ; mon cœur cependant étoit dévoré du besoin d'aimer. Mes premiers regards se fatiguèrent sur un amas de volumes : mais des livres ne suffisent pas au bonheur. Je vous l'ai déjà dit, je ne l'éprouve que trop ! oui, malgré mon juste dégoût pour le monde, je sens qu'il nous faut un confident de notre espèce, une ame qui réponde à notre ame, qui nous entende, qui nous parle, avec laquelle nous partagions nos sensations, nos pensées, nos plaisirs, nos peines. Tout ce qui m'entouroit, m'avertissoit que je mourrois de disette au sein de l'abondance, que la société ne m'offriroit que des simulacres, et jamais d'objets réels ; que la délicatesse qui me tourmentoit, loin d'être satisfaite, s'irriteroit des faux plaisirs que

ce monde si foible, si imposteur me promettoit. Je m'étois fait sur-tout une idée si extraordinaire de l'amour, que j'osois à peine m'avouer à moi-même tout ce que je désirois à ce sujet : c'étoit bien plus que la beauté dont je demandois la perfection : j'aurois voulu trouver un cœur qui n'eût respiré que par le mien, qui n'eût formé de vœux que pour moi seul, qui n'eût pas un sentiment que je ne l'eusse inspiré et qui ne m'appartint; en un mot j'aurois souhaité être un autre Pygmalion, et animer une statue qui m'eût consacré son entière existence. Que j'aimois à me représenter les grâces indestructibles, l'ardeur pure et constante de ces beautés élémentaires, si supérieures aux créatures terrestres, et auxquelles on a donné le nom de Sylphides ! J'exigeois une recherche, un charme de sentiment et de volupté dont les cœurs humains ne sont point susceptibles. De jour en jour, je m'affermissois dans cette façon de penser; je fuyois les amusemens et les liaisons de mon âge. J'avois perdu ma mère, lorsque j'étois au berceau; mon père fut tué à la bataille de ***, et je demeurai à près de dix-huit ans maître de ma destinée, et possesseur d'un bien considérable. Mon premier soin fut d'abjurer en quelque sorte la ville et la cour, et d'aller m'ensevelir dans une fort belle terre, à quelque distance de ***; mes livres m'y suivirent, et là, je m'abandonnai à ma chimère, ou plutôt à mes regrets, bien convaincu que j'étois consumé d'une sorte de passion dont je serois inutilement la proie, que sur-tout je ne rencontrerois jamais cet ami d'un autre sexe, que toute mon ame demandoit : mais la fatalité irrésistible de mon

ascendant l'emportoit sur la raison ; c'étoit mon cœur qu'il auroit fallu vaincre, et il me dominoit ; hélas ! c'est le plus impérieux des maîtres, et celui qu'on a l'aveuglement de redouter le moins.

Je m'attachai à orner le lieu que j'habitois ; j'y réunis les fleurs les plus belles et les plus odoriférantes ; j'aurois voulu avoir les secrets de la magie pour y prodiguer tous les enchantemens. Ces diverses occupations partageoient mon tems, et ne remplissoient point mes désirs. Il manquoit à ce séjour de délices, à ces jardins merveilleux, une Armide ; et qui, à mes yeux auroit mérité ce nom ! un objet divin, tel que je me le figurois, tel que je ne me flattois point de le trouver, à moins que le Ciel n'opérât un miracle en ma faveur ; je ne pouvois l'espérer. Un secret ennui me poursuivoit par-tout. A qui pouvois-je montrer ces roses prêtes à s'épanouir, ces bosquets composés d'arbustes les plus rares, ces eaux qui jaillissoient en cascades, ou qui se perdoient à travers des gazons émaillés d'une verdure toujours renaissante ? Avec qui pouvois-je m'entretenir des beautés de la nature, du spectacle imposant de cet astre majestueux qui semble être le roi du monde ? Dans quel sein enfin épancher tous les sentimens accumulés dans mon ame ? Je me levois, et je me couchois fatigué de mon bonheur solitaire, bien déterminé cependant à ne point rentrer dans le tourbillon de la société.

La femme d'un de mes jardiniers vient à mettre au monde une fille qui annonçoit l'assemblage des grâces. Aussitôt je saisis un projet, qui, à tout autre qu'à moi eût paru extravagant, et d'une exécution impos-

sible ; mon esprit s'égaroit dans le merveilleux ; mon cœur l'échauffoit ; une telle imagination embrasse avidement tout ce qu'elle conçoit ; elle ne connoît rien d'insurmontable ; les obstacles s'aplanissent ; les illusions se réalisent. Je forme donc le dessein de faire élever cette fille, pour en créer l'objet de cet amour que peut-être j'étois seul capable de ressentir. Me voilà ouvrant toute mon ame à cette idée qu'un autre eût rejetée ; je n'entends, je n'envisage plus qu'Amélie : c'est le nom qu'on donne à l'enfant ; je fais part de mon projet à ses auteurs : une somme d'argent triomphe de leur répugnance, et les soumet à tout ce que je désire. Il est décidé qu'Amélie ne verra que sa mère et moi, que ses premiers regards ne se partageront qu'entre nous deux ; j'ai trouvé enfin la maîtresse après laquelle j'aspirois ; je me dis : oui, mes vœux sont remplis ; rien n'existe plus pour Liebman, dans le monde, que la seule Amélie ; voilà l'objet suprême auquel je rapporterai tous mes soins, tous mes hommages, ma vie entière ; je veux qu'elle imagine qu'il n'y a sur la terre, excepté elle et sa mère, d'autre créature que son amant (1), que son adorateur ; ah ! je le suis sans doute, je serai toujours à ses pieds. Oh ! quel plaisir je goûterai à l'entendre former ses premiers sons ! mon nom sera la première parole qui lui échappera ; ses premiers pas seront pour venir à moi ; ses

(1) J'ai lu dans mon extrême jeunesse, un petit ouvrage dont je ne saurois me rappeller le titre, et qui a, je crois, quelque conformité avec le fond de cette anecdote. Je puis au reste, assurer que les détails ne sont pas les mêmes.

premiers sentimens seront pour m'aimer; et comment ne lui serois-je pas cher? je volerai au-devant de ses moindres désirs; elle sera ma souveraine. Tous les jours j'ajoutois à mon plan, et tous les jours je devenois plus heureux. Je ne sortois point de l'appartement qui renfermoit l'objet que j'idolâtrois; c'étoit mon trésor, et jamais avare n'avoit été plus surveillant et plus inquiet. Mes yeux ne se détachoient point d'Amélie; j'épiois son premier regard, son premier sourire; je le disputois à l'amour maternel; rien n'approchoit de ma tendresse; à chaque instant, la beauté de cette aimable enfant me sembloit croître et se développer. De quelle ivresse fus-je pénétré, quand je l'entendis balbutier mon nom? oui, ma chère, ma divine Amélie, lui disois-je, comme si elle eût pu me comprendre, oui, Liebman est ton amant, ton esclave; tu es sa maîtresse absolue; il te sera toujours plus soumis; toujours plus tendre, il ne verra, n'aimera, n'adorera que toi dans la nature entière.

Cette charmante créature s'élevoit, si l'on peut le dire, dans le sein de l'amour; elle avoit atteint deux années; je ne m'en séparois point; c'étoit une belle rose que j'avois vu éclore, et dont je suivois tous les degrés de croissance et d'embellissement. Lorsqu'on promenoit l'enfant dans les jardins, j'avois la précaution d'écarter les moindres témoins; quand elle venoit à pleurer, que j'éprouvois de souffrances! Il n'y avoit pas une de ses larmes qui ne coulât jusqu'au fond de mon cœur, et qui n'y portât la douleur la plus vive; aussi j'empêchois que sa mère lui donnât le plus léger sujet de mécontentement; ses volontés,

ses caprices étoient des ordres absolus : ah ! elle me donnoit déjà des loix que je chérissois ; ses caresses innocentes allumoient dans mon sein un feu qui chaque jour devenoit plus dévorant; combien de fois lui faisois-je répéter qu'elle m'aimoit, qu'elle m'aimoit de toute son ame ! tu m'aimes, ma chère Amélie, tu m'aimes ! non ! tu ne sens pas toute la force de cette expression ; c'est moi qui t'aime, qui t'adore, qui brûle, qui t'idolâtre. Quand je prenois cette charmante enfant sur mes genoux, c'étoit alors qu'une langueur délicieuse couloit dans mes veines. Mais que les plaisirs de mon cœur étoient au-dessus de ceux de mes sens ! quelle volupté inconnue à tous les autres humains je me promettois ! Il y aura donc dans l'univers, une créature qui n'existera que pour moi, qui ne sera remplie que du seul désir de me plaire, qui m'aimera sans partage ! je serai l'unique objet auquel se rapporteront ses sentimens, ses actions, ses plus indifférentes idées ! Amour, amitié, bonheur suprême de deux ames qui ne forment que la même ame, je goûterai donc vos délices !

J'avois rassuré les parens sur la suite du plan que je m'étois proposé ; mon dessein n'étoit pas d'abuser des impressions favorables que je voulois exciter et échauffer. Lorsqu'Amélie seroit parvenue à une époque où j'aurois pu croire ses sentimens affermis, alors je lui eusse déssillé les yeux : elle eût reconnu la vérité ; elle eût appris qu'il y avoit d'autres hommes que moi, une société, une religion, des devoirs, des vertus, des usages. Je n'eusse volé dans ses bras qu'appuyé des loix d'un saint engagement : mais je voulois m'assurer de

son

son ame, et y régner au point que, transportée dans le monde, la jeune personne ne perdît rien de l'esprit en quelque sorte dont je cherchois à la pénétrer.

Je passe sur mille détails qu'il est bien plus facile de sentir que d'exprimer, et assurément ils n'auroient point pour vous le même intérêt qu'ils ont encore pour un malheureux, victime de la plus violente passion. Mon Amélie étoit arrivée à cet âge enchanteur où une jeune fille commence à pouvoir être comparée à une fleur naissante; il sembloit que la nature eût pris plaisir à créer exprès pour moi un prodige de beauté et de grâces. Vous pouvez au reste jeter la vue sur ce portrait (il me donne le portrait d'Amélie); quoique mes larmes l'aient presque effacé, vous aurez une foible idée de ces traits célestes qui sont demeurés gravés si profondément dans mon cœur. L'art impuissant n'a point rendu le charme de ses yeux : qu'ils étoient séduisans, tendres, expressifs, ces maîtres de mon ame! chaque regard me causoit un trouble que j'aimois à entretenir; le beau front! la candeur, la vérité, la nature même y respiroient. Sa bouche, sa bouche étoit un bouton de rose dans toute sa rougeur virginale; c'étoit là que l'imagination enflammée se figuroit la source de l'ambroisie et du nectar de la volupté, et quand la voix de cette divine créature se faisoit entendre, quelle douce émotion, quelle ivresse, quelle flamme elle portoit dans mes sens! Que mon nom vînt à s'échapper de cette bouche adorable, qu'elle prononçât un seul mot, mon enchantement redoubloit. Il n'y a point de flûte, de lyre qui eût pour mon oreille la douceur et l'harmonie de ses accens. Ses cheveux,

d'un blond admirable, flottoient négligemment sur ses épaules, et quelquefois n'étoient resserrés que par un ruban. La fable nous peint ces nymphes à la taille svelte et légère, qui glissoient sur les fleurs plutôt qu'elles ne marchoient : c'étoit mon Amélie; tous ses attraits étoient animés d'une gaieté si aimable, si naturelle ! Je lui demandois incessamment: Amélie, charmante Amélie, m'aimes-tu? m'aimes-tu aussi tendrement, aussi vivement, aussi ardemment que je t'aime? je lui prenois ses mains dans lesmiennes, je les couvrois de baisers et de pleurs. Ah! monsieur, quel spectacle! c'est alors que toute la nature s'embellissoit à ma vue, que je voyois le Ciel même s'ouvrir. Amélie me répondoit, en laissant à son tour tomber des larmes; quelles larmes! que mon cœur s'en enivroit! elle me répondoit : tu demandes toujours, Liebman, si je t'aime? me seroit-il possible d'avoir un autre sentiment! un mouvement, dont j'ignore la cause, me porte dans tes bras, m'y précipite; je ne sais, ma mère m'est chère : mais je désirerois encore plus te serrer contre mon cœur; je crois que cela me soulageroit d'un poids... il m'oppresse.

Jugez, monsieur, de ma situation: quels transports je ressentois, quelle peine j'éprouvois à les combattre ! Je vous l'ai dit: je ne voulois point abuser de la naïveté d'une créature enchanteresse qui n'avoit nulle idée des convenances, qui ne savoit point ce que c'étoit que rougir, qui, en un mot, étoit dans une ignorance absolue du mal, et ne connoissoit d'êtres semblables à elle, que sa mère et son amant; encore une fois, j'attendois que sa tendresse fût assurée, et

ne pût se démentir ; je reculois toujours l'instant où l'honnêteté et le devoir m'ordonnoient de l'instruire ; sans doute cette sorte d'expérience offensoit le Ciel, et il m'en a puni. Ces retardemens ne servoient qu'à m'enflammer ; j'avois besoin, pour me vaincre, de me redire sans cesse : ces trésors qui sont sous ma vue sous mes mains, il viendra un jour où je les posséderai par un engagement légitime ; je me rendrois coupable de la plus noire trahison, si je trompois la simplicité de cette enfant si ingénue. Est-ce que mon ame ne jouit pas pleinement ! quand Amélie lève ses yeux sur les miens, qu'elle me dit qu'elle m'aime, mon cœur ne s'ouvre-t-il point à un torrent de délices ? Gardons-nous de corrompre la pureté de nos plaisirs, d'abuser de l'innocence ; je l'ai promis à ses parens, je me le suis promis à moimême : contentons-nous de lui faire renouveller ces aveux et ces sermens qui m'assurent de mon bonheur futur.

Amélie m'accabloit de questions qui me procuroient des ravissemens continuels. Mon bon ami, me disoit-elle, instruis-moi, car je ne sais rien, rien que t'aimer : qu'est-ce qu'il y a au-delà de ces arbres ? (elle me montroit mon parc qui s'étendoit au loin). Ma chère Amélie, tout finit là-bas. — Tout finit... je ne te comprends point ! — Voici ce qu'on appelle la terre, l'univers ; oh ! c'est bien pour moi le monde entier ; tout cela est ton empire ; tu en es la maîtresse ; tu y règnes comme tu règnes sur mon cœur. — Mais qui a fait ces jardins, ces gazons, ces fleurs ? qui a distribué ces eaux dans ces bassins, dans ces canaux ? qui a construit cette maison ? — Qui, mon Amélie ?.. qui ?.. ton ami, ton

amant, moi; le désir de te plaire m'a animé, et j'ai produit toutes ces merveilles. — Tu as créé cette voute arrondie où se peint un bleu qui charme ma vue, ce soleil qui me transporte de ravissement chaque fois qu'il reparoît? — Mon Amélie, je ne suis point l'auteur de ces miracles : c'est un être bien au-dessus de moi, au-dessus de toi, au-dessus de tout. On ne le voit point, mais il se sent, et ton cœur en a soupçonné l'existence; on l'appelle Dieu. — Je voudrois bien le voir, Dieu. — Je te l'ai dit : il se cache à nos regards, mais il parle à notre ame. — Et qu'est-ce qu'une ame? — Une substance qui est un rayon immortel de ce Dieu, et qui ne se détruit point... Un jour, Amélie... tu sauras... attendons encore quelque tems... — C'est Dieu qui a fait aussi ces oiseaux, qui leur a donné des aîles pour voler? et ces poissons, sans doute, sont son ouvrage? — Il a tout fait, et c'est parce qu'il l'a permis, que j'ai arrangé ces jardins, que j'ai élevé ce château. — Il t'a créé; il m'a créée; ce n'est point ma mère... et que m'est donc ma mère? Toi, tu es mon ami, tu es nécessaire à mon cœur, tu es l'air que je respire; j'aime cependant ma mère. — Dieu l'a formée pour veiller sur toi, pour prendre soin de tes premiers jours, pour soutenir ta foiblesse, pour te donner de la nourriture et des soins. — Que j'ai d'obligations à ce Dieu! quel présent il m'a fait, en mettant à mes côtés toi et ma mère! je brûlerois de le voir, de le connoître. — Il faut se prosterner en idée devant lui, et lui rendre d'éternelles grâces de la vie et de ses bienfaits. — Tu n'es donc pas un Dieu? — Il n'y en a qu'un, et il ne sauroit y en avoir qu'un; je suis un être qu'on ap-

pelle homme. — Un homme, et n'y auroit-il qu'un homme? je vois voler un infinité d'oiseaux, nager une multitude de poissons... tu serois le seul de ton espèce? — Oui, ma chère Amélie, ce Dieu si bienfaisant qui nous a créés tous trois, toi pour être la souveraine de ces lieux et de mon cœur, ta mère pour avoir soin de ton existence, et moi pour t'aimer, ce Dieu n'a fait d'homme que Liebman... est-ce que mon hommage ne te suffiroit point? tu pourrois en aimer un autre? — Ah! Liebman, l'ai-je mérité, ce reproche? Quand cette terre qui me paroît immense, seroit couverte d'hommes, sois en bien persuadé, et aurois-tu de la peine à me croire, ils n'existeroient point pour moi. (je me jette à ses pieds) — Amélie, Amélie, répete moi bien cet aveu enchanteur; quoi! tu chercherois encore ma vue? tu ne m'oublierois point? — Eh? est-ce qu'on pourroit aimer plusieurs hommes? je suis bien assurée qu'il n'y en auroit pas qui seroient capables de me plaire autant que toi... Ma mère n'est donc pas un homme? je m'en suis bien apperçue; quoique je l'aime beaucoup, elle n'excite pas dans mon ame les transports que tu y produis... Est-ce que s'il y avoit plusieurs femmes, tu les aimerois comme tu aimes Amélie? — Ah! ma divine maîtresse, ce suprême créateur en feroit des millions : tout Dieu qu'il est, il ne leur donneroit pas des charmes supérieurs aux tiens; je donnerois toutes les femmes pour un de tes regards. — Liebman, je serois bien fachée que tu aimasses quelque chose plus que ton Amélie; tout ce que je vois me déplairoit alors; oh! je trouverois ces fleurs moins brillantes, elles

auroient moins de fraîcheur, moins de parfums. -- Et toi, mon adorable Amélie, tu ne me l'as point assez dit, il y auroit une multitude d'êtres comme moi, qu'ils ne m'ôteroient point ton cœur ? — Je n'en aurois seulement pas l'idée. Rien, non, rien ne peut ressembler à Liebman. Demande à ce Dieu qu'il te donne un nombre innombrable de rivaux... je ne les apercevrai point.

Je retombe à ses genoux ; je suis prêt à la retirer de son erreur, à lui avouer que je l'ai trompée, que cette épreuve me suffit : mon amour m'arrête ; la crainte accompagne la tendresse véritable, et puis, cette ignorance d'une femme que j'adorois, avoit tant de douceur pour ma sensibilité ! Amélie reprend : — Nous nous aimerons toujours ? (il m'échappe un mouvement qu'elle saisit) tu paroîs déconcerté ! tu as pâli ! est-ce que tu me cacherois... ô Ciel ! mon cœur ne seroit pas pour jamais uni au tien ? — Amélie, je te réponds de mes sentimens tant que j'existerai..... — Tant que tu existeras ? comment ! que veux-tu dire ? — Mais... notre existence n'est pas éternelle ; tes traits se flétriront ; tu vieilliras. — Qu'est-ce que vieillir ? — Ta peau sera moins unie ; tes yeux auront moins d'éclat.... Je cesserois de te plaire ? — Tu seras toujours l'objet, le seul objet de tous mes vœux ; je t'aimerai toujours davantage, mais... la mort viendra nous séparer... ah ! que je n'aie pas ta perte à éprouver. — Vieillir... la mort... la mort !... mon cœur ne s'agiteroit plus pour toi ? — Ton cœur, Amélie, perdra tout sentiment ; le mouvement t'abandonnera ; tu ne m'entendras plus ; tu ne me verras plus... — Je ne

t'entendrai plus ! je ne te verrai plus ! ah ! Liebman, quel horrible avenir ! eh ! quoi, je ne pourrai plus t'aimer ? Liebman, est-ce que Dieu ne sauroit empêcher ce malheur ? — Tout sans doute lui est possible : mais c'est ce Dieu lui-même qui a imposé cette loi à ses ouvrages. N'as-tu pas remarqué que le jour s'éteignoit, que les feuilles tomboient, que les gazons se jaunissoient ? — Assurément, mais le jour reparoît ; les feuillages renaissent, et les gazons reverdissent. — Notre sort à nous sera plus cruel ; nos corps seront anéantis pour jamais. — Nous cesserons de nous aimer ! — Il est vrai que nos ames ne seront point détruites... — Oh ! je supporterai cette mort avec fermete, si mon cœur me survit.

Telles étoient à peu près nos conversations. Vous avez une idée de ma félicité : elle étoit aussi douce que pure ; oui, j'éprouvois combien les plaisirs de l'ame l'emportent sur ceux des sens ; à quelle ivresse délicieuse je m'abandonnois ! il ne m'étoit pas possible de douter que je fusse aimé, et Amélie n'aimoit que moi. Quelle volupté me pénétroit, lorsque je parcourois seul ces jardins, près de ma souveraine, jouissant de l'éclat d'un beau jour, et que du spectacle céleste, j'abaissois mes regards sur un chef-d'œuvre de beautés, de grâces, d'enchantemens ! Avec quel feu, quel transport je lui disois, je lui répétois : que tu es belle, mon Amélie ! que je t'adore ! tiens, observe : ces lieux reçoivent de toi une nouvelle parure ; à mesure que tu lèves les yeux, ces fleurs prennent des couleurs plus vives, un parfum plus doux ; l'azur du Ciel est plus brillant ; le verd dont se couvre la terre, flatte davan-

tage la vue; le crystal de ces eaux est plus limpide, et elles coulent avec plus de rapidité; c'est toi que chantent ces oiseaux; c'est toi que ces arbres semblent appeller sous leur ombrage; tout, mon Amélie, ressent le pouvoir de tes charmes, et te rend hommage comme ton amant.

Il falloit incessamment m'arracher à ses caresses ingénues; quel supplice ! c'étoit à moi qui idolâtrois Amélie; à combattre, à repousser les témoignages naïfs de sa tendresse. Je n'avois plus rien à désirer que de goûter des plaisirs qu'un engagement légitime me procureroit, et chaque jour je me rendois plus coupable, en prolongeant l'ignorance où cette charmante fille étoit élevée. Tout concouroit donc à me presser de hâter le moment où mon aimable maîtresse sortiroit de son erreur. Ses parens me prioient, menaçoient de se plaindre. Il est sans doute dans notre nature de former des vœux continuels, et de se défier de son bonheur. Je me disois: oui, je suis aimé, je suis aimé d'Amélie; je ne saurois soupçonner ses sentimens: mais qu'est-ce que l'avantage de plaire, lorsqu'on n'a point de rivaux? Cette jeune personne imagine que je suis le seul de mon espèce qui existe, et elle m'a donné son cœur: à m'interroger, à discuter ma prétendue félicité, ce présent doit-il combler mes désirs? puis-je être parfaitement heureux? Si Amélie savoit qu'il y a d'autres hommes, que ses lumières étendissent les facultés de son ame, qu'elle me fît un sacrifice éclatant, alors... voilà le bonheur suprême, et celui dont je m'applaudis lui est bien inférieur ! la vanité a-t-elle lieu de s'enorgueillir d'un triomphe fondé sur l'igno-

rance ? C'est ainsi que tout s'altère et se corrompt dans le cœur humain. D'ailleurs je n'avois nul confident de mon amour, et un amour trop discret perd de son prix. Il n'est donc pas possible de jouir seul ! Aucun ami ne recevoit l'épanchement d'un cœur surchargé, si l'on peut le dire, de son ivresse, et il brûloit de se répandre. Enfin je suis déterminé à lever le grand rideau qui cachoit la nature aux yeux d'Amélie. Avant de précipiter cet événement auquel ma vie étoit attachée, je forme la résolution de renouer avec un des amis de ma première jeunesse. Rimberg, c'est son nom....

Liebman n'achève pas, et tombe dans un accès de profonde douleur. Il garde quelque tems un sombre silence; il se relève de cet accablement, et les yeux couverts de larmes, il reprend : je vous ai nommé l'auteur de toutes mes infortunes : mes blessures se rouvrent; ce modèle d'une perversité monstrueuse réunissoit tous les genres de séduction : il joignoit à la plus belle figure un esprit souple, caressant, d'autant plus à craindre, que son génie si fécond en artifices, se déroboit sous un air de candeur et de simplicité. Je lui fais part de mon secret; il recueille, en quelque sorte, toute mon ame, jusqu'à ses moindres sentimens; je lui peins les charmes de la maîtresse de mon cœur; je fais plus : je l'amène à ma campagne; j'ai soin de le placer dans un endroit où il pouvoit, sans être apperçu, contempler en liberté Amélie. Je le retrouve plongé dans l'admiration et dans l'extase; qu'il me fait sentir la valeur de mon trésor ! ce désordre est plus expressif que tous les éloges qu'il auroit pu prodiguer.

Il s'exhale enfin : — Mon cher Liebman, ce n'est pas une mortelle, c'est une divinité que je viens de voir ! vous ne m'aviez rien dit ; qu'elle est au-dessus du tableau que vous m'en aviez tracé ! Je me hâte de lui répondre : c'est encore peu que le spectacle de tant d'attraits : si vous connoissiez son ame, la douceur, le charme de ses épanchemens ingénus ! vous avez raison, mon ami, Amélie doit être séparée de la classe des autres créatures ; le Ciel l'a faite exprès pour l'homme le plus sensible et le plus épris.

Le perfide étoit souvent revenu chez moi, et chaque fois je lui avois procuré le même spectacle dont il étoit toujours plus frappé. Il m'approuve beaucoup dans le dessein d'arracher Amélie à ce sommeil, qui la retenoit comme privée de la vie ; il pense aussi que j'aurai bien plus sujet de m'applaudir de mon triomphe, lorsque je pourrai jouir du peu de succès de mes rivaux. Notre bonheur, disoit-il, s'augmente de la peine des autres ; quel sentiment affreux, et qu'il devoit bien m'éclairer sur ce caractère atroce ! Rimberg ne doutoit point que le cœur où je régnois, ne me restât attaché ; il imagine un stratagême, dont l'effet, en me causant le plaisir de la curiosité, devoit me prouver combien j'étois aimé : il me propose de faire prendre à la jeune personne une liqueur soporative, qui ne l'assoupiroit que quelques heures, et pendant ce tems, on la transporteroit dans un endroit où pourroit se trouver une multitude d'hommes, comme au spectacle, dans une promenade. J'épierois le premier moment de son réveil, et je jouirois de toute sa surprise. J'adopte l'expédient avec transport. J'ai encore, avant

de l'employer, une conversation avec Amélie ; je lui remets devant les yeux l'image que je m'obstinois à lui présenter : Si la terre, lui dis-je, étoit donc plus vaste encore que cet espace, et qu'elle fût peuplée de créatures semblables à moi, tu n'aimerois que Liebman, et tu lui donnerois la préférence ? Je ne sais, répond Amélie, pourquoi nos entretiens reviennent sans cesse sur cet objet : est-ce à toi, mon ami, à douter de mon cœur ? je te l'ai assuré : il y auroit mille terres, telles que celle-ci, et autant d'hommes que je vois d'oiseaux voler, et de moucherons se combattre sur ces étangs, je te les sacrifierois tous, oh ! tous, avec plaisir. — Est-il vrai, ma chère Amélie ? eh bien ! nous mettrons cette tendresse à l'épreuve. Amélie veut me faire expliquer ; je garde le silence sur mon projet, et me contente de me jeter à ses pieds, en couvrant sa main de baisers : — Ma divine maîtresse, je reçois à genoux tes sermens ; tu m'as promis de ne voir, de n'aimer que Liebman, qui n'adore que toi : pense que je mourrois de mille morts, si tu m'ôtois un seul des mouvemens de ton cœur ; je regardois Amélie, et mes yeux se couvroient de larmes. Je m'écriois : non, non, je ne me soumettrai point à cette tentative ; mon bonheur ne me suffit-il point ? Amélie ne savoit d'où pouvoit naître ce désordre de mes sens ; je la pare des plus belles fleurs ; j'ajoute les ornemens les plus recherchés, à ses grâces naturelles ; j'insinue ensuite la liqueur préparée dans sa boisson ; elle s'endort. Aussitôt Rimberg et moi, nous la transportons dans une voiture.

J'avois appris que l'on donnoit un opéra dans la ville de ***, qui n'étoit qu'à peu de lieues de ma terre ;

Rimberg s'étoit chargé de tous les détails : il avoit loué pour nous seuls une loge; ces loges sont construites dans le goût Italien : elles forment des espèces d'appartemens, où, lorsqu'on veut ne point se montrer au public, on s'amuse à jouer, ou à converser avec sa société particulière ; Amélie s'y trouva conduite par nos soins. Nous avions eu l'attention de la placer de façon, qu'en sortant de son assoupissement, ses premiers regards s'ouvriroient sur la salle et sur l'assemblée. Il y avoit des momens où je me repentois de ma démarche; je voulois ramener Amélie avant que son sommeil finît; Rimberg m'en empêche, et condamne toutes mes craintes. Enfin Amélie s'éveille: sa première expression est un cri à la vue de cette multitude, et sa tête ensuite retombe dans mon sein ; je la soutenois; elle revient de cette sorte de révolution : son étonnement cependant continue, quand elle apperçoit Rimberg qui la rassure ; elle s'écrie : que vois-je? Liebman, il n'étoit donc pas vrai que tu fusses seul? — Non, ma divine Amélie ; pardonne à l'erreur où je t'ai retenue si long-tems : c'est l'excès du sentiment qui m'avoit fait imaginer ce mensonge. Oui, la terre est mille fois plus étendue que je ne te l'ai dit, et elle est couverte d'une infinité de créatures qui ont ma forme, mes traits: mais il n'y en a aucune, Amélie, qui ait le cœur de Liebman, et qui soit capable de t'aimer aussi vivement qu'il t'aime. — Et qu'est-ce que cet homme-là? (en montrant Rimberg). — Il est mon ami, c'est-à-dire celui que je chéris le plus après mon Amélie. Elle me répond : il est presque aussi aimable que toi; puis me serrant les mains, ce n'est pas Liebman.

Vous devez vous figurer, monsieur, la singularité de cette situation, et la source des impressions toutes neuves qui en résultèrent. Alors je dévoilai à la jeune personne les divers motifs qui m'avoient engagé à me servir de cet artifice; je lui montrai mon cœur, son extrême sensibilité, sa délicatesse excessive, une tendresse, ou plutôt un emportement d'amour, toujours près de la jalousie et de ses fureurs. Amélie, Amélie, tu vois jusqu'à quel point je t'idolâtre; tu lis au fond de mon ame; tu sens trop que tu es l'arbitre de mon sort, la maîtresse souveraine de tout mon être: si tu me retirois un seul de tes sentimens, de tes regards, tu me causerois des supplices plus cruels que la mort. Tu vas être entièrement éclairée; tu vas connoître davantage tes obligations envers ce Dieu qui nous a créés; une nouvelle carrière s'ouvre devant tes pas; tu sauras tes devoirs, tes vertus, ce que tu dois révéler, ce que tu dois taire; enfin l'esprit du monde va éclairer, ou peut-être détruire ton ingénuité: que ce changement, je t'en conjure, ne te fasse point oublier Liebman; tu n'as encore qu'une foible idée des charmes et des plaisirs de l'amour; tu connoîtras un nouveau lien que les loix et la religion serrent elles-mêmes, et... Amélie, l'un et l'autre nous en serons plus heureux.

Je lui donnai des maîtres. Il ne s'écouloit point de jour que l'écolière ne fit des progrès visibles. Mon ame passoit par tous les degrés de surprise et de nouveauté qu'excitoit dans la sienne l'acquisition de ces connoissances, si étrangères à sa première existence. Une de mes parentes étoit venue demeurer avec nous;

elle s'étoit singulièrement attachée à la jeune personne; elle présidoit à ses instructions, à ses amusemens; elle la conduisoit dans le monde; je ne cessois de témoigner ma reconnoissance à cette amie bienfaisante: on la nommoit la baronne Dénoff. La mort de son époux, au bout de deux ans de mariage, l'avoit laissée dans une situation avantageuse; elle étoit recherchée autant pour sa beauté que pour ses richesses: mais l'amitié qu'elle avoit conçue pour nous deux, l'éloignoit de tout engagement, et elle n'aspiroit qu'à nous voir réunis.

Rimberg nous voyoit très-souvent. Il avoit en ma présence de longues conversations avec Amélie; il lui donnoit des conseils, des plans de conduite qui redoubloient mon attachement pour lui. Je me répétois incessamment au fond de l'ame: gouté-je bien ma félicité? quel mortel ne me porteroit envie? posséder une maîtresse adorable, un ami fidèle, être comblé des marques de bontés d'une parente qui nous sacrifie, en quelque sorte, son état, sa fortune; voilà quelle est ma destinée! ah! Liebman... et l'hymen va te rendre encore plus heureux!

Depuis quelque tems, je m'étois apperçu qu'Amélie devenoit rêveuse; elle fixoit ses regards sur moi; il lui échappoit, malgré ses efforts, des soupirs; quelquefois elle me disoit d'un ton plus réservé, dont j'accusois sa nouvelle éducation: Liebman, vous me demandiez si je vous aimois, si je vous aimerai toujours: c'est moi qui aujourd'hui vous fais cette demande. Je lui répondois par les expressions les plus passionnées, par les sermens, par les larmes; elle se

contentoit de répliquer : il faut, Liebman, que je vous croie. Je suis, en quelque sorte, votre ouvrage; il y auroit bien de l'inhumanité de votre part à me trahir.

Je vous l'ai dit : j'imaginois qu'elle devoit à son entrée dans le monde, cette froideur qui glaçoit nos entretiens, et que je prenois pour une retenue austère, et trop opposée à la vivacité des sentimens. Cette humeur mélancolique augmentoit; Amélie ne se plaignoit plus : mais un nuage de larmes s'appesantissoit continuellement sur ses yeux ; elle étoit tombée dans un morne silence. J'attribuois la cause de ce changement subit au délai de notre mariage : il s'élevoit à chaque instant des obstacles qu'il n'étoit pas possible de prévoir; ma famille sur-tout me contrarioit par un nombre de difficultés ; Rimberg s'étoit chargé de les aplanir, et elles devenoient plus insurmontables. Ma parente cherchoit à me consoler ; elle redoubloit ses attentions pour nous. Enfin, monsieur, c'est ici que s'ouvre mon tombeau, qui va m'engloutir pour jamais : au moment que je voyois notre union prochaine, que j'allois être dans les bras d'Amélie, serrer contre mon cœur tout ce que j'idolâtrois, à l'instant que je ne pouvois seulement soutenir l'image de la félicité qui m'attendoit, Amélie, monsieur.... Amélie... elle m'est enlevée... elle disparoît ! je l'ai perdue ! quelle situation horrible !... vous ne la concevrez point, vous ne la concevrez point. Moi, être privé d'Amélie ! en être privé un seul moment ! et la journée se passe, le soir vient, je ne l'ai point retrouvée ! Rimberg, ce monstre de scélératesse s'offre à ma vue : — Mon ami, je meurs, j'expire de mille

tourmens ; tout ce que j'aimois au monde m'est ravi ! où est Amélie ? où est-elle ? Le perfide paroît frappé d'étonnement ; il s'engage à joindre ses perquisitions aux miennes.

La famille d'Amélie partageoit ma douleur ; le père et la mère pleuroient ainsi que moi leur fille ; madame Dénoff s'efforçoit d'adoucir un chagrin qui ne pouvoit recevoir aucun soulagement ; Rimberg, Rimberg accouroit ouvrir son sein à mes larmes. J'étois parvenu à une sorte de léthargie, dont le nom seul d'Amélie me retiroit ; c'étoit le seul mot qui m'échappât. Je connus que ma douleur n'étoit point encore à l'excès, quand Rimberg vint m'annoncer qu'il étoit forcé de quitter l'Allemagne, pour obéir à ses parens : ils l'avoient chargé d'une affaire importante qui l'appelloit dans les pays étrangers, d'où il ne reviendroit qu'au bout de quelques années. J'avois donc, m'écrié-je, une nouvelle perte encore à essuyer ! Ce n'étoit pas assez que l'amour déchirât mon cœur, et y portât une éternelle mort : j'aurai encore à regretter les secours de l'amitié ! tout m'est enlevé ! tout ! Rimberg ne me répondit que par des pleurs qu'il mêla aux miens, et il partit.

Je n'eus d'autre consolation que d'aller avec ma parente m'ensevelir dans ma terre, et là, j'y pleurois en liberté Amélie. Je la revoyois dans ces lieux, partout, sous ces ombrages, aux bords de ces fontaines où quelquefois nous nous étions assis ; je retournois sans cesse aux fleurs qu'elle avoit préférées ; je croyois reconnoître la trace de ses pas, et je la couvrois de baisers et de larmes. J'avois fait construire une galerie

remplie

remplie de tableaux qui me représentoient Amélie sous divers habillemens et dans diverses attitudes. Ici elle ramassoit des roses, et s'en formoit des couronnes et des guirlandes; là elle dormoit dans un bocage qui la défendoit des rayons du soleil; plus loin elle m'écoutoit, tandis que je lui parlois de ma tendrese. Je la revoyois, je l'adorois sous mille formes différentes; en un mot je n'avois pu assez multiplier des images qui me peignoient un objet dont mon ame n'étoit que trop remplie. Quel est cet amour, ce feu qui me dévore, disois-je sans cesse à la baronne? je l'attise au lieu de chercher à l'éteindre. Ah! ma chère parente! Amélie, Amélie est peut-être une ingrate, une perfide, et je veux en douter! quoi! je ne me rends point à tout ce qui m'éclaire! la cruelle! eh! l'aurois-je perdue, si elle m'eût aimé? que dis-je? elle m'aura trahi! un autre aura su trouver le chemin de son cœur. Malheureux! voilà où m'a conduit un désir insatiable! ne devois-je pas me contenter d'un bonheur ignoré? avois-je besoin de le répandre? falloit-il que je livrasse Amélie à tous les pieges dont le monde est semé? J'ai voulu lui donner des connoissances, et son cœur s'est perverti; ses vertus ont fui avec sa simplicité; son amour pour moi s'est évanoui comme un songe qui faisoit le charme de ma vie. C'est la vanité, l'horrible vanité qui fait ma perte! j'ai excité la jalousie; il me falloit des rivaux: j'en ai trouvé!

A cette image, je tombois sur la terre; je faisois retentir l'air de mes hurlemens, semblable à un furieux qui succombe à l'excès de sa rage; ensuite je me relevois:—Il n'est pas possible; non, Amélie n'aura

point cessé de m'aimer. Pardonne, maîtresse de mon ame, pardonne à des soupçons, à des outrages que tu n'as point mérités; on aura employé la force; quelque démon ennemi de ma félicité, aura armé contre moi l'envie; un amour effréné se sera appuyé de la trahison, de toutes les ressources de l'enfer; oui, c'est l'enfer qui s'est ouvert pour vomir contre Liebman tous ses supplices! Mon unique amie (m'adressant à la baronne) comment avez-vous le courage de rester auprès d'un infortuné... Je suis proscrit du Ciel, je le vois trop! il m'a dévoué à toute sa colère. Eh bien, qu'il me frappe; qu'il m'anéantisse sous mille coups de sa foudre; qu'il consume ce cœur... Ah! l'amour lui cause bien plus de tourmens!

Quelquefois je m'élançois sur mon épée; j'allois la plonger dans mon sein: la baronne retenoit mon bras, me présentoit la nature, la religion offensée du suicide, et les armes m'échappoient. Rendez-moi donc, lui disois-je dans une abondance de larmes et de sanglots, rendez-moi mon Amélie; vous voulez que je vive! n'est-ce pas me condamner à traîner ma vie dans des tortures éternelles? ah! laissez s'éteindre, se détruire ce cœur pour lequel l'existence est un assemblage de maux; jusqu'au dernier soupir, il souffrira, il aimera, il brûlera pour Amélie.

Tel étoit mon état affreux. Enfin déterminé par les sollicitations de madame Dénoff, vaincu par mon propre goût, je pris la résolution de voyager, comme si j'eusse cru changer de cœur, en changeant de pays, et ne pas emporter cet amour qui me dévoroit, et dont j'étois la proie renaissante. Insensé que j'étois!

malheureuse sensibilité ! ne savois-je point qu'il est impossible de te dompter ? Je parcours les belles contrées de l'Italie ; ce spectacle pompeux de l'ancienne grandeur des Romains, en occupant mes yeux, n'étendoit point ses impressions jusqu'à mon ame. Amélie se montroit au-delà de tout ce que je voyois ; je la retrouvois dans ces peintures admirables, dans ces statues les chef-d'œuvres de l'art, dans toutes ces merveilles dont Rome abonde. Cette image adorée me poursuivoit jusques dans ces ruines imposantes, d'où semble s'élever une voix qui nous crie que tout passe, que tout cesse d'être, que les hommes meurent avec leurs passions, que la terre est un vaste tombeau qui nous engloutit, où nous nous anéantissons les uns sur les autres. Ces Romains, me disois-je, ces souverains de l'univers, sans doute il y en a eu qui ont aimé, qui ont gémi comme moi, et leur poussière même n'existe plus ! Je m'arrêtai en France ; tous les charmes de la société y sont réunis : mais, vous me pardonnerez cet aveu, que j'y trouvai les caractères peu marqués ! que sur-tout on y méconnoît l'amour ! je me répétois sans cesse : ah ! ce n'est pas ainsi que j'aime Amélie ! Aussi me gardé-je bien de découvrir ma blessure ; on m'y faisoit une guerre éternelle sur mon humeur sombre et mélancolique ; vos compatriotes étoient loin de soupçonner le mal dont je périssois. L'Angleterre me parut un séjour plus conforme à mon état ; ma passion s'y entretenoit avec plus de recueillement que dans la brillante frivolité de votre *bonne compagnie* : les jardins nourrissoient cette tristesse qui m'étoit si chère ; les femmes de ce pays, sur-tout celles de la

contrée (1) me rapprochoient enfin plus d'Amélie que vos Françaises, de quelques agrémens qu'elles soient pourvues. Mais tout ce qui attachoit mes regards, tout ce qui fatiguoit ma curiosité, n'étoit point l'objet qui dominoit dans mon ame; l'Allemagne étoit la patrie d'Amélie : c'étoit là que j'avois vu naître la maîtresse de mon cœur, que s'étoient allumés mes premiers feux; un mouvement involontaire me ramena donc en ces climats. A mesure que j'approchois des lieux où cette charmante personne avoit ouvert les yeux à la lumière, le fardeau douloureux qui pesoit sur mon cœur devenoit moins lourd; ce cœur consumé d'ennuis s'ouvroit à un foible rayon d'espérance. — Du moins, je serai dans l'endroit où cette femme divine a demeuré, où je l'ai adorée; je pourrai creuser mon tombeau dans quelque coin de cette terre où se seront imprimés ses pas.

Je traversois le bourg de ***; je descends à une auberge de peu d'apparence; je fuyois tout ce qui m'auroit rapproché du grand monde. L'hôte avoit l'air affligé : il m'intéresse; tout ce qui annonçoit le caractère du chagrin, avoit des droits sur ma sensibilité; je lui demande le sujet de son affliction. — Hélas ! mon-

(1) C'est dans les provinces d'Angleterre, principalement celles du nord, qu'on trouve de ces femmes telles que Milton nous a peint son Eve; beauté touchante, modestie inexprimable, cet air virginal qui sied si bien à un sexe dont une des premières qualités est de plaire : voilà de ces charmes qui semblent réservés aux Anglaises, et encore plus à celles qui vivent retirées à la campagne, qu'on appelle en Angleterre *the country*, *la contrée*, etc.

sieur, nous avons dans notre maison une jeune dame, qui à l'instant rend les derniers soupirs; elle m'a chargé d'une lettre que je ferai parvenir après sa mort à son adresse. Une jeune dame, m'écrié-je! et comment!.. ses traits.... — Oh! c'est une beauté.... je n'en ai point encore vu de semblable; il faut que ce soit quelque dame du premier rang. Il paroît qu'elle a essuyé de grandes infortunes; elle est ici depuis trois jours, et elle n'a fait que gémir et verser des larmes, refusant toute espèce de nourriture. Elle est accompagnée d'une femme qui me semble lui être extrêmement attachée; elle a défendu sur-tout qu'on laissât entrer personne dans sa chambre; elle veut, dit-elle, mourir loin de toute société. — Mon ami... mon ami, il ne seroit pas possible que je pusse seulement l'entrevoir? — Si vous m'aviez donné, monsieur, de pareils ordres, vous seriez fâché que j'y manquasse. — Et elle expire consumée d'un grand chagrin? Ah! si je pouvois la soulager, la rappeller à la vie! — Vous n'êtes pas médecin, monsieur? — Non, mais j'ai le cœur le plus sensible, le plus propre à recevoir les larmes des malheureux, à les consoler, à les secourir; peut-être..... je retiendrai les derniers soupirs de cette créature si intéressante.

Je fais briller de l'or aux yeux de cet homme; il hésite, il balance; enfin je l'ai persuadé; je ne lui demande qu'à jeter un coup d'œil sur la mourante: il se rend à mes sollicitations, pourvu que je ne fasse aucun bruit: je promets tout; je monte avec lui l'escalier; à chaque marche, je ressentois un tremblement extraordinaire. Il m'ouvre une espèce de fausse porte qui

donnoit dans la ruelle du lit, et me réitère encore de prendre toute sorte de précautions pour éviter d'être apperçu : nouvelles assurances de ma part de satisfaire à tout ce qu'il m'a prescrit. J'entr'ouvre... j'entr'ouvre d'une main tremblante un des rideaux; une femme d'un certain âge tenoit une bougie allumée, et fixoit la vue sur une jeune personne qui touchoit à son dernier moment; je dévore, si je puis m'exprimer ainsi, des regards cet objet si digne de compassion : je reconnois... je tombe sur cette femme expirante, en la serrant dans mes bras, et m'écriant : Amélie !

Ici le comte s'arrête, les bras étendus, comme frappé encore de cette situation foudroyante; il sembloit qu'elle fût sous ses yeux; il reprend d'une voix douloureuse : c'étoit en effet Amélie elle-même; la pâleur de la mort couvroit son visage; sa paupière étoit fermée. J'avois poussé un cri si effrayant, qu'elle s'étoit réveillée de son espèce de léthargie; ses yeux se r'ouvrent. Liebman, s'écrie-t-elle à son tour ! et aussitôt elle retombe, la tête penchée dans mon sein. La femme qui la gardoit, laisse aussi éclater son étonnement : — C'est donc vous, monsieur le comte, qui faites mourir ma pauvre maîtresse ! — Que dites-vous ?... que dites-vous ? — Vous saurez, monsieur... Amélie l'interrompt en jetant un profond soupir, et tournant ses regards presqu'éteints sur moi : — C'est vous, Liebman, vous que j'ai tant aimé, que j'aime encore, en quittant cette malheureuse vie ! je vous ai vu : je vous pardonne ; du moins ne m'abandonnez pas; la pitié... attendez que je sois expirée.

L'hôte et sa famille étoient accourus au cri qui

m'étoit échappé; je n'entendois point ce que me disoit Amélie, ou plutôt je ne comprenois point le motif de ses plaintes. Toute mon ame étoit suspendue pour la regarder, pour me remplir du spectacle affreux de sa fin prochaine. Je balbutiois; je donnois des ordres à l'hôte, je les révoquois; j'envoyois chercher des médecins; je rappellois les domestiques; je retournois sans cesse au lit pour y contempler Amélie, et l'arroser de mes larmes. J'aurois voulu l'arracher au sort qui la menaçoit, être instruit du sujet de ses reproches, l'accabler des miens, ou plutôt lui peindre tout l'excès de mon amour, l'ivresse où me plongeoit le plaisir de l'avoir retrouvée, le désespoir qui bientôt avoit succédé à ma joie; ces divers transports s'élevoient à la fois dans mon cœur. Amélie n'avoit la force que de me serrer la main, et de prononcer quelques paroles entrecoupées. Donnez-moi, dis je à l'hôte, donnez-moi cet écrit... il est adressé... vous devez voir... je m'appelle Liebman... Liebman, me répond cet homme? oui, c'est à vous. Aussitôt il va chercher la lettre; la suscription portoit effectivement mon nom; on prioit la personne qui s'en chargeroit, de la remettre à un de mes parens qui auroit soin de me la faire parvenir en quelque pays que je fusse. Voici ce qu'elle contenoit : faites-en vous-même, la lecture; je l'ai toujours sur moi.

Le comte me présente cet écrit, et j'y lis ces mots:

« J'ignore quel séjour vous avez choisi pour votre » asile : mais j'aurois de la peine à croire que la paix » et la tranquillité vous aient suivi, en quelques lieux

» que vous soyez : il ne sauroit y avoir de repos ni de
» bonheur pour les parjures. Rappellez-vous que vous
» avez eu mes premiers regards, mes premiers senti-
» mens, que je n'ai connu mon cœur que par mon
» amour, que par un amour bien au-dessus de tout
» modèle, et que vous avez si mal récompensé ! Ah !
» cruel Liebman ! que ne me laissiez-vous dans mon
» ignorance ! Savois-je qu'on pouvoit être perfide,
» dénaturé, qu'on pouvoit trahir la tendresse la plus
» pure, qu'on pouvoit arracher la vie à qui ne ché-
» rissoit l'existence que pour vous, que pour vous seul,
» ingrat ? Hélas ! si votre dessein étoit de m'ôter votre
» cœur, que ne veniez-vous percer le mien ? ç'auroit
» été une consolation pour la malheureuse Amélie
» d'expirer votre victime. Applaudissez-vous de ma
» douleur ; j'aurois désiré me venger, vous oublier,
» en aimer un autre : je n'ai pu que mourir, et encore
» je vous consacre mon dernier soupir. Je n'implore
» qu'une grâce, je ne dirai pas de votre tendresse,
» mais de votre compassion, de ce sentiment d'hu-
» manité qu'on est forcé d'accorder à la moins inté-
» ressante des créatures : ne souffrez point que mes
» tristes restes demeurent ensevelis dans ce séjour ;
» que mon corps soit transporté dans ce lieu... où
» j'étois née pour jouir, hélas ! d'un destin bien diffé-
» rent. Quel ressouvenir vient m'agiter au bord du
» tombeau ! je vous recommande mes infortunés pa-
» rens ; vous n'étendrez point jusques sur eux votre
» inhumanité ; s'ils vous parloient quelquefois de leur
» malheureuse fille, daignez les écouter. Liebman !
» Liebman ! faut-il que j'aie connu le monde et ses

» perfidies? que mon erreur m'étoit chère, et que » j'ai eu lieu de la regretter! Adieu; votre nouvelle » conquête seroit-elle jalouse du témoignage de pitié » que je sollicite? Cherchez sur cette terre si vaste, » où abondent tant de personnes de mon sèxe : vous » ne trouverez pas une seconde Amélie, non, vous » n'en trouverez point; vous avez perdu le cœur qui » savoit le mieux aimer, et... cruel Liebman, il n'a » jamais aimé que vous ».

Le comte continue, en reprenant cette lettre de mes mains : vous devez vous figurer dans quel stupide accablement j'étois tombé; cet écrit étoit un mystère affreux que je ne pouvois pénétrer; je veux m'adresser à cette femme qui servoit Amélie : un médecin entroit, et Amélie expiroit : je volois vers elle : je l'assurois de mon amour; elle ne m'entendoit plus; on m'annonce qu'il faut fuir ce spectacle : — Amélie, à l'instant qu'elle m'est rendue, me seroit enlevée! elle emporteroit dans la tombe la pensée que je l'ai trahie, que j'ai cessé de l'aimer! Eh bien! on m'ensevelira avec elle; du moins le cercueil nous réunira.

Le médecin vient à moi, me conjure de sortir de la chambre. — Il ne faut point vous abuser : cette dame va mourir, et vous ne devez pas troubler ses derniers momens; à peine lui reste-t-il un souffle. — On ne sauroit la rappeller à la vie! ah! monsieur, demandez ma fortune, mes jours, et qu'elle vive! qu'elle vive du moins assez pour entendre ma justification! Au nom de ce qu'il y a de plus sacré, ne la quittez point! peut-

être le Ciel... oh ! s'il étoit sensible à mes larmes, à mes cris ! Le médecin a la complaisance de s'asseoir près d'Amélie, en me disant qu'il ne demandoit pas mieux que de me satisfaire; il ajoute : je voudrois que mes soins ne fussent pas inutiles : mais cette guérison est au-dessus de notre art; daignez seulement vous contraindre, et ne faire aucun bruit.

J'étois comme un homme écrasé sous le poids des chaînes; je n'osois respirer. Quelquefois je sortois de ce profond abyme de douleur, et je levois les yeux sur ce lit fatal où je semblois voir la mort s'élever pour m'arracher Amélie; je suivois successivement tous les degrés de pâleur, toutes les ombres funèbres qui se répandoient sur son visage, j'allois m'écrier, et ma bouche restoit entr'ouverte. De la mourante, mes regards se portoient rapidement sur le médecin : je cherchois à lire dans les siens, à démêler dans son maintien, s'il y avoit un rayon d'espérance : il étoit occupé continuellement à lui tâter le poulx. Un geste de surprise lui échappe : il me fait entendre qu'Amélie étoit moins mal, et aussitôt il m'invite de la main à ne point rompre le silence. Je cours, je me précipite aux pieds de mon bienfaiteur; je les lui embrasse, et les mouille de mes larmes; je mets une bourse pleine d'or entre ses mains, et à mon tour, je lui fais signe qu'il pourra disposer de tout ce que je possède; je l'exhorte, je le presse de continuer ses soins; enfin, monsieur, je reviens au jour avec ma chère Amélie : hélas ! le Ciel ne retiroit son bras de dessus moi que pour mieux me frapper; il m'étoit encore défendu de prononcer le moindre mot, de m'offrir même aux regards de la

malade, dans la crainte que mon aspect ne lui causât une émotion dangereuse. Je prends à l'écart cette femme que j'avois trouvée à ses côtés; je la fatigue de mes questions : j'apprends qu'elle se nomme Dorothée, qu'elle est domestique, et qu'il y a peu de tems qu'Amélie l'avoit à son service; elle ne peut me donner aucun éclaircissement ; la seule circonstance qu'elle ait saisie, est une espèce de plainte continuelle de la part de sa maîtresse sur mon infidélité qui la plongeoit au tombeau.

Les yeux d'Amélie sont ouverts au jour; elle pouvoit soutenir ma présence; elle me voit dans la ruelle de son lit, à genoux, lui tenant une de ses mains entre les miennes, et quelquefois la portant à ma bouche, et l'inondant de mes pleurs. Ses premières paroles sont accompagnées d'un sombre gémissement : — Quoi! c'est vous, Liebman! c'est vous! je vous serois encore chère! — En as-tu pu douter, maîtresse de mon cœur? as-tu pu douter que mon amour pour toi ne fût encore augmenté? Mais dis-moi, dis : par quelle fatalité ces soupçons si injurieux à ton amant sont-ils venus traverser notre bonheur? j'ai lu ta lettre : quel mystère ténébreux, quelles horreurs que je ne saurois développer! je brûle d'être éclairci, de t'entendre, de te convaincre d'une tendresse invariable. Et toi, Amélie, quel destin t'a enlevée de mes bras, au moment que nous marchions à l'autel? toi, toi qui m'accuses, m'as-tu conservé ta fidelité? ah! parle, dissipe mes craintes... Amélie, c'est à moi d'être déchiré de tous les serpens de la jalousie. Retrouverois-je cet ange de beauté et d'innocence qui n'existoit que pour moi seul? seroit-il

possible ? mon Amélie me seroit rendue ? le monde et ses prestiges, ses crimes auroient respecté ta vertu, ta candeur, cette ame si pure qui faisoit le charme de la mienne ?

Amélie sembloit m'écouter avec attention ; il étoit aisé de démêler dans sa contenance qu'elle cherchoit à concilier plusieurs idees opposées. Liebman, me répond-elle, à vous entendre, je devrois plutôt me défendre, que vous condamner. Vous ne seriez pas coupable, vous qui avez manqué à vos sermens, vous, ingrat, qui en avez aimé une autre ! qu'ai-je dit ? et vous me parlez encore, comme si j'avois besoin de me justifier ! — J'en ai aimé une autre ! ah ! que je sorte, que je sorte d'un labyrinthe où je me perds !

La malade pouvoit à peine proférer quelques mots ; le médecin l'empêche de poursuivre : il me déclare que si j'exige d'elle une conversation suivie, je la replongerai dans le malheureux état dont ses secours l'ont retirée. Il me faut donc attendre que les orages soient dissipés, que sa santé soit entièrement rétablie. Vous jugez tout ce que je souffrois pendant ce délai, qui avoit pour mon impatience la durée d'un siècle ; ma bouche se taisoit : mais mon imagination, mes regards, toute mon ame voloit sans cesse au-devant d'Amélie, restoit attachée près d'elle, l'interrompoit, lui parloit de ses soupçons, de son amour, de ses tourmens. Amélie est arrivée à ce terme si désiré : elle me fait approcher de son lit, et m'instruit ainsi des motifs qui nous avoient séparés.

Hélas ! ce récit si funeste pour mon cœur restera toujours gravé dans ma mémoire ! il remplira mon ame jusqu'au dernier soupir.

Vous vous rappellez, me dit Amélie, que plusieurs fois j'essuyai des reproches de votre part sur la tristesse qui me consumoit, et que je ne pouvois dissimuler; moi, qui avois goûté tant de douceur à vous aimer, à me croire aimée, je ne l'ai connu ce poison dévorant que depuis le moment où votre parente vint s'offrir à ma vue ! — O Ciel ! Ciel ! qu'entends-je ? — Liebman, ne m'interrompez point, je vous prie; vous voulez savoir la cause de mes malheurs, elle va vous être découverte. Je crus m'appercevoir que vous n'étiez point indifférent à la baronne, et ce qui m'a entraînée dans un abyme de douleur, je fus assurée que vous partagiez ses sentimens... — Amélie, l'avez-vous pu penser que ma parente..... — Daignez m'écouter. D'abord j'éloignai ces soupçons cruels : ils revenoient toujours me tourmenter; toujours vous me paroissiez tous deux plus animés à troubler mon repos. Il y avoit des momens où je désirois vous haïr, où je m'aveuglois même au point d'imaginer que je vous haïssois : vous haïr ! moi, Liebman ! hélas ! quand j'allois bien avant dans mon cœur, je voyois que vous m'étiez plus cher que jamais, et vous en deveniez plus coupable aux regards d'Amélie. Cependant je me défiai de mes craintes, de mes yeux, d'une ame entièrement à vous; je ne doutois point que Rimberg, aprés moi, ne fût la créature qui vous étoit le plus attachée : je lui ouvris ce cœur profondément blessé; il vit couler mes larmes; il commença par me rassurer; ensuite il fut moins empressé à repousser mes plaintes; il ne me cacha point que peut-être mes alarmes n'étoient pas aussi injustes qu'elles l'avoient

paru dans les commencemens de cette confidence ; il ajouta qu'il jugeroit par lui-même de la vérité. Mon malheur n'étoit que trop certain ; Rimberg sembloit fuir les occasions de s'expliquer ; je saisis une circonstance ; je le pressai, je lui arrachai l'aveu qu'il évitoit, dit-il, de me faire ; enfin il me confirma dans la cruelle idée que j'étois le jouet de votre infidélité, que vous et madame Dénoff vous vous aimiez, que mon mariage étoit une chimère qui ne se réaliseroit point, qu'il falloit que je renonçasse à la vie, puisque votre cœur m'échappoit ; il versa dans mon sein toutes les horreurs de la jalousie.

Dans cet endroit, j'interromps Amélie : — C'est Rimberg, c'est mon ami qui me trahissoit ! et le perfide... il est parti en versant des larmes, quand c'étoit lui qui me perçoit le cœur ! Il partageoit, poursuit-elle, l'horreur de ma situation ; il me fait voir une lettre que la baronne vous écrivoit. — Une lettre de la baronne ! — Elle vous y renouvelloit les assurances de son amour, et vous engageoit à ne point conclure un hymen qui lui causeroit la mort. Ressouvenez-vous que ma (douleur), que mon (désespoir) éclatoit malgré la contrainte que je m'imposois.

Je veux encore interrompre Amélie : elle me presse de l'entendre : — Rimberg tout consterné, vient m'enfoncer le poignard dans le sein : il m'apprend que loin de m'épouser, vous vous unirez à votre parente, et que ces liens sont prêts à se former. Je ne serai pas le témoin, m'écriai-je, de cette union si funeste pour la malheureuse Amélie ! non, leur félicité ne s'augmentera point de ma désolation. Le cruel ! il cesse de

m'aimer ! et il épousera madame Dénoff ! Rimberg, c'est à vous seul que je confie ma destinée : éloignez-moi, arrachez-moi de ces lieux ; transportez-moi dans un autre univers, où ne soit point Liebman ; ôtez, ôtez-moi le souvenir du perfide ; hélas ! je sens trop que j'emporterai son image : mais que je ne voie pas, que je n'assiste pas à cette fête ! que j'expire loin de leurs regards !

Rimberg me propose de me conduire dans un de ces asiles sacrés que la religion tient ouverts aux infortunés : j'embrasse ses offres avec l'impatience de les voir s'exécuter ; je lui demande sur-tout une discrétion inviolable. Je cours donc aux pieds des autels ; on m'avoit dit que j'y trouverois la paix ; je l'implorois : je présentois à Dieu toute la sensibilité d'un cœur déchiré de mille traits ; je baignois la terre de mes larmes : le Ciel, au lieu de m'entendre, me punissoit de mon amour ; sans doute que je l'offensois. Je demeurai quelque tems dans cette maison religieuse ; Rimberg accourt m'en retirer : — Il faut vous retirer de ce séjour ; Liebman et la baronne viennent de se lier par un mariage secret ; votre père et votre mère vous engagent à vous dérober aux suites cruelles du ressentiment de madame Dénoff : elle ne sauroit vous pardonner d'avoir été aimée de son époux ; vos parens quittent le bourg de *** ; et je me suis chargé de vous conduire dans une retraite sûre, où vous les retrouverez.

Je veux cette fois arrêter Amélie dans un entretien si déchirant : — Le perfide ! le monstre ! jamais, non, jamais la baronne ne m'a écrit une pareille lettre ;

dans ces momens cruels où vous m'étiez enlevée, où vous me fuyiez, madame Dénoff elle-même vous donnoit des larmes. Laissez-moi, poursuit Amélie, reprendre un récit qui me coûte encore plus de douleur qu'à vous; aurois-je été la victime de ma crédulité?

Je m'abandonne donc aux soins et à la compassion de Rimberg; il m'amène sur les confins du comté de ***; je me trouve transportée au fond d'un vallon qui paroissoit séparé du reste de l'univers; là, je suis remise dans un vieux château, entre les mains de deux femmes destinées à me servir. Les premiers mots qui m'echappent ont mes parens pour objet; je demande où ils peuvent être, et quel motif les retient loin de leur fille. Rimberg me répond que je touche au moment de les voir; il avoit un air embarrassé; enfin il m'entraine dans un appartement, et m'invite à m'asseoir à ses côtés; c'est là qu'il me dit qu'il a des secrets importans à me communiquer; son premier mouvement est de se jeter à mes pieds : cette attitude m'étonne et me déconcerte. — Que me voulez-vous, Rimberg? relevez-vous. — Ce que je veux? vous découvrir tout ce qui m'agite. Depuis l'instant qui vous offrit a ma vue, un amour indomptable m'a dévoré; j'aurois cependant renfermé cette passion si dominante : l'infidélité de Liebman m'a enhardi. Je l'interromps : — Quoi! il est bien sûr que je ne suis plus aimée de Liebman, qu'il en aime une autre! il n'est que trop vrai, réplique le cruel : je vous ai tout dévoilé : vous êtes trahie, abandonnée, oubliée. Peut-être la baronne eût-elle exercé sur vous ses fureurs jalouses : mais elle n'est point à craindre ici; il ne s'agit plus que de me

payer

payer de quelque reconnoissance, vous m'en devez, et il n'y a que votre amour qui puisse me dédommager : — Rimberg, de quelle surprise vous me frappez ? où tend ce discours ? c'est vous qui demandez que j'aime ! moi, aimer ! moi, éprouver encore la perfidie, l'ingratitude... ah ! je ne suis que trop victime de cette malheureuse sensibilité, qui me plongera au tombeau; oui, elle me fera mourir... Liebman a-t-il pu être infidèle, inconstant ? tous les hommes sont des perfides, des cruels ! je ne saurois m'aveugler. Que n'ai-je, hélas ! conservé ma première ignorance ! Je ne voyois, je ne connoissois que Liebman ; il étoit tout pour moi, et il m'est ravi ? Quoi ! il ne m'est pas possible de douter ! mon malheur est certain ! on me préfère une rivale ! Le seul parti, interrompt Rimberg, qui vous reste à prendre, est de bannir de votre cœur une image qui ne peut que verser des poisons sur vos jours.

Amélie continue : Je n'écoutois point Rimberg ; les sanglots me suffoquoient ; que vous dirai-je ? il employa tous les moyens pour adoucir mon désespoir ; il m'inspira de la reconnoissance, de l'amitié. Je m'écrie, transporté de fureur : dites de l'amour, cruelle Amélie... ah ! je te pleurois ; je te regrettois ; je te voyois dans la tombe, et je te retrouve... et comment... Il n'est plus d'Amélie pour moi ! je l'ai perdue ! je l'ai perdue ! plus d'espoir !

Amélie me tend la main : — Votre Amélie n'a point changé. Je rejette son bras ; je pousse des cris, des hurlemens. Quoi, reprend cette adorable créature, vous refuserez de m'entendre ! — T'entendre ! eh !

que peux-tu dire? achève, achève de plonger le poignard dans mon sein — Ecoutez-moi, au nom de l'humanité, puisqu'il ne m'est plus permis d'invoquer cette tendresse, dont je suis trop punie! Ingrat Liebman, que je poursuive mon récit; vous serez le premier à me justifier. — Pardonner de tels crimes... ah! parle, parle, déchire mes blessures; le monstre! il t'avoit inspiré des sentimens... tu l'aimois! — Il est vrai qu'il a tout tenté pour s'emparer de mon cœur, et ce cœur étoit plein de vous; il m'a offert sa main, une fortune éclatante: ce n'étoit point Liebman qui m'offroit ces dons! sans lui, j'aurois refusé l'empire du monde. Pourquoi l'ai-je connu ce monde si méprisable, si dangereux? que ne suis je restée dans cet asile qui a fixé mes premiers regards? c'étoit pour moi la terre entière; sans doute il n'y avoit point d'autre univers pour la tendre Amélie.

Rimberg me parloit sans cesse de son amour, et de votre trahison. Je vous trouvois assurément le plus ingrat et le plus coupable des hommes: mais je ne pouvois cesser de vous aimer. Enfin lassé de jouer le rôle d'amant respectueux et soumis, mon tyran a voulu écouter des transports violents; il espéroit obtenir de ma vengeance ce qu'il n'arrachoit point à ma tendresse; il me peignoit continuellement la baronne devenue votre épouse, et vous, vous dans son sein..., C'étoit l'image qui révoltoit mes yeux, qui perçoit mon cœur de tous les coups. Rimberg me pressoit de m'enchaîner par des nœuds qui ne m'uniroient point à Liebman. Réduite au plus affreux désespoir, déterminée à m'ôter la vie plutôt qu'à porter le nom de la

femme de Rimberg, je saisis une occasion favorable ; je fuis de ce château où l'on se préparoit à disposer de moi, comme d'une malheureuse esclave ; en un mot, je me dérobe aux recherches ; sans secours, dénuée de tout, je me suis défaite de plusieurs effets que je devois à votre générosité ; j'allois.... je voulois me rapprocher des lieux où j'ai reçu la vie.... où vous m'avez aimée : du moins je me flattois de goûter la consolation d'y mourir ; c'étoit-là l'unique but de ma fuite. Le Ciel s'armoit contre moi : que dis-je ? son courroux s'adoucissoit : j'expirois, lorsque... Liebman, je vous ai revu, et il seroit vrai que vous n'auriez point manqué de fidélité à votre Amélie, que vous l'aimeriez, que la baronne... Je ne la laisse point achever : — Je n'en ai que trop entendu : c'est présentement le plus malheureux des hommes que vous devez écouter ; oui, la créature la plus livrée à tous les tourmens du cœur, et ce sont-là les plus cruels supplices. Madame Dénoff n'a jamais été que mon amie : c'étoit vous, cruelle Amélie, qui étiez mon amante, la suprême arbitre de mes sentimens, de ma destinée, ma souveraine, ma Divinité ; j'ai offensé pour vous l'Etre suprême. Hélas ! ma parente étoit bien éloignée d'être votre rivale : elle vous aimoit comme sa tendre sœur ; elle m'invitoit à précipiter cette union, qui auroit fait ma félicité. Eh ! avez-vous pu penser qu'un seul de mes soupirs ne s'adressât point à vous ? Vous m'aimiez ! la confiance n'est-elle pas le caractère du véritable amour ? que n'épanchiez-vous dans mon sein ces soupçons que je méritois si peu ? et c'étoit Rimberg, un perfide ami, auquel vous alliez porter vos larmes !...

Non, cruelle, dès cet instant, je cessois de vous être cher, et c'est moi qui me justifie ! non, non, il n'est que trop certain ! j'envisage toute la profondeur de l'abyme où je suis tombé. Plus d'Amélie pour Liebman ! je vous revois, mais sous quels traits vous offrez-vous à mes yeux, à mon cœur, à ce cœur... vous le déchirez; Rimberg, un ami me trahir à ce point ! je m'épouvante moi-même de la vengeance que je brûle d'en tirer; l'amitié, l'amour... vous me cachez mon malheur : il est irréparable ! Amélie ! Amélie ! est-il possible qu'un autre ait pu te plaire ? oui, tu as trahi ton amant !

Cette infortunée créature me tendoit les mains, les levoit vers le Ciel; ses larmes coulent. — Tu pleures, mon Amélie, tu pleures ! je veux bien le croire; je veux bien le croire... je le crois : tu n'es point coupable; c'est moi... qui suis le plus à plaindre de tous les hommes !

Enfin, monsieur, je passois tour à-tour du calme à l'orage; je me précipitois aux genoux d'Amélie; je lui renouvellois, dans cette attitude, les sermens de l'amour le plus tendre; je lui promettois de bannir ces soupçons qui me déchiroient : une image désespérante revenoit sans cesse sous mes yeux; je me relevois avec fureur; je m'abandonnois à toute la violence de la noire jalousie; je m'arrachois des bras d'Amélie, pour voler à son perfide séducteur, et lui percer le cœur de mille coups de poignard : un regard d'Amélie m'arrêtoit, ensuite je voulois me punir moi-même de ces excès que ma raison condamnoit : mais la raison peut-elle le disputer à l'amour ? je m'écriois : non, ce

n'est point Amélie qui m'est rendue : c'est l'amante de Rimberg.

Ces paroles si accablantes pour Amélie, pour moi-même, je les avois sans cesse à la bouche. Alors elle recouroit à ses pleurs, et m'assuroit qu'elle ne m'avoit jamais offensé; sa douleur me touchoit; je n'étois point convaincu de son innocence : mais je souhaitois qu'elle me persuadât, et je recherchois tout ce qui pouvoit m'en imposer. Fais-moi donc illusion, lui criois je, en versant des torrens de larmes; trompe-moi au point que j'adopte aveuglément tout ce qui me parle en ta faveur. Repousse, repousse cette cruelle vérité qui me présente mille morts. Je finissois par tomber dans un anéantissement léthargique.

Plusieurs mois s'écoulèrent dans cette horrible agitation : Amélie traînoit une santé languissante. Me voyoit-elle moins troublé; un rayon de sérénité se montroit-il sur mon visage : ses charmes renaissoient, et elle ne se lassoit point de me représenter tout ce qui pouvoit la justifier à mes yeux.

Le calme commençoit à revenir dans mon ame; l'excès de mon amour l'emportoit sur les soupçons; ma crédulité embrassoit ces fantômes cruels avec moins de transport. Enfin partagé entre des passions différentes, mais plus épris que jamais, je cédois à ma tendresse; Amélie alloit porter le nom de mon épouse; sa famille qui vivoit avec elle, mon cœur lui-même me pressoit de conclure cet engagement trop différé; tout étoit prêt; nous n'attendions plus que le moment de nous lier par les nœuds les plus chers : ce n'étoit qu'au tombeau que nous devions être

unis ! Je surprends une lettre de Rimberg; à qui étoit adressé cet écrit qui contenoit pour moi tous les genres de mort? à cette femme qui alloit être dans mon sein, qui avoit su repousser les furies de la jalousie, si elle ne les avoit étouffées. Je ne sais par quelle voie cette lettre lui parvenoit: elle renfermoit des plaintes sur sa fuite, mêlées de nouveaux sermens d'un amour que le tems augmentoit. Le perfide rappelloit l'époque où il se flattoit d'avoir inspiré du retour... Du retour! Je n'en lis point davantage; du retour! égaré de fureur, je vole chez Amélie; je me répands en reproches outrageants; je pousse la férocité jusqu'à lever une épée menaçante, le croiriez-vous ? sur cette triste victime de mon emportement. Elle, à mes pieds, sans chercher à détourner le coup : — Cruel Liebman, frappe, enfonce la mort dans ce cœur qui n'a jamais été rempli que de toi; va, la fin de mes jours sera un de tes bienfaits les plus précieux; hâte-toi d'être l'assassin d'une femme qui sans ton inhumanité, alloit succomber à ses malheurs.

Je rejette l'épée loin de moi; mes regards viennent à tomber sur cette lettre fatale que je tenois dans les mains : ma rage aussitôt se réveille; je vois dans mon (ame), je vois l'image de Rimberg, de Rimberg heureux dans les bras de tout ce que j'adore..... à ce (tableau!.. plutôt cent fois mourir ! j'aurois renversé l'autel où ces nœuds devoient se former; tout est suspendu, différé; tout est fini pour moi. J'ose, barbare que j'étois, déclarer à cette femme que j'idolâtrois plus que jamais, j'ose lui dire qu'il faut qu'elle renonce à notre hymen, à mon amour, qu'elle n'aura

point ma main, mon cœur, que jamais nous ne nous reverrons. Amélie se livre au désespoir : — Je n'ai donc pu dompter ces transports jaloux, dont vous êtes la première victime ! vous vous obstinez à repousser la vérité : Rimberg ne m'avoit inspiré que quelque reconnoissance, sentiment bien différent de la tendresse, je l'ai trop éprouvé ! mais, encore une fois, je ne vous ai point offensé ; songez que ma bouche n'a jamais connu l'imposture, et c'est vous qui refusez d'être mon mari, mon amant ! Liebman, vous m'interdiriez jusqu'au plaisir de vous voir ! et vous n'osez être mon bourreau ! Eh bien ! cruel, si je ne puis obtenir votre main, si votre cœur m'est fermé, me refuserez-vous le sentiment de la compassion ? voyez-moi au rang de vos domestiques ; du moins je pourrai jouir de votre présence, vous donner des preuves de mon zèle ; je respirerai l'air que vous respirerez ; vous me remettrez à ma place : j'étois faite pour vous servir. Quelle expression, monsieur ! et c'étoit de la bouche d'Amélie qu'elle sortoit. Je me précipite à ses genoux : — Toi me servir, ma divine maîtresse ! c'est à moi d'être ton esclave le plus soumis. Ah ! pardonne, pardonne, ma chère Amélie ; frappe, déchire ce cœur où tu n'as point cessé de régner ; délivre la nature d'un furieux capable de devenir un monstre de barbarie ; j'inonde tes pieds de mes pleurs ; je t'aime ; voilà mon plus horrible tourment. Me servir ! ah ! donne à jamais des loix à l'homme le plus épris ; j'ajouterai chaque jour aux nœuds qui m'enchaîneront ; ton époux ne cessera d'être ton amant. . . (j'apperçois un brasselet à son bras). D'où te vient ce présent ? réponds, parle...

C'est un don de Rimberg, me dit-elle, qu'il m'avoit obligée de porter, et que je foule aux pieds; aussitôt elle le jette à terre : je le ramasse avec un nouvel accès de fureur, et le mets en morceaux : — Et je pourrois encore douter de mon malheur ! non, indigne Amélie, je ne te regarde plus; je ne t'écoute plus; je serai ton bourreau; oui, je te percerai le cœur, ce cœur qui m'a trahi, où un autre... que dis-je, malheureux?... va, fuis loin de mes regards; épargne-moi le plus grand des crimes; non, plus d'hymen, plus d'hymen, cent fois plutôt le cercueil. C'est là que je puis être à tes côtés. Ah ! Rimberg, Rimberg... perfide, donne-moi donc la force d'oublier ce nom; tu dois m'entendre : arrache cette image de mon ame.

Repoussant Amélie, volant à ses genoux, furieux, plein de rage et d'amour, ordonnant les apprêts de mon mariage, révoquant ces ordres, persécuté, si je puis le dire, par toutes les furies, telle étoit ma situation.

Je me détermine à ne point former cet engagement; j'ose l'annoncer à la malheureuse Amélie par une lettre étendue où je lui offrois toutes mes richesses : mais je lui déclarois qu'il m'étoit impossible de joindre ma main à ces dons : je reçois cette réponse.

« Je n'ai donc pu triompher de ces sentimens qui » m'outrageoient ! votre jalousie, votre horrible jalou- » sie a été plus forte que mon amour. Liebman, c'est » pour la dernière fois que mon cœur s'ouvre à vos » regards. Je n'ai aucun reproche à me faire; vous avez » eu mon premier soupir : celui qui me reste vous sera » encore consacré, malgré vos injustices et votre peu

» de tendresse ; car si vous m'eussiez aimée, ces
» nuages se seroient bientôt dissipés, et vous n'auriez
» vu dans Amélie qu'un objet digne de vous être uni.
» Vous avez pu douter de ma sincérité ! je vous le
» répète : je n'ai jamais connu le sentiment que par
» vous et pour vous seul. Rimberg n'auroit obtenu
» que mon estime, s'il n'avoit pas offensé l'amitié ;
» plus crédule que vous, parce que j'aimois plus que
» vous, j'ai étouffé toutes mes défiances au sujet de
» votre parente ; j'étois si portée à croire que vous
» m'aimiez, qu'un mot de votre bouche a suffi pour
» ramener le calme dans mon ame ; calme trompeur !
» je vous ai retrouvé : mais j'ai perdu mon ami, mon
» amant, mon époux ! et quand vous me refusez le
» nom de votre femme, quand vous voulez éviter
» jusqu'à mes regards, quand vous m'ôtez votre
» amour, vous comblez vos outrages ! vous me par-
» lez de fortune ! des richesses à moi qui aurois donné
» l'empire de la terre, si on me l'eût offert, pour
» mériter un seul de vos sentimens ! des richesses,
» Liebman ! et c'est vous qui m'accablez à ce point !
» c'est vous qui m'avez si peu connue ! des richesses !
» quoi ! c'est vous, qui me faites ces offres ! Je n'en
» ai pas besoin, je n'ai besoin que d'un cercueil ;
» mon sort est rempli. Au moment que vous recevrez
» ce billet, j'aurai cessé... je ne me plaindrai plus.
» Adieu, je me flatte que vos remords me vengeront ;
» vous regretterez Amélie : il ne sera plus tems... un
» froid mortel aura glacé ce cœur, ce cœur rempli
» de vous, ô le plus cruel, et le plus injuste de tous les
» hommes, et votre image en sera effacée. »

« *P. S.* J'ai déjà réclamé vos bontés pour mes pa-
» rens : les puniriez-vous du trop de sensibilité de leur
» malheureuse fille ? malgré votre barbarie, je vous
» connois des sentimens généreux ; je sollicite donc
» votre bienfaisance en faveur de ces misérables au-
» teurs de mes jours : c'est vous donner une preuve que
» je vous aime encore, en expirant par vos coups. »

Je n'avois pas achevé de lire ces derniers mots : j'avois couru à l'appartement d'Amélie ; je ne la trouve point ; j'appelle mes domestiques ; j'implore leur secours ; ils font des perquisitions ; je découvre enfin qu'elle étoit en ces lieux : j'y vole ; c'est dans cette même chambre où nous sommes qu'Amélie s'offre à ma vue, mais pâle, sans mouvement ; j'embrassois un corps inanimé ; j'emploie tous les moyens. Que vous dirai-je ? Amélie r'ouvre les yeux ; de quelle horreur je suis frappé, lorsqu'on me déclare qu'il faut se hâter de combattre les progrès du poison ! Oui, nous dit-elle d'une voix tombante, c'est le poison le plus dévorant qui s'allume dans mes veines ; on m'a forcée d'offenser le Ciel... (elle me reconnoît). Venez-vous recevoir mon dernier soupir ? ah ! Liebman, ce cœur palpite encore pour vous !

Je vous épargnerai, monsieur, des détails qui ne peuvent intéresser que moi seul. Vous vous figurez l'excès de ma douleur : il égaloit celui de mon amour. Amélie m'apprend que dans son désespoir, oubliant ce qu'elle se devoit, étouffant le cri de la nature, et repoussant la religion, elle s'étoit déterminée à prendre un breuvage qui la plongeroit dans un sommeil éternel. Elle avoit craint que ma présence ne lui

inspirât de la foiblesse, et ne la détournât de son dessein : elle étoit venue l'exécuter ici. Aussitôt j'appelle tous les secours de la médecine ; on emploie les remèdes les plus efficaces. J'étois continuellement aux genoux d'Amélie ; j'implorois mon pardon ; je lui renouvellois les sermens d'une tendresse qui ne seroit plus altérée par des soupçons indignes d'elle et de moi-même ; mes fureurs jalouses s'assoupissoient ; je n'écoutois que l'amour ; Amélie enfin se montroit innocente à mes regards. Je reçois une lettre de Rimberg qui achève de dissiper tous les nuages : il venoit d'être blessé mortellement dans un duel qu'il avoit eu à soutenir contre un de ses parens ; il vouloit, me disoit-il, avant que de mourir, rendre hommage à la vérité, et par cet aveu obtenir du Ciel l'expiation de ses crimes ; il me traçoit un fidèle tableau de tout ce qu'il avoit imaginé pour entraîner Amélie dans le piège ; il confessoit hautement qu'il n'avoit pu triompher de sa vertu, et il finissoit par me prier d'être sensible à son repentir. Je m'écrie : ma divine Amélie n'a rien à se reprocher ! je la posséderai ! c'est à moi que seront ses charmes, sa foi, son cœur ! précipitons le moment... Oui, je serai ton époux, oui, ma chère Amélie, nous ne vivrons plus que l'un pour l'autre ; nous retournerons dans cette retraite qui sera notre univers ; c'est là que j'emploierai tous mes jours à t'adorer, à te faire oublier un emportement trop criminel ; nous nous retrouverons dans ces lieux qui t'ont vu naître, et commander à ton amant, à toute la nature ; ah ! plus que jamais Liebman chérira ton empire.

Je me hâte de donner mes ordres ; on s'occupe des

préparatifs de notre mariage : il alloit se célébrer dans ce séjour que j'appellois la patrie d'Amélie ; une fête aussi élégante que somptueuse nous y attendoit ; j'étois le plus fortuné des hommes ; je ne voyois plus, je ne goûtois plus qu'une ivresse continuelle d'amour et de félicité ; j'avois perdu le souvenir de mes malheurs passés ; Rimberg, la terre entière s'évanouissoit de ma mémoire comme un songe désagréable qu'un heureux réveil viendroit entièrement effacer ; j'épiois le moment où la santé d'Amélie auroit repris ses forces, et je touchois à cet instant si attendu. Jamais je n'avois conçu plus d'espérance ; jamais je n'avois plus aimé ; j'entretenois mon adorable maîtresse du bonheur que je me promettois ; je lui peignois les délices qui nous étoient réservées.

Ce jour enfin brilloit où je devois m'unir à tout ce que j'idolâtrois ! Amélie... c'étoit la nature dans ses attraits ingénus, parée des ornemens de l'art ; que de beauté ! que d'amour ! Encore une fois, le passé avoit fui de mes regards ; j'embrassois l'image la plus riante et la plus flatteuse ; j'étois plongé dans l'enchantement ; je n'avois plus de voix pour m'exprimer ; je serrois tendrement la main d'Amélie, et je laissois couler des larmes, la plus vive expression d'une tendresse qui n'avoit point de modèle.

Nous nous rendions à l'église. Je ne sais, me dit Amélie, mes genoux chancelent... ma force m'abandonne ! arrêtons un moment ; seroit-ce l'excès de la joie ?... Liebman, soutiens-moi... Je la prends avec vivacité dans mes bras ; j'implore du secours. Amélie reprend d'un ton presque éteint : Liebman.... où

êtes-vous? suis-je dans votre sein? Liebman, je ne vous vois plus! je ne vous entends plus !... si du moins j'avois emporté dans la tombe le nom de votre épouse !... Mon cher Liebman... approchez... je me meurs... mes parens... recevez mon ame et... aimez-moi toujours.

C'est ici que le comte est terrassé par la douleur : une abondance de sanglots lui coupe la parole ; il reste penché vers la terre ; je veux le relever ; il se jette sur le portrait d'Amélie, en versant un torrent de larmes : — Ma chère Amélie, je n'entretiens donc plus qu'une vaine image ! c'est inutilement que je l'inonde de mes pleurs ! ils coulent sur une toile insensible... Insensible, quel mot ! quand je meurs de mon amour, quand jamais je ne t'ai plus adorée. Je ne puis te rendre la vie un instant, un seul instant ! tu verrois... tu saurois combien Liebman t'aimoit. Connoissez-vous, monsieur, des expressions qui vous donnent une idée de l'état où je me trouvai, lorsque je fus assuré qu'Amélie m'étoit ravie sans retour, que ce corps embelli de tant de charmes, que je serrois dans mes bras avec tant de fureur, n'étoit qu'un cadavre froid et inanimé, qu'Amélie n'existoit plus.... elle n'est plus ! je ne m'accoutume point à cette affreuse pensée ! cette perte est encore toute nouvelle pour mon ame ! je vois le cercueil, la pompe funèbre, les pâles flambeaux ; j'entends le retentissement lugubre de cette terre sépulcrale qui va couvrir pour toujours l'idole de mon cœur.

Je tombai comme privé de la vie ; je ne sortis d'une léthargie profonde que pour appercevoir le monument

où Amélie étoit renfermée, c'étoit un des effets du poison qui lui avoit causé cette mort imprévue ; les remèdes n'avoient fait qu'assoupir le mal, et nous tromper sur ses progrès ; je cédai à mon désespoir ; je courois m'enfoncer dans l'épaisseur de la forêt ; j'appellois à haute voix (1) Amélie. Il y avoit des momens où j'imaginois l'entendre, et que je l'appercevois dans l'obscurité de la nuit s'élever devant moi à travers de sombres feuillages ; elle me tendoit les bras ; je me précipitois vers elle ; le fantôme s'évanouissoit. Lorsque j'embrasse ce tombeau qui contient sa cendre, je crois éprouver un tressaillement ; la sensibilité seroit-elle entièrement éteinte chez les morts ? objet, unique objet de tous mes sentimens, eh ! quoi, tu ignorerois à quel point tu m'es cher encore ! tu ne verrois point mes larmes ! tu n'entendrois point mes cris !

Un pasteur charitable vint m'arracher au noir projet de me détruire. Il versa dans mon sein ces consolations que la religion seule est capable d'y apporter. Oui, monsieur, je ne l'éprouve que trop : après des malheurs si effrayants, il n'est que la religion qui puisse

(1) Qu'on ne dise point que ce désordre attaché aux grandes douleurs, n'est pas dans la nature. Le célèbre abbé de Rancé, l'homme peut-être le plus sensible et le plus malheureux, avant que d'être pénétré des consolations et des lumières de la religion, couroit dans le silence des nuits, et dans l'obscurité des bois, appeller en pleurant, et avec des cris, une femme qu'il avoit tendrement aimée, et qu'une maladie affreuse étoit venue lui enlever. Il poussa même l'égarement du désespoir jusqu'à croire qu'il pouvoit exister des moyens de forcer, si l'on peut le dire, les barrières du tombeau, et de rappeller les morts à la vie, etc.

retenir encore notre ame; la mienne cependant ne sauroit se guérir; j'ai renoncé à tout; je traîne mon fardeau de douleurs... je le déposerai dans ce réduit où j'ai vu mourir... Ah ! monsieur, quelle femme adorable ! et c'est moi, c'est moi qui l'ai plongée au cercueil ! ma jalousie, mon infernale jalousie l'a assassinée ! Quand ma cendre sera-t-elle réunie à la sienne? tous les jours, elle reçoit mon tribut de regrets et de pleurs : c'est là mon seul plaisir, mon unique occupation; je ne tiens au monde que par ce seul sentiment. Oui, c'est un bienfait du Ciel qui vous envoie en ces lieux pour recueillir mon dernier souffle; il a permis qu'une ame sensible se pénétrât de tout ce que j'endure. Je ne vous le cacherai point : j'ai goûté une espèce de satisfaction que j'étois bien loin d'attendre, à épancher mon cœur dans le vôtre : il est si surchargé d'amertume ! je vous ai parlé d'Amélie : ce sera le dernier mot que proférera ma voix défaillante. Au nom de l'humanité, monsieur, ne me quittez point. Le Ciel vous récompensera d'une action si généreuse : hélas ! puissiez-vous n'éprouver jamais le coup qui m'a frappé ! perdre tout ce qu'on aime !.... et j'existe encore !

Il étoit trop vrai que la situation de Liebman étoit devenue la mienne, et que je ne pouvois l'abandonner; il étoit du nombre de ces malheureux auxquels on ne sauroit accorder trop de compassion. Est-il des étrangers pour les cœurs sensibles? je regardois le comte comme mon plus tendre ami. Cependant des affaires essentielles me forçoient de m'arracher à sa société; il me dit en pleurant dans mes bras : je croyois

avoir épuisé le malheur, et votre départ me fait éprouver qu'il me restoit encore de nouvelles pertes à ressentir. Je lui promis de le revoir aussitôt que les circonstances me le permettroient. J'acquittai ma promesse; je profitai de mes premiers momens de liberté, pour revoler auprès de ce respectable infortuné; je le trouvai dans son lit, succombant à son chagrin. A peine m'eut-il apperçu : il fit un effort pour me présenter la main, et m'embrasser. Ah ! mon unique ami, me dit-il, je vous revois ! j'en rends grâces à Dieu qui bientôt va me débarrasser de la vie. Quelle reconnoissance ne vous dois-je point? vous êtes arrivé à propos pour me fermer les yeux; c'est dans votre sein que j'exhalerai mon dernier soupir.

——Je voulus consoler Liebman et le ranimer; loin de me taire sur l'objet de sa douleur, je lui en parlois sans cesse : aussi eus-je la satisfaction de prolonger son existence de quelques jours; il n'avoit que le nom d'Amélie à la bouche, et lorsqu'il n'eut plus la force de s'exprimer, il me montroit son portrait qu'il couvroit de baisers, accompagnés de sombres gémissemens. Enfin après avoir laissé par son testament des témoignages de sa bienfaisance à la famille d'Amelie, et aux pauvres, Liebman expira dans mes bras. Il m'avoit recommandé de lui faire donner la sépulture dans le même tombeau qui renferme sa malheureuse amante : on a suivi ses volontés; il m'a légué une espèce d'esquisse au crayon, qui le représente pleurant sur ce monument funèbre; je la conserve comme un gage précieux de l'amitié; mes regards se portent continuellement sur cette image; j'entends Liebman, je m'entretiens

m'entretiens avec lui ; oui, mon cher Liebman, jusqu'au dernier soupir, je me souviendrai de l'homme le plus malheureux, et le plus digne de ma pitié et de ma tendresse ; je verrai couler tes pleurs ; je gémirai avec toi ; tu revivras dans mon ame. C'est pour les cœurs insensibles que meurent les amis : ils sont toujours présents à ceux qui savent aimer.

ROSALIE.

ROSALIE,

ANECDOTE.

ROSALIE devoit le jour à des commerçans estimables. Victimes de la mauvaise foi et de plusieurs banqueroutes, ils avoient vu se dissiper le fruit de leur honnête industrie ; il ne leur restoit pour les consoler de cette perte, que leur fille qui, à peine à sa quinzième année, annonçoit déjà autant d'esprit et de sagesse que de beauté. Domerval, c'est le nom du père, avoit sacrifié les débris de sa fortune à l'éducation de cette fille chérie ; elle essuyoit leurs larmes, et leur tenoit lieu de ces richesses qu'ils ne regrettoient que pour elle seule. Rosalie joignoit à ses agrémens

extérieurs une sensibilité excessive, qualité précieuse sans contredit, et qui distingue tant une ame d'une autre ame, mais peut-être moins avantageuse que préjudiciable aux personnes sur-tout d'un sexe que sa douceur et son ingénuité livrent à la séduction. En effet combien un cœur trop facile à émouvoir, en a-t-il entraînées dans un enchaînement de disgraces et de fautes dont il ne leur a guères été possible de se préserver ! Le repentir tardif arrive, et il ne produit que la douleur stérile d'envisager toute l'étendue de ses égaremens, sans donner la faculté de les réparer. On ne sauroit retourner sur ses pas; il faut s'avancer dans la route malheureuse où l'on s'est jeté, et quelquefois se perdre d'erreurs en erreurs. Que de tristes victimes de cette cruelle épreuve, qui arrêteront les yeux sur ce récit, s'avoueront à elles mêmes en gémissant, que l'abus du sentiment a causé leur ruine ! Rosalie en est un exemple touchant : elle cédoit sans réserve à une vivacité peu défiante; tout l'intéressoit, l'attachoit, excitoit en elle une tendre émotion, faisoit couler ses larmes; tout sembloit préparer son ame à la passion la plus dominante et la plus dangereuse.

La mort vient lui enlever ses auteurs, au moment qu'elle avoit le plus besoin de leurs conseils et de leur appui. Il n'y a que la tendresse vigilante d'un père et d'une mère qui s'occupe des soins, des précautions, de l'espèce de travail qu'exige une éducation réfléchie : toute autre institution est sujette à s'affoiblir et à se relâcher. La jeune personne demeurée orpheline et sans bien, passe sous la puissance d'une vieille tante maternelle, qui possédoit une fortune suffisante, et

dont il est nécessaire de crayonner ici quelques traits.

Mademoiselle Mézirac étoit du nombre de ces ames *épargnées* et arides, qui prennent leur sécheresse pour l'amour de la vertu, et leur humeur chagrine pour la haine du vice. Son peu d'esprit ne lui avoit laissé que le choix d'une dévotion mal entendue; satisfaite de remplir jusqu'au scrupule les devoirs du culte religieux, elle n'en saisissoit point les sages principes; elle ignoroit la base admirable du christianisme, d'où découlent les vertus les plus sublimes, cette indulgence si digne d'une morale enseignée par un Dieu, qui nous porte à jeter d'une main charitable, un voile compatissant sur les défauts d'autrui, et à nous armer sans complaisance contre les nôtres; elle s'enorgueillissoit de n'avoir pas même eu à combattre un penchant que le cœur humain se plaît à recevoir et à entretenir: l'insensible Mézirac n'avoit jamais aimé : aussi jouissoit-elle pleinement de la satisfaction intérieure de n'avoir aucune foiblesse à se reprocher, et de s'être écartée avec une attention admirable de tout ce qui auroit pu lui insinuer le goût du mariage, qu'elle traitoit d'attachement grossier et terrestre; le célibat à ses yeux étoit la première des vertus : en conséquence elle dévouoit beaucoup de gens à une proscription éternelle; d'ailleurs ne pardonnant jamais quand elle se croyoit offensée, versant de tout son cœur le fiel de la calomnie, et dévorée d'une avarice égale à sa dureté.

Une pareille institutrice, par ses conversations et ses exemples, auroit dû mettre Rosalie à l'abri des

écarts de la funeste sensibilité qui la dominoit; mais la jeune personne n'écoutoit que son cœur, et son cœur s'étoit déjà laissé vaincre; sa défaite étoit décidée; cet attendrissement vague qui jusqu'ici n'avoit point eu d'objet, alloit devenir le plus violent amour.

Mademoiselle Mézirac avoit eu l'indiscrétion de mener plusieurs fois sa nièce chez la veuve d'un négociant qui n'avoit pas une vertu moins âcre ni moins atrabilaire que la sienne, mais qui malgré sa médisance, et son aversion pour le monde, recevoit chez elle une assez nombreuse compagnie. Il ne faut pas chercher une autre source de la corruption qui attaque si promptement une infinité de jeunes personnes; c'est dans les sociétés qu'elles trouvent des dangers, et souvent leur perte. Parmi ceux qui fréquentoient la maison de cette dame, Rosalie avoit distingué Montalmant qui, à peu près du même âge qu'elle, ne manquoit point d'accompagner sa mère dans les visites assidues qu'elle rendoit à la veuve. Le jeune homme de son côté n'éprouvoit pas un penchant moins décidé que celui de mademoiselle Domerval; il n'avoit pas la force de lui parler; il se contentoit de la regarder, de soupirer; le seul avantage qu'eût Rosalie au-dessus de lui, c'étoit de savoir mieux se déguiser. Il y a lieu de croire qu'elle s'étoit apperçue de son triomphe; rarement les yeux d'une femme manquent de pénétration, lorsque son amour-propre ou sa sensibilité sont intéressés. Montalmant d'ailleurs réunissoit tous les moyens de plaire, et il étoit d'autant plus à craindre, qu'il aimoit. Cette timidité apparente ajoutoit à ses agrémens ainsi qu'à son empire.

Impatient d'instruire de son ardeur l'objet qui l'avoit fait naître, Montalmant épioit les occasions : le hazard lui en fournit une dont il s'empressa de profiter : Il étoit avec sa mère chez cette dame de ses amies : Mademoiselle Mézirac, et sa charmante nièce les y avoient précédés ; le jeune homme avoit appris, on ne sait par quelle voie, que cette dernière aimoit la lecture ; l'un et l'autre étoient écartés pour un instant du cercle. Montalmant, en jetant les yeux de tout côté, tire de sa poche un livre qu'il présente avec la même précaution à Mademoiselle Domerval, et d'une voix tremblante : — Mademoiselle. . . . Mademoiselle. . . . avec une physionomie qui inspire tant le sentiment, on doit aimer les ouvrages où se trouve la peinture du cœur : en voici l'interprête ; je suis bien assuré qu'il n'est point dans la bibliothèque de votre tante. . . ne craignez rien, mademoiselle, votre vertu ne sera point offensée ; vous défendroit-elle de connoître. . . Montalmant se tait à ce mot. Il est troublé, tremblant, et Rosalie rougit : elle auroit voulu refuser le livre ; elle n'ignore point que son devoir le lui ordonnoit : mais sa foiblesse l'a trahie ; elle n'a pu s'empêcher d'accepter ce que Montalmant lui offroit ; un mouvement involontaire s'est rendu maître de tous ses sens, et de cette imprudence elle a fait le premier pas vers sa perte.

De retour chez elle, mademoiselle Domerval brûle de satisfaire sa curiosité : elle ouvre le livre : c'étoit l'enchanteur Racine ; elle le parcourt, et observe qu'on avoit eu l'attention de marquer un feuillet ; c'est à celui-là que se portent ses regards avides : elle trouve la

déclaration d'Hippolyte, ce chef-d'œuvre de la galanterie française. Le cœur, pour s'éclairer, n'a pas besoin d'une grande expérience : il vole au-devant de tout ce qui l'intéresse. Rosalie n'eut point de peine à concevoir l'objet détourné de cet aveu ; elle avala le poison à longs traits, et se mit bien vîte à la place d'Aricie. Cette façon ingénieuse d'exprimer sa tendresse, car elle ne doutoit point qu'elle ne fût aimée, prêtoit un nouveau charme à la séduction ; elle se familiarise avec l'idée d'entretenir ce qui pouvoit flatter sa vanité. Sa situation l'embarrassoit : elle aimoit déjà. Feindra-t-elle de ne s'être point apperçue de cette marque si apparente ? on ne croira point à cette dissimulation maladroite ; témoignera-t-elle son mécontentement ? il ne lui est pas possible d'affliger un homme qui ne lui est déjà que trop cher ; la voilà livrée à mille différents combats.

Elle revoit enfin Montalmant qui lui demande avec vivacité si elle a lu le livre qu'il lui a prêté : elle se contente, sans lui répondre, de le lui rendre, et le quitte assez brusquement. Le jeune homme désespéré, craint d'avoir déplu à sa maîtresse : car il donnoit déjà au fond de son cœur ce nom à Rosalie ; il accuse l'excès de son amour ; il condamne sa témérité. Insensé que je suis, s'écrie-t-il, devois-je en croire une ardeur trop aveugle ? j'ai irrité tout ce que j'aime ! comment pourrai-je me remontrer aux yeux de l'adorable Rosalie ? c'en est fait ! j'ai précipité le moment d'un malheur irrévocable ! que n'attendois-je, pour me déclarer, cet instant qui ne reviendra plus ! ne falloit-il pas par des soins, par une constance que le tems auroit

éprouvée, mériter, ou du moins faire pardonner l'audace d'une offense qu'il ne m'est plus possible de réparer?

Montalmant jetoit loin de lui le livre avec colère : il s'apperçoit qu'on a ôté sa marque, et qu'on lui en a substitué une autre ; aussitôt ses yeux, toute son ame a volé à cet endroit, et s'arrête à ce vers d'Aricie à Hippolyte :

« J'accepte tous les dons que vous voulez me faire. »

La trop foible Rosalie vaincue par un penchant qu'elle auroit dû ne pas écouter, franchissant les bornes qui lui étoient prescrites, pouvant au moins se taire, cédant enfin au désir de faire briller son esprit, ou plutôt livrée à l'essor d'un sentiment qui brûloit d'éclater, avoit saisi la circonstance, et s'étoit servie du même artifice pour apprendre au jeune homme ce qu'elle auroit dû se cacher à elle-même ; victime d'un cœur trop tendre, elle va s'abandonner à l'égarement d'une passion qui nous cause presque toujours des chagrins, et souvent des malheurs irréparables !

Avec quel transport Montalmant a reconnu que Rosalie paroissoit avoir agréé son aveu ! il se hâte de lui écrire cette lettre :

« Me serois-je trompé, divine Rosalie? seroit-ce le » hasard seulement qui auroit cherché à me flatter? » ah ! laissez-moi, laissez-moi mon erreur : elle fait » mon bonheur suprême ; gardez-vous bien de m'en » retirer. Non, je n'en doute point : la charmante » Aricie permet que le nouvel Hippolyte porte à ses

» pieds ses hommages, ses transports, toute son ame.
» Que le tendre Racine, mademoiselle, avec tous ses
» talens, est encore loin de mon cœur ! il n'auroit
» pu jamais, non jamais exprimer tout ce que ce
» cœur ressent pour vous ; j'aurois donné bien plus
» d'amour au fils de Thésée ; il est vrai, que le poëte,
» lorsqu'il imaginoit le rôle de l'amant d'Aricie, ne
» vous avoit point sous ses yeux ; et moi, tous les jours
» je vous vois, je vous répète en secret que je vous
» adore, que je vous idolâtre, que je sacrifierois ma
» vie pour mériter un seul de vos regards. Ma for-
» tune, ma main, mille cœurs, si je les avois, seront
» à l'unique objet qui jusqu'à présent ait pu me tou-
» cher. Je ressemblois en tout à l'insensible Hippo-
» lyte : mais j'aime aujourd'hui plus que lui. Il faut
» que je tombe à vos pieds, que vous lisiez dans ce
» cœur rempli de votre image, que vous sachiez jus-
» qu'à quel point vous êtes aimée. Attendez tout,
» adorable Rosalie, de ma constance, d'une ten-
» dresse qui n'a point d'égale. Quand j'aurai le bon-
» heur de vous voir, n'allez pas démentir ce vers qu'a
» sans doute adopté un heureux transport ; redites-le-
» moi plutôt cent fois. Je parle de vous prodiguer mes
» biens, mon ame, de vous offrir ma main : eh ! que
» ne puis-je mettre à vos genoux l'empire du monde
» entier ! Il n'est point d'expression qui rende autant
» d'amour ; le tems prouvera que je suis le modèle
» des amans, comme vous l'êtes de la beauté, des
» grâces, de tous les charmes : encore une fois, dai-
» gnez me montrer Aricie, et que ma félicité ne soit
» point une illusion. »

Cette lettre fut, sans contredit, le premier coup porté à la vertu de Rosalie. Il n'est point de démarches indifférentes pour une jeune personne : dès le moment qu'elle ose s'enhardir jusqu'à recevoir l'écrit le plus circonspect même en apparence, elle marche à grands pas vers sa ruine; il ne lui est plus possible de retourner en arrière; elle finit par ne plus connoître de limites, et sa chûte est décidée. C'est dans ce précipice que va tomber la malheureuse Domerval; elle commence à sentir toute la pesanteur du joug dont sa tante l'accabloit; elle accuse en secret sa sévérité, elle ne s'occupe plus que des moyens de la tromper. C'en est fait : Rosalie a, en quelque sorte, un autre cœur, un autre esprit : l'amour est si fécond en artifices ! Les deux amans viennent à bout d'en imposer à la vigilance de leurs parens; ils ont des entrevues particulières; chaque fois Montalmant étoit plus aimable, et prenoit plus d'empire; son amante entièrement subjuguée, n'entend plus, ne voit plus que son séducteur, elle se livre à tout l'excès de cette dangereuse sensibilité qui devoit la perdre. Montalmant avoit prodigué les sermens, les promesses éblouissantes; il étoit fils unique; aimé de sa mère, quoiqu'il y eût une disproportion de fortune, il lui seroit aisé d'obtenir son consentement. Rosalie de son côté se voyoit déjà aux autels; elle ne doutoit point que l'hymen ne vînt resserrer les nœuds de l'amour. L'avenir rit aux yeux des amans; ils n'entrevoient aucun obstacle, aucun nuage; c'est un Ciel toujours serein, qui flatte leurs regards. En un mot la maîtresse de Montalmant, égarée sans retour, lui avoit accordé les faveurs de

l'épouse ; le devoir, l'honneur, le Ciel même, tout avoit été sacrifié aux coupables erreurs d'une trop funeste passion.

Quel changement imprévu dans un tableau enchanteur ! Rosalie reçoit cette lettre de Montalmant, bien différente de la première qu'on peut appeller la source de ses foiblesses et de ses infortunes !

« Je suis forcé, mademoiselle, de céder aux volon-
» tés de ma mère : elle sait tout, et refuse absolument
» de me donner son aveu ; je pars, obligé de renoncer
» à mon amour, à l'espoir même ; un mariage déjà
» arrêté va me mettre dans les bras d'une autre... »

Rosalie n'a point la force d'achever ; elle tombe comme frappée de la foudre ; elle reste dans un long anéantissement ; elle se relève : — Ai-je bien lu ? veillé-je ? Montalmant... je l'ai perdu ! j'ai perdu mon amant, mon époux ! tout m'est enlevé ! Elle reprend ce fatal écrit, croit toujours se tromper, y rejette successivement la vue, l'inonde de ses larmes ; ses yeux enfin se sont ouverts : elle a contemplé toute l'étendue de son infortune et de sa faute. Les remords viennent à la suite de l'amour malheureux ; ce sont les premiers tourmens qui lui sont attachés. Mademoiselle Domerval avoit à pleurer à la fois et son amant et sa vertu. Il y avoit des momens où elle osoit ouvrir son ame à l'espérance : mais ce foible rayon ne tardoit point à disparoître. La suite de la lettre lui offroit des détails qui l'éclairoient absolument sur sa triste situation : Montalmant s'éloignoit pour jamais, et elle ignoroit où sa mère et lui se retiroient.

Quel bouleversement dans le cœur de Rosalie ! Quelquefois cette infortunée concevoit le dessein d'aller se précipiter aux genoux de mademoiselle de Mézirac, et de lui confier le sujet de son désespoir : mais elle ne tardoit pas à rejeter cette idée : elle connoissoit l'inflexibilité de sa parente. Eh ! quel fruit auroit-elle retiré de cet aveu ? elle n'eût fait que révéler inutilement sa honte : il ne lui étoit pas même permis de laisser couler ses larmes en liberté : il falloit les dévorer, les étouffer dans son sein ; il falloit oublier Montalmant ; c'étoit là le comble de la douleur.

Mademoiselle Domerval se croyoit parvenue au dernier degré d'infortune ; elle devoit essuyer de nouvelles disgraces. C'étoit peu qu'elle eût à rougir en secret, à s'accuser par un reproche éternel : cette honte dont elle étoit couverte à ses propres yeux, alloit se manifester et paroître au grand jour. Son égarement étoit consacré, en quelque sorte, par ces indices flétrissans qui ne peuvent laisser de doute sur la foiblesse, et lui prêtent aux regards de la société toute la difformité du crime : Rosalie, quelle lumière affreuse l'a frappée, s'apperçoit qu'elle va devenir mère !

Ce sont là de ces situations qu'on ne sauroit guères se représenter ; c'est être transporté tout-à-coup sur une mer où l'on n'envisage que les horreurs d'un naufrage prochain, où l'on ne contemple qu'un Ciel vomissant des feux, et un abyme immense ouvert pour engloutir de misérables victimes. Rosalie voyoit sa tante sans cesse prête à saisir la vérité, exerçant sur elle toute la rigueur d'un caractère impitoyable : mais ce qui redoubloit son épouvante et son désespoir,

elle considéroit tout un public à la fois sans indulgence, sans pitié, plus barbare encore que sa parente, se repaissant du plaisir de proclamer son égarement, d'insulter à ses larmes, la poursuivant de son mépris, l'anéantissant sous l'humiliation et l'ignominie. Quel châtiment d'un malheureux moment d'erreur ! et ces mêmes hommes qui réunissent tous leurs efforts, qui déploient tous les genres de séduction pour triompher d'un sexe aussi foible que charmant, sont les premiers à lui reprocher une faute dont ils devroient du moins partager la punition ! Combien de fois mademoiselle Domerval se répétoit dans son cœur : c'est Montalmant qui est l'auteur de ma perte ! mon déshonneur, un déshonneur ineffaçable sera la récompense d'une tendresse qui n'avoit point d'exemple ! je suis trahie, abandonnée !... ma mémoire même sera flétrie !... Non, Montalmant n'est pas coupable à ce point ; il ne sauroit l'être ; j'ai peu de fortune à espérer : sa mère, pour rompre un engagement que déjà je croyois sacré, aura contraint son fils à me fuir... Mais ne pouvoit-il me préparer à la mort, à la mort qui m'attend? eh ! quelle autre image puis-je me former ? le cruel ! il ne sait point dans quel abyme il m'a plongée ; il ignore qu'il est père.... et je suis sans amis, sans secours, obligée de porter seule mon fardeau de douleur ; l'infortune partagée devient moins accablante ; et je donnerai la vie... à la créature la plus misérable ; ce sont là les suites d'un amour qui ne m'a que trop égarée !

Hors d'elle-même à cette affreuse perspective, Rosalie vouloit attenter à ses jours : par-là elle terminoit ses malheurs, ensevelissoit avec elle sa faute : la

nature, la religion l'arrêtoit, cette consolatrice si compatissante, le seul ami qui nous reste, qui vole à nous dans l'excès de nos peines, quand tout nous a rejetés. Mademoiselle Domorval tomboit ensuite dans un profond accablement, et noyée, en quelque sorte, dans les larmes.

L'orage qui la menaçoit, s'approchoit; sa grossesse avançoit; elle avoit eu le bonheur d'échapper aux yeux les plus surveillants. Sa tante cependant avoit saisi sa profonde tristesse, et lui en demandoit incessamment le sujet : Rosalie ne répondoit que par des pleurs, ou se rejetoit sur une langueur secrete dont elle ignoroit la source. Mademoiselle Mézirac ne manquoit pas de l'attribuer au nouveau genre de vie où elle s'étoit condamnée avec sa nièce; elle avoit rompu entièrement avec la société, et mettoit au nombre de ses bonnes actions l'espèce d'ennui qu'elle croyoit causer à la jeune personne. Il est de ces vertus farouches qui jouissent des privations d'autrui : la sévère Mézirac trouvoit une satisfaction bien douce à tourmenter une victime de son humeur bizarre; elle l'éloignoit des amusemens les plus innocents, et ne doutoit point qu'elle n'adoptât ses goûts et sa triste austérité.

Le hasard servit Mademoiselle Domerval au-delà de ce qu'elle pouvoit se promettre. Sa tante est atteinte d'une indisposition qui la retint plusieurs jours au lit; c'étoit précisément à ce terme que Rosalie devoit accoucher : elle avoit su adroitement se procurer des lumières sur son état; dénuée de tout secours étranger, elle eut le courage de s'en passer; elle mit au monde un garçon.

Il y avoit au bout d'un long jardin une espèce de réduit qui tomboit en ruine, et qu'on visitoit rarement : cet asile recéla l'innocente créature ; du foin et de la paille réunis furent son berceau. C'est alors que Rosalie éprouva un nouveau sentiment, celui de l'amour maternel ; elle saisissoit tous les prétextes pour s'échapper d'auprès de sa tante, et quand elle étoit rassurée sur ses précautions, elle couroit embrasser et allaiter son fils. Quels tourmens elle ressentoit, la crainte que son enfant ne souffrît de la gêne qu'elle étoit obligée de s'imposer, l'appréhension presque aussi forte d'être découverte, d'essuyer de mauvais traitemens de la part de mademoiselle Mézirac, et de se voir exposée à la flétrissure d'un opprobre éternel !

Cette dernière image remplit l'ame de Rosalie. Le personnage de mère s'affoiblit, celui d'une femme livrée à la diffamation, sans espoir de faire oublier sa faute, l'objet du mépris public, tel est le tableau effrayant qui vient frapper mademoiselle Domerval. Elle a soutenu une infinité de combats, de déchiremens de cœur : l'honneur étoit venu enfin à parler plus haut que la nature. L'honneur, se redit plusieurs fois Rosalie, est la règle de toutes nos actions ; c'est un tyran sous les loix duquel il faut plier, sans se consulter, sans écouter le sentiment, ce sentiment, qui s'écrie au fond de mon ame... je la repousserai, je l'étoufferai cette voix trop puissante... il m'est impossible... comment élever un enfant dans l'ombre du mystère ? et d'ailleurs quelle seroit sa destinée ? qu'est-ce que la vie ? n'est-elle pas le présent le plus funeste ? me convient-il de fermer les yeux sur la

foule de maux qui assiègent l'existence ? étoit-ce à Rosalie à tirer une créature d'un trop heureux néant ? qu'elle y rentre... qu'elle y rentre ; hâtons-nous de l'y replonger ; cette déplorable victime de ma foiblesse ou plutôt d'un égarement qui ne se pardonne point, ne sauroit assez tôt se cacher au jour. Encore une fois, quel seroit son partage ? Montalmant n'a pas même laissé un nom à ce misérable fruit d'une ardeur sans doute réprouvée du Ciel ; son père... il n'en a point ! et sa mère, sa mère seroit contrainte de le méconnoître ; il ne me seroit pas seulement permis de lui donner mes larmes ; il ne vivroit que pour traîner une souillure plus cruelle que la mort, pour être rassasié de toute l'humiliation attachée à un sort sans éclat et sans fortune, pour promener par-tout le spectacle dela pauvreté et de l'ignominie, pour offrir dans toute son horreur mon crime, mon crime qui deviendroit le sien ! Quel don lui aurois je fait ? Ah ! la vie n'est réservée qu'à ceux qui n'ont point à rougir, qui peuvent se promettre le bien, la considération, le bonheur ; eh ! cher enfant, il n'en seroit jamais pour toi ! tu ouvres les yeux pour te voir condamné à toutes les suites cruelles de la misère..... Et puis, n'est-ce pas la condition commune à tous les hommes ? le premier pas qu'ils font dans la vie, ne les conduit-il point au tombeau ? quel attentat en effet aurois-je à me reprocher à ton égard, en hâtant ce moment que tu ne peux éviter ? va, je te suivrai bientôt au cercueil : mourons du moins sans que le déshonneur s'imprime à ma mémoire, et me survive... Le déshonneur est tout. »

C'étoient là à peu près les idées qui agitoient l'infortunée Rosalie; elle cède à ces derniers assauts : elle a conçu l'abominable projet d'ôter la vie à son enfant : déterminée à cette action si atroce, si révoltante, ayant perdu de vue le Ciel, la terre, la religion, la nature, elle s'est munie d'un fer meurtrier, traverse le jardin, se rend au séjour qui contenoit le dépôt précieux, en ferme la porte sur elle, et tire l'instrument mortel de dessous sa robe. Les cris de l'enfant viennent d'abord frapper son oreille ou plutôt son cœur : elle reste quelque tems immobile; elle avance : elle voit la touchante créature qui semble la connoître, et lui tend les bras avec ce doux sourire qui a tant de charmes, sur-tout pour les yeux d'une mère; elle l'envisage, la regarde attentivement à diverses fois saisie d'horreur, d'amour, accablée de sa situation, elle détourne enfin les yeux, et veut lever le bras : un nouveau cri de son fils qui paroissoit l'implorer contre le coup menaçant, porte une révolution subite dans son âme; le fer tombe des mains de mademoiselle Domerval; elle n'a que la force de se jeter sur l'enfant, et de le couvrir de baisers et de larmes : — Non, non, ta mère ne sera point ton bourreau; vis cher enfant... pour être le plus malheureux de tous les hommes.

Rosalie loin d'un objet si intéressant, rendue à ses pensées accablantes sur l'ignominie qui l'attendoit, accusoit l'excès de sa tendresse, et retournoit au détestable projet de vaincre sa compassion : — Il ne m'est pas possible, non, il ne m'est pas possible de balancer davantage; mon secret se découvrira, et je serai...

je

je perdrai, sans doute... plus qu'un enfant, l'honneur : le nom de mère dédommage-t-il de la ruine de la réputation? n'est-ce pas là le comble des revers? Voilà la véritable perte, la perte irréparable ! c'est le monde, c'est la société qui me pousse à cet horrible sacrifice... il se fera.

Mademoiselle Domerval reprend donc la route du jardin, résolue cette fois de ne point revenir, sans avoir éxécuté son projet. La voix du Ciel, il n'en faut point douter, se joint à celle de la nature, qui s'élève encore dans le cœur d'une femme égarée, et suspend son bras. Quoi! s'écrie-t-elle, je n'aurai point la force de prévenir tous les malheurs qui s'assemblent sur ma tête. La santé de ma tante se rétablit; ses yeux s'ouvriront sur mes démarches; elle pénétrera un secret que je voudrois abymer avec moi dans la nuit la plus profonde; et que dois-je attendre de cette découverte? ô Ciel !... j'en mourrai de douleur, et je mourrai déshonorée ! (Un moment après :) Ah ! je suis mère, je suis mère : je le sens trop aux pénibles combats qui me déchirent ! quoi ! j'immolerois cette misérable créature qui semble réclamer mon amour, et tendre ses mains caressantes au-devant du fer homicide ! je tremperois les miennes dans mon sang, dans le sang de mon enfant... de mon enfant ! quel mot j'ai prononcé ! et quelle est mon abominable ressource pour me délivrer... de ma honte, d'un opprobre que le tems ne fera qu'affermir ! il ne me reste point d'autre parti à prendre; quel sacrifice je ferois à un être auquel la mort et la vie sont indifférens, qui n'a nulle connoissance de son sort ! et moi, j'envisage toute

l'horreur du mien ! je puis m'en garantir. . . je le dois.

Rosalie n'a fait que reculer la perte de son fils ; elle est absolument décidée à ce crime exécrable : mais ce n'est plus le fer qu'elle emploiera ; sa main refuse de la servir ; le tableau de cette victime ensanglantée, palpitante, revient toujours l'épouvanter, et arrêter le coup mortel ; elle entend ses cris ; elle la voit se traîner jusqu'à ses pieds : il faut s'épargner ce spectacle : elle croit avoir trouvé le moyen de concilier cette pitié qui la perd, si elle l'écoute, avec ce qu'elle envisage comme son devoir, comme une loi suprême de la nécessité qui doit repousser et vaincre tous les efforts de la nature : Rosalie aura recours à un breuvage empoisonné, et elle se retirera sans avoir regardé son enfant, et vu les horreurs de sa mort ; elle s'occupe aussitôt de la préparation de la fatale liqueur. Son fils va périr ; le poison est tout prêt.

Au moment que Rosalie le porte, elle est encore subjuguée par une nouvelle irrésolution : tant il en coûte à une mère de se souiller d'un semblable forfait ! Tyrannisée par les mouvemens les plus opposés, passant avec rapidité de l'amour maternel à l'amour de l'honneur, livrée aux remords, à la crainte, à l'incertitude même qui s'unit à ses autres tourmens, pressée par la religion et par l'humanité, effrayée de son projet, le vase est échappé des mains de mademoiselle Domerval, et elle a couru chez un ecclésiastique respectable qu'on nommoit Fréminville ; il étoit chargé de l'administration d'une paroisse des plus modiques, située dans un des fauxbourgs de ***. Cet honnête homme joignoit à une piété peu commune, une bien-

faisance qui s'étendoit sur tous les malheureux; il étoit si pauvre, que souvent il prenoit sur son nécessaire pour soulager l'indigence d'autrui; bien différent de mademoiselle Mézirac, il ne mettoit point de bornes à son indulgence; c'étoit sur lui seul qu'il exercoit les rigueurs d'une dévotion sévère : aussi son troupeau le révéroit et l'aimoit comme le père le plus tendre.

C'est dans le sein de ce digne pasteur, que mademoiselle Domerval a résolu d'épancher ses larmes, son ame même livrée à la plus horrible agitation; elle demande un entretien secret qui lui est accordé. A peine se trouve-t-elle seule avec le curé, qu'elle se jette toute en pleurs à ses genoux. Fréminville s'empresse de la relever. — Non, monsieur, ce n'est qu'à vos pieds que je puis déposer le fardeau qui pèse tant sur mon cœur... vous voyez une coupable... la plus criminelle... — Puisque vous avez la fermeté, mademoiselle, de solliciter ma présence, il faut croire que le remords vous amène, et le repentir est le commencement de la vertu; songez que Dieu est le premier consolateur, le premier ami, que sa bonté est sans limites, et qu'il est toujours prêt à nous ouvrir les bras, quand nous reconnoissons sincèrement notre faute. Parlez, mademoiselle, soyez assurée de la discrétion et de l'intérêt qui vous attendent. Rosalie au milieu d'une abondance de sanglots, lui apprend son nom, sa famille, lui révèle enfin son état pressant, qui semble exiger de sa part le plus grand sacrifice. Oui, monsieur, poursuit-elle, je me traîne jusqu'à vos genoux, tourmentée d'un dessein que je suis sans cesse au moment d'exécuter; sans doute il vous effraiera; il m'épouvante moi-même :

tout m'engage à faire disparoître ce monument de ma foiblesse, disons, de mon crime : car je ne veux point m'excuser à vos yeux, et il ne me reste qu'un moyen, vous devez m'entendre.... celui de l'immoler.... — Que dites-vous? ô Ciel! — Je sens toute l'atrocité de cette action ! non, je ne suis pas faite pour exécuter ce meurtre abominable, impie; mais... que deviendrai-je... mon sort est dans vos mains. — Il est déposé, mademoiselle, dans l'ame la plus sensible : sans doute vous avez fait une faute considérable; je ne prétends point vous le dissimuler : y ajouteriez-vous un attentat qui révolte l'humanité, Dieu même? Vous souiller du sang humain, du sang de votre enfant ! eh ! regardez cette victime intéressante, regardez la bien : et vous n'aurez point la force de commettre un pareil forfait : non, jamais vous ne pourrez être barbare à ce point. Indépendamment du Ciel, la nature seule suffit... — Ah ! monsieur, c'est cette nature qui me cause les plus cruels supplices; elle fait mon châtiment; elle m'a empêché jusqu'ici de céder... à l'empire de la nécessité; envisagez l'extrémité où je suis réduite. Encore une fois que deviendrai-je, si ma parente, le public... le public, monsieur ! donnez-moi la mort, ou tirez-moi de cet affreux précipice.

— Fréminville renouvelle ses exhortations pathétiques, fait parler encore la voix de la religion, et après s'être acquitté des fonctions du pasteur, il remplit celles de l'homme. Apportez-moi, dit-il à Rosalie, votre enfant; nous tâcherons de vous en débarrasser, sans que le Ciel et l'humanité soient outragés.

La jeune personne retourne avec vivacité auprès

de sa tante : elle cherche à imaginer quelque expédient qui lui procure la facilité de remettre son fils dans les mains de Fréminville ; le généreux curé est enfin possesseur de l'enfant ; malgré son peu de fortune, il prendra soin de pourvoir à sa subsistance ; tout est arrangé : une pauvre femme de la connoissance du pasteur, nourrira l'innocente créature, et elle ignorera le nom de la mère, qui de son côté sera attentive à ne point se découvrir.

Mademoiselle Domerval souscrivit sans peine à cette condition : elle étoit trop intéressée à garder le secret, pour qu'elle ne crût pas qu'il lui seroit aisé de s'y soumettre. Son unique déplaisir, après de si grands dangers, étoit de ne pouvoir témoigner sa reconnoissance au charitable ecclésiastique ; elle sentit alors ces peines du cœur attachées à l'indigence. Ce n'étoit pas assez qu'elle n'eût aucun bien : un autre presque aussi infortuné qu'elle, s'étoit, en quelque sorte, chargé du fardeau de son adversité. Elle eût assurément préféré la mort à un service qui coûtoit tant à son bienfaiteur ; mais de quel effort l'amour maternel n'est-il point capable ? car Rosalie moins agitée, en ressentoit tout l'empire ; c'est cet amour-là qui s'immole tous les autres amours : une mère, quand il s'agit de conserver son enfant, brave tout, la mort même, jusqu'à l'opprobre ; obligée de renoncer au premier objet de sa tendresse, toute la sensibilité de Rosalie s'étoit fixée sur ce fils qu'il lui étoit défendu de caresser, et même de voir, ce qui augmentoit sa mélancolie, et l'exposoit toujours plus aux soupçons inquiets de sa redoutable surveillante.

L'honnête curé voulant adoucir cette sombre tristesse, donna ordre à la nourrice de promener l'enfant dans un jardin public où souvent mademoiselle Domerval se trouvoit avec sa tante; par là elle goûteroit du moins le plaisir d'attacher ses yeux sur son fils; elle avoit bien promis au pasteur de ne laisser échapper aucun mouvement indiscret, et se l'étoit promis à elle-même. En effet, le premier spectacle qui la frappa dans la promenade, fut son enfant que la bonne femme portoit dans ses bras. Quel soulèvement à cette vue dans tous les sens de la jeune personne! elle s'efforce de se dompter; un prompt évanouissement suit la plus forte révolution : elle tombe sans connoissance aux pieds de sa parente, qui d'abord lui donne des secours, et lui demande ensuite, avec une curiosité impatiente d'être satisfaite, d'où pouvoit naître un mal si rapide : Rosalie eut recours à plusieurs prétextes dont mademoiselle Mézirac se contenta difficilement. Cependant, elles restèrent dans le jardin; mademoiselle Domerval détournoit sans cesse la tête pour regarder cet enfant qui réunissoit toutes les grâces de son âge : sa tante s'apperçoit de son inquiétude : — Qu'avez-vous donc, mademoiselle? vous paroissez troublée! vos regards se rejettent continuellement sur cette femme... cet enfant.... — Ah! ma tante.... cet enfant.... — Eh bien... — Ma tante, qu'il est intéressant! il est vrai que je ne puis me refuser.... jugez vous-même... qu'il est aimable!... il nous tend les bras... il nous sourit... permettez-moi d'approcher... de l'embrasser. (L'ame sèche) de mademoiselle Mézirac, par une espèce de prodige, s'étoit laissé

remuer en faveur de cette charmante créature; elle n'a point la force de s'opposer au désir de sa nièce qui étoit déjà auprès de la nourrice, et qui prodiguoit mille caresses à son fils; mademoiselle Mézirac daigne aussi lui donner un baiser, ce qui étoit pour elle un effort d'attendrissement qui jusqu'alors lui avoit été étranger, et dont elle-même étoit étonnée. Oh ! que si elle avoit lu dans le cœur de Rosalie, elle y eût surpris d'émotion, de transport, de ravissement!

La jeune personne ne pouvoit se détacher de cet objet qui avoit sur elle tant d'empire : des larmes coulèrent de ses yeux; sa tante toujours plus surprise, ne savoit à quoi attribuer ce désordre dans ses discours, dans tous ses mouvemens : elle étoit bien éloignée d'en soupçonner la cause; elle fit de violens reproches à sa nièce sur cet excès de sensibilité, qui, disoit-elle, annonçoit un penchant aux affections terrestres.

Fréminville apprit de la nourrice ce qui s'étoit passé à la promenade; il ne douta point, au portrait qu'on lui traça, que ce ne fût mademoiselle Domerval qui avoit montré cet attendrissement. Lorsqu'elle vint lui rendre visite, il débuta par des plaintes : — Est-ce là, mademoiselle, ce que vous m'aviez promis? je sais tout : vous avez cédé à des transports indiscrets. Vous voulez donc vous perdre ! et ce ne seroit point assez : votre chûte pourroit m'entraîner; ma réputation... — Arrêtez, mon cher bienfaiteur... vous me glacez d'effroi ! je vous compromettrois ! ce seroit là le prix du service le plus signalé? Pardon, l'amour maternel m'a emportée trop loin : vous-même en avez échauffé

les sentimens. Eh bien ! que je ne revoie point cet enfant jusqu'à l'heureuse époque où il me sera permis d'aller avec lui me cacher dans un coin de la terre. J'ai une succession à espérer de ma tante, et alors... croyez, homme généreux, que la sensible Rosalie saura vous marquer sa reconnoissance.... — Vous m'offensez, mademoiselle; je suis assez récompensé, puisque j'ai pu faire le bien, et vous sauver d'une extrémité aussi criminelle que dangereuse. Mais n'êtes-vous pas la première à désirer de tenir cette aventure renfermée dans le secret? Encore une fois, vous exposeriez à un éclat scandaleux cet honneur auquel vous avez raison d'être si attachée. Le monde n'a point la clémence du Ciel; Dieu pardonne, et les hommes sont inexorables. Que sais-je? la méchanceté ne m'épargneroit pas moi-même, si l'on découvroit que j'ai pris soin de votre fils. D'ailleurs, mademoiselle, l'univers entier peut me noircir de fausses couleurs. La vérité est dans mon ame. J'ai rempli mon ministère, celui d'homme et de chrétien. Tant que je n'aurai point de reproches à me faire, je verrai avec une sorte d'indifférence la calomnie répandre ses poisons sur ma conduite. Je défie ses fureurs : elle ne me causera jamais autant de mal que je goûte de plaisir à m'acquitter de mon devoir, et la bienfaisance est la première de nos obligations. Le bonheur de vous avoir rendu un foible service n'est-il pas au-dessus de tous les désagrémens que je pourrois essuyer?

Rosalie à son tour s'étoit immolée pour assurer la tranquillité du pasteur; elle avoit renoncé absolument à voir cet enfant qui, de jour en jour, l'intéressoit

davantage. L'espoir n'abandonne guères l'amour; elle ne pouvoit bannir Montalmant de son cœur, et se persuader qu'il l'eût oubliée. Lorsqu'elle étoit seule, elle se remplissoit l'ame de son amant et de son fils. Non, disoit-elle, une tendresse aussi vive, aussi pure, ne sauroit avoir été payée d'une si noire ingratitude! Je me plais à le croire : quelques obstacles imprévus sont venus traverser notre bonheur. Non, Montalmant n'a pu changer à ce point !... S'il étoit informé qu'il est père, ce nom le toucheroit; celui d'amant auroit-il perdu son pouvoir? Du moins, insensible Montalmant, si ton asile m'étoit connu, je pourrois te confier le sort de ton fils... lui refuserois-tu ta pitié? ne te suffit-il pas d'avoir été perfide envers la mère?.. ô Ciel! au moment où je me noie dans mes pleurs, tu as formé des nœuds.... ils seroient tissus ces liens cruels! ce misérable fruit d'une ardeur si mal récompensée se verroit désavoué pour toujours! encore si une autre ne portoit point le nom de ton épouse... il n'est pas possible... Ah! Montalmant! Montalmant! qui t'aimeroit... comme je t'aime encore? Je serai la victime de cette funeste passion: mais le Ciel puniroit-il aussi mon fils? il n'est point coupable. Hélas! qu'il me soit permis de l'élever dans mon sein, de l'abreuver de mes larmes, et quand il n'aura pas besoin de mon appui, que ce Ciel si rigoureux tranche ma destinée! Mon fils, mon cher fils, c'est pour toi, pour toi seul que je veux vivre; tiens-moi lieu d'amant, d'époux, d'univers, de tout. Que je désirerois être à mon dernier soupir, et que Montalmant me donnât la main pour te laisser du moins l'honneur qu'a perdu

ta malheureuse mère ! Mais j'aime à me figurer que l'auteur de tes jours n'a point contracté un engagement terrible pour nous deux; mon cœur malgré moi s'abandonne à cette douce idée : oui, Montalmant est libre... le reverrois-je?... lui serois-je encore chère? ô mon fils ! ton père te seroit-il rendu?

Mademoiselle Domerval ne pouvoit en effet se persuader que Montalmant lui eût manqué de foi : il lui avoit prodigué les sermens les plus inviolables. Elle reçoit par une voie indirecte une lettre; elle reconnoit l'écriture; elle l'ouvre avec tous les transports, et lit :

« J'apprends, mademoiselle, que vous êtes encore » maîtresse de votre destinée; je crains que l'espé- » rance de me revoir ne vous soit préjudiciable : je » crois donc qu'il est de ma probité et de mon devoir » de vous annoncer que je suis marié.... » Rosalie reste immobile, enchaînée, pour ainsi dire, dans une douleur stupide ; il ne sort aucune plainte de sa bouche; aucune larme n'échappe de ses yeux; elle fait un effort sur elle-même, se traîne chez Fréminville, et l'œil égaré, le visage couvert de la pâleur de la mort, elle se contente, sans proférer une parole, de donner cet écrit au bienfaisant curé, qui après l'avoir lu, le lui rend, en tournant ses regards vers le Ciel. Il est marié, s'écrie Rosalie, en gémissant profondément ! Elle tombe pendant quelques minutes comme anéantie ; ensuite elle reprend d'une voix concentrée : plus d'espoir... que la mort. Il est décidé que je n'aurai point d'époux, que mon fils n'aura point de père !

Elle se livre à tout l'emportement d'une ame qui ne se contient plus; deux ruisseaux de larmes coulent le long de ses joues; elle ne s'exprime que par des sanglots; elle parle d'attenter à ses jours. Le charitable ecclésiastique conserve son caractère de bonté; il entretient mademoiselle Domerval de tout ce qui peut la détourner de cette pensée ténébreuse; il lui présente la religion qui lui ouvre un sein compatissant; il lui montre enfin son fils, auquel son existence est nécessaire, et un avenir qui peut-être sera moins malheureux.

Mademoiselle Mézirac, depuis quelque tems, faisoit voir à sa nièce moins d'aigreur et de dureté; elle lui vantoit continuellement les douceurs d'une vie retirée, lui offroit tous les pièges dont le monde est semé, sur-tout lui exposoit dans le mariage un état de réprobation, la source presque toujours des malheurs et des désordres les plus punissables. Elle ajoutoit à ces tableaux, en faisant entendre sur la tête de Rosalie les foudres d'un Dieu de colère, inexorable dans ses vengeances, et ne pardonnant jamais ces égaremens du cœur, ces crimes des sens que la société aussi coupable que complaisante, travestit en simples foiblesses, et qui, à un examen judicieux, sont des attentats, que le repentir le plus décidé ne sauroit expier. Rosalie soupiroit à ces redoutables peintures: mais sa tante demandoit plus que des soupirs; elle va un jour la trouver dans son appartement, en ferme la porte, s'assied, et ordonne à mademoiselle Domerval de s'asseoir à ses côtés, et de lui prêter une extrême attention.

J'ai des choses très-importantes à vous communiquer. Il s'agit pour vous d'un état, ou plutôt du repos de votre vie. Jusqu'ici, ma chère nièce, vous n'avez point voulu m'entendre ; je vais m'expliquer ; j'aime à croire que vous reconnoîtrez que mon dessein est de vous traiter comme si vous étiez ma propre fille. Qu'ai-je dit ? que le Ciel me punisse, si jamais j'ai eu le désir d'éprouver ce qu'étoient les affections de mère et d'enfant ! j'en ai rejeté jusqu'à la pensée, comme un élan de la perversité humaine et d'une séduction infernale. Je souhaiterois donc que ma nièce, plus parfaite encore que moi, mît une barrière insurmontable entre elle et ce monde souillé de corruption, qu'elle eût un avant-goût de la félicité céleste, qu'en un mot, par une résignation courageuse et digne d'elle et de sa bienfaitrice, elle embrassât le parti le meilleur à suivre, la vie religieuse ; je connois un couvent préférable..... Rosalie ne la laisse pas achever, et avec un geste qui décèle assez sa répugnance : — Quoi ! ma tante, vous voudriez que je m'enchaînasse au pied des autels, par des sermens... — Auxquels vous vous soumettrez, mademoiselle ; je l'ai résolu, et ce n'est pas à moi à vous consulter. Je dois savoir mieux que vous ce qui vous convient ; à votre âge, on est aveugle ; j'aurai pour vous des yeux et une volonté, une volonté déterminée, irrévocable ; je vous le dis : je l'ai arrêté. Aucunes représentations, s'il vous plaît : je ne me sens point disposée à les entendre. Je ne vous donne qu'une huitaine de jours pour faire vos préparatifs, et vous plier entièrement à ce que je vous commande. Vos auteurs ne vous ont laissé

que leur misère, dont, grâces à mes bienfaits, vous n'avez pas encore ressenti les atteintes. J'ai quelque bien à vous faire : mais je ne suis pas assez ennemie de la vertu et de la religion pour vous procurer les moyens de vous perdre dans la société. Ma fortune vous suivra au couvent que je vous ai choisi, et, encore une fois, dans huit jours, je prétends que ce soit là que vous ayez fixé votre demeure éternelle. Après que vous aurez prononcé vos vœux, vous connoîtrez une tante qui vous aime. Dès ce moment, vous recevrez un témoignage bien évident de ma tendresse : je vous arrache au précipice; je vous ouvre un port où vous vivrez à l'abri des orages; ils sont affreux; profitez des moyens de vous en garantir... Je ne vois point vos larmes; je n'entends point vos gémissemens : le véritable amour est ferme et inflexible. Adieu, mademoiselle, plus de repos de ma part que vous ne soyez au couvent, et pour jamais; songez que je n'attends de vous qu'une entière obéissance.

Après ce coup de foudre, Rosalie est abandonnée de son inhumaine parente ; elle croit être abymée dans les horreurs d'un songe effrayant; elle s'imaginoit avoir passé successivement par tous les degrés de douleur, et être parvenue au comble de l'infortune ; à l'aspect de sa nouvelle épreuve, elle recule d'effroi comme quelqu'un qui se verroit sur les bords d'un précipice prêt à l'engloutir : — Je n'étois point assez accablée par le malheur ! Trahie par tout ce que j'aimois, mère, et obligée de le cacher, de me séparer d'un enfant, mon unique consolation, contrainte d'étouffer les mouvemens les plus chers, il me restoit

encore ces revers à essuyer! Pouvois-je le craindre? qui! moi! moi! m'enchaîner aux autels, quand je suis attachée au monde par des nœuds que le tems et le chagrin ne font que resserrer. J'abandonnerois mon fils! où sont ses parens, ses amis? c'est un infortuné lui-même, qui, en ce moment, lui donne des secours, et ces bienfaits n'auront-ils pas une fin? Me convient-il d'écraser du poids de ma mauvaise destinée un homme généreux, qui se prive du nécessaire pour me conserver mon enfant? Si ma tante succomboit à la vieillesse, du moins je me verrois un bien suffisant pour élever mon fils; j'irois le porter... au bout du monde; là, inconnue, oubliée, je ne vivrois que pour lui seul; je pourrois le tenir dans mon sein, le presser contre mon cœur... je serois mère sans rougir.

Mademoiselle Domerval cherchoit à répandre ses nouvelles peines, et il n'y avoit qu'une seule âme où la sienne pût s'épancher; on doit bien s'attendre qu'elle saisit l'occasion de courir chez Fréminville. Eh bien! mon cher, mon unique bienfaiteur, lui dit-elle, après lui avoir appris, en pleurant, tous les détails du sacrifice que mademoiselle Mézirac exigeoit, décidez de mon sort; parlez : que faut-il que je fasse? comment me retirer d'un gouffre de maux? j'y tombe, si vous ne venez à mon secours. Le curé tâche de ranimer Rosalie; il l'exhorte à s'armer de courage, à déclarer absolument à sa parente qu'il lui est impossible de prendre le parti qu'elle lui propose. Votre tante, ajoute-t-il, a de la piété, et la religion défend qu'on emploie la force. Le christianisme est une loi de douceur et de bonté; mademoiselle Mézirac ne peut que

vous aimer; j'ose en répondre; la dévotion est si compatissante ! Si mon état étoit moins misérable, et que je pusse assurer un sort à votre enfant, je vous dirois : jetez-vous dans le sein de Dieu, embrassez la vie religieuse. Je suppose que votre penchant seroit d'accord avec vos intérêts; qu'en un mot, votre vocation fût déterminée. Mais je ne vous le cacherai point, parce que vous connoissez le plaisir que je goûte à vous être de quelque utilité : je suis dans la dernière détresse; je meurs de douleur; mes pauvres sont réduits à des extrémités inouies; je ne reçois que très-peu d'aumônes, et ce que je fais pour votre fils... Je n'ai qu'à succomber à mon âge, à ma peine, quel appui lui resteroit-il? Ah ! monsieur, s'écrie Rosalie dans l'amertume des larmes, jugez de mes tourmens. Je sens trop que vous faites l'impossible : oui, mon fils et moi, nous n'avons d'ami que vous, et si nous vous perdions... Quelle image!... — Il faut, mademoiselle, espérer dans ce Dieu, qui jusqu'à présent vous a soutenue. Mais, je vous le répète : ayez la fermeté de parler à mademoiselle votre tante avec ces ménagemens et tout le respect qu'on doit à ses parens et à ceux qui nous font du bien : non, je ne doute point qu'elle ne se rende à vos raisons et à vos pleurs.

Rosalie étoit éloignée de penser comme Fréminville sur le succès de son entretien avec sa tante. Cependant ne voulant avoir rien à se reprocher, et d'ailleurs, empressée de donner cette preuve de déférence aux conseils du respectable curé, elle se dompta si l'on peut le dire, et résolut de tout tenter pour vaincre un caractère dont l'inflexibilité ne lui étoit que trop connue.

Mademoiselle Mézirac bien contente de l'examen qu'elle portoit sur elle-même, étoit à son prie-dieu, et remercioit avec ferveur le Ciel de lui avoir donné tant de vertu, et cette espèce de fureur implacable pour tout ce qui n'étoit pas élevé à son degré de perfection. C'est dans cette position que l'aborde Rosalie dont le premier mouvement est d'aller se jeter aux genoux de sa parente, qui s'arme à l'instant de toute sa sévérité : — Que voulez-vous, mademoiselle ? — Vous implorer, ma tante, comme j'implorerois Dieu même.... Soyez assurée de ma reconnoissance, de ma tendresse, de ma soumission la plus aveugle... — Où tendent, mademoiselle, toutes ces protestations qu'on ne vous demande point? Relevez-vous. — Oh! ma tante, permettez que je reste à vos pieds; je ne saurois prendre une attitude assez humble. Votre désir est que je fasse choix d'un état.... — Qui doit être le vôtre, qui le sera, parce que je l'ai résolu : votre volonté est la mienne; je vous l'ai dit : il est arrêté qu'à la fin de la semaine je vous conduis dans un couvent; voilà déjà trois jours de passés. Vous obéirez.

Mademoiselle Mézirac prononça ce dernier mot d'un ton absolu ; elle veut sortir de l'appartement ; Rosalie lui embrasse les genoux, les arrose de ses larmes... — Ma tante, vous ne me quitterez pas, avant que de m'avoir entendue : votre dessein est-il de me causer la mort? Ne me réduisez point au désespoir. Il m'est impossible de vous satisfaire ; sachez... j'ai pour le couvent un éloignement insurmontable... — C'est-à-dire, que vous prétendez vous marier ? Moi ! marier

marier ma nièce, une fille à laquelle je m'intéressois, la livrer à tous les séducteurs dont ce monde est infecté, l'éloigner de la pureté, en lui donnant un état... Je ne vous écouterai point, ingrate que vous êtes, je ne vous écouterai point : je vous sauverai malgré vous du naufrage qui vous menace. Oui, dans cinq jours vous serez dans un couvent de mon choix : je ne vous verrai que lorsque des nœuds sacrés vous auront enchaînée pour jamais. Voilà l'engagement auquel je vous destine. Quel est l'aveuglement de ces jeunes personnes ! elles pensent qu'il n'y a de bonheur que d'avoir le nom de femme. Encore un coup, mademoiselle, vous vous laisserez conduire : je vous mène dans la seule route où s'acquièrent la vertu, la tranquillité, le vrai plaisir. Je veux que vous m'imitiez. Sans vous, moi, qui vous parle, il y a long-tems que je serois religieuse. Vous la serez, mademoiselle, vous la serez, et dussiez-vous expirer, ma volonté est que vous mouriez du moins dans un couvent : c'est finir dans l'asile de la vraie piété.

Mademoiselle Domerval tente de nouveaux efforts aussi infructueux que les premiers. Sa parente la laisse couchée sur la terre, dans le plus violent désespoir, et retourne à son prie-dieu demander que sa nièce change de sentimens, ou qu'elle ait du moins l'avantage de rendre ses derniers soupirs, environnée de ces saintes vierges, qui ne s'occupent que du Ciel.

Rosalie se hâte de revoir le curé, et lui fait part de ses nouveaux chagrins. Fréminville l'écoute avec attention, cherche à la calmer, et lui cache son projet.

Mademoiselle Mézirac s'applaudissoit dévotement

de sa résistance obstinée. On lui annonce un ecclésiastique : aussitôt elle ordonne qu'il entre. On doit se représenter le maintien de la vieille demoiselle, sa satisfaction intérieure, sa joie même ; de semblables visites l'enorgueillissoient : aussi un certain air de vanité et de triomphe éclatoit-il sur son visage. L'ecclésiastique paroît : c'étoit le bienfaiteur de Rosalie, Fréminville lui-même, qui demandoit à mademoiselle Mézirac un entretien particulier : il l'a obtenu, on les laisse seuls. La tante de Rosalie avoit d'abord reconnu le curé ; il n'y avoit point dans le séjour qu'elle habitoit, de prêtres, de religieux, de simples clercs dont les traits lui fussent étrangers : — Quel heureux événement, monsieur, me procure le plaisir de vous voir ? comment pourrai-je vous témoigner mon respect, ma vénération... — Je ne mérite point, mademoiselle, de pareils sentimens... — Oh ! votre piété, monsieur... — La piété, mademoiselle, n'est qu'un amour plus pur de l'humanité, et je désirerois fort posséder cette vertu. Voici quel motif m'a fait prendre la liberté de paroître devant vous : j'ai appris dans le monde que vous aviez une nièce digne de l'éducation que vous lui donnez : vous lui servez de mère ; on dit même que vous avez refusé pour elle de vous marier.... — Je vous prie, monsieur, de m'épargner ce mot ; des oreilles sages ne sont pas faites pour l'entendre. — Je serois très-faché, mademoiselle, de dire quelque chose qui blessât l'honnêteté ; ce seroit contre mon intention, et je ne voudrois point être tombé dans cette faute. Au reste, mademoiselle, on m'a encore informé que vous destiniez votre nièce à la vie reli-

gieuse. — Rien de plus vrai, monsieur; et je ne doute pas que vous ne soyez le premier à m'échauffer dans un projet si sensé. — Assurément, si mademoiselle votre nièce a une vocation déterminée, je ne puis qu'applaudir à votre zèle : cet etat est peut-être le plus exempt de la contagion du vice : Dieu, sans contredit, aime la pureté, et le couvent est le sanctuaire de cette vertu chrétienne. Mais si la jeune personne n'étoit point sollicitée par son propre mouvement, par une impulsion marquée du Ciel, j'ose vous remontrer qu'il y auroit une indiscrétion condamnable... — Qu'allez-vous dire, monsieur? Et c'est dans votre bouche qu'est ce langage! Je ne m'obstinerois point à conduire une aveugle, qui, sans moi court à sa chûte! Voilà précisément la situation de ma nièce. J'ai le bonheur d'être pénétrée de la vérité, de peser les dangers : je la sauverai malgré elle. Oui, mon intention est de l'enfermer dans un couvent connu par sa règle édifiante; elle n'aura autour d'elle que d'excellens exemples; et vous, monsieur, vous, l'organe du Ciel, votre sentiment seroit de l'abandonner aux prestiges du monde! — Dieu me préserve, mademoiselle, d'une pareille pensée! Je crois, par ma conduite, avoir prouvé que j'aimois la religion et la vertu, si je ne les pratiquois pas avec toute l'intégrité que je désirerois. Mais vous-même, mademoiselle, pardonnez si je déchire le bandeau, quelle erreur vous abuse? imaginez vous plaire au Ciel, en chargeant une misérable victime d'un joug qu'elle refuse de porter? sentez-vous toute l'horreur du sort d'un malheureuse fille traînée aux autels, et contrainte à prononcer des vœux que dément tout

son cœur? Qu'arrive-t-il de ces sacrifices forcés? Entrez dans cette ame; contemplez-y les plus affreux déchiremens, des retours continuels vers ce monde, dont rien ne peut la détacher, une révolte entière des sens, des dégoûts insurmontables, la rébellion même contre Dieu, une ardeur effrénée pour le crime, le caractère effrayant de la réprobation; et sur qui tombera l'anathême? qui répondra devant ce Dieu offensé de tant de désordres intérieurs? qui sera la complice, ou plutôt l'auteur de ce soulèvement sacrilège? qui méritera enfin de partager la punition, l'horrible punition?... Vous m'entendez, mademoiselle; je vous expose la vérité, et je croirois trahir... — Oui, monsieur, je vous entends, mais c'est avec une surprise que je ne saurois exprimer, je dirai même avec une espèce d'indignation. C'est un prêtre, un de nos pasteurs qui parle ainsi! — Eh! depuis quand, mademoiselle, les prêtres doivent-ils se dépouiller des sentimens humains? depuis quand la religion est-elle ennemie de la nature? Cette dernière nous vient de Dieu: la religion ne fait que l'épurer. Ce maître suprême nous a imposé sur la terre plusieurs devoirs à remplir: c'est lui qui a formé les sociétés, qui leur a donné des loix, qui a créé indépendamment de la vertu primitive, des vertus particulières pour chaque état; la vie mondaine a les siennes comme la vie religieuse. Pensez-vous qu'une mère de famille en effet n'ait pas ses vertus, ses obligations sacrées? — Et toujours, monsieur, des idées terrestres? Le mariage auroit-il la perfection du couvent? — J'avouerai, mademoiselle, que le mariage a ses abus: mais soyez

persuadée que ceux de la retraite ne sont pas moins criminels. Encore une fois, la religion, cette religion si sainte que vous et moi nous professons, nous défend absolument de forcer les volontés; c'est l'ouvrage seul d'une vocation sincère, et votre nièce..... — Mais, monsieur, quel intérêt si fort prenez-vous à cette créature soulevée contre sa parente, contre sa bienfaitrice, contre le Ciel? — Quel intérêt, mademoiselle? celui de l'humanité, de la compassion, de la justice, de la religion que vous croyez servir, et que vous blessez; c'est l'erreur, la barbare superstition dont vous êtes l'instrument aveugle. Il ne m'appartient pas de dissimuler. J'ai vu mademoiselle votre nièce; je vous apporte ses larmes, ses derniers soupirs: ne la contraignez point; attendez du tems. — Du tems, monsieur? le tems est cinq ou six jours. — Quoi! mademoiselle, vous la réduiriez aux plus cruelles extrémités! et si homicide d'elle-même.... — Je ne vois rien, monsieur... que mon devoir. La vie religieuse, vous ne sauriez en disconvenir, est la plus parfaite. Ma nièce embrassera cet état: elle recevra des lumières et des consolations, qui aujourd'hui lui sont refusées. L'existence dans ce monde n'est rien: il ne faut s'occuper que de l'existence future, et je n'ai point une autre perspective à présenter à cette jeune personne dont vous entretenez l'égarement. — Il me seroit aisé, mademoiselle, de me justifier: mais ce n'est pas de ma justification qu'il s'agit ici; le Ciel lit dans les cœurs, et je n'attends que de lui seul la justice qu'on ne m'accorderoit point sur la terre. Je vous le dis, mademoiselle: vous aurez à vous reprocher la

mort de mademoiselle votre nièce; vous voulez.... — Je veux son bonheur, et.... elle reconnoîtra un jour le service que je lui aurai rendu.

Fréminville employa les raisonnemens sensés, les supplications, les larmes. Mademoiselle Mézirac demeura inflexible, et ils se quittèrent mécontens l'un de l'autre.

L'honnête curé ne cacha point à Rosalie sa démarche, et le peu de succès qu'elle avoit eu. Vous n'avez plus, lui dit-il, d'autre parti à prendre, que d'aller tout révéler à votre tante : il n'y a que cet aveu qui puisse mettre fin à ses persécutions. Quand elle saura votre malheur, que vous avez un enfant, quand elle l'aura vu, elle pourra vous pardonner votre faute, et son cœur s'attendrira. Votre repentir sincère, l'aspect de cette touchante créature, votre désespoir l'emporteront sur son opiniâtreté. Non, réplique Rosalie, au milieu des sanglots, jamais, jamais je ne découvrirai mon horrible situation à ma parente; vous ne la connoissez point, monsieur : vous parlez de me pardonner ! ah ! elle publieroit mon déshonneur. Eh ! quel coup ! quel coup, monsieur ! moi déshonorée ! que résoudre? que faire ? faut-il que je sois mère ?

Fréminville lui-même ne savoit trop à quel dessein s'arrêter pour la malheureuse mademoiselle Domerval. Il revenoit toujours à la prier de confier son état à mademoiselle Mézirac ; il n'envisageoit pas d'autre moyen de conjurer l'orage. Cet homme respectable partageoit tous les chagrins de la jeune personne.

Il reçoit des ordres de son évêque de l'aller trouver à l'instant. Etonné, incertain sur ce que lui veut le

prélat, il ne manque pourtant point de se rendre à l'invitation. L'évêque étoit seul, et l'attendoit dans son cabinet. Du plus loin qu'il voit le curé : — Approchez, monsieur, approchez : c'est donc vous qui êtes la pierre de scandale ! Fréminville est accablé de ce début : — Monseigneur, daignez m'expliquer le sens de cette énigme; je n'imaginois point que votre grandeur fût fondée à me percer l'ame d'un aussi sensible reproche; je m'efforce d'appuyer mes leçons par mes exemples. — En effet, ils sont dignes d'être suivis ! Un homme, qui par sa place doit édifier, un ministre des autels avoir un enfant, et pousser l'audace jusqu'à le faire en quelque sorte élever sous ses yeux ! — Monseigneur n'auroit-il point d'autre faute à m'imputer ? il me sera aisé d'établir mon innocence. Mon ministère m'ordonne d'ouvrir mon oreille et mon sein aux secrets les plus importans. Une jeune personne de famille a eu la foiblesse d'écouter un séducteur; il a disparu, et lui a laissé un fruit de son égarement. Elle est accourue me confier sa situation; dénuée de tout secours, elle m'a imploré pour son enfant; je m'en suis chargé; je le fais nourrir par une bonne femme qui m'est dévouée. J'ai cru que l'humanité, la religion me faisoient un devoir de cet acte de bienfaisance; votre grandeur eût sans contredit agi comme moi. Voilà une fable bien trouvée, repart l'évêque ! Eh ! quel est l'état, le nom de la demoiselle ? — Vous me permettrez, monseigneur, de garder à ce sujet un profond silence; l'honneur, comme la religion, enchaînent ma langue. — Mais, monsieur, ce n'est pas là détruire de graves accusations. J'ai reçu une lettre très-vive d'une

femme connue par sa conduite régulière, et une piété sans bornes; c'est elle, qui hautement vous défère à vos supérieurs, et qui s'offre d'administrer des preuves... — Monseigneur, je vous ai dit la vérité. Je supporterai les soupçons outrageants, la calomnie : je me consolerai avec l'aveu secret de mon innocence. Si votre grandeur me punit, je n'en murmurerai point : je lui parois coupable; je n'ai qu'un mot à lui dire : je ne le suis point. La demoiselle est maîtresse de son secret; si elle m'en donnoit la permission, alors je déclarerois tout à votre grandeur, et elle jugeroit par elle-même que je ne lui en ai point imposé.

L'évêque congédia durement Fréminville. Il n'est pas difficile de le prévoir; cette femme vertueuse, ce prodige de dévotion, qui avoit écrit au prélat, étoit mademoiselle Mézirac; elle avoit su par une voie indirecte que le pasteur faisoit élever un enfant : aussitôt le zèle intolérant de la vieille demoiselle s'étoit échauffé, et elle s'étoit empressée d'écrire à l'évêque contre l'irréprochable ecclésiastique : elle ne pouvoit lui pardonner de s'être annoncé l'interprète de ce qu'elle appelloit l'ingratitude et le peu de religion de sa nièce. Le curé fut instruit de tous ces détails par un des secrétaires de l'évêché.

De retour au presbytère, Fréminville ne put dissimuler sa tristesse. Un vieux domestique qui lui étoit extrêmement attaché, s'en aperçut; il vit couler des larmes des yeux de son maître; il entendit même ces mots lui échapper : ô mon Dieu! souffrirez-vous qu'on outrage ainsi la vérité? la pureté de mes démarches vous est connue, et je suis la victime de la méchanceté

et de la plus noire calomnie ! Mais pourquoi ces plaintes? Dieu puissant ! je me courbe sous tes décrets : frappe; je bénis ta main. Le bon serviteur sut adroitement tirer de la bouche de Fréminville ce qu'il venoit d'éprouver chez l'évêque. Affligé d'une accusation aussi injuste, le domestique ne put à son tour taire à mademoiselle Domerval le sujet du chagrin où Fréminville étoit plongé. Elle apprend que le curé avoit mieux aimé être soupçonné que de révéler son secret; que sa tante avoit découvert qu'il prenoit soin d'un enfant, et que par sa calomnieuse délation, elle avoit cherché à perdre son bienfaiteur. Mademoiselle Domerval à ce récit, tombe dans une profonde rêverie, ensuite sortant de son accablement : — Votre maître, mon ami, porte à cet excès la vertu et la bienfaisance ! On lui rendra la justice qu'il mérite : oui, elle lui sera rendue : il faut un grand sacrifice; c'est sans doute plus que la vie... son innocence éclatera.

Aussitôt Rosalie se sent capable d'un effort qui paroîtra surnaturel. Cette femme qui craignoit plus que la mort de révéler sa faute à sa tante, vole chez l'évêque, remplie d'un noble courage, et demande une entrevue secrette qui lui est accordée. Elle aperçoit à peine le prélat, qu'elle court à ses pieds. — Monseigneur... monseigneur, vous voyez une malheureuse fille qui meurt de chagrin et de honte, mais qui n'a pas cru devoir hésiter un instant, quand il s'agissoit de venger l'innocence opprimée. J'ai appris qu'on soupçonnoit monsieur le curé de ***; il est tems que la vérité se manifeste, et qu'au péril même de mes jours (car cet aveu me coûtera la vie) je lui rende l'hommage qui lui est dû.

Mademoiselle Domerval raconte son histoire jusqu'aux moindres circonstances; le prélat est touché de sa grandeur d'ame, et promet de la protéger auprés de sa tante. — Hélas ! monseigneur, je n'ai que trop répandu mon opprobre ! je touche au terme de mes malheurs ; quand on est près de mourir, qu'a-t-on besoin de protection? laissez expirer une infortunée qui n'a point la force de soutenir la lumière : c'est pour mon enfant que j'ose réclamer vos bontés; c'est lui que je charge de ma reconnoissance; qu'il survive à sa mère, et que ma parente du moins ne persécute point en lui ma mémoire.

Mademoiselle Domerval avoit résolu de cacher sa démarche à Fréminville, persuadée qu'elle auroit manqué à la générosité, en découvrant ce qu'une sensibilité délicate lui ordonnoit de taire. D'ailleurs il n'y a point à s'applaudir de faire son devoir, et Rosalie remplissoit une obligation indispensable; c'est dans ces sortes d'occasions qu'on doit immoler l'intérêt personnel à l'intérêt d'autrui. La jeune personne goûtoit la douce satisfaction nécessairement attachée à une action honnête et vertueuse : elle court chez le curé : il saisit sur son front une espèce de gaieté qui sembloit percer à travers son chagrin; il en est étonné: Quelle heureuse nouvelle nous apportez-vous? votre tristesse me paroît moins profonde ! — O mon seul ami... un rayon de consolation... sortez de votre abattement... je n'ignore point.... (enfin Rosalie ne peut contenir sa joie, et garder le silence), j'ai été instruite de tous les maux que je vous coûtois..... monsieur l'évêque.... j'ai couru chez lui; il sait tout, mes fautes et vos bienfaits; il vous rend sa confiance,

son estime, et il m'a engagé sa parole qu'il vous en donneroit des marques; il m'appuiera moi-même... c'est à moi, homme généreux, de réparer les torts de ma parente à votre égard; ils sont affreux!

Fréminville étoit resté dans l'admiration; il ne peut que proférer quelques mots; il voudroit exprimer sa reconnoissance: eh! ne vous dois-je point assez, s'écrie Rosalie? vous me sacrifieriez encore votre réputation? ah! que mon déshonneur ne s'étende point sur d'autres! que j'en sois la seule victime; oui, c'est à moi d'expirer de mille morts, de laisser un nom souillé d'un opprobre éternel.

Cependant l'un et l'autre espéroient; les promesses de l'évêque éclaircissoient les nuages de l'avenir. Y auroit-il un Génie malfaisant qui ne se lasse point d'ajouter à nos malheurs? Le prélat dont la santé depuis long-tems étoit languissante, vient à succomber: il meurt, et mademoiselle Domerval se trouve retombée de plus haut, et dans un précipice plus profond.

Il n'y avoit plus moyen de reculer l'instant fatal: il falloit, ou se dévoiler à son inhumaine parente, ou être traînée dans un couvent. On avoit déjà fait les préparatifs du départ. Rosalie voit arriver ce moment terrible. Elle n'a plus qu'à céder au conseil de Fréminville: toute en larmes, pâle, échevelée, dans le désordre d'une femme prête à mourir, elle court à mademoiselle Mézirac: —Vous ne consommerez point cet affreux sacrifice: mes cris passeront dans votre cœur; ma tante, ma chère bienfaitrice, vous ne me traînerez point au supplice, à la mort. Jetez un coup

d'œil de pitié sur votre malheureuse nièce ; je vais expirer à vos genoux. Ne me forcez point à prendre un état que je ne saurois embrasser ; non, je ne saurois l'embrasser : ne craignez point que je vous demande un époux. Hélas ! ma sensibilité.... Ma tante, je ne sollicite d'autre grâce que de vivre auprès de vous, de vous servir : ne me la refusez point cette grâce, que je paierai de toute ma reconnoissance.

Mademoiselle Mézirac feignoit de ne point envisager l'état de sa nièce, et de ne pas même l'entendre ; elle donnoit froidement des ordres pour le départ. Le désespoir, l'emportement s'emparent de mademoiselle Domerval : — Vous ne m'écoutez point ? vous êtes inaccessible à la compassion ? vous me voyez dans les larmes, expirante à vos pieds.... eh bien ! je vous déclare que je n'irai point à ce couvent où vous voulez m'ensevelir ; il m'est impossible de me soumettre à vos volontés. Plutôt cent fois mourir ! Rosalie alloit laisser échapper son secret ; elle reprend avec chaleur : je ne puis vous obéir ; je ne vous obéirai point. Encore une fois, la raison qui me défend de céder à votre cruauté, est insurmontable : sachez...

Mademoiselle Domerval s'arrête à ce mot ; elle ne peut se résoudre à instruire sa tante du trop puissant motif qui l'empêche de se lier aux autels. Mademoiselle Mézirac étoit bien loin de le soupçonner ; elle rejetoit l'indocilité de sa nièce sur une simple répugnance aisée à surmonter. Plusieurs femmes de sa société viennent à paroître. Rosalie alors perd tout son courage, et n'ose, en présence de témoins, avouer un secret qu'il est nécessaire pourtant qu'elle révèle.

Elle se retiroit sans trop savoir où porter son trouble. Egarée de douleur, elle traversoit ce même jardin où elle avoit autrefois rencontré son fils et sa nourrice. Les compagnies les plus distinguées de la ville étoient à la promenade. Quel spectacle frappe Rosalie ! La femme qui avoit soin de son enfant, et qui depuis longtems n'étoit entrée dans ce jardin, par une bizarrerie des événemens, se trouvoit dans ce lieu. Elle passoit sur un petit pont construit de mauvaises planches. Une de ces planches se brise, et la nourrice tombe dans une pièce d'eau assez profonde, avec le fils de Rosalie qu'elle tenoit dans ses bras. Aussitôt on entend un cri : — Mon enfant ! mon enfant ! C'étoit à une mère qu'étoit échappée cette indiscrétion. Tout le public a les yeux attachés sur mademoiselle Domerval. Elle s'étoit précipitée dans la pièce d'eau ; et elle répétoit à haute voix et avec tous les transports de l'amour maternel : secourez mon enfant. . . c'est mon enfant. . . il va périr. On retire les trois personnes évanouies, qui toutes les trois reviennent au jour. Toute la ville, en quelque sorte, environnoit mademoiselle Domerval, et sut dans l'instant qu'elle étoit mère, et que l'enfant lui appartenoit.

Le bruit ne tarda pas à se répandre jusqu'aux oreilles de mademoiselle Mézirac, qui accourt toute indignée. Rosalie donnoit ses soins à son fils, et le réchauffoit dans son sein. Sa tante, sans avoir égard au lieu où elle étoit et à la multitude, s'élance comme une furie sur sa nièce, dans le dessein de la maltraiter. On s'oppose à sa colère : — Voilà donc, malheureuse, le motif de ton infâme résistance ! que tout le monde soit

témoin de ta honte: cet enfant, c'est sans doute le fruit de ton libertinage avec ce scélérat de Fréminville. Alors Rosalie, élevée au-dessus de son sexe, au-dessus d'elle-même, en tenant son enfant dans ses bras, raconte hautement son aventure, divulgue sa passion pour Montalmant, et justifie pleinement le curé. Elle fait plus : elle expose ouvertement les bienfaits dont il l'a comblée : tout le monde l'admire, verse des larmes avec elle, et se sent intéressé à la défendre. Cette même compassion est la mesure de l'indignation qui s'élève dans tous les cœurs contre mademoiselle Mézirac. Rosalie se traîne chez sa tante, qui la chasse sans pitié de sa maison, après l'avoir accablée d'invectives : elle n'a d'autre asile enfin que le réduit de la femme qui nourrissoit son fils.

Toutes ces scènes si variées s'étoient suivies rapidement. Mademoiselle Domerval, sortie de ce tumulte d'aventures plus extraordinaires les unes que les autres, étoit auprès de son fils dans un accablement qui approchoit de la mort; elle ouvre les yeux, les lève vers le Ciel; Fréminville étoit accouru à ses côtés; la malheureuse créature frémit en le reconnoissant : — Voilà donc où m'a conduite l'amour maternel ! Je suis couverte de honte, et mon opprobre est devant tous les yeux, dans toutes les bouches ! c'est pour mon fils que je suis déshonorée ! à cette image, elle s'abandonnoit à la violence du plus sombre désespoir. Ecoutez, lui dit Fréminville, écoutez-moi; vous voilà reconnue mère. Sans doute vous avez perdu votre honneur aux regards de la société : mais consolez-vous avec vous-même de ces affronts; en pleurant

sur votre faute, en demandant pardon au Ciel de la cause de vos malheurs, apprenez à les soutenir; ne vous occupez que d'un seul objet : vous êtes mère; ne rougissez pas d'en remplir les fonctions; offrez à la nature, à Dieu, cette ignominie qui vous attend sur la terre; osez presser votre enfant dans vos bras, lui prodiguer tous vos soins; ne songez qu'à vivre pour lui; le Ciel sera touché de cette épreuve cruelle ainsi que de votre repentir. Qui sait sacrifier la façon de penser, les propos des hommes à son devoir, qui ne cherche qu'à plaire à Dieu, est sûr d'obtenir son indulgence, et l'on plaît à cet Etre suprême, en s'acquittant des loix qu'il nous impose; la première est d'écouter la voix du sang. Encore une fois, osez être mère, et vous contenter de l'approbation secrette de votre cœur; c'est en faisant de votre enfant un homme vertueux, un citoyen digne de servir l'État, un chrétien pénétré de sa religion, que vous expierez votre faute; je vous réponds que Dieu vous verra avec un œil de bonté, si vous êtes un objet de mépris pour le monde; présentez à cet éternel bienfaiteur vos humiliations, et sa clémence sans bornes vous en dédommagera. Dieu n'a-t-il pas les sentimens d'un père?

C'est par de semblables discours que ce digne ecclésiastique relevoit la fermeté de Rosalie; elle avoit trouvé dans une piété véritable, les consolations que tout ce qui l'entouroit sembloit lui dénier; ces sentimens de compassion qu'elle avoit fait naître en sa faveur, s'étoient bientôt réfroidis; on diroit que l'empire de la nature ne se fait sentir que dans les premiers momens. L'homme paroît s'endurcir, et devenir

méchant par réflexion; le spectacle de Rosalie immolant sa réputation au seul désir de sauver son enfant, ne frappoit plus les yeux. Faudroit-il croire à cette vérité si cruelle que la bonté dans le cœur humain n'est qu'une émotion passagère, et que la méchanceté y est permanente? Tout ce peuple, qui s'étoit intéressé pour la mère et le fils, avoit repris sa froide indifférence, sa férocité, la bizarrerie absurde de ses opinions, ou plutôt de ses préjugés; la dureté en un mot, avoit prévalu. Les discours de l'insensible Mézirac et de ses pareils, s'étoient élevés au-dessus du cri de la nature; mademoiselle Domerval étoit, de tout côté, livrée au mépris; on la fuyoit comme une coupable; les femmes même qui avoient le plus de reproches à se faire, étoient les premières à la décrier; on se la montroit au doigt. Quels déchiremens pour une ame sensible! Rosalie ne perdoit aucune de ces mortifications; son cœur etoit ouvert à tous les traits; elle avoit pris le parti de se sacrifier, et de s'avouer hautement mère, et mère la plus tendre; sa tante, qui se seroit bien gardée de démentir son caractère inflexible, lui avoit refusé les moindres secours: elle vivoit, il ne faut point adoucir l'expression, des charités que lui faisoit l'inimitable curé; il s'étoit lui-même plongé dans la pauvreté pour obliger Rosalie: plus il la voyoit humiliée et souffrante, plus il lui témoignoit d'égards, d'attentions et de bienfaisance. Croyez, lui disoit-il, qu'il y a un effort de vertu surnaturel à s'immoler en chrétienne aux humiliations terrestres: vous êtes repentante de votre faute; votre remords est sincère: ne doutez pas que Dieu ne vous ait pardonné, et qu'il

ne

ne vous tienne compte des opprobres qu'on entasse sur votre tête. Ne vaudroit-il pas mieux que vous fussiez un objet de dédain pour cette ville, pour toute la terre, plutôt que d'avoir ajouté un crime atroce à votre foiblesse, l'effet de l'égarement de l'âge et de l'inexpérience ? le meurtre ! le meurtre d'un fils ! voilà de ces attentats que la nature, que le Ciel ne pardonne point. Encore une fois, ayez le courage d'être mère ; vous trouverez votre récompense dans votre cœur ; qu'il suffise à votre satisfaction. Si vous quittiez ce séjour, la mort pourroit vous enlever votre parente, et vous laisseriez échapper un bien qui doit vous intéresser pour votre fils ; d'ailleurs éloigné de vous, je ne pourrois vous être d'aucune utilité : mes foibles services.... — Vous me parlez de mon fils ! ah ! je me soumettrai à tout pour lui, pour ce Dieu que j'ai offensé !.... mon cher bienfaiteur, ne nous abandonnez pas.

Mademoiselle Domerval étoit devenue un modèle de patience et de résignation : on ne la rencontroit qu'avec son fils, modeste, humble, l'air affligé sans paroître avilie, digne de la compassion et peut-être de l'estime : telle on commençoit à la voir dans cette même ville où d'abord on avoit été plusieurs fois tenté de l'insulter. La vertu triomphe à la longue ; les traverses ne font que l'exercer, et ses épreuves, en la faisant aimer et respecter davantage, lui prêtent un nouveau lustre ; l'intérêt qu'elle inspire, croît en raison des disgraces qu'elle a essuyées ; on plaignoit mademoiselle Domerval, on étoit même forcé d'accorder des louanges à sa tendresse maternelle.

Sa tante implacable dans une haine qu'elle regardoit comme le plus sûr moyen de s'élever à la perfection des vertus, s'étoit refusée constamment à toutes les avances de sa nièce ; elle ne cessoit de dire qu'elle eût désiré pour l'amour de la religion et du bon exemple, que Rosalie expirât de misère avec son enfant, que cette leçon étoit nécessaire aux jeunes personnes qui pourroient ne pas se précautionner contre des erreurs aussi flétrissantes ; dans toutes les societés, elle peignoit sa nièce des plus noires couleurs. Grâces au Ciel, redisoit-elle incessamment ! je ne me sens pas émue de la moindre pitié pour cette misérable ; auroit-elle besoin d'un morceau de pain, je me garderois bien de le lui donner ; il faut que le vice subisse une punition éclatante et proportionnée au scandale qu'il a causé. Le repentir n'a point d'efficacité dans certaines fautes, et celle-là est du nombre des forfaits que la justice divine doit poursuivre hautement. L'idée seule du mariage me blesse : que sera-ce donc d'un infâme libertinage ? qu'elle meure sous le poids de l'infortune, et que Dieu la châtie éternellement !

Ces propos si cruels, qui assurément ne partoient point d'un esprit de véritable dévotion, revenoient de tout côté à Rosalie : elle se contentoit de verser des larmes, et de dire qu'elle avoit mérité de la part de sa tante des procédés si inhumains.

Le curé redoubloit ses soins et ses services : mademoiselle Domerval, seule, dans une chambre conforme à sa situation, s'efforçoit de soulager le fardeau que le pasteur bienfaisant s'étoit imposé ; elle consacroit les jours, et même les nuits à s'occuper de

travaux à l'aiguille, qui, malgré son activité opiniâtre, ne lui étoient que d'un foible rapport. Son enfant étoit sous ses yeux, dans son sein; elle l'arrosoit de ses larmes; elle lui adressoit ses plaintes, comme s'il eût été en état de les entendre : — Cher enfant ! voilà donc la récompense de cet amour que je t'ai voué ! le mépris, une honte ineffaçable, mon déshonneur, mon déshonneur, qui me survivra ! Eh ! tu n'as point de père ! Ah ! Montalmant, Montalmant, méritois-je une aussi horrible punition? est-ce là ce que ma tendresse devoit attendre de vous? ce malheureux amour n'est pas éteint ! quoi ! sans espérance aimer, brûler encore ! et quand j'ouvre les yeux... je te vois dans les bras d'une autre ! pour jamais, tu as repoussé, tu as désavoué ta légitime épouse, ton fils, ton fils ! cet infortuné ! il partagera ma misère, mes peines, mon ignominie ! il sera couvert de la fange où je suis plongée ! Hélas ! si ce n'étoit que moi qui eusse à souffrir, à mourir mille fois par jour ! mais cette innocente créature qui n'a aucune part à mes foiblesses, à une faute irréparable, subira toute l'horreur de mon châtiment ! Mon cher fils, ma mémoire même te sera odieuse ! puis-je soutenir cette image? être haïe, méprisée de mon propre enfant ! ô mon Dieu ! il n'y a que toi qui me restes dans mon infortune ! je me jette dans ton sein; que deviendrai-je? quel sera mon sort?

Mademoiselle Mézirac étoit inflexible; sa santé se trouve affoiblie, et son indignation contre sa nièce ne perdoit point de sa vigueur. Fréminville rouloit dans sa tête un projet qu'il se hâteroit de mettre en exécution, si la circonstance l'exigeoit. Il apprend que

mademoiselle Mézirac est plus incommodée, qu'elle a eu la barbarie de déshériter sa nièce, malgré les remontrances des ecclésiastiques chargés de sa direction ; il ne balance point à donner ce témoignage de bienfaisance à Rosalie : il se rend chez la malade, pénètre jusqu'à elle : — Qu'ai-je entendu, mademoiselle ? il n'est pas possible ! et mes confrères que je suis charmé de trouver ici, se réuniront sans doute à moi pour vous représenter, j'ose le dire, votre devoir. — Mon devoir, répond la malade, à qui la colère semblait donner des forces ! que voulez-vous dire, monsieur ? je crois vous comprendre : vous vous êtes chargé de défendre la cause de l'infamie, du crime ; vous n'ignorez pas le peu de succès qu'a eu votre médiation ; laissez-moi mourir tranquille. — Non, mademoiselle, vous ne déshériterez pas... — Mes héritiers légitimes sont des malheureux qui ne m'ont point offensée ; c'est aux pauvres de l'hôpital de *** que je lègue mon bien : voilà mes vrais parens. Tout ce que je puis faire pour votre protégée, c'est de prier le Ciel qu'il en fasse un exemple, et qu'il la rejette à jamais du nombre de ceux qu'il favorise de sa clémence ; elle est trop coupable : et vous, monsieur, quel personnage jouez-vous là ? — Celui, mademoiselle, d'un chrétien, et d'une ame sensible, occupée en ce moment de vos propres intérêts. Je ne doute pas que ces messieurs ne vous l'aient dit, et ils ne peuvent tenir un autre langage : dans quels sentimens vous préparez-vous à paroître devant Dieu, devant votre juge ? ignorez-vous que la vengeance est à ses yeux une des offenses qu'il pardonne le moins ? Je vous trace la route ; je

ne rougis point de l'avouer devant ces témoins respectables : vous avez écrit contre moi une lettre remplie de calomnies les plus outrageantes à monsieur l'évêque; vous avez voulu me perdre : puisse le Ciel l'oublier comme je l'ai oublié ! ne craignez point de ma part le plus léger reproche ; je crois même vous donner une preuve convaincante d'attachement, en me rendant auprès de vous l'organe de la nature et de la religion. Vous parlez de pauvres : eh ! mademoiselle votre nièce, qui est dans la plus profonde indigence, ne doit-elle pas être le premier objet de vos libéralités ? Elle a pour elle l'humanité, la loi, Dieu; oui, c'est Dieu qui vous l'ordonne; c'est Dieu qui a formé les nœuds du sang, qui a créé parmi les hommes ces distinctions que vous devez admettre de même dans la distribution de vos bienfaits. Quoi ! votre nièce, son enfant expireront de misère, seront réduits à l'aumône ! car telle est la situation d'une infortunée que mon indigence ne me permet plus de secourir ; je vous déclare en versant des larmes, et je m'attends avec plaisir que vous partagerez mon attendrissement... Mademoiselle, n'envisagez dans la malheureuse Rosalie que la dernière des créatures ; je ne vous demande pour elle que cette compassion, qu'il est impossible de ne pas sentir, fût-ce pour un ennemi, lorsqu'il nous tend une main suppliante, et qu'il nous demande du pain ; votre nièce vous la tend cette main qui vous implore, qui sollicite votre charité; ce mot douloureux m'est échappé, et vous vous obstineriez à ne pas l'entendre !

Les autres ecclésiastiques se joignent à Fréminville

qui tombe à genoux, et intercède en faveur de Rosalie, la pitié de l'inexorable Mézirac; loin d'être désarmée, elle pousse un cri de fureur : — Je n'offenserai pas Dieu au point d'encourager le vice par des bienfaits; je n'ai plus de nièce. Les notaires ont reçu mes dispositions; je n'y changerai pas un mot; encore une fois, messieurs, c'est pour l'intérêt de la religion et de l'honnêteté que je persiste dans mon refus. Eh ! s'écrie une femme éplorée, qui entre brusquement dans la chambre et qui court se précipiter aux pieds du lit de la malade, en tenant un enfant dans ses bras, ma tante, gardez, gardez tout votre bien, dispensez le à qui il vous plaira d'en faire le don; mais du moins ne m'accablez point de votre haine; votre malédiction est affreuse pour moi ! (elle lui montre son fils) je vous présente cette misérable créature qui vous porte les larmes, les prières, le repentir de sa mère; ma tante, au nom de Dieu, ne me haïssez point, que votre dernier soupir...

Mademoiselle Mézirac veut parler; peut-être l'instant étoit venu où la nature alloit triompher; il lui prend une convulsion, et elle expire.

On devinera sans peine que c'étoit le pasteur qui avoit ménagé cette visite imprévue de Rosalie; on l'emmène avec son fils hors de l'appartement; il ne lui reste plus aucune espérance; son exhérédation n'est que trop assurée; elle n'envisage autour d'elle si l'on peut parler ainsi, qu'une immensité de douleurs. Elle est incertaine si sa parente est morte avec le dessein de lui pardonner, ou si elle est demeurée opiniâtre dans son ressentiment; cette idée redouble

son désespoir : mais qu'il augmente encore davantage quand elle apperçoit son bienfaiteur dévoré d'une sombre mélancolie, qu'il s'efforçoit envain de lui cacher ! Quelquefois elle le surprenoit les yeux chargés de larmes, et comme gémissant malgré lui ; elle avoit aussi observé, que lorsqu'elle s'offroit à sa vue, il échappoit tout-à-coup au curé des mouvemens qui déceloient la situation pénible d'une ame profondément agitée : — Qu'avez-vous, mon cher bienfaiteur ; mon unique ami ? — Ce n'est rien, mademoiselle... je souffre de votre état : voilà tout notre espoir anéanti ! l'inhumanité de votre parente... je voudrois... je crains.... — Auriez-vous de nouveaux coups à me porter ? redoutez-vous de m'apprendre... parlez... vous me regardez, en levant les yeux au Ciel ! vos pleurs coulent... daignez donc m'éclaircir sur ces nouvelles marques de chagrin ; je ne vous ai jamais vu si affligé... ah ! c'est moi, c'est moi qui vous cause ces souffrances ! — Ne cessez, mademoiselle de prier... le seul appui qui vous reste ; oui, il n'y a qu'en Dieu seul que nous devons mettre toute notre confiance ; vous n'avez plus de soutien sur la terre... je puis si peu !

Fréminville fixe à ce mot les yeux sur Rosalie, et détourne ensuite la tête pour verser des pleurs.

Mademoiselle Domerval, malgré ses instances, n'obtient de lui aucune parole. Elle s'adresse en secret à son vieux domestique, le même qui lui avoit révélé de quels moyens mademoiselle Mézirac s'étoit servie pour perdre Fréminville dans l'esprit de son évêque : — Mon ami, j'ai recours à vous. Votre maître me

cache un chagrin qui l'affecte profondément. Je l'ai conjuré de s'expliquer; il s'obstine à se taire : mais son silence n'en est pas moins expressif. — Hélas ! mademoiselle, nous sommes bien à plaindre ! Monsieur, vous le savez, est si obligeant ! il est si pénétré de votre situation ! et la sienne ne vaut guères mieux... Je ne veux pas vous en dire davantage; il m'a bien recommandé de garder le secret, et sur-tout d'être réservé avec vous.

Rosalie sollicite, presse tant l'honnête serviteur de satisfaire sa curiosité, qu'il cède : — Je veux bien, mademoiselle, vous découvrir le motif de cette tristesse qui le conduira au tombeau : mais vous ne me trahirez point; que monsieur l'ignore à jamais : il me renverroit. Il craint tant que vous ne vous apperceviez de sa peine ! Imaginez qu'il a fait tous les efforts pour vous soutenir; il a contracté des dettes par rapport à vous, et ses créanciers menacent de le poursuivre : il a vendu la plupart de ses effets; et comme il ne prétend point que ses pauvres en souffrent, c'est sur lui-même qu'il prend ce qu'il vous donne; quelquefois nous manquons du premier nécessaire; mais ce n'est pas là ce qui le touche le plus : c'est l'appréhension de se voir à la merci de ces tygres auxquels il doit. Mon maître est aimé : mais l'intérêt ne connoît point d'estime ni d'amitié ; il faut payer. Et comment ferons-nous? Monsieur de Fréminville, s'écrie Rosalie, s'est réduit pour moi à cette cruelle extrémité ! — Rien de plus vrai, mademoiselle. — Mon ami... mon ami, je ne vous trahirai point; je sais ce que j'ai à faire... Et... je me soumettrai...

Mademoiselle Domerval regagne sa maison. Seule, son cœur oppressé se répand : — Et je suis malheureuse à cet excès ! Un si honnête homme sera la victime de sa bienfaisance ! c'est ainsi que j'aurai reconnu ses services ! Il soutient ma vie, celle de mon enfant, et il recevra ce prix de nous deux ! Tout ce qui m'environne est infecté de la contagion du malheur. Il faut croire que c'est le signe le plus marqué de la réprobation céleste. Dieu ne veut point que j'existe; il ordonne sans doute que la mère et le fils soient retranchés du nombre des vivans... Aurois-je de la répugnance à terminer mes jours ? Ils sont si surchargés d'amertume, de douleur, de honte ! Mais mon enfant, mon enfant ! Je me sens le bras assez déterminé pour m'immoler... Mais je n'aurois point la force, non, je n'aurois point la force d'envelopper dans ma destruction l'objet de ma tendresse... Elle s'augmente avec mes peines... Qu'ai-je dit ? Porter mes mains sur moi, sur une créature qui m'est plus chère que moi-même ! je ne me souillerai point d'un semblable forfait. J'ai autrefois conçu un instant cette abominable idée : le Ciel m'a éclairée; il m'a frappée : j'adore ses décrets; il veut que moi et mon fils nous expirions de faim ; je céderai à ma destinée; nous mourrons dans le sein l'un de l'autre. Fasse la Providence que j'expire la première, et qu'elle m'épargne du moins la douleur de ne fermer les yeux qu'après m'être vu privée de mon enfant !

Cette femme si digne de compassion, au milieu des sanglots et des larmes, rassembloit ses habillemens et ses meubles : — J'aurai la fermeté de remplir le

sacrifice. Allons, ne balançons point, et hâtons-nous de sortir de cette ville; courons porter le spectacle effrayant de notre misère dans des lieux où du moins je ne serai pas connue.

C'est dans ces momens si cruels que Fréminville surprend mademoiselle Domerval: — Que faites-vous, mademoiselle? Que veulent dire ces apprêts qui semblent être ceux d'un départ?... je vous trouve dans les pleurs! — Ah! monsieur! ah! digne homme!... je suis instruite de tout : je ne vous ai déja causé que trop d'embarras et de chagrin. Il est tems de mettre un terme à vos bontés généreuses ; je ne saurois en abuser davantage. — Abuser de mes bontés! hélas! mademoiselle, ce que j'ai fait pour vous est si peu de chose!... Votre sensibilité, votre reconnoissance me dédommageroient bien, quand j'aurois été assez heureux pour vous rendre de véritables services. Qui est-ce qui approche de la douceur d'obliger des ames telles que la vôtre? Ne serois-je pas trop payé de mes peines, si j'eusse pu adoucir votre malheureuse situation?

Rosalie se jette, en pleurant, à ses pieds : — Il est inutile de me cacher ce qui irrite ma douleur : je connois l'extrémité où mes malheurs vous ont réduit; oui, je vous quitte, je quitte ces lieux : je pars pour ne plus y revenir. Croyez que vos bienfaits vivront dans mon cœur jusqu'au dernier soupir : je laisse au Ciel le soin de vous en récompenser, et il n'y a que lui seul auquel il soit possible de m'acquitter. — Que dites-vous, mademoiselle? vous n'abandonnerez point ce séjour; vous serez assez généreuse pour daigner encore

m'avoir quelques obligations. — Ah ! s'écrie Rosalie, en fondant en larmes, âme céleste, pouvez-vous écouter davantage vos transports bienfaisants? vous avez dû m'entendre... je n'ignore point tout ce que je vous coûte... des créanciers vous pressent... (Fréminville pâlit, et balbutie quelques mots) vous aimez trop la vérité pour oser le nier. Permettez... permettez que je me défasse de vos dons : car tout ceci vous appartient, et je goûte une espèce de satisfaction à vous le dire. L'argent qui reviendra de la vente, souffrez que je le dépose dans vos mains; c'est un foible à-compte de ce que je vous dois. N'ai-je pas assez de ce que j'emporterai, pour aller mourir loin de mon pays, loin de vos yeux, pour implorer la charité... Quelle image ! mais il ne me reste plus d'autre parti... Je vous ai été trop à charge !

Le curé, en remettant les meubles et les habillemens à leur place, reste quelques momens sans parler; sa voix ensuite s'ouvre un passage au milieu des pleurs : — Vous avouez, respectable infortunée, que j'ai pu vous donner quelque témoignage de sensibilité, et c'est vous qui voudriez cesser de m'obliger? ne m'ôtez pas un plaisir si doux : croyez qu'il y en a bien plus à donner qu'à recevoir; soyez assez généreuse pour m'accorder cette satisfaction : c'est la seule qu'il me soit permis de ressentir... Quand je soulage les malheureux, je ne fais qu'obéir au Ciel : il ne vous abandonnera point..... Je vois que mon domestique a été indiscret; remettez-vous : je reçois, en ce moment, une somme d'un de mes parens; elle suffira pour acquitter des dettes..... que j'ai dû

contracter. Non, vous ne connoissez point l'étendue des bontés de la Providence; elle viendra à notre secours, soyez-en certaine; je vous aime comme si vous étiez ma propre sœur, ma fille. Ne songeons qu'à élever votre enfant : nourri dans l'école du malheur, il en sera un plus honnête homme, et un meilleur chrétien. Notre maître n'a-t-il pas connu l'adversité, la souffrance, l'ignominie? Ma chère fille, (car désormais je ne vous appellerai point autrement) armez-vous de courage, et attendons tout du Ciel.

Les discours et les bienfaits de ce modèle des ecclésiastiques ranimèrent quelque tems mademoiselle Domerval : mais elle ne put se dissimuler que les ressources du curé étoient épuisées, ainsi que ses espérances. Ces deux êtres si vertueux, et si sensibles, étoient continuellement à s'observer, à vouloir s'épargner réciproquement l'un à l'autre des peines, qui, entr'eux, ne pouvoient qu'être communes.

Rosalie avoit le cœur trop déchiré pour ne pas succomber. Son enfant grandissoit, et devenoit toujours plus intéressant et plus aimable. L'avenir se montroit, dans toute son horreur, aux regards de cette triste victime de l'infortune, et c'étoit son fils que cette affreuse perspective lui représentoit incessamment exposé aux plus cruelles extrémités, percé des traits assassins de la misère, dégradé jusqu'à la honte de solliciter la pitié si insultante, dénué de tout secours, expirant de douleur et de besoin à la fleur de son âge : à cette image, elle tomboit dans l'égarement du désespoir.

La nature avoit fait un effort. La fermeté et la santé

de Rosalie cédèrent à tant d'assauts multipliés; elle combattoit en vain : elle est forcée de se mettre au lit; tout l'y vient accabler; elle n'envisage plus qu'un cercueil, et son fils privé d'une mère. Eh ! qui peut remplacer une mère?

C'est dans cet état voisin de l'anéantissement que Fréminville trouve mademoiselle Domerval : — O Ciel ! et depuis quand, mademoiselle, êtes-vous malade à ce point? vous me l'avez caché. — Mon unique ami! je vous ai trop dévoilé mes maux, tous les détails de ma déplorable destinée; n'ai-je pas assez abusé de votre bienfaisance, disons de votre charité? c'est aujourd'hui dans le monde le seul sentiment qu'il me convienne de chercher à exciter, et il faut que ma bouche s'efforce de proférer cette expression si sensible à mon cœur. Je voulois vous débarrasser, sans vous avoir prévenu, d'une charge importune qui vous accable; je sens que je n'ai plus que peu de momens à vivre; j'allois vous écrire une lettre..... J'aurois encore réclamé votre compassion pour un enfant qui n'a sur la terre d'appui que vous seul. Je vous vois : c'est une consolation que le Ciel daigne m'accorder, avant de fermer ma paupière... Vous pleurez, homme adorable ! je vous ai fait partager mes malheurs, toute la fatalité attachée à mon sort ! Un de mes chagrins violens est de perdre la vie, sans vous avoir témoigné ma reconnoissance. Hélas ! vous m'avez peint Dieu si bon, que j'ose me flatter qu'il acquittera pour moi cette dette. — Quoi ! mademoiselle, la nature, la religion n'ont pu vous soutenir? votre enfant... — Eh ! c'est mon enfant qui me fait

mourir ! le tableau de ses disgraces présentes, de celles qui l'attendent, voilà ce qui m'a porté le dernier coup. Mon cher bienfaiteur ! je n'ignore pas votre triste situation ; je sais que vous vous immolez pour nous ; du moins il ne vous restera plus qu'un malheureux à soulager, que je vous recommande, ainsi qu'à Dieu même. Sans doute il veut ma mort ; me persécuteroit-il jusques dans mon fils ?... Ah ! pardonne, ô mon Dieu, ces plaintes..... Je ne t'ai que trop offensé... Digne Fréminville ! je n'ai plus de raison, plus d'espoir ; je meurs.... je meurs.... que mon enfant vive.

Le curé repoussoit ses larmes. Il déploie cette onction consolante, l'éloquence des ames sensibles, et la seule qui ait de l'empire sur le cœur : — Mon zèle vous est connu ; quelque indigent que je puisse être, je saurai trouver les moyens d'être utile à votre fils ; il est devenu le mien. Soyez assurée que Dieu ne nous abandonne jamais. J'en conviendrai : il nous soumet quelquefois à des épreuves terribles : il faut croire que sa justice l'exige de sa bonté : mais, n'en doutez point, tôt ou tard sa bienfaisance éclate ; le malheur n'a qu'un terme. Revenez à la vie, ma chère fille, et osez espérer... — Mon respectable ami, mon père, pourquoi nous le dissimuler ? je sens que je touche à ma fin ; ne parlons plus de la terre, parlons du Ciel ; entretenez-moi de Dieu et de sa miséricorde. Mes larmes, mes revers, ils sont affreux, ne l'auroient-ils point désarmé ? vous m'avez prodigué vos bienfaits : prodiguez-moi aujourd'hui vos consolations : j'en ai besoin ; je vous l'avouerai : il m'est bien dur d'être

séparée de vous, de mon enfant ! c'est dans votre sein même que je le remets ; que du moins cette misérable créature n'expire pas de faim !

La mourante s'arrête à ce mot, presse son fils dans ses bras, l'arrose de ses pleurs, le couvre de ses baisers. Elle reprend : ce sont les derniers que je lui donnerai.... Si jamais, ô le plus généreux des hommes ! vous aviez des nouvelles... — De quoi me voulez-vous parler ?... — Vous devez m'entendre. Hélas ! j'aurois dû l'oublier ; mais il est le père de ce malheureux orphelin. Si jamais vous apprenez ce qu'est devenu Montalmant... O mon Dieu ! faut-il que cet amour ne sorte de mon cœur qu'avec ma vie ? Digne Fréminville, je suis bien à plaindre ! vous voyez la femme la plus coupable, car j'aime encore.... Je revois toujours Montalmant.... qu'il prenne soin de son fils : dès cet instant, je lui pardonne tous les maux qu'il m'a causés... il m'a rendu bien malheureuse !

Ici mademoiselle Domerval perd la parole ; toutes les horreurs de la mort se répandent sur son visage ; l'enfant épouvanté pousse un cri, et s'élance sur sa mère. Fréminville, en lui donnant des secours, récite les prières réservées à ces affreux instans.

Un jeune homme d'une figure intéressante entre avec précipitation, et d'un air troublé : — Je cherche la demeure de mademoiselle Domerval.... On m'a dit... Où est-elle ?... où est-elle ? — Le curé levant la tête, et en versant des larmes : — Mademoiselle Domerval... hélas ! vous la voyez... — Comment... — Elle expire. — Elle expire, s'écrie l'inconnu ! et aussitôt il se précipite sur le lit : ma chère Rosalie !

c'est la seule expression qui puisse lui échapper. O Ciel ! Ciel ! reprend Fréminville, vous seriez ce Montalmant... c'est vous qui la plongez au tombeau ! — Montalmant, en effet c'étoit lui-même, n'entendoit point ce que lui disoit le curé; il avoit perdu la connoissance, et étoit tombé évanoui à côté de Rosalie; celle-ci pousse un profond soupir, r'ouvre les yeux, jette un cri d'effroi, en surprenant auprès d'elle un étranger; ses regards le fixent, elle a reconnu.... elle s'écrie à son tour : Montalmant !

La voix de mademoiselle Domerval a retiré Montalmant de son accablement : — C'est vous ! c'est vous, mon adorable Rosalie ! et dans quel état ?... prête à m'être enlevée... — Je vous ai vu; je quitte la vie avec moins de regret..... Seriez-vous marié ? une autre... Voilà votre enfant. (Montalmant ne l'avoit point apperçu) — Mon enfant ! — Qu'il vous fasse ressouvenir de sa mère ! — Mon enfant ! et aussitôt il serre son fils dans son sein, et l'embrasse avec transport : — Ma chère Rosalie... ma mère n'est plus... je suis libre... vous êtes le seul objet que j'aie aimé; j'accours réparer vos malheurs, qui sans doute sont les miens, vous offrir une fortune éclatante, mon cœur dont vous n'êtes jamais sortie, ma main : oui, vous retrouvez votre amant, votre époux, le père de cette charmante créature, qui va encore resserrer nos nœuds... Revenez au jour, et nous allons aux autels... — Vous m'aimez encore ! je serois votre femme ! cet infortuné... son père lui seroit rendu ! ce sont les seules paroles que peut prononcer mademoiselle Domerval; elle ajoute seulement, en montrant Fréminville;

Fréminville : vous voyez le modèle des bienfaiteurs; c'est lui qui jusqu'ici a soutenu ma misérable existence, celle de votre fils; je lui dois tout.

Le curé ne cessoit de lever les mains au Ciel, et de lui rendre grâce d'un événement si inattendu. Monsieur, dit-il à Montalmant, n'oublions point que mademoiselle est expirante, qu'elle a besoin des plus pressans secours; aussitôt Montalmant tirant une bourse pleine d'or, et la remettant à l'ecclésiastique : — Vous serez aussi mon bienfaiteur, monsieur; daignez nous continuer vos bontés; que des médecins accourent; employons tout au monde pour conserver des jours qui m'intéressent mille fois plus que les miens; ah! Rosalie, Rosalie! je n'ai cessé de vous adorer. Vous saurez... Ne la troublons point, reprend Fréminville; occupons-nous en ce moment de ce qui doit nous toucher davantage : tâchons de la rappeller à la vie.

Le digne curé donne tous ses soins; des médecins viennent; on emploie les ressources de l'art; Rosalie avoit fait un effort surnaturel; elle étoit retombée dans son anéantissement; Montalmant à ses côtés, tenoit ses mains dans les siennes, et les arrosoit de ses larmes : quel arrêt vient le frapper? que Rosalie est dans un état désespéré, en un mot qu'elle va expirer. Fréminville veut entraîner Montalmant hors de la chambre. — Non, je recueillerai son dernier soupir; il passera dans mon ame; je mourrai, je serai enseveli avec elle; nous ne nous quitterons plus; ah! ma mère, voilà donc votre ouvrage! et au moment que je volois à ses genoux, que j'allois l'épouser, m'enchaîner pour jamais.... Cher enfant... tu perdrois

ta mère ! je perdrois une femme, tout ce que j'ai aimé... tout ce que j'aime !

Il se promenoit à grands pas, furieux de douleur, agité du plus violent désespoir ; il retournoit vingt fois au lit, interrogeoit à chaque fois les médecins qui ne lui cachoient point le coup qui le menaçoit. Fréminville s'efforçoit de l'arrêter dans ses bras ; il l'entretenoit de Dieu. C'est dans ces terribles instans qu'on éprouve le vide affreux de tout ce qui nous environne, et l'impuissance des consolations de la terre. O bienfaisante religion, il n'y a que toi, que toi seule qui puisses nous secourir ! eh ! que sont près de ton appui tous les vains soulagemens de l'esprit et de la raison ?

Montalmant n'attendoit plus que la mort de Rosalie ; il alloit rendre avec elle le dernier soupir ; l'état de Fréminville ne différoit guères du leur. Le jeune homme entend ces mots échappés à un des médecins : « la nature pourroit produire une crise. » Soudain Montalmant affaissé sous l'accablement le plus profond, s'élance du sein de Fréminville, court au lit de Rosalie : — Elle vivroit ! elle vivroit ! on lui donne en effet quelque espérance. Il est impossible d'exprimer ses transports ; prenez, disoit-il aux médecins, partagez ma fortune, ma vie, et qu'elle me soit rendue !

Le Ciel réservoit un miracle à l'amour le plus éprouvé ; Rosalie enfin est hors de danger ; Fréminville et Montalmant ne la quittoient point ; à peine elle est en état de l'entendre, que celui-ci s'empresse de se justifier : — Non, ma chère Rosalie, non, Montalmant n'est point coupable : avez-vous pu le croire ?

Vous vous rappellez mes promesses, mes sermens : je brûlois de les remplir, et de vous donner le nom de mon épouse. Ma mère, un jour, me fait des questions à votre sujet; après quelques réponses vagues, je me précipite à ses pieds; je lui ouvre mon cœur; je lui déclare que vous m'avez inspiré la passion la plus vive, et que j'étois impatient de sceller mon amour par un engagement irrévocable. Ma mère ne me répond point; le lendemain de cet aveu, elle m'ordonne de la suivre, et ne me laisse aucune liberté. Elle me force de vous écrire une lettre bien contraire à mes sentimens. Nous arrivons à Rouen; ma mère alors m'accable de reproches, m'oppose sur-tout l'inégalité des fortunes. Je ne puis dissimuler; je m'écrie : qu'est-ce que la richesse près de l'amour? eh! ma mère, n'y a-t-il pas un plaisir au-dessus de tous les autres à combler de biens ce que l'on aime? voulez-vous me priver d'une satisfaction si douce? mademoiselle Domerval n'a-t-elle point des vertus, des charmes? on ne paie point de semblables acquisitions : voilà les véritables biens, et la vraie félicité; il est inutile de feindre : jamais je n'aurai d'autre épouse que l'adorable Rosalie; je ne puis aimer qu'elle. Persuadé que sans recourir à des moyens violens, on ne viendroit point à bout de vaincre un penchant si impérieux, on m'enferme dans une espèce de prison, et là, je suis abandonné à ma douleur, à mon amour, sans livres, sans papier, et dans l'impossibilité absolue de vous donner de mes nouvelles, et de recevoir des vôtres; de tems en tems on me faisoit des visites, et on se contentoit de me demander si je

pensois toujours de même. Ma réponse étoit : je l'aime plus que jamais, et je n'en doute point, j'emporterai cet amour dans le tombeau. On peut me donner la mort, mais arracher de mon cœur Rosalie... dites à ma mère qu'elle n'attende point de moi ce sacrifice.

On entre, un matin, dans ma chambre, et on me menace, si je n'écris pas la seconde lettre que vous devez avoir reçue, d'étendre jusques sur vous le ressentiment dont j'étois la victime. Aussitôt je trace ce nouvel écrit, contre lequel toute mon ame se révoltoit. Cependant l'espérance me consoloit dans mes maux; je me répétois continuellement : un jour, Rosalie saura la vérité : elle saura que je n'ai point cessé de l'idolâtrer; je lui offrirai ma main; je consacrerai par l'union la plus solemnelle cet amour qui ne peut finir qu'avec ma vie. Jamais, non, jamais ma bouche n'eût pu proférer que je renoncerois à cette ardeur si vive, si pure, si traversée. Il est toujours des plaisirs pour les cœurs qui savent aimer : il y avoit des momens où je goûtois de la douceur à souffrir; je me disois : c'est pour Rosalie. Vous étiez l'unique objet qui remplissoit mon ame; votre image m'avoit suivi dans la prison; je vous adressois mes larmes, mes gémissemens; je vous y voyois sensible... La mort de ma mère m'a rendu le maître de satisfaire à mon penchant, à mon devoir..... de combler tous mes vœux... j'ai volé vers toi. Oui, nous serons unis; ce moment ne peut venir assez tôt ! je ne puis assez tôt t'appeller mon épouse, ma chère épouse, nommer hautement mon fils... Monsieur (se tournant vers Fréminville) sera toujours notre ami, notre père.

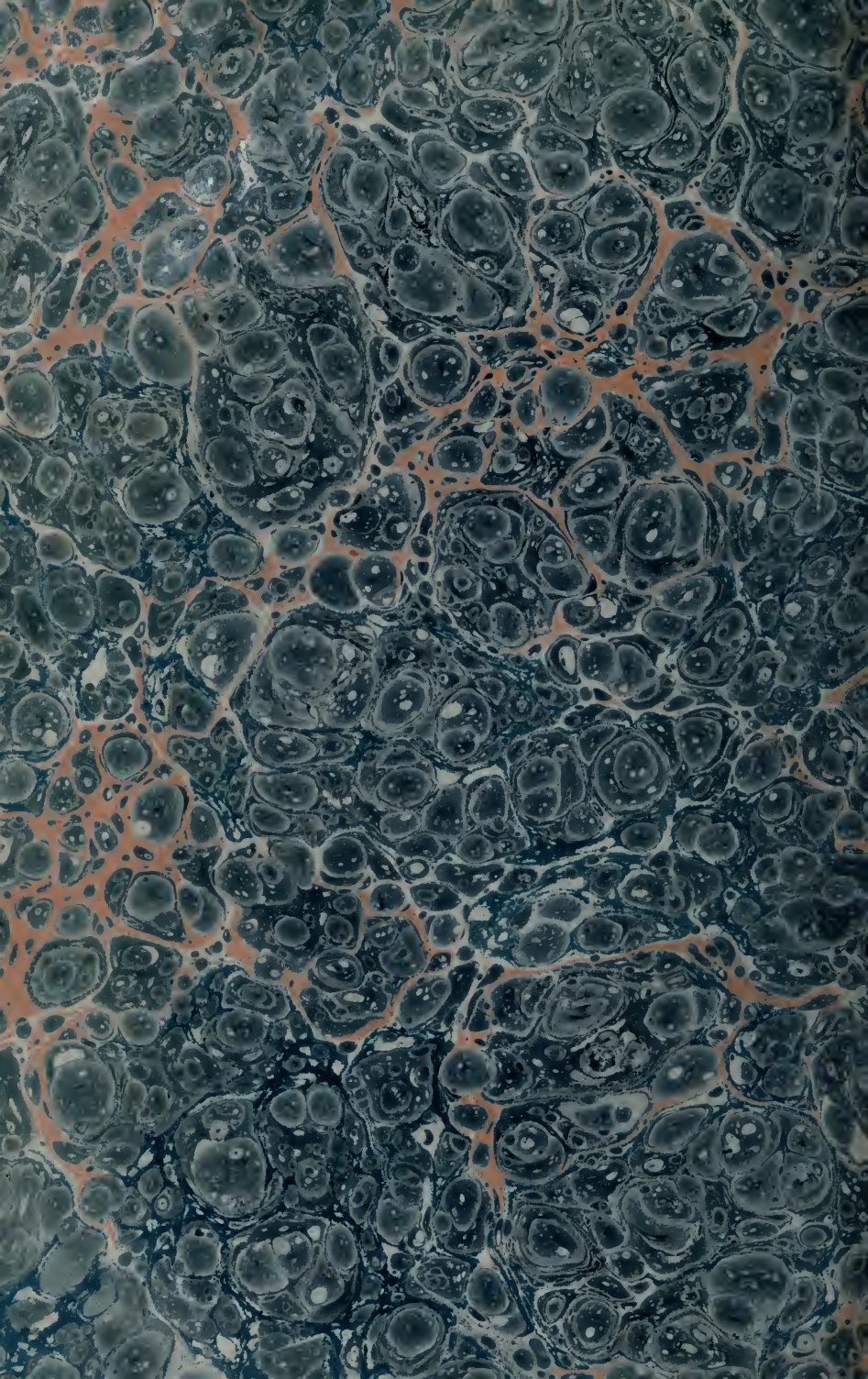
Ma situation présente me procure la faculté de lui donner quelques foibles marques de ta reconnoissance et de la mienne. Hélas ! que ne lui dois-je point ?

Mademoiselle Domerval ressentoit le comble de la félicité : elle a retrouvé Montalmant, qui bien loin d'être coupable, étoit un exemple de tendresse et de constance ; elle lui fait à son tour un détail fidèle de tout ce qu'elle a éprouvé depuis le funeste moment de leur séparation ; Montalmant ne cessoit de presser son fils dans ses bras ; ils ont oublié tous leurs revers ; ils n'envisagent plus qu'un présent enchanteur, qu'un avenir rempli de délices ; c'est le cœur qui peut seul se pénétrer de la joie et de l'ivresse de ce couple heureux.

Rosalie reprit avec la santé tout l'éclat de ses charmes ; son mariage ne tarda point à se célébrer ; il fut accompagné de la pompe qu'on pouvoit attendre d'un amant opulent. Montalmant possédoit un bien considérable. Fréminville goûta la satisfaction d'unir les deux époux. Ils restèrent quelque tems dans la ville de *** ; résolus ensuite de transporter leur séjour à Paris, ils se proposèrent d'emmener avec eux le curé qui, attaché à ses devoirs, ne voulut point quitter sa paroisse. Montalmant le pria d'accepter un revenu que cet homme vraiment vertueux n'eut point l'orgueil déplacé de refuser. C'est sans doute vous obliger, disoit-il à Rosalie, que de recevoir ces témoignages de votre amitié ; ils me sont d'autant plus sensibles, qu'ils me mettent à portée de dispenser des bienfaits, qui seront les vôtres ; vous n'avez fait que choisir ma main pour les répandre.

Le Ciel bénit cette union; ces époux estimables eurent plusieurs enfans dignes de leurs auteurs. Madame de Montalmant revenoit tous les ans voir Fréminville, et lui apporter des aumônes abondantes pour ses pauvres : — Mon respectable ami, c'est la malheureuse Rosalie que je soulage en eux; ils me rappellent une image que je me retrace, bien loin de vouloir l'effacer ; ah ! si jamais l'opulence endurcissoit mon cœur... puis-je appréhender de changer à ce point? ô mon ami, remettez sous mes yeux le tableau de ma misère : le spectacle de l'infortune ramène à la sensibilité.

Fin du Tome troisième.



PQ
1954
A7
1803
t.3

Arnaud, François Thomas Marie
de Baculard d'
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY